MÉMOIRES

PUBLIÉS

PAR LES MEMBRES

DE

L'INSTITUT FRANÇAIS D'ARCHÉOLOGIE ORIENTALE

DU CAIRE

TOME QUARANTE-HUITIÈME



MINISTÈRE DE L'INSTRUCTION PUBLIQUE ET DES BEAUX-ARTS

MÉMOIRES

PUBLIÉS

PAR LES MEMBRES

DE

L'INSTITUT FRANÇAIS D'ARCHÉOLOGIE ORIENTALE

DU CAIRE

SOUS LA DIRECTION DE M. GEORGE FOUCART

TOME QUARANTE-HUITIÈME



LE CAIRE

IMPRIMERIE DE L'INSTITUT FRANÇAIS

D'ARCHÉOLOGIE ORIENTALE

1922

LES RAPPORTS
DES GRECS AVEC L'ÉGYPTE

(DE LA CONQUÊTE DE CAMBYSE, 525, A CELLE D'ALEXANDRE, 331)

PAR

M. DOMINIQUE MALLET

INTRODUCTION.

Au VIIe et au VIe siècle, les rapports de l'Égypte avec les peuples helléniques avaient été exclusivement des rapports commerciaux, et seuls les Grecs de l'Asie Mineure et des îles y avaient pris une part très active. Sous la domination perse, la Grèce propre entre en relations plus fréquentes et plus suivies avec la vallée du Nil.

Bientôt même, lorsque l'Égypte révoltée revendiquera son autonomie, puis, lorsque des Pharaons indigènes parviendront à la reconquérir, c'est avec le secours des Grecs qu'ils réussiront, pour un temps, à tenir tête aux forces redoutables des Grands Rois.

Aussitôt après le triomphe de Cambyse, les marchands étrangers affluent en plus grand nombre que jamais, l'accès du Delta devenant plus libre, parce que l'état de guerre interrompt forcément l'application des règlements restrictifs.

A leur suite viennent les voyageurs érudits, logographes, philosophes, savants, désireux de visiter, d'étudier cette contrée longtemps mystérieuse, dont les poèmes homériques célébraient déjà les merveilles. Aussi bien, tout ce qu'ils voient, tout ce qu'ils apprennent, semble fait pour les surprendre : la formation de cette vallée unique, resserrée entre deux lignes de hauteurs, et qui doit son existence aux débordements périodiques du fleuve; puis les mœurs, qui leur semblent étranges, étant si différentes des leurs; les monuments, dont l'énormité les déconcerte, habitués qu'ils sont aux proportions modérées de leurs plus magnifiques édifices; les œuvres

d'art, qui les étonnent par l'apparente immobilité de leur hiératisme convenu. Eux qui se croient, qui se sentent supérieurs aux autres races, qui, dans la naïveté de leur orgueil, traitent les peuples étrangers de barbares, ils sont ici en présence d'une civilisation très avancée, dont l'antiquité leur impose.

Ils s'imaginent que dans les temples, grâce à des traditions millénaires, se transmet un enseignement ésotérique, dont les secrets, s'ils parviennent à les surprendre, serviront à enrichir, à développer leur propre science; et ils se flattent de les dérober, à force de patience et de ruse, au corps sacerdotal, qui en est le jaloux dépositaire.

Les origines de la religion égyptienne leur paraissent aussi anciennes que le monde, et leurs propres dieux, relativement si modernes, procèdent assurément de ces divinités primitives, dont la connaissance a pu leur être apportée par les migrations légendaires des Danaüs et des Cécrops. Dans les péripéties entrevues du drame Osirien, ils croient retrouver des rites de leurs mystères, réglés jadis sur ce modèle par le devin Mélampos.

De ce pays merveilleux, ils veulent aussi apprendre l'histoire. Avec une curiosité avide, ils s'enquièrent, ils interrogent. Malheureusement, dans tous les ordres de connaissances les voilà condamnés à n'obtenir que des renseignements souvent inexacts, incomplets toujours. Les vrais prêtres ne se commettraient pas avec des étrangers, qu'ils dédaignent, et ils n'ont garde de les introduire dans leurs sanctuaires, qu'ils croiraient ainsi profaner. Nos voyageurs se voient donc réduits à la conversation d'obscurs sacristains, de guides et d'interprètes, gens ignorants et fanfarons, qui déforment à l'envi la religion et l'histoire par des contes populaires et des légendes controuvées.

Quant aux mœurs, ils n'en aperçoivent que le dehors, et n'approchent guère, ne peuvent fréquenter que les classes inférieures. A Naucratis, ils sont en pays grec; à Memphis, ils vivent surtout parmi ces populations hybrides, Ellénomemphites, Karomemphites, où des mariages de mercenaires ont amalgamé tant bien que mal deux races, d'ailleurs si dissemblables.

En effet, par le tempérament, par le caractère, par les instincts, elles sont trop différentes pour s'adapter réellement, pour se pénétrer l'une l'autre. Conservateur par nature, hostile à tout ce qui vient du dehors, l'Égyptien, malgré son esprit caustique, est respectueux de la hiérarchie, peu capable d'initiative, assez indifférent au progrès, retardé d'ailleurs, comprimé sans cesse par les lenteurs méticuleuses de son administration paperassière. Le Grec, au contraire, est d'imagination mobile, prompt au changement, épris de liberté, facilement séduit au charme de la parole, toujours prêt à discuter les ordres de ceux-là mêmes qu'il a choisis pour ses chefs.

Entre les deux peuples il y avait donc, ce semble, une véritable incompatibilité d'humeur. Ils en sont venus cependant à se supporter et même à s'entendre, assez pour s'entr'aider, conclure des alliances, combattre côte à côte et affronter les mêmes périls. Et les raisons de ce rapprochement sont aisées à déduire.

Lorsque les premiers Hellènes s'installèrent dans le Delta, ils furent vraisemblablement des suspects, objets de mépris, tout au moins de défiance. La protection des Pharaons, méritée par les services que leur rendaient les mercenaires, fut d'abord pour les colons une garantie, une sauvegarde. Ensuite, le développement graduel du commerce, les gains qui en résultaient, la facilité des transactions grâce à la multiplication des interprètes, l'augmentation des

fortunes par le bénéfice des échanges, en un mot tous les intérêts mis en jeu amenèrent les plus récalcitrants des indigènes à comprendre les avantages que procurait au pays cette invasion pacifique.

Plus tard, lorsque l'Empire perse démesurément agrandi, prétendit déborder à la fois sur l'Europe et sur la Libye, la situation des Grecs et celle de l'Égypte présentèrent des analogies qui, un jour ou l'autre, ne pouvaient manquer de les rapprocher et de les unir. Menacées également par les armées du Grand Roi, l'Égypte et la Grèce devaient se décider de bonne heure à faire cause commune. Tantôt ce sont les Pharaons qui envoient des présents, des ambassades, pour obtenir l'alliance des Hellènes; tantôt ceux-ci demandent à l'Égypte, si riche, des subsides pour combattre toujours les mêmes ennemis. Lorsque l'Égypte se soulève pour recouvrer son indépendance, les Athéniens la soutiennent de leurs flottes et de leurs armées, et luttent à ses côtés en alliés fidèles. Le trône pharaonique rétabli, les nouveaux souverains ne cessent d'entretenir avec les peuples grecs d'utiles, de nécessaires relations. Si le fâcheux traité d'Antalcidas entrave la bonne volonté d'Athènes, Chabrias n'en dirige pas moins les préparatifs de défense dans le Delta; et bientôt Sparte elle-même envoie son vieux roi Agésilas combattre les Perses, devenus ses adversaires, après avoir été trop longtemps ses amis. C'est qu'en effet, comme le répètent les orateurs athéniens, la Grèce n'est en danger que quand l'Égypte est soumise. A la fin pourtant, le Grand Roi forcera Iphicrate à servir sous ses drapeaux, à côté du satrape Pharnabaze. Dans la dernière convulsion, les mercenaires hellènes seront en nombre presque égal parmi les assaillants et parmi les défenseurs du royaume de Nectanébo. Mais, pendant le demi-

siècle qui a précédé l'assaut final, Grecs et Égyptiens ont senti également la nécessité de se prêter une mutuelle assistance, pour conjurer un même péril.

D'autre part, au milieu des terribles conflits, de l'inévitable confusion, que produisent dans la Méditerranée orientale des guerres continuelles (guerres médiques, guerre du Péloponèse, guerre Sociale), le commerce ne cesse jamais complètement entre l'Égypte et les cités grecques, celles de l'Asie Mineure et des îles, et même celles de l'Hellade. Les trafiquants ne craignent pas de braver tous les dangers pour aller chercher aux bords du Nil des cargaisons, dont ils escomptent les précieux bénéfices. Ils savent qu'elles n'arriveront pas toujours à bon port; mais ils courent le risque quand même, assurés, s'ils échappent aux croisières ennemies, de réaliser de sérieux profits. Ils savent aussi que l'Égypte produit sans relâche, qu'en échange des ouvrages de leur industrie, elle leur réserve les richesses de son sol inépuisable. Les docks de Naucratis en sont abondamment pourvus, et le fret de retour promet une rémunération assurée. Ainsi les deux peuples se mêlent de plus en plus intimement, et la prospérité de l'un ne profite pas seulement à lui-même, elle contribue aussi à enrichir l'autre.

Les négociants hellènes, ceux qui sont établis à Naucratis comme ceux qui parcourent la vallée pour les besoins de leur trafic, demeurent sans doute assez indifférents aux spectacles si variés et si nouveaux que leur offrent et la nature de la contrée et le caractère de ses habitants. Absorbés par le souci de leurs affaires, ils ne s'intéressent pas, comme les historiens et les philosophes, aux souvenirs du passé, aux mystères de la religion, aux vicissitudes de l'art.

Mais, tout en voyageant par le pays, en concluant leurs marchés, ils apprennent beaucoup de choses, ils s'instruisent presque à leur insu, ils recueillent, un peu au hasard des impressions, des données curieuses, qu'ils transforment souvent et qu'ils interprètent au gré de leur fantaisie. Ils sont préoccupés avant tout de faire promptement leur fortune, pour retourner en jouir dans leur pays d'origine, ainsi que font les Grecs de tous les temps. Le souvenir de la patrie leur tient si fort au cœur, qu'ils prétendent partout en retrouver une image, et qu'ils imposent à des localités étrangères les noms qui leur sont le plus familiers. Des îles du Nil deviennent pour eux Chios, Lesbos, Cypre, Samos, etc.[1]. Là où ils entrevoient quelque analogie de son, hardiment ils déforment le mot indigène et lui donnent une physionomie toute nouvelle : de Trouiou ils font Troja, de [Hait]benben, Babylone. A des villes égyptiennes ils assignent des fondateurs hellènes; et, quand on rencontre dans le Delta une Archandropolis, une Anthylla, on aurait le droit vraiment de se croire en pays grec.

Par contre, ils demanderont à l'antique Égypte de consacrer la mémoire de leurs grands hommes. Leurs héros mythiques, Héraklès, Persée, y sont nés ou l'ont visitée. Les personnages fameux des poèmes homériques, Ulysse, Pâris et Hélène, Ménélas et son pilote y courent des aventures dramatiques, mêlés à des Pharaons imaginaires, qui ne sont là que pour justifier le décor, pour ajouter au récit un peu de cette couleur locale, qui doit en rehausser la saveur.

[1] Voir Hécatée, fragm. 286 (*Fragm. Histor. Græc.*, I, p. 20). Après avoir cité ces quelques noms d'îles qu'il emprunte à Hécatée, Étienne de Byzance ajoute : *καὶ ἄλλαι, ὡς Ἑκαταῖος.*

Dans le domaine de la religion, l'imagination des émigrants, des mercenaires, s'exerce et se joue avec la même liberté. Malgré les différences profondes qui séparent les dieux égyptiens des dieux grecs, si vivants, si personnels, leur théologie simpliste s'ingénie à les assimiler entre eux et finit presque par les confondre. Il en résulte une sorte de religion composite, où des éléments souvent disparates se combinent très arbitrairement, et qui, à Abydos, à Saïs et ailleurs, met parfois en contact les fidèles d'Osiris et de Dionysos, de Nit et d'Athéna, de Zeus et de l'Amon thébain. Entre les oracles de l'Hellade et ceux de l'Égypte, dont les procédés n'ont presque rien de commun, on s'évertue à constater de prétendus rapports, on invente à plaisir des communications invraisemblables.

En même temps les cultes égyptiens s'introduisent librement dans les plus grandes villes de la Grèce. Tolérés d'abord, sinon accueillis avec faveur, ils s'y implantent solidement et gagnent peu à peu des sectateurs. Ainsi se prépare lentement le travail de fusion, qui, à l'époque hellénistique et à l'époque romaine, amènera, chez les Alexandrins, une sorte de pénétration réciproque entre les idées, les doctrines religieuses de l'Orient et la dialectique subtile, la brillante théodicée des philosophes grecs.

INDEX.

A

I

J

K

L

M

N

O

P

LES RAPPORTS
DES GRECS AVEC L'ÉGYPTE

(DE LA CONQUÊTE DE CAMBYSE, 525, A CELLE D'ALEXANDRE, 331).



PREMIÈRE PARTIE.

CHAPITRE PREMIER.

LA CONQUÊTE.

Objet de ce travail. Division du sujet. — Trois périodes : l'Égypte province perse; l'Égypte indépendante; l'Égypte définitivement soumise. — Ses rapports avec les Grecs. — Les causes de l'expédition de Cambyse : les légendes; les raisons politiques. — Les forces perses; les Ioniens vassaux de l'Empire. Les préparatifs.

État de l'Égypte. Psamménite. Phanès : les mercenaires grecs. — La bataille de Péluse. — Le massacre des Mytiléniens à Memphis. — Soumission volontaire des Cyrénéens. — Mort de Psamménite. — Cambyse à Saïs. — Les Phéniciens refusent de marcher contre Carthage. — Les expéditions malheureuses : contre les Ammoniens (Samiens à l'Oasis); contre l'Éthiopie; les Ioniens congédiés. — Les cruautés insensées de Cambyse. — Le faux Imerdis. Départ de Cambyse. Sa mort.

Rôle peu important des Grecs dans la conquête. — Les Grecs affluent en Égypte.

Depuis Psammétique Ier, les Grecs avaient été admis à fonder une colonie dans l'intérieur du Delta, et, tant que dura la XXVIe dynastie, leur commerce avait été ouvertement protégé, favorisé par les Pharaons, souverains absolus et indépendants. Mais, vers la fin du VIe siècle, tout à coup les conditions changent. L'Égypte conquise devient une satrapie de l'Empire perse. Étant donné cette situation toute nouvelle, comment ses rapports avec les peuples helléniques en seront-ils modifiés?

Tel est l'objet de cette étude, qui, embrassant les deux siècles écoulés entre la conquête de Cambyse (525) et celle d'Alexandre (331), se divise naturellement en trois parties.

La première comprend : la conquête d'abord, puis le régime nouveau auquel vont être soumis Égyptiens et Grecs sous les rois perses, depuis Darius Ier, fils d'Hystaspe, jusqu'à la fin de Darius II Nothos (525-404). Plusieurs fois déjà, durant cette période, l'Égypte essaie de secouer le joug; mais les révoltes sont réprimées, et le Canon officiel égyptien reconnaît lui-même l'existence d'une dynastie étrangère, la XXVIIe.

Pendant la seconde période, l'Égypte se relève de son abaissement. Des souverains indigènes lui rendent pour un temps son autonomie; soutenus par les Grecs, ils la défendent avec succès contre les attaques des Grands Rois. Deux dynasties de vrais Pharaons, la XXIXe et la XXXe, se maintiennent ainsi et luttent, avec des fortunes diverses, durant soixante ans au moins (405-345).

Enfin, dans la troisième période, le dernier d'entre eux, Nectanébo II, malgré l'appui des mercenaires hellènes, est vaincu par Artaxerxès III Okhos, qui dévaste toute la contrée et la soumet définitivement. Sous ses deux successeurs, elle demeure sujette de la Perse, sauf pendant le temps — indéterminé — du règne de Chabbash, jusqu'au jour où Alexandre, maître de l'Asie antérieure, l'arrache à ses oppresseurs, pour l'incorporer à son propre empire (341-331). Dès lors, de nouvelles destinées s'ouvrent devant elle. Bientôt les Ptolémées feront de l'Égypte un royaume puissant et l'un des éléments les plus actifs de ce mouvement hellénistique, qui va transformer le monde ancien. Mais cette dernière évolution dépasse les limites assignées à notre travail; et la conquête macédonienne est le terme que nous n'entendons pas franchir.

La date de la conquête de Cambyse a donné lieu à de nombreuses controverses : on s'accorde généralement aujourd'hui à la fixer en l'année 525[1].

Xénophon, dans son roman historique, semble prétendre que déjà Cyrus avait soumis l'Égypte; mais cette affirmation paraît difficile à soutenir[2].

Quant aux motifs qui ont déterminé son fils à tenter l'entreprise, les auteurs anciens nous ont transmis toute une série d'anecdotes, destinées à expliquer l'animosité du roi de Perse contre le Pharaon Amasis[3]. Sans nous attarder ici

(1) Voir Appendice, n° I.

(2) *Cyropédie*, I, 1, 4 : καταβὰς δὲ ἐπὶ θάλατταν καὶ Κυπρίων καὶ Αἰγυπτίων (ἐπῆρξε). Mais comme Cypre avait été conquise par Amasis, peut-être l'auteur entend-il parler ici des Égyptiens, qui tenaient garnison dans l'île. Cependant Rodet (*Revue des Études anciennes* (1909), p. 201-210) a cherché à prouver qu'Amasis s'était déclaré vassal de la Perse dès 528. Cette convention ayant été violée, c'est pour faire reconnaître sa suzeraineté que Cambyse aurait entrepris son expédition contre l'Égypte.

(3) Hérodote, III, 1-3.

à en examiner le détail, nous remarquerons seulement qu'elles se rencontrent toutes en un point : l'envoi d'une femme égyptienne au harem du Roi de Perse (Cyrus ou Cambyse). C'est là un trait bien oriental, et l'histoire est pleine de récits analogues, qui en garantissent la vraisemblance.

Toutefois, les véritables causes de la guerre sont certainement d'un tout autre ordre. Cyrus avait soumis toute l'Asie antérieure; Hérodote lui attribue formellement le dessein de s'emparer de l'Égypte[1], qui était alors considérée comme une contrée asiatique; et ce dessein, il l'eût accompli sans doute, s'il avait pu revenir de sa campagne aventureuse contre les Massagètes.

Sous peine de paraître dégénérer, son fils était tenu de compléter l'œuvre commencée. Ces grandes monarchies de l'Orient, toutes militaires, ne semblent pouvoir subsister qu'à condition de s'agrandir sans cesse. Peuple jeune et vigoureux, les Perses ne demandaient qu'à marcher en avant; après tant de victoires remportées sous le règne précédent, il leur en fallait de nouvelles.

Vassale autrefois des Assyriens et des Chaldéens, l'Égypte revenait de droit à ceux qui les avaient vaincus. D'ailleurs, de graves raisons politiques en rendaient la conquête nécessaire. La Syrie est comme une avancée de l'Égypte. A toutes les époques de l'histoire, tant qu'il a existé aux bords du Nil un gouvernement fort, il a voulu s'emparer de cette contrée et s'en faire comme un boulevard contre les attaques venues de l'Asie. Aussi fut-elle toujours le champ de bataille, où se rencontrèrent, depuis les Thoutmès jusqu'à Néchao, les armées des Pharaons et celles des conquérants asiatiques. Maîtres désormais de la Syrie, les Perses touchaient maintenant les frontières de l'Égypte; pour rendre impossible de sa part tout retour agressif, il importait de la réduire à l'impuissance.

(1) Hérodote, I, 153. — En son chapitre xlv, vers. 14, le second Isaïe écrit à propos de l'Égypte : Ἐκοπίασεν Αἴγυπτος, καὶ ἐμπορία Αἰθιόπων, καὶ οἱ Σαβαεὶμ ἄνδρες ὑψηλοὶ ἐπί σε διαβήσονται, καὶ σοὶ ἔσονται δοῦλοι, καὶ ὀπίσω σου ἀκολουθήσουσι δεδεμένοι χειροπέδαις... etc. — En rapprochant ce texte de celui de Xénophon, on a prétendu voir là une allusion aux desseins de Cyrus contre l'Égypte. Mais le passage biblique est singulièrement vague, et ne se prête guère à une application précise. Quant au texte de Xénophon, la longue énumération qu'il présente, au livre I, des peuples soumis par Cyrus, renferme des inexactitudes, et manque, elle aussi, de précision. — De plus, un autre passage de sa *Cyropédie* paraît infirmer plutôt que soutenir l'assertion émise par lui au commencement de son ouvrage. Au livre VIII, vi, 20, il rapporte que, peu avant sa mort, Cyrus avait rassemblé une très nombreuse armée, et il ajoute : ἐπεὶ δὲ ταῦτα παρεσκεύαστο αὐτῷ, ὥρμα δὴ ταύτην τὴν στρατείαν, ἐν ᾗ λέγεται καταστρέψασθαι πάντα τὰ ἔθνη, ὅσα Συρίαν ἐκβάντι οἰκεῖ μέχρι Ἐρυθρᾶς Θαλάττης· μετὰ δὲ ταῦτα ἡ εἰς Αἴγυπτον στρατεία λέγεται γενέσθαι καὶ καταστρέψασθαι Αἴγυπτον. La formule qu'il emploie semble, pour lui-même, laisser au doute une place sérieuse; il s'agit là, on le sent, d'une simple tradition, bien plutôt que d'un fait affirmé et reconnu comme certain. — Cf. G. Rawlinson, *Herodotus*, II, p. 346, n. 9.

Contre elle ils avaient à faire valoir de sérieux griefs. Amasis s'était emparé de Cypre, qui était comme une annexe de la Phénicie. En s'alliant avec Crésus et Polycrate il avait fait acte d'hostilité contre la Perse[1]. La Lydie vaincue n'était plus qu'une province de l'empire fondé par Cyrus, et le tyran de Samos avait renoncé à la lutte. L'Égypte, privée de ses alliés, se voyait donc maintenant réduite à ses propres forces. Plus florissante que jamais[2], elle était, pour les nouveaux maîtres de l'Asie, une proie des plus tentantes. Enrichie par la fertilité de son sol, par l'activité de son industrie et de ses relations commerciales, serait-elle en état de braver l'ennemi qui se préparait à l'envahir? Amasis était mort depuis peu de temps, et son fils Psammétique III[3] venait de lui succéder. La caste militaire, diminuée jadis par l'exode des guerriers sous Psammétique Ier, avait dû s'amollir, perdre en vigueur et en cohésion, dans les loisirs d'une longue paix. Seuls les mercenaires, comblés des faveurs royales, toujours exercés et prêts à combattre, formaient, au milieu des milices indigènes, un noyau solide, une force de résistance éprouvée et redoutable.

Cambyse, au contraire, avait sous la main une armée puissante, comprenant, avec les troupes perses, tant de fois victorieuses sous Cyrus, les contingents nombreux fournis par les nations soumises, par les cités grecques de l'Ionie et de l'Éolide, comme par les peuples de la Haute-Asie. Puissance terrienne, la Perse, il est vrai, ne possédait pas de flotte; mais elle pouvait disposer de celles des Phéniciens et des Cypriotes, qui s'étaient donnés à elle volontairement[4], de celles des Grecs d'Asie Mineure et des îles, qu'Harpagos avait successivement asservis[5]. Polycrate lui-même avait offert spontanément le concours de ses vaisseaux; il se hâta d'en armer 40, qu'il eut soin de faire monter par ses adversaires politiques. Mais ceux-ci ne devaient prendre aucune part à l'expédition;

(1) Voir Xénophon, *Cyropédie*, VI, ii, 9-10.

(2) Voir Hérodote, II, 177.

(3) Son vrai nom est Psamtik, [hiéroglyphes]. Manéthon (d'après l'Africain) l'appelait Ψαμμεχερίτης, et Hérodote (III, 10) Ψαμμήνιτος. Unger (*Chronol. des Manetho*) expliquait Psammékhéritès par une métathèse, pour Psamitik-ra. Voir aussi l'explication assez compliquée de Lauth, dans *Aus Ægypten's Vorzeit*, p. 459-460. — Maspero (*Biblioth. égyptol.*, *Études de Mythol. et d'Archéol. égypt.*, III, p. 422-423) montre comment la forme Ψάμμις du nom du 2e Psammétique est due à un fait de phonétique égyptienne et à un fait de grammaire grecque; et le nom du 3e, dans Hérodote (Psamménitos), serait formé des trois mots *Psammis-si-Nit* « Ps. fils de Nit ». — Ctésias, probablement par suite d'une simple confusion, appelle Ἀμυρταῖος le successeur d'Amasis (*Persica*, éd. Didot, p. 47, § 9).

(4) Hérodote, III, 19.

(5) Idem, I, 162, 169.

à peine avaient-ils atteint Carpathos, qu'ils revinrent en hâte vers Samos, pour attaquer le tyran[1].

Sans doute, il allait être dur pour les Hellènes d'Asie Mineure de servir à côté des Phéniciens, leurs concurrents détestés. De plus, ils n'ignoraient pas que, dans les rangs de l'armée ennemie, ils allaient avoir pour adversaires des hommes de leur race. Contribuer pour leur part à l'asservissement de l'Égypte devait être aussi pour eux une tâche plutôt pénible. Depuis un siècle et demi, ils avaient trouvé auprès des Pharaons le plus favorable accueil. Si les indigènes avaient peu de considération pour ces étrangers, qui n'adoraient pas les mêmes dieux[2], la protection royale les couvrait, et, le commerce grandissant, l'intérêt faisait taire les préventions haineuses. La classe des interprètes, grandement multipliée, servait comme de trait d'union entre les deux peuples. De fait, on ne voit, ni dans les documents égyptiens ni chez les écrivains anciens, aucune trace de violence, de sédition soulevée contre les commerçants grecs établis en diverses parties de la vallée du Nil. Il n'existait donc, de part et d'autre, aucune hostilité, aucun antagonisme, et mille raisons, au contraire, rendaient chaque jour les communications plus aisées et plus fréquentes.

Malgré tant de motifs de s'abstenir, on savait de reste que toute résistance était impossible. Car ces cités jalouses, toujours prêtes à se combattre, au lieu de s'unir contre l'ennemi commun, ainsi que le conseillaient un Thalès, un Bias, étaient maintenant devenues sujettes, forcées par conséquent d'obéir au premier appel.

Les préparatifs de Cambyse paraissent avoir duré plusieurs années. On ne sait où fut fixé le rendez-vous général. Rien ne prouve qu'il ait été alors, comme il le fut plus tard, à Acé, dont les Perses, dit Strabon, firent en quelque sorte leur place d'armes contre l'Égypte[3]. L'armée traversa la Syrie, comme l'avaient fait autrefois les conquérants assyriens et chaldéens. Des villes fortes de la Philistie, Gaza seule aurait résisté, selon Polybe[4]. Elle fut emportée d'assaut, et le Roi en fit son quartier général. Restait le plus difficile du chemin, l'espace terriblement aride (ἄνυδρον δεινῶς) qui sépare Iênysos et le mont Casios du lac Serbonis[5].

(1) Hérodote, III, 44, 45. L'auteur rapporte d'ailleurs une autre tradition, d'après laquelle ils seraient allés jusqu'en Égypte; mais, quoique surveillés, ils auraient réussi à s'échapper pour revenir à Samos.

(2) Voir Hérodote, II, 41.

(3) Strabon, XVI, chap. ii, § 25.

(4) Polybe, XVI, 40.

(5) Hérodote, III, 5.

Avant la mort d'Amasis, un chef de ses mercenaires grecs, Phanès d'Halicarnasse, avait abandonné le Pharaon pour aller se mettre au service de la Perse. Ayant séjourné longtemps en Égypte, mieux que personne il pouvait suggérer à l'ennemi les moyens de l'attaquer avec succès. D'après ses avis, Cambyse s'entendit avec le scheikh des Arabes, qui chargea sur des chameaux des outres remplies d'eau, en quantité suffisante pour empêcher l'armée de mourir de soif, pendant la traversée du désert[1].

A la nouvelle de l'arrivée des envahisseurs, toutes les précautions avaient été prises en Égypte, les fortifications de Péluse augmentées, les *μάχιμοι* dirigés sur l'isthme, ainsi que les mercenaires. Toutefois, de funestes présages avaient, disait-on, frappé les esprits superstitieux. Il avait plu à Thèbes, et c'était l'annonce de quelque catastrophe[2].

Les armées une fois en présence, on en vint promptement aux mains. Des diverses péripéties qui en ont marqué les phases, la tradition n'a conservé que la partie anecdotique, celle qui défrayait surtout les récits des guides et qui avait frappé l'imagination des voyageurs.

Ainsi Cambyse aurait fait avancer, au-devant de son armée, des troupeaux d'animaux sacrés, moutons, chats, ibis, que les Égyptiens ne pouvaient frapper sans commettre quelque sacrilège[3]. Dans le récit d'Hérodote, il n'est guère question que des Grecs, et nous ne nous en plaindrons pas, puisque c'est surtout leur trace que nous cherchons à suivre ici dans le développement des événements historiques. Pour les mercenaires, on le sait, le sentiment de l'honneur consistait, avant tout, dans la fidélité au maître, qui payait leurs services; c'était là, aux yeux de ces hommes de fer, toute la moralité, et le devoir. Trahir la cause qu'on avait juré de défendre, c'était donc se vouer à l'infamie et attirer sur sa tête les plus terribles vengeances. Celle que l'on réservait à Phanès fut véritablement atroce. En quittant secrètement l'Égypte, il y avait laissé ses fils. Maintenant il était là, dans l'armée ennemie, et sans doute aux premiers rangs.

(1) Hérodote, III, 7-9.

(2) Idem, III, 19. Hérodote se trompe quand il dit qu'il ne tombe pas une goutte d'eau dans la Haute-Égypte. Pour moi, pendant un assez long séjour à Esneh, j'ai vu la pluie tomber, un soir, pendant trois heures consécutives. Bien plus, Maspero l'a vue, en 1901, «tomber pendant trente-trois heures d'affilée» (*Hist. anc. des peuples de l'Orient*, édition de 1909, p. 685, n. 1).

(3) Polyen, *Stratagèmes*, VII, 9. Voir les remarques de Gutschmid, *Kleine Schriften*, I, p. 171 et suiv. — Cet expédient rappelle d'ailleurs celui de Cyrus, chassant devant lui des bandes de chameaux pour neutraliser l'élan de la cavalerie lydienne (cf. Hérodote, I, 80). — Au dire de Polyen, Cambyse assiégeait alors Péluse, et si, pour s'emparer de la ville, les Perses usèrent du stratagème en question, c'est, selon Gutschmid, parce qu'ils manquaient de machines de siège.

Les auxiliaires de Psamménite, tous d'accord, Grecs et Cariens, amènent les enfants sur le front de bataille, à la vue du père, et les égorgent l'un après l'autre, au-dessus d'un cratère, mêlant leur sang au vin et à l'eau; puis, la coupe passe de main en main, et tous ayant goûté de l'infâme breuvage, ils se précipitent en avant[1]. Quant au combat lui-même, l'auteur n'en dit guère plus, sinon qu'il fut acharné (*καρτερῆς*), et que, un très grand nombre d'hommes étant tombés de part et d'autre, les Égyptiens finirent par prendre la fuite.

Ctésias affirme que 50.000 Égyptiens furent tués, et 7.000 Perses[2]. Sans prendre trop au sérieux ces chiffres évidemment exagérés, on doit admettre que la victoire fut chèrement disputée, et que Psamménite perdit beaucoup de monde, puisque ses troupes se débandèrent et qu'il n'osa pas tenter une nouvelle rencontre. Lorsque, après plus d'un demi-siècle, Hérodote visita la contrée, on montrait encore dans la plaine de Péluse les ossements desséchés de ceux qui succombèrent dans cette sanglante journée, et il a noté curieusement les différences que semblaient présenter entre eux les crânes des Perses et ceux des Égyptiens[3].

Après sa défaite, Psamménite, désespérant de pouvoir arrêter la marche de l'ennemi, se retira en hâte jusqu'à Memphis. Le Delta tout entier restait à la merci du vainqueur. Memphis, la plus grande ville de l'Égypte, était protégée par le Nil et les digues de Ménès[4]; et sa citadelle, le Mur Blanc, était une place forte de premier ordre. Témoin du désarroi complet, qui avait suivi la déroute, Cambyse voulut d'abord négocier pour la réduire. Il avait avec lui des escadres ioniennes, éoliennes et phéniciennes. Un vaisseau de Mytilène fut envoyé à Memphis, avec un héraut perse, chargé de porter au Pharaon des propositions de paix, mais il n'en eut pas le temps. Aussitôt que parut le navire mytilénien, une sédition populaire éclata dans la ville, une foule furieuse mit en pièces le vaisseau ainsi que les hommes qui le montaient, et rentra, emportant comme

(1) Hérodote, III, 11. Baehr (*Herodotus*, II, p. 17, notes) cite une série de traits semblables, rapportés par les auteurs anciens. On aurait procédé ainsi, quand il s'agissait de prêter certains serments solennels. — Au lieu de Phanès, Ctésias (*Persica*, éd. Didot, p. 47, § 9) cite comme ayant préparé les voies à Cambyse, l'eunuque Combapheus, qui, après avoir été en grande faveur auprès du Pharaon, le trahit et fit connaître au roi de Perse les ponts et les autres affaires de l'Égypte, à condition qu'il en deviendrait le gouverneur. Et Ctésias ajoute : *καὶ γέγονε*.

(2) Ctésias, *Persica*, loc. laud.

(3) L'exactitude de ses observations paraît d'ailleurs fort douteuse. Voir, à ce sujet, Morton, *Crania ægyptiaca*, p. 27-28. — On sait que les Égyptiens se rasaient, en effet, la tête, mais qu'ils portaient ordinairement une perruque plus ou moins épaisse, qui les garantissait de l'ardeur du soleil.

(4) Voir Hérodote, II, 99; Diodore, I, 50.

des trophées leurs membres déchiquetés. Après une pareille violation du droit des gens, il fallait être prêt à tout. L'armée ennemie parut bientôt devant la ville, et les Memphites se défendirent assez longtemps[(1)] avec le courage du désespoir. Pourtant, il fallut se rendre et subir la loi de la guerre.

La capitale tombée et le roi pris, la contrée entière se trouva soumise. Depuis Psammétique I[er], il n'y avait plus de princes féodaux assez puissants pour en disputer la possession au vainqueur.

La chute de l'Égypte entraînait comme conséquence la soumission des peuples qui avaient gravité dans son orbite. Les Libyens de l'Ouest du Delta promirent de payer tribut et envoyèrent des présents. Les gens de Cyrène et de Barca firent de même[(2)]. Mais Cambyse, qui avait agréé ceux des Libyens, méprisant, à ce qu'il paraît, l'offrande des autres, jeta à ses soldats les 500 mines d'argent qu'ils apportaient[(3)].

La conquête terminée, il s'agissait d'abord de régler le sort du souverain. Les légendes gréco-égyptiennes nous ont conté en grand détail les épreuves fort dramatiques auxquelles on jugea bon de le soumettre. Malgré tout, il aurait, selon la coutume des Perses, conservé, en qualité de vassal, le gouvernement de son royaume, s'il n'eût été convaincu de conspirer pour soulever ses anciens sujets. Se voyant découvert, il but du sang de taureau et mourut sur-le-champ[(4)]. Telle est la version d'Hérodote. Ctésias, qui travaillait d'après des documents, des données mèdes et perses, assure que le Pharaon déchu fut transporté à Suse, avec une colonie de six mille Égyptiens[(5)]. Il convient peut-être de compléter les deux traditions l'une par l'autre. Le roi, ayant été mis à mort comme coupable, les complices de sa rébellion auraient été emmenés dans la Haute-Asie. En effet, on voit partout les monarques orientaux pratiquer ces déportations en masse, bien faites pour assurer la soumission des vaincus[(6)].

(1) Hérodote, III, χρόνῳ παρέστησαν.

(2) Diodore (X, fragm. XIV) prétend que Libyens et Cyrénéens avaient marché avec les Égyptiens, συνεστρατευκότες τοῖς Αἰγυπτίοις. Le fait n'est pas prouvé. Du moins, Hérodote n'en dit rien.

(3) Hérodote, III, 13. Ailleurs, lorsqu'il raconte l'histoire de Phérétime (IV, 165) il la montre rappelant à Aryandès que son fils Arcésilas avait rendu de grands services à Cambyse, qu'il avait donné Cyrène aux Perses, s'était soumis au tribut, enfin qu'il avait péri à cause de son dévouement aux Mèdes (διὰ τὸν μηδισμόν).

(4) Hérodote, III, 15.

(5) Ctésias, *Persica* (éd. Didot), p. 47, § 9.

(6) Sans parler des faits si connus de l'histoire des Juifs, on peut citer Hérodote, V, 12-17; VI, 20, etc.

Plus tard, les conteurs populaires avaient su compléter l'histoire, et le chroniqueur Jean de Nikiou, qui écrivait au VII[e] siècle de notre ère, recueillit ainsi nombre de faits, dont l'authenticité est plus que douteuse[(1)]. D'après lui, les Égyptiens, découragés parce qu'ils avaient perdu leur meilleur capitaine, se retirèrent à Saïs, «dont les remparts étaient plus solides que ceux des autres villes. Cambyse attaqua cette place, s'en rendit maître et la détruisit[(2)].» Cette dernière affirmation est certainement fausse, nous le savons par les inscriptions de la statue naophore du Vatican, qui montre, au contraire, Cambyse se faisant initier là aux mystères de la grande déesse Nit[(3)], expulsant de son enceinte les soldats étrangers, qu'y avait installés Amasis, rendant aux prêtres du temple la jouissance de leurs revenus; «et cela, dit le texte, au milieu de la grande calamité qui affligea la terre entière[(4)]».

Du reste, en devenant le maître reconnu du pays, Cambyse avait adopté la titulature ordinaire des Pharaons, et son nom, transcrit en caractères hiéroglyphiques, figura désormais dans les cartouches protocolaires[(5)].

Tous ces faits, bien entendu, les récits grecs les ignorent, ou les passent sous silence, n'insistant que sur les traitements sauvages infligés par le roi de Perse au cadavre d'Amasis[(6)].

Des témoignages si divergents ne seraient pas absolument inconciliables, si l'on admettait qu'ils représentent deux moments, deux actes successifs de la vérité historique. Aussi bien, le caractère de ces despotes orientaux, formé d'éléments souvent antinomiques, ne sait-il pas associer, au besoin, les raffinements d'une politique déliée aux violences d'un tempérament barbare?

(1) La chronique de Jean de Nikiou, écrite d'abord en grec (avec des chapitres en copte), ne nous est parvenue que dans une version éthiopienne, exécutée au XVII[e] siècle, sur une ancienne paraphrase arabe. Elle a été publiée et traduite pour la première fois par Zotenberg, dans le tome XXIV des *Notices et Extraits des manuscrits de la Bibliothèque nationale*.

(2) *Notices et Extraits*, XXIV, p. 392; *Chronicle of John, bishop of Nikiu*, translated by R. H. Charles, Londres 1916, chap. LI, 30 (p. 39).

(3) Nit, dont le culte remonte aux plus anciennes époques, était devenue la patronne préférée des Psammétichides, et, sous leur dynastie, son importance avait grandi, comme autrefois celle de l'Amon thébain sous les Thoutmès et les Aménophis de la XVIII[e].

(4) Voir, pour la statue naophore, *Revue égyptol.*, I, p. 72 et suiv. «Dans la terre entière» signifie simplement : en Égypte; c'est le sens ordinaire de l'expression : [hieroglyphs].

(5) [hieroglyphs]. Son prénom est [hieroglyphs]. Voir pour les variantes du nom et celles des noms des Achéménides, L. Borchardt, *Zeitschr. für ägypt. Sprache*, XLIX, p. 78-80.

(6) Hérodote, III, 16; Diodore, X, 13. — Un passage assez peu clair de Ctésias, résumé par Photius (voir *Fragm. Histor. Græc.*, I, p. 68, fragm. 165), paraît démentir, au moins sur un point, les récits, qu'il attribue à Hellanikos et à Hérodote.

Souverain reconnu de la «Double terre», initié aux mystères de la religion nationale, Cambyse n'avait plus d'opposition à craindre; d'ailleurs, la tradition, qui faisait de lui le fils d'une princesse égyptienne suffisait, à la rigueur, aux yeux des loyalistes, pour légitimer sa royauté.

Modifier les lois, les coutumes, l'administration du pays, pour le moment, il n'y pouvait pas songer; il avait bien d'autres soucis en tête. Au sud, il prétendait conquérir l'Éthiopie, à l'ouest Carthage, c'est-à-dire annexer à son Empire tout ce que l'on connaissait alors de ce grand continent, désigné par le nom vague de Libye. Ses projets sur Carthage, il fallut y renoncer bien vite. Les Phéniciens, dont la flotte était indispensable, refusèrent net de concourir à l'asservissement de leur puissante colonie[1]. C'était elle, en effet, qui protégeait surtout leurs établissements de la Méditerranée occidentale contre les empiétements des colons grecs. Cambyse céda : les Phéniciens s'étaient soumis d'eux-mêmes, et il était nécessaire de les ménager, à cause de l'importance de leur marine. Quant aux vaisseaux grecs, il n'en est pas même question. Il y en avait certainement, mais en quel nombre, on l'ignore.

Le Roi, cependant, ne désespérait pas d'atteindre Carthage par terre. A cet effet, il résolut de lancer, à travers le désert libyque, une colonne de 50.000 hommes, qui, remontant vers le nord par les Oasis, devait avoir pour objectif apparent la plus septentrionale de toutes, celle des Ammoniens. Partie de Thèbes, elle arrivait, après sept jours de marche, à une ville qu'Hérodote appelle Ὄασις, ou en grec l'île des Bienheureux[2].

Là elle rencontra des Grecs, dont la présence a fort embarrassé les commentateurs. Hérodote assure que cette ville d'Oasis[3] est habitée par des Samiens de la tribu Æschrionienne. La présence de ces Samiens au milieu du désert avait trouvé beaucoup d'incrédules. Dahlmann croyait à une erreur d'Hérodote,

(1) Hérodote, III, 19.

(2) Cette expression répond exactement à l'appellation égyptienne *aa Khouou* «région des Mânes (des lumineux)», et M. Maspero (*Études de Mythol. et d'Archéol. égypt.*, II, p. 422) pense qu'elle a pu, en effet, désigner l'oasis thébaine. — Brugsch (*Reise nach der Grossen Oase*, p. 61) remarque que le nom de l'oasis de Dakhel, située à l'ouest de celle de Khargeh, est [hiéroglyphes] et que *Zoszes* est indiquée, dans les textes hiéroglyphiques, comme servant de séjour aux Mânes. — Le domaine des morts bienheureux, travaillant en paix sous le sceptre d'Osiris, s'est déplacé vers l'ouest avec les siècles, pour se fixer, à la fin, dans une partie déterminée du ciel. Les Oasis ont été une des étapes naturelles de ce voyage vers des régions purement mythiques. Quant aux Grecs, ils placent ordinairement les Μακαρῶν νῆσοι dans les parages mal connus de l'Atlantique.

(3) Elle s'appelle, en hiéroglyphes, [hiéroglyphes], aujourd'hui *El-Hibe*, dans l'oasis de Khargeh. — Ét. de Byzance orthographie le nom Αὔασίς, que d'autres, dit-il, écrivent Ὄασις.

trompé par quelque similitude de nom[1]. Baehr avait fait remarquer pourtant que si, dès 630, des Samiens naviguaient jusqu'à Tartessos, d'autres avaient bien pu s'aventurer jusque vers la Haute-Égypte et aussi résider dans la Grande-Oasis[2]. M. Maspero a fort bien montré que la difficulté n'existait que dans l'esprit prévenu des critiques, «qui imaginent, partout où on leur mentionne la présence de Grecs en pays étranger, une colonie complète, ville, population civile et religieuse, temples, lois helléniques, quelque chose dans le genre de Cyrène ou de Naucratis[3]». Une petite communauté hellénique, composée de quelques trafiquants, de quelques mercenaires licenciés, avait très bien pu se former à Hibit, à quelques journées de cette ville d'Abydos, où on a relevé des graffiti grecs remontant au ve et peut-être au vi^e^ siècle[4].

Quant au reste de l'expédition, on n'en sait rien de précis. Les Ammoniens racontaient seulement qu'au sortir de l'Oasis, les Perses, assaillis par un vent des plus violents, avaient péri jusqu'au dernier, ensevelis sous des monceaux de sable[5].

La campagne d'Éthiopie ne fut pas beaucoup plus heureuse. Pour la préparer, Cambyse avait dépêché des Ichtyophages d'Éléphantine[6], chargés de reconnaître le pays mystérieux des Macrobiens. Dans les villes du nord de l'Égypte, où les Grecs fréquentaient, il courait mille fables sur l'abondance de l'or en ces contrées lointaines, sur la simplicité des mœurs et la vertu des habitants, sur

(1) Dahlmann, *Vita Herodoti*, VII, § 4.

(2) Voir la note de Baehr, *Herodotus*, II, p. 50-52, note.

(3) Voir Maspero, *Proceedings of the Society of Biblical Archæology*, XIII, p. 298-299, et *Études de Mythol. et d'Archéol. égypt.*, III, p. 423-426.

(4) On a objecté, il est vrai, le nom de cette tribu Æschrionienne, dont l'histoire de Samos n'a gardé aucune trace. Mais cet argument *ab ignoto* ne prouve rien contre l'assertion formelle d'Hérodote, qui connaissait certainement la constitution politique de l'île. Au chapitre 39 du même livre, il assure que Polycrate avait d'abord divisé Samos en trois parties, τριχῇ δασάμενος τὴν πόλιν. Or on ne connaît que deux tribus Samiennes, la Σχησία et l'Ἀσlυπαλαία (*Etymol. magnum*, p. 160, 22). L'Αἰσχριωνία pourrait être la troisième, et cette division en tribus correspondrait à celle dont parle le chapitre 39, liv. III, d'Hérodote. — Cf. Panofka, *Res Samiorum*, p. 81 et suiv.

(5) Kenrick (*The Egypt of Herodotus*, p. 299, note), discutant les opinions exprimées par des voyageurs modernes, Bruce, Belzoni, etc., conclut qu'elles ne suffisent pas à confirmer la tradition des Ammoniens. — Wilkinson (dans Rawlinson, *Herodotus*, II, p. 249, n. 9) s'est trouvé, dit-il, en ce désert, dans les pires tourbillons de sable, et d'une durée inaccoutumée, car ils durent rarement plus d'un jour, et cependant aucun objet d'une certaine taille ne fut enseveli.

(6) Sur les Ichtyophages, voir Krall, *Zeitschr. für ägypt. Sprache*, 1883, p. 82. Cf. Baehr, *Herodotus*, note au chapitre 19 du livre III; Rawlinson, *Herodotus*, II, p. 345-346, n. 8; H. Schäfer, *Zeitschr. für ägypt. Sprache*, XXXIII, p. 100.

leur taille et leur longévité extraordinaires, sur la fontaine merveilleuse qui leur conservait une jeunesse perpétuelle, sur cette table du Soleil, toujours dressée dans une prairie, où chacun pouvait, à son gré, apaiser sa faim, étancher sa soif[1]. Même dans les pays grecs, on professait de longue date une admiration superstitieuse pour ces «derniers des hommes», chez lesquels les dieux aimaient à séjourner, attirés par la piété des fidèles et par la richesse de leurs sacrifices[2].

Pour les Perses d'alors, aussi bien que pour les Grecs, le mot d'Éthiopie présentait assurément un sens très vague. Les Égyptiens eux-mêmes, qui autrefois, sous les Ousirtasen et les Thoutmès, avaient poussé très loin leurs conquêtes vers le sud, depuis la fuite de Tanutamon devant les Assyriens, avaient cessé toutes relations avec le royaume de Napata. Quelques rois Saïtes de la XXVIe dynastie s'étaient contentés d'opérer quelques razzias dans la Basse-Nubie. Aller plus loin, c'était s'aventurer dans l'inconnu. Au retour des Ichtyophages, Cambyse n'hésita pas à marcher quand même, sans ordonner d'approvisionnements de vivres, et partit, dit Hérodote, comme un frénétique, comme un insensé, ordonnant aux Grecs qui étaient avec lui de rester en Égypte, et emmenant toutes ses troupes de pied[3].

D'Éléphantine à Méroé, capitale des Éthiopiens, la route par le Nil était de cinquante-deux journées[4]. Elle lui parut trop longue, et il préféra couper en droite ligne, par le désert, afin d'éviter le grand circuit que décrit le fleuve[5]. A peine avait-il fait la cinquième partie du chemin, que les vivres manquèrent. On dévora les bêtes de somme, on mangea de l'herbe; puis, ne trouvant plus rien, les soldats se décimèrent entre eux. Cambyse effrayé comprit enfin son erreur, et regagna précipitamment Thèbes avec les débris de son armée.

Des historiens modernes[6] se sont efforcés de prouver que son expédition ne fut pas inutile, puisqu'on voit ensuite les Éthiopiens payer tribut et fournir des contingents aux armées perses. Le nom même d'une localité nubienne, cité par les géographes gréco-romains, Καμβύσου ταμιεῖα, témoignerait à lui seul que des précautions avaient été prises pour le ravitaillement des troupes[7]. D'autre

(1) Voir Hérodote, III, 18 et suiv.

(2) Homère, *Iliade*, I, 423; XXIII, 206; *Odyssée*, I, 22 et suiv.

(3) Hérodote, III, 25.

(4) Idem, II, 29.

(5) Sur la marche de Cambyse, voir l'importante note de Maspero, *Hist. anc.*, III, p. 667, n. 6.

(6) Wiedemann, *Ægyptische Geschichte*, p. 670-671; cf. Lincke, *Zur Lösung der Kambyses-Frage*, p. 3-4, qui cite les opinions exprimées par Ed. Meyer, Gutschmid, Krall, etc.

(7) Voir, à ce sujet, dans Maspero (ouvrage cité, *ibid.*, n. 7) l'examen de ces théories, et les

part, l'égyptologue H. Schäfer a cru trouver, dans la stèle de Nastosnen, la mention expresse d'une défaite infligée au roi de Perse par ce souverain éthiopien[1]. Si le discours d'Artabanos à Xerxès, dans Hérodote, n'était pas une simple amplification oratoire, reflétant probablement les idées personnelles de l'auteur[2], on en induirait volontiers que l'impression avait été mauvaise en Perse comme en Égypte.

La vérité est que l'étendue du désastre a été probablement exagérée à dessein par les Égyptiens et, d'après eux, par les Grecs. En tout cas, le but que se proposait Cambyse ne fut certainement pas atteint. Comme le constate Hérodote, seule la Nubie inférieure[3] apporta, tous les trois ans, non un tribut, mais un présent, δῶρον, dont la nature même indique la provenance : or vierge, ébène et dents d'éléphant. Quant au véritable royaume d'Éthiopie, il resta en dehors de l'Empire, et, si les données de H. Schäfer sont exactes, il se glorifia même de l'avoir vaincu.

Cambyse ne s'arrêta pas longtemps à Thèbes. Il redescendit le Nil jusqu'à Memphis, où les Grecs, nous l'avons vu, étaient restés par son ordre. Croyant, à ce qu'il paraît, n'avoir plus besoin de leurs services, il les autorisa à s'embarquer, pour retourner dans leur patrie[4].

A partir de ce moment commence, dans Hérodote[5], le récit des actes de cruauté, que les contes égypto-grecs se sont plu à multiplier à l'envi. Furieux de voir, après ses deux échecs, les Égyptiens célébrer joyeusement la fête de l'intronisation d'un Apis, Cambyse fait tuer les magistrats, fustiger les prêtres, blesse de sa main le taureau sacré[6]. Son frère Smerdis[7], sa sœur, qu'il avait épousée, les seigneurs de son entourage, sont tour à tour victimes de ses fureurs insensées. Il profane les sépultures, raille les dieux indigènes, qu'il adorait naguère pieusement; il s'évertue à saccager les villes, Héliopolis, Thèbes, etc.,

nombreux renvois aux ouvrages où elles sont exposées. L'Éthiopie soumise par Cambyse serait simplement le Dodécaschène.

(1) H. Schäfer, *Die æthiopische Königsinschrift des Berliner Museums*, Leipzig 1901. — Maspero avait traduit la stèle de Nastosenen dans les *Records of the Past*, X, p. 55 et suiv.

(2) Hérodote, VII, 10.

(3) Idem, III, 97 : Αἰθίοπες οἱ πρόσουροι Αἰγύπτῳ, τοὺς Καμβύσης ἐλαύνων ἐπὶ τοὺς μακροβίους Αἰθίοπας κατεστρέψατο.

(4) Hérodote, III, 25.

(5) Idem, III, 27-38.

(6) Sur le meurtre de l'Apis, et sur les controverses auxquelles ont donné lieu des dates relevées sur des stèles du Sérapéum, voir Maspero, *Hist. anc.*, III, p. 668, n. 4.

(7) L'inscription de Behistoun, § X, assure que Cambyse avait fait tuer secrètement son frère Bardiya, avant de partir pour l'Égypte.

pille et détruit les temples, brise le colosse de Memnon[1]. Ces prétendues dévastations, rapportées par des écrivains de l'époque romaine, ne sont rien moins que prouvées, et Letronne a depuis longtemps fait justice d'une partie au moins des accusations portées contre Cambyse par les auteurs anciens[2]. En réalité, on paraît, en bien des cas, avoir calomnié sa mémoire. Devenu le type du tyran malfaisant, c'est à lui désormais qu'on attribue toutes les ruines, comme on prêtait, à Sésostris, le modèle du roi parfait, toutes les œuvres utiles, toutes les fondations pieuses.

Colérique par nature et grisé par sa toute-puissance, il ne fut peut-être pas, cependant, le fou furieux, la brute inconsciente, que nous font voir les contes recueillis par Hérodote. Sans doute il ne fut pas non plus le politique à larges vues, que certains historiens allemands ont prétendu reconnaître en lui[3]. Les crimes et les violences, dont les Égyptiens, à tort ou à raison, le rendaient seul responsable n'ont pas toujours été son œuvre. Après tout, une invasion ne va guère sans dévastations et sans ruines.

Son séjour aux bords du Nil n'avait pas été de longue durée. Pendant qu'il perdait là son temps et compromettait sa renommée, le Mage, qu'il avait laissé en Perse comme intendant du palais, avait proclamé roi son propre frère, qu'il donnait pour Smerdis (Bardiya), le plus jeune fils de Cyrus. Le nouveau souverain était reconnu par les provinces, et déjà s'était rendu populaire, en les dispensant pour trois ans des tributs et du service militaire[4]. A cette nouvelle, Cambyse quitta l'Égypte en toute hâte, laissant le gouvernement au Perse Aryandès. Arrivé en Syrie, il rencontra le héraut, dépêché par le Mage pour signifier son avènement à l'armée et lui enjoindre d'obéir désormais à ses ordres. Cambyse, alors, se repentit amèrement du crime inutile qu'il avait commis; et, s'élançant à cheval pour courir sus à l'usurpateur, il se blessa à la cuisse, juste à l'endroit où il avait frappé l'Apis. L'oracle de Bouto lui avait prédit qu'il finirait sa vie à Agbatana[5]; et il s'était flatté ainsi de mourir tranquillement en Médie.

[1] Strabon, XVII, chap. I, § 27 et 46; X, chap. III, § 21; Diodore, I, 46, 49, 95. Les écrivains byzantins en vinrent à soutenir qu'il avait détruit Thèbes de fond en comble (Jean d'Antioche, *Fragm. Histor. Græc.*, IV, p. 552, fragm. 27).

[2] Voir Letronne, *Œuvres choisies*, *Égypte*, I, p. 189 et suiv.; 254, 267; II, p. 23-26; 154, 187.

[3] Voir, par exemple, Evers, *Der historische Werth der griechischen Berichte über Cyrus und Kambyses*, p. 25, et surtout A. Lincke, *Zur Lösung der Kambyses-Frage*, passim.

[4] Hérodote, III, 67.

[5] Idem, III, 64. — Sur Agbatana, voir Ainsworth, *Proceedings of the Society of Biblical Archæology*, XV, p. 425-431.

En apprenant le nom de la localité où il se trouvait, il comprit tout. Ayant fait venir les plus considérables des seigneurs perses, et avoué devant eux le meurtre de son frère, il les conjura solennellement de châtier les Mages imposteurs et de ne pas souffrir que l'hégémonie passât de nouveau aux mains des Mèdes; puis il mourut de la gangrène, qui s'était mise dans sa blessure[1].

Comme on a pu le voir par ce résumé rapide, les auxiliaires grecs, dans le drame de l'invasion, n'avaient pas fait grande figure. Après avoir mentionné, au début, leur présence dans l'armée du roi de Perse, Hérodote se borne à raconter les aventures du chef de mercenaires, Phanès[2], puis la destruction du vaisseau de Mytilène[3]. Ni à la campagne contre les Ammoniens, ni à celle d'Éthiopie, ils ne prennent aucune part, puisque le Roi leur a ordonné de rester dans le Nord, et que, de retour à Memphis, il leur permet de s'embarquer[4].

Lorsque les Phéniciens refusent de marcher contre Carthage, Cambyse ne compte pas assez sur la force de la marine grecque pour donner suite quand même à ses projets. Venus sur l'ordre du Maître, non comme des volontaires, mais comme des sujets, forcés de concourir, bon gré mal gré, à la réalisation de ses plans, les Hellènes sont réduits au rôle de simples comparses, convoqués par lui ou licenciés selon son bon plaisir. Ainsi les troupes et les vaisseaux de l'Ionie ne paraissent avoir joué nulle part un rôle important; et leur participation à l'œuvre de la conquête ne semble même avoir laissé que bien peu de traces dans le souvenir des communautés du Delta, où Hérodote devait recueillir plus tard la plus grande partie de ses récits. On ne saurait dire ce que devinrent les mercenaires grecs et cariens de Psamménite, qui avaient combattu vaillamment à Péluse, s'ils se dispersèrent au hasard, ou s'ils ne s'engagèrent pas plutôt dans l'armée victorieuse.

Quant aux trafiquants, ils n'eurent certainement pas à se plaindre de la révolution qui venait de s'accomplir. Au milieu du désordre qui accompagne et

[1] Selon Ctésias (éd. Didot, p. 48, § 10), Cambyse serait revenu à Babylone, et c'est là qu'il serait mort, s'étant blessé à la cuisse en polissant du bois. — L'inscription de Behistoun (col. I, l. 43) laisserait croire qu'il se tua volontairement, et nombre d'historiens modernes ont adopté cette version du suicide. — Lincke (*Zur Lösung der Kambyses-Frage*, p. 14 et suiv.) s'appuyant surtout sur un passage de Jean d'Antioche (*Fragm. Histor. Græc.*, IV, p. 552, § 27), prétend prouver qu'il fut victime d'un complot et assassiné par les Mages. — Voir aussi Hutecker, *Über den falschen Smerdis*, p. 40 et suiv.

[2] Hérodote, III, 1 et 2.

[3] Idem, III, 13.

[4] Idem, III, 25.

suit une prise de possession tumultuaire, les règlements sur la navigation fluviale, édictés par Amasis[1], ne pouvaient être appliqués avec une exactitude rigoureuse. Négociants avisés et entreprenants, les Hellènes durent profiter des circonstances, qui leur assuraient, au moins pour un temps, des libertés nouvelles. En effet, dit Hérodote, «lorsque Cambyse marcha contre l'Égypte, des Grecs s'y rendirent en grand nombre, les uns, comme de juste (*ὡς οἰκός*), pour faire du commerce, d'autres pour prendre part à la guerre, quelques-uns aussi pour voir le pays, *οἱ δέ τινες καὶ αὐτῆς τῆς χώρης θεηταί*[2] ». Cette phrase, il est vrai, sert à introduire l'histoire de Syloson, qui est vraisemblablement un conte[3]; mais la remarque n'en est pas moins juste ni moins frappante. La dernière incise surtout est un trait de mœurs que l'historien ne pouvait manquer de souligner. Ces premiers touristes (*τῆς χώρης θεηταί*), dont nous ignorons les noms, ce sont ses devanciers à lui et ses précurseurs. Désormais l'Égypte, ouverte à tout venant, va dévoiler enfin ses mystères. Les logographes pourront la décrire tout à loisir, en étudier les caractères physiques et les divisions politiques, s'enquérir aussi de son passé, et tâcher, si faire se peut, de reconstituer son histoire.

(1) HÉRODOTE, II, 179.
(2) IDEM, III, 139.
(3) La présence d'un Samien, frère de Polycrate et protégé de la Perse, n'aurait du reste rien d'étonnant dans l'entourage de Cambyse.

CHAPITRE II.

LE RÉGIME NOUVEAU.

Darius Ier : révoltes des provinces. — Organisation de l'Empire. Le satrape d'Égypte Aryandès. — Conditions nouvelles des Grecs. — Darius en Égypte. Les travaux ordonnés par lui. Leurs conséquences pour le développement du commerce et des connaissances géographiques.
Les voyageurs grecs : Hécatée, Hellanikos. — L'Égypte vassale. — Première révolte. Mort de Darius Ier. Xerxès réprime la révolte. Achæménès satrape. — La part des Égyptiens dans l'expédition contre la Grèce. — Le commerce gréco-égyptien pendant les guerres médiques. — Xerxès réprime la révolte de l'Égypte. — Sa mort. — Artaxerxès Ier Longue-Main lui succède.

Le règne de Cambyse, si court et rempli d'incidents tragiques, avait passé sur l'Égypte comme un orage. Il en résultait pour elle des conditions d'existence toutes nouvelles, mais jusqu'ici mal définies, et l'on peut se demander si elles n'allaient pas modifier, en quelque manière, ses rapports avec les Grecs. Pendant le séjour du Roi, rien, nous l'avons vu, n'avait été réglé, ni pour le présent ni pour l'avenir. Après son départ, le gouvernement d'Aryandès ne devait être encore qu'une période de transition et d'attente.

A Suse, les seigneurs perses, ayant massacré les Mages, avaient mis sur le trône l'Achéménide Darius, fils d'Hystaspe[1]. Aussitôt une fermentation générale se produit dans l'Asie entière. De toutes parts, les peuples se soulèvent, ayant à leur tête des représentants, vrais ou faux, des anciennes dynasties nationales. Mais le nouveau souverain ne se laisse pas abattre : par lui-même ou par ses lieutenants, il fait face de tous les côtés à la fois[2]. La sûreté, la rapidité de ses attaques étonnent les pays ennemis; en peu d'années, il triomphe de ses plus redoutables adversaires. La dureté des répressions, en répandant partout la terreur, enraye le mouvement et assure à l'Asie les bénéfices d'une assez longue paix.

L'Empire n'avait été jusque-là qu'une sorte de corps inorganique, un amalgame de royaumes mal soumis, foyers d'incessantes rébellions. A force de génie et de volonté, Darius allait réussir à mettre enfin un peu d'ordre en ce chaos.

(1) Voir HUTECKER, *Über den falschen Smerdis*.
(2) Ces révoltes sont énumérées dans l'inscription de Behistoun. Cf. WEISSBACH-BANG, *Die altpersischen Keilinschriften*.

Dans les satrapies, exactement délimitées, le commandement des forces militaires était enlevé aux gouverneurs, surveillés étroitement par des secrétaires royaux, surpris de temps en temps à l'improviste par des *missi dominis*, qui étaient armés du droit de juger et de punir[1]. Et ceux des satrapes qui, comme Orœtès, osaient faire montre d'indépendance, étaient impitoyablement mis à mort[2].

En Égypte, Aryandès, lui aussi, empiétait avec audace sur les droits de l'autorité souveraine, et ses actes trahissaient des ambitions suspectes, que le Roi n'était pas d'humeur à tolérer chez ses subordonnés. Tandis que Darius combattait contre les révoltés d'Asie, le satrape de Memphis agissait en maître, levant des troupes, nommant des généraux, envoyant, à l'instigation de Phérétime, une expédition contre les Grecs de Cyrène et de Barca[3], cherchant ainsi à faire prévaloir son influence sur le Nord de la Libye. Délivré de ses soucis les plus pressants, et soupçonnant qu'un mouvement séparatiste se préparait aux bords du Nil, Darius traversa rapidement le désert d'Arabie[4] et se rendit à Memphis en 517[5]. Aussitôt arrivé, il instruisit le procès d'Aryandès. Selon Polyen, une rébellion aurait éclaté chez les Égyptiens, qui accusaient le satrape de cruauté. S'il fallait en croire Hérodote, il aurait été condamné pour avoir frappé une monnaie d'argent fin, qui menaçait de faire aux dariques d'or une concurrence fâcheuse[6].

Le Roi avait contre lui des griefs autrement graves; il lui reprochait, comme le reconnaît l'historien, de prétendre s'égaler à lui-même, et aussi d'avoir tenté de se révolter. Bref, il fut jugé et mis à mort[7].

(1) Voir G. Rawlinson, *Herodotus*, II, Essay, III, p. 460.

(2) Hérodote, III, 120-128.

(3) Idem, IV, 165-167; 200-204.

(4) Polyen, *Stratagèmes*, VII, 11, 7, qui donne au satrape d'Égypte le nom d'Oryandros.

(5) Pour cette date, voir Wiedemann, *Gesch. Ægyptens von Psamm. I*, p. 236 et suiv. Unger et Ley, s'appuyant sur un récit d'Hérodote (II, 110) et sur un passage de la *Rhétorique* d'Aristote (II, 20), avaient cru le voyage d'Égypte postérieur à l'expédition de Scythie. Une stèle du Sérapéum a permis à Wiedemann d'établir qu'au contraire il l'avait certainement précédée.

(6) Aucun spécimen de cette prétendue monnaie aryandique n'a été jusqu'ici découvert. Babelon (*Mél. de numismat.*, 2e série, p. 94 et suiv.) en nie absolument l'existence. Les divisions du système pondéral égyptien étant plus élevées que celles des autres provinces de l'Empire perse, les monnaies frappées en Égypte pouvaient être particulièrement recherchées, et c'est ce qui aura contribué à accréditer la légende de la monnaie aryandique (cf. Lenormant, *La monnaie dans l'antiquité*, III, chap. 1, § 1, et Babelon, *Traité des monnaies gr. et rom.*, 2e partie, I, p. 250, n. 3).

(7) Hérodote, IV, 166 : ... Παρισευμένος Δαρείῳ..., αἰτίην οἱ ἄλλην ἐπενείκας, ὡς οἱ ἐπανίσταιτο. — L'inscription de Behistoun parle également d'une rébellion en Égypte (col. II, l. 5-8), pendant que Darius assiégeait Babylone. — On est tenté de comparer la disgrâce d'Aryandès à celle de Corn. Gallus sous Auguste, raisons analogues et même fin.

Si l'on pouvait prendre au sérieux l'historiette de Syloson et de son manteau, il faudrait croire que Darius avait suivi Cambyse en Égypte[1]. Il aurait été alors témoin de ses cruautés et de ses folies. Lui, au contraire, il s'ingénia à gagner tous les cœurs par ses bienfaits, par son respect pour les dieux du pays, réparant les temples ou en bâtissant de nouveaux[2], rendant au clergé ses domaines et ses revenus; en un mot, il fit si bien, que les indigènes reconnaissants le mirent au nombre de leurs législateurs, à côté de Sasychis (Asychis chez Hérodote), de Sésoosis et de Bocchoris[3].

Il avait partagé l'Empire en vingt satrapies. L'Egypte formait la sixième, avec les contrées limitrophes, Libye, Cyrène et Barca. Étant donné la richesse de la vallée, le tribut de 700 talents[4] qui lui fut imposé n'avait rien d'excessif. Des garnisons furent maintenues à Memphis et, comme sous les Psammétiques, à Daphnæ et à Éléphantine[5]. Les nomes continuèrent d'exister avec leurs limites anciennes, les commandements militaires étant réservés aux Perses, mais les autres fonctions demeurant, pour la plupart, aux gens du pays[6]. Si préoccupé ailleurs de ce qui touchait aux progrès de l'agriculture[7], Darius dut veiller ici avec le même soin à maintenir les règlements anciens, qui faisaient la richesse du pays en assurant la fertilité de son sol.

Dans cette Égypte, devenue une satrapie perse, où les Grecs viennent plus nombreux que jamais, il convient de rechercher si les prescriptions légales, qui régissaient leurs établissements, ont été maintenues, si les restrictions apportées à la liberté de leur commerce ont été ou non modifiées. Les décrets promulgués par Amasis interdisaient aux navigateurs de pénétrer dans le Nil par une autre bouche que la Canopique. S'ils remontaient une autre branche du fleuve,

(1) Hérodote, III, 139.

(2) Voir Wiedemann, *Ægyptische Geschichte*, p. 679, 680.

(3) Diodore, I, 95. Voir aussi les textes de la statue naophore de Ouzaharrisniti, *Revue égyptol.*, I, p. 72 et suiv. Cf. Schäfer, *Zeitschr. für ägypt. Sprache*, XXXVII, p. 72 et suiv.

(4) Plus le produit de la pêche du lac Mœris, et 120.000 médimnes de blé pour la garnison du Mur Blanc (Hérodote, III, 91). — Diodore (I, 31) assure que l'Égypte avait autrefois 7 millions d'habitants; de son temps, elle n'en aurait plus compté que 3 millions.

(5) La caste des guerriers conserva, d'ailleurs, ses apanages territoriaux et ses divisions traditionnelles (cf. Hérodote, II, 164-168).

(6) Des Perses, cependant, étaient fonctionnaires civils, comme Atiuhi et Aliurta, dont l'un est dit prince de Coptos (*erpā*) (Lepsius, *Denkmäler*, III, 283, *l*, *m*, *p*, *q*).

(7) Voir la lettre de Darius à Gadatas (*Bull. de Corresp. hellén.*, 1889 et 1890).

non seulement ils devaient jurer qu'ils l'avaient fait malgré eux, mais ils étaient tenus de regagner la branche Canopique; ou, si les vents s'y opposaient, de transporter leurs marchandises dans des barques (*βάρισι*) par les canaux du Delta, jusqu'à ce qu'ils fussent arrivés à Naucratis. Ainsi cette ville était privilégiée (*ἐτετίμητο*)[1].

Ces mesures restrictives continuèrent-elles d'être en vigueur sous le régime nouveau, instauré par Darius? Le texte même d'Hérodote semble impliquer qu'il n'en fut pas ainsi. *Autrefois*, dit-il, seule en Égypte Naucratis était un *ἐμπόριον*, et il n'y en avait pas d'autre. Dans sa pensée, l'expression *τό παλαιόν* s'applique évidemment à l'époque déjà lointaine d'Amasis. Et c'est au passé que se rapportent également toutes ces formalités minutieuses, dont il nous expose le détail. Ainsi, lors de son voyage, sous Artaxerxès Ier, elles n'étaient pas observées. Interrompues forcément au moment de l'invasion, elles ne paraissent donc pas avoir été rétablies par Darius; et c'est là une des raisons principales qui expliquent la diminution constatée, comme nous le verrons, dans l'importance de Naucratis pendant la durée de la domination perse. Sans doute, les matelots égéens n'abandonnèrent pas complètement une route qui leur était depuis longtemps familière. Seule de toutes les villes d'Égypte, Naucratis leur offrait tous les avantages d'une véritable colonie, la langue, les coutumes de leur patrie, les temples de leurs dieux. Les transactions pour eux y étaient plus faciles qu'ailleurs, les interprètes plus nombreux; l'industrie nautique y trouvait aisément les moyens de renouveler les agrès, de réparer les avaries; dans ses docks abondaient les denrées de toute sorte, le fret de retour, indispensable au négoce des armateurs.

Si Naucratis eut réellement à souffrir des suites de l'invasion, les commerçants grecs en général n'eurent qu'à gagner au nouvel état de choses, qui les exemptait heureusement de beaucoup de formalités gênantes. La liberté de la navigation, conséquence naturelle des derniers événements, leur permettait désormais d'aborder aux ports indigènes, existant un peu partout sur le fleuve. Des factoreries purent ainsi se former ou s'agrandir dans les villes du Delta, et même sur d'autres points de la vallée. Il y en avait déjà à Memphis, dans ces quartiers que, plus tard, Aristagoras désigne par les noms d'*Ἑλληνικόν* et de *Καρικόν*, et dont les habitants contractaient des mariages avec des femmes égyptiennes[2]. Il y en avait à Abydos et jusque dans la Grande-Oasis[3]. Il y en

(1) Hérodote, II, 179.

(2) *Fragm. Histor. Græc.*, II, p. 98, fragm. 5 des Αἰγυπτιακά.

(3) Cf. *Les premiers établissements des Grecs en Égypte*, p. 323-324.

eut probablement en d'autres localités, dont les noms ne se sont pas conservés dans ce qui nous reste des écrivains anciens. La classe des Interprètes s'était multipliée depuis le temps du premier Psammétique; surtout dans le Nord, elle était maintenant en état de prêter un concours précieux pour la discussion des affaires commerciales et pour la conclusion des marchés. D'ailleurs, malgré leur dédain bien connu pour les idiomes étrangers, les marchands grecs, que nous avons vus intercaler parfois des caractères égyptiens dans les inscriptions de Naucratis[1], n'étaient pas sans apprendre au moins les mots les plus usuels d'une langue, qu'ils entendaient sans cesse parler autour d'eux.

Pendant son séjour à Memphis, qui fut de courte durée, Darius ordonna des travaux destinés à régulariser, en les rendant plus actives, les relations de l'Égypte avec le monde de l'Orient. En même temps qu'il veillait à l'entretien des vieilles routes de Coptos à Qocéyr et aux Échelles de l'Encens[2], il entreprenait la réfection du canal unissant aux Lacs Amers, et ainsi à la mer Rouge, la branche orientale du Nil. Depuis le règne de Néchao[3], les vents du désert avaient continué leur œuvre, le lit s'était de nouveau ensablé, rendant la navigation impossible. Quoi qu'en aient dit nombre d'écrivains anciens et modernes, l'ouvrage fut mené à bonne fin, puisqu'il servait encore au temps d'Hérodote[4].

Les stèles trilingues, dont on a rencontré les débris en plusieurs endroits de son cours, semblent même attester qu'une escadre, partie de son extrémité, aurait contourné l'Arabie et serait arrivée jusqu'en Perse[5], accomplissant ainsi, en sens inverse, une partie du périple, qu'on attribue à Scylax[6]. Si les preuves

(1) Voir *Revue archéol.*, 1889, II, p. 84-91 et 204-211.

(2) Voir les inscriptions de l'Ouady Hammamat, Burton, *Excerpta hieroglyphica*, pl. 8; Lepsius, *Denkmäler*, III, 283.

(3) Voir *Les premiers établissements des Grecs en Égypte*, p. 105-108. On prétendait, il est vrai, que Néchao s'était arrêté à la moitié du travail, averti par un oracle qu'il travaillait pour un barbare (Hérodote, II, 157-158).

(4) IV, 39. En indiquant les bornes de l'Arabie, l'auteur dit qu'elle finit au golfe Arabique, où Darius fit aboutir le canal du Nil. Au chapitre 158 du livre II, il affirme que Darius creusa pour la seconde fois (δεύτερα διώρυξε) le canal commencé par Néchao. De plus, il en décrit exactement le parcours, et ajoute qu'il est assez large pour que deux trières puissent, à la rame, y marcher de front. — A l'époque romaine, on croyait que Darius, lui aussi, avait dû renoncer à l'achever, les eaux de la mer Rouge menaçant de couvrir la plaine et de refluer jusque dans le Nil (Diodore, I, 33; Strabon, XVII, chap. 1, § 25; Pline, VI, 29).

(5) Voir Daressy, *Rec. de trav.*, XI, p. 160-171; Golénischeff, *ibid.*, XIII, p. 99-109; Weissbach-Bang, *Die altpersischen Keilinschriften*, p. 6-7, 38-39. — Voir notre Appendice.

(6) D'après Hérodote (IV, 44), Scylax, parti de la ville de Kaspatyre, aurait descendu l'Indus

de ce dernier fait peuvent être contestées, il n'en est pas de même des avantages que garantissait la réouverture du canal.

A la vérité, elle dut profiter surtout aux Phéniciens, qui avaient, de longue date, pratiqué le golfe Arabique et les mers dont il est le prolongement. Les Grecs, eux, ne le connaissaient guère que de nom, et ils auraient craint de se risquer en des parages réputés dangereux. Mais les produits orientaux arrivèrent plus facilement et en plus grande quantité sur les marchés. Ainsi les Hellènes purent s'approvisionner à meilleur compte de ces denrées précieuses, l'encens, les parfums variés, dont on faisait si grande consommation dans les temples, et que la médecine antique employait à tant d'usages divers, puis les épices, les pierres fines, et le reste. Nous avons énuméré ailleurs les matières premières, les produits de toute sorte, que les Ioniens venaient demander à l'Égypte pour les transporter dans toutes les parties de la Méditerranée [1]. Maintenant, ils apprendront peu à peu à en mieux connaître la provenance, à se renseigner plus exactement sur les régions qui les fournissent, sur les routes par lesquelles ils parviennent jusqu'au Delta [2].

Sous Cambyse, et encore sous Aryandès, la situation restait assez confuse, la sécurité était mal garantie. Avec Darius, l'horizon s'était éclairci; jusqu'à nouvel ordre le pays semblait pacifié, l'ordre étant assuré par la présence des garnisons perses. Les soldats qui les formaient étant payés en dariques, l'usage de la monnaie se répandait forcément, et il allait modifier la nature des relations commerciales, en substituant à l'arbitraire des échanges des données fixes, réglées d'après la valeur relative des métaux précieux, frappés à l'effigie du souverain. Les Hellènes introduisirent aussi les monnaies de leurs cités, comme l'ont montré les fouilles opérées à Naucratis [3]. Les prix purent ainsi s'établir d'une manière ferme, et varier régulièrement, selon la loi économique de l'offre et de la demande [4].

Les grandes exportations de céréales, qui devinrent une des branches principales du commerce égyptien avec la Grèce propre, et notamment avec l'Attique, avaient-elles déjà commencé? Un scoliaste d'Aristophane les fait remonter jus-

jusqu'à la mer, puis aurait navigué vers l'ouest, en contournant l'Arabie, pour arriver, après trente mois, au lieu d'où étaient partis les Phéniciens, par l'ordre de Néchao, pour faire le tour de l'Afrique.

(1) Voir *Les premiers établissements des Grecs en Égypte*, p. 282-338.

(2) Voir, par exemple, toutes les indications que donne Hérodote sur l'Arabie, III, 107-113; IV, 39, etc.

(3) Voir l'article de Barclay Head, dans Petrie, *Naukratis*, I, p. 63-67.

(4) Cf. Babelon, *Mél. de numismat.*, 2e série, p. 96 et suiv.

qu'au VIe siècle. «Sous Amasis, roi des Égyptiens, dit-il, les Athéniens, souffrant de la disette, lui envoyèrent demander du blé, et il en expédia la quantité dont ils avaient besoin (ἱκανόν)»; et l'auteur ajoute : «A partir de ce moment, les Athéniens envoyèrent des secours aux Égyptiens pour faire la guerre contre les Perses, et ils furent alliés et amis (εἶχον φιλίαν καὶ συμμαχίαν πρὸς ἀλλήλους)» [1]. Sans doute, l'affirmation si précise du scoliaste est fort sujette à caution, et l'alliance, à cette date, paraît être un anachronisme. Des relations amicales se seraient-elles établies dès lors entre le peuple athénien et le Pharaon philhellène, allié de Polycrate et de Crésus? Nous n'en avons aucune preuve, et les Athéniens n'avaient pas, comme les Grecs d'Asie Mineure, d'établissement à Naucratis. Les autres envois de blé, attribués à des souverains égyptiens, sont d'époque beaucoup plus récente, et ils ont été signalés surtout à cause des circonstances historiques dans lesquelles ils se produisirent. Mais de simples commerçants avaient pu, de bonne heure, convoyer des cargaisons, achetées et transportées à leurs frais, avant que des raisons politiques eussent déterminé l'État égyptien à se faire le pourvoyeur de la République athénienne. C'est ce que semblent indiquer des vers de Bacchylide, qui, au Ve siècle, parle de ce trafic, comme s'il était établi de longue date et régulièrement pratiqué [2]. D'autre part, les vins des îles égéennes, les étoffes de Milet, les poteries peintes, les huiles de l'Attique, arrivant désormais librement par toutes les voies fluviales, abondèrent sur les marchés du Delta et se répandirent en plus grande quantité qu'autrefois dans toutes les parties de la vallée.

Grâce à la fréquence des rapports entre les deux peuples, on peut dire que leurs intérêts étaient devenus, jusqu'à un certain point, solidaires, que ce qui augmentait la richesse de l'un contribuait en même temps à la prospérité de l'autre. Ainsi les Égyptiens, hostiles par nature à tout ce qui venait du dehors, étaient obligés quand même de s'accoutumer à la société des Grecs. Tout en conservant, à leur égard, certains préjugés, certaines répulsions instinctives [3], ils supportaient néanmoins leur présence, à cause des avantages qu'ils étaient certains d'en recueillir.

De leur côté, les Hellènes, jeunes encore, avaient beaucoup à gagner au

(1) Scholia *in Plutum*, v. 178, dans *Scholia græca in Aristophanem* (éd. Didot, p. 333-334).

(2) Athénée, II, 39 F. — Bacchyle de Céos, poète lyrique du Ve siècle, écrit :

πυρφόροι δὲ κατ' αἰγλήεντα πόντον
νῆες ἄγουσιν ἀπ' Αἰγύπτου μέγιστον
πλοῦτον·.....

(3) Hérodote, II, 41.

contact de cette civilisation si antique, beaucoup à apprendre de ces hommes qui habitaient l'Égypte cultivée (τὴν σπειρομένην Αἴγυπτον), et qu'Hérodote reconnaît pour les plus doctes de tous ceux qu'il lui a été donné d'approcher[1]. Quoi qu'en dise Strabon, l'idée qu'on se faisait de l'Égypte au temps des poèmes homériques était encore des plus vagues[2]. Dans les siècles suivants, la science géographique avait, il est vrai, rapidement progressé, puisque le disciple de Thalès, Anaximandre, était capable de graver sur une tablette (πίνακι) une carte du monde habité[3]. Depuis les Psammétiques, on avait, par les mercenaires et par les marchands, acquis des notions plus claires et plus justes sur des contrées restées jusque-là un peu légendaires. Ce fut bien autre chose encore, lorsque vinrent aux bords du Nil, non plus seulement des trafiquants avides de gain, mais des observateurs curieux, des chercheurs éclairés, préoccupés de connaître le pays, d'en déterminer les limites, d'en décrire les caractères généraux, d'en étudier l'histoire, la religion, le gouvernement.

Avec eux s'ouvre ce qu'on pourrait appeler l'ère des voyageurs : elle se continuera pendant toute la durée de la domination persane, puis sous les dernières dynasties pharaoniques, à travers toutes les péripéties qu'amèneront les révoltes indigènes, et les nombreuses guerres, auxquelles les Grecs vont être si activement mêlés. Les relations écrites par ces explorateurs désintéressés témoignent de la liberté avec laquelle ils ont pu parcourir la contrée, de la bienveillance même qu'on leur témoignait souvent. Les renseignements qu'ils nous ont transmis sur tant de sujets divers prouvent qu'on ne mettait guère d'obstacles à leur curiosité, sauf pour la visite des sanctuaires, accessibles aux prêtres seuls, et interdits également au reste de la population du pays. Encore semble-t-il qu'en certains cas on laissait entrevoir à ces étrangers quelque chose de ce qu'eux-mêmes considéraient comme des mystères ineffables[4]. L'Égypte, réputée si longtemps fermée aux influences extérieures, semblait désormais ouvrir ses portes. Les Grecs, le peuple investigateur entre tous, se flattaient d'en pénétrer les secrets et de les révéler aux autres. Une chose essentielle pourtant leur manquait, la connaissance de la langue, et ce fut là pour eux la cause d'innombrables méprises. Du pays et de ses habitants, de leurs coutumes, ils ne voyaient,

[1] Hérodote, II, 77.

[2] Voir Strabon, I, chap. 1, § 10 et suiv., où il combat les opinions d'Ératosthène, de Cratès, d'Aristarque.

[3] Agathémère, dans les *Geographi minores* (éd. Didot, III, p. 471).

[4] Voir, par exemple, ce que dit Hérodote, II, 170-171, des représentations mimiques, des «mystères» que l'on célébrait à Saïs.

en somme, que le dehors. Pour le reste, ils se trouvaient à la merci des cicerones, des interprètes, qui, n'étant ni instruits ni véridiques, leur fournissaient trop souvent des explications inexactes, leur donnaient pour de l'histoire vraie des récits souvent fabuleux. Malgré cette cause permanente d'erreur, ils ne nous en ont pas moins transmis nombre de faits intéressants, de données curieuses, confirmées plus d'une fois par les documents originaux. C'est par eux que l'antiquité tout entière a connu tant bien que mal les choses de l'Égypte; elle a vu par leurs yeux, adopté presque toujours leurs théories, et ratifié leurs jugements. Ainsi leurs relations prennent une réelle importance dans l'histoire des rapports établis entre les deux peuples. En un certain sens, elles ont même influé sur celle de la civilisation générale, puisqu'elles ont prétendu marquer les points de contact et aussi les divergences existant entre le monde hellénique et le monde oriental, puisque les idées, qu'à tort ou à raison ils s'étaient faites de l'Égypte, furent acceptées partout, et jusqu'à la découverte de Champollion, comme l'expression de la vérité, le résultat d'une expérience dûment autorisée.

Parmi ceux dont le souvenir s'est conservé jusqu'à nous, le premier en date est un Milésien, homme considérable par sa naissance et par sa fortune, ἀνὴρ πολυπλανής, comme l'appelle Agathémère[1], qui, après avoir parcouru le monde connu de son temps, entreprit de compléter la carte d'Anaximandre. Au retour de ses pérégrinations, il avait composé une Περιήγησις ou Περίοδος γῆς; et l'un de ses livres, qui semble avoir compris en même temps l'Ethiopie et la Libye, était consacré à l'Égypte. Cet ouvrage, qui eut dans l'antiquité une très grande renommée, s'est malheureusement perdu; il n'en reste aujourd'hui que quelques fragments, recueillis par les compilateurs de l'époque hellénistique. L'authenticité de ces fragments a été souvent mise en doute; pourtant, selon l'opinion de Strabon, l'autorité d'Ératosthène suffirait à la rendre au moins très vraisemblable[2]. D'après les calculs de C. Müller, les voyages d'Hécatée auraient eu lieu entre 513 et 501[3]; en tout cas, celui d'Égypte se place nécessairement à l'époque de Darius. Quand on parcourt les rares débris sauvés de son livre sur l'Égypte et qu'on voit le parti qu'en avait tiré Hérodote, on ne saurait en regretter trop vivement la perte. Conservé, il nous eût mis à même sans doute de

[1] Agathémère, I, 1 (*Geographi minores*, éd. Didot, II, p. 471). — Sur Hécatée, voir H. Berger, *Gesch. der Erdkunde der Griechen*, p. 7, avec les notes, qui contiennent une abondante bibliographie; cf. C. Müller, *Fragm. Histor. Græc.* (éd. Didot), I, p. IX-XVI.

[2] Strabon, I, chap. 1, § 11 (trad. Tardieu, p. 10-11). Voir Wiedemann, *Herodots zweites Buch*, p. 24-25.

[3] C. Müller, *Fragm. Histor. Græc.*, I, p. X.

contrôler, de rectifier certaines assertions émises par l'historien son successeur, qui l'a critiqué avec acrimonie, tout en utilisant les données, dont il lui était redevable [1]. Car l'Égypte de la fin du VIe siècle, tranquille et résignée pour un temps, sous l'administration bienfaisante du premier Darius, devait être assez différente de celle que put voir Hérodote, vers la moitié du siècle suivant, lorsqu'elle avait été déjà profondément troublée par les premières révoltes des indigènes et par les guerres sanglantes que celles-ci avaient provoquées.

La vallée du Nil, avec ses merveilles si vantées, éveillait la curiosité des vieux logographes, et cet autre Milésien, Cadmus, en traitant de l'histoire de l'Ionie, avait été presque sûrement amené à parler de Naucratis [2]. Il aurait même, au dire de Diodore [3], tenté d'expliquer, d'ailleurs sans grand succès, les causes de la crue du Nil. De lui, malheureusement, tout est perdu sans retour, et jusqu'aux pastiches, refaits plus tard par les Alexandrins.

Il n'en est pas tout à fait de même du Mytilénien Hellanikos. Celui-ci avait pu parcourir la vallée du Nil, entre l'époque d'Hécatée et celle d'Hérodote, qui fut le contemporain de ses dernières années. L'un de ses nombreux ouvrages portait le titre d'Αἰγυπτιακά. Ici encore, l'authenticité des fragments qui nous restent est loin d'être démontrée. Quelques-uns cependant paraissent bien avoir été recueillis personnellement par l'auteur, et sur les lieux mêmes.

Bien que les œuvres de ces voyageurs soient presque entièrement détruites, on voit assez, par le peu qui en reste, quelle place tenait désormais l'Égypte dans les préoccupations de la pensée grecque, avec quel intérêt les esprits les plus éclairés, les hommes les plus instruits s'efforçaient de l'étudier, afin de la connaître à fond et d'en pénétrer les secrets.

Dans les temps antérieurs, les philosophes, Solon, Thalès, Pythagore, étaient venus y chercher, dans les temples, les leçons d'une prétendue sagesse et d'une science trop vantées. Maintenant, c'était la nature même du pays, les productions de son sol, les phénomènes qui lui étaient propres, les mœurs de ses habitants, qu'on avait à cœur d'examiner en détail. Comme l'a remarqué Gutschmid [4], les recherches des logographes, leurs descriptions des contrées étrangères, contribuèrent pour une grande part à stimuler l'activité intellectuelle de leurs contemporains. Ils furent ainsi les précurseurs des mémoires politiques, écrits parfois sous forme de comptes rendus de voyages, comme les Ἐπιδημίαι d'Ion

(1) Cf. WIEDEMANN, *Herodots zweites Buch*, p. 24-25, et *passim*.

(2) C. Müller, dans les *Fragm. Histor. Græc.* (éd. Didot), II, p. 3.

(3) DIODORE, I, 37, 3.

(4) GUTSCHMID, *Kleine Schriften*, IV, p. 297-298.

de Chios, et de ce qui allait être bientôt la véritable histoire. Les poètes eux-mêmes profitèrent des notions plus précises que ces investigateurs patients avaient su acquérir et répandre; et c'est à Hécatée surtout qu'Eschyle devrait les connaissances géographiques, dont témoignent la tragédie des Perses et les récits du Προμηθεὺς δεσμώτης.

Les mesures bienfaisantes de Darius avaient procuré à l'Égypte une prospérité nouvelle, qui, comme on le voit, profitait en même temps aux Grecs. Mais sa condition à elle demeurait profondément changée. Du rang de puissance souveraine elle était descendue à celui de province vassale, tenue, par conséquent, de fournir des contingents militaires à toute réquisition du Grand Roi. Par là elle se trouvait, bon gré mal gré, engagée en des entreprises lointaines, qui ne pouvaient que lui causer du dommage, sans lui apporter aucun profit. Ainsi, il y avait des Égyptiens dans l'entourage de Darius, pendant l'expédition de Scythie, et c'est l'un d'eux, qui doué, paraît-il, d'une voix de stentor, se fait entendre d'Histiée, au bord de l'Ister [1]. Il y en avait dans la flotte de six cents vaisseaux, qui, lors de la grande révolte de l'Ionie, réduisit les villes d'Asie Mineure et remporta la victoire navale de Ladé [2]. A Marathon, si Hérodote ne mentionne pas de corps égyptiens, tous les précédents autorisent à penser qu'ils y figurèrent encore, et M. Erman a cru reconnaître, dans la stèle de Naples, une allusion directe, faite par un de leurs chefs, à cette malheureuse campagne [3].

Pendant les six années que dura la lutte en Ionie, les relations de l'Égypte avec les pays grecs subirent nécessairement un temps d'arrêt. Les flottes perses [4], qui sillonnaient l'Archipel, rendaient très dangereuse pour les Hellènes la navigation de la Méditerranée orientale. Sauf Égine, les cités grecques, qui avaient fondé des établissements à Naucratis, appartenaient toutes à l'Asie Mineure et aux îles qui en dépendent. Les communications des colons avec leurs métropoles devinrent évidemment très difficiles, tant que se prolongea la guerre. Et, lorsqu'elle fut terminée par l'écrasement des Grecs asiatiques, la plupart des villes commerçantes de la côte se trouvèrent réduites pour un temps à une

(1) HÉRODOTE, IV, 141.

(2) IDEM, VI, 6 et suiv.

(3) ERMAN, *Zeitschr. für ägypt. Sprache*, XXXI, p. 93-94; cf. MASPERO, *Proceedings* de la Soc. d'Archéol. bibl., XIII, p. 407-408. — Brugsch (*Geogr. Inschr.*, p. 40, et *Gesch. Ægyptens*, p. 762 et suiv.) avait rapporté cette stèle à l'époque d'Alexandre, et Krall (*Zeitschr. für ägypt. Sprache*, XVI, p. 6 et suiv.) au temps de la révolte d'Inaros. Wiedemann (*Proceedings* de la Soc. d'Archéol. bibl., XXXIII, p. 168-170) la croit de l'époque de Ptolémée I[er].

(4) Phéniciennes, cypriotes et ciliciennes, mais commandées par des chefs perses.

situation précaire. Heureusement, la vitalité de ces petits États ioniens et doriens était assez forte pour résister même à de si fatales épreuves. Comme ils s'étaient relevés promptement après les conquêtes lydiennes, on les vit de même renaître encore de leurs cendres et bientôt prendre un nouvel essor. Pourtant quelques-uns d'entre eux, Milet par exemple, ne devaient retrouver jamais leur ancienne grandeur.

Les conditions du commerce gréco-égyptien ne furent pas meilleures pendant les quatre années qui suivirent la chute de l'Ionie et qui sont remplies par les entreprises de Mardonius d'abord, puis de Datis et d'Artapherne. La Grèce propre, à son tour, était en butte aux attaques de l'ennemi; la mer Égée était donc à peu près interdite aux navigations pacifiques des marchands hellènes.

Les colons grecs ressentirent certainement le contre-coup des malheurs qui avaient frappé leurs métropoles. Une baisse considérable, sinon un arrêt complet dans le mouvement de leurs affaires, compromit sans doute bien des fortunes, et il eût fallu une longue période de paix pour réparer tant de ruines. L'Égypte aussi eut à souffrir d'un état de choses qui fermait aux indigènes un de leurs meilleurs débouchés. Lorsqu'un pays s'est habitué à trouver dans le commerce le placement sûr de ses produits, il ne peut guère arrêter à temps le travail; dès lors, les objets de trafic se trouvant en trop grande abondance, les marchés sont encombrés et les prix baissent, au grand détriment des producteurs. Il dut en être ainsi en Égypte; et ces considérations économiques contribuèrent peut-être pour une part à indisposer les esprits et à préparer la défection.

Cependant Darius ne renonçait pas à ses projets contre l'Hellade. L'échec de Mardonius, le refus de l'hommage par les Athéniens et les Spartiates, et par-dessus tout la honte de Marathon, avaient porté sa colère au plus haut point. D'immenses préparatifs furent ordonnés de toutes parts, et se continuèrent pendant trois ans, dont l'objectif avoué était la conquête de la Grèce entière [1]. Enfin tout était prêt, les dernières dispositions étaient prises, lorsque tout à coup, une nouvelle inattendue arriva à la cour de Suse : une révolte venait d'éclater en Égypte [2].

[1] HÉRODOTE, VII, 1. Le Roi «dépêcha soudain vers les villes, ordonnant à chacune de faire levée de gens plus grosse que par le passé, ensemble de lui apprêter équipage de mer, chevaux, vivres et vaisseaux de rame pour les porter. Cet édit fait, l'Asie fut fort embesognée et esmue par l'espace de trois ans» (trad. Saliat).

[2] La date peut en être fixée exactement, grâce à des documents égyptiens. En l'an 34 (487), des présents sont encore offerts au temple d'Edfou, au nom de Darius. Un contrat démotique du Louvre (n° 3231) porte la date de Phamenoth de l'an 35 (486), et le Roi y est désigné par les titres ordinaires de son protocole égyptien. Phamenoth est le 7e mois de l'année égyptienne, et on sait que la révolte a eu lieu en l'an 35 de Darius, donc dans l'un des cinq derniers mois de l'année 486 (voir EISENLOHR, *Actes du Congrès des Orientalistes à Leyde*, IV, p. 223-225; cf. CHAMPOLLION-FIGEAC, *L'Égypte ancienne*, p. 381. — Cf. ED. MEYER, *Gesch. des Altert.*, III, p. 165 et 337).

Ce soulèvement venait tellement à point pour entraver les desseins du Roi, qu'on se demande s'il n'y eut pas ici une entente secrète avec les Grecs, auxquels il procurait le bénéfice d'une diversion si opportune. Placés de même aux extrémités et en dehors de l'Empire, liés entre eux par des rapports commerciaux de plus en plus fréquents, les deux peuples devaient être, ce semble, portés par la communauté de leurs intérêts, par l'analogie de leur situation, à s'entendre pour agir de concert, ayant l'un à défendre son indépendance, l'autre à la reconquérir. La présence aux bords du Nil de nombreux colons hellènes rendait les négociations faciles. Pourtant aucun fait connu, aucun texte ne permet d'affirmer qu'un accord ait été conclu, et la révolte de l'Égypte paraît n'avoir été pour les Grecs, en ce moment critique, qu'une heureuse coïncidence [1]. Aussi bien, les aspirations ambitieuses des dynastes, les revendications autonomistes, les dissidences religieuses suffisaient apparemment à provoquer un mouvement séparatiste, qui, au moins dans le Nord, était sûr de trouver une population ardente toujours prête à le soutenir.

Quel en fut le principal instigateur? On ne sait; Hérodote ne le nomme pas. Il dit seulement : la quatrième année, les Égyptiens, asservis par Cambyse, se révoltèrent contre les Perses. Alors (Darius) se montra d'autant plus résolu à combattre à la fois les deux peuples [2]. Pendant longtemps on avait cru reconnaître le chef de cette insurrection dans le Pharaon Chabbisha (Chabbash), dont le souvenir a été conservé par la stèle dite des Diadoques, gravée sous le premier Ptolémée [3]. Mais Wilcken a démontré, par des arguments irréfutables, que son règne avait suivi, et non précédé, comme on le croyait, la nouvelle soumission de l'Égypte par Xerxès [4]. Il fallait donc renoncer définitivement à le placer à cette date, et lui en chercher une autre.

[1] Dans Hérodote (VII, 145) on voit les Grecs se réconcilier entre eux, adresser des députés à Corcyre, en Crète, en Sicile, au tyran de Syracuse, Gélon, cherchant à réunir toute la race hellénique en un seul corps pour faire face au danger; mais il n'est pas question de l'Égypte. — En tout cas, l'échec des Perses à Marathon était bien fait pour encourager, en Égypte, les fauteurs de la rébellion.

[2] HÉRODOTE, VII, 1.

[3] MARIETTE, *Monuments divers*, pl. 14. Le roi nommé sur la stèle est Alexandre II; Ptolémée n'est encore que satrape d'Égypte.

[4] U. WILCKEN, *Zeitschr. für ägypt. Sprache*, XXXV, p. 81-87. Sur l'époque de Chabbisha, voir plus loin, 3e partie, chap. II.

On ne pouvait rien tenter contre la Grèce, tant que l'Égypte n'était pas réduite. Cette vérité était si universellement reconnue qu'elle devint une sorte d'axiome, un lieu commun, dont les orateurs attiques aimaient à se servir dans leurs diatribes contre le Grand Roi[1]. Darius, surpris par cette rébellion imprévue, fut donc forcé de modifier tous ses plans, et il allait probablement attaquer d'abord l'Égypte, lorsque, en 485, il mourut, après avoir régné trente-six ans[2].

Xerxès lui ayant succédé, grâce aux intrigues d'Atossa et au conseil du Grec Démarate, eut à cœur tout d'abord de dompter les rebelles égyptiens. La seconde année après la mort de son père, il marcha contre eux et les soumit (484). Nous savons peu de chose des péripéties qui marquèrent cette lutte. La stèle des Diadoques parle seulement de spoliations commises au détriment des prêtres de Bouto, et Hérodote remarque que la contrée fut plus asservie qu'elle ne l'avait été sous Darius[3]. En la quittant, après l'avoir châtiée, Xerxès en laissa le gouvernement à son propre frère, le satrape Achæménès, et l'Égypte fut, plus que jamais, un instrument dans la main de ses vainqueurs. En 480, ses contingents font partie de la flotte innombrable qui va menacer les côtes de la Grèce. Deux cents de ses vaisseaux sont chargés, avec ceux des Phéniciens, de pourvoir à l'approvisionnement de l'armée[4]. Leurs équipages sont employés à construire les ponts jetés entre Sestos et Abydos[5]. Ils travaillent, avec les autres, à couper le mont Athos[6]. Ils se signalent par leur bravoure à Artémisium[7], à Salamine, et Eschyle cite les noms de leurs chefs, dont ils ne se montrèrent certainement pas indignes[8]. Les Hermotybies et les Calasiries forment,

(1) Aristote (*Rhétorique*, II, 20), distinguant les deux espèces de *παραδείγματα*, cite cet exemple d'argumentation : *ὥσπερ εἴ τις λέγοι, ὅτι δεῖ πρὸς βασιλέα παρασκευάζεσθαι, καὶ μὴ ἐᾷν Αἴγυπτον χειρώσασθαι· καὶ γὰρ πρότερον Δαρεῖος οὐ πρότερον διέβη, πρὶν Αἴγυπτον λαβεῖν· λαβὼν δὲ, διέβη. Καὶ πάλιν, Ξέρξης οὐ πρότερον ἐπεχείρησε, πρὶν ἢ ἔλαβε· λαβὼν δὲ, διέβη.* Mais ce n'est là qu'un exemple de rhétorique, auquel l'auteur lui-même n'attache qu'une importance relative; et, si la phrase concernant Xerxès est vraie historiquement, il n'en est pas de même de celle qui se rapporte à Darius.

(2) Hérodote, VII, 4.

(3) Idem, VII, 7, *δουλοτέρην ἢ ἐπὶ Δαρείου ἦν.*

(4) Idem, VII, 25; cf. pour le nombre, le chapitre 89, où est décrit en détail l'équipement des soldats égyptiens.

(5) Idem, VII, 34.

(6) Idem, VII, 23. Hérodote assure que les Phéniciens se signalèrent par leur habileté dans ce travail. Mais, comme l'a remarqué Grote, les Égyptiens, si experts en l'art de creuser des tranchées, ne durent pas leur être inférieurs.

(7) Idem, VIII, 17.

(8) Eschyle, *Les Perses*, 33-40. Plusieurs des noms donnés par Eschyle se retrouvent aussi dans Hérodote. Ce sont, du reste, pour la plupart, des noms perses.

avec les Éthiopiens, un des corps de l'armée de Mardonius, qui fut vaincue à Platées[1], tandis que les vaisseaux égyptiens, réunis avec le reste de la flotte, se faisaient battre à Mycale[2].

Durant toute cette période des guerres médiques, les Égyptiens, devenus par force ennemis des Hellènes, ne paraissent avoir eu de rapports avec ceux de la Grèce propre que pour les combattre. Mais les relations avec l'Ionie et avec les îles ne furent sans doute pas complètement interrompues. Après la déroute des Perses, les mers redevenant libres, le trafic dut reprendre peu à peu son activité. Par l'abondance de ses productions naturelles et de ses ouvrages manufacturés, l'Égypte tenait, dans l'Empire, une place exceptionnelle. Après la Babylonie, elle était, de toutes les provinces, la plus fortement imposée[3]. Le Grand Roi et ses représentants avaient un intérêt de premier ordre à ne point entraver, par des mesures trop rigoureuses, le développement de son commerce et le libre exercice de son industrie. Or, les communications maritimes avec la Méditerranée orientale, l'intercourse entre le Delta et les pays helléniques étaient des conditions essentielles de sa prospérité. Le jeu normal des échanges, le mouvement des importations et des exportations, en enrichissant les deux parties, garantissaient le payement des tributs, aussi bien de ceux qui allaient au trésor central, que des redevances locales, prélevées par les exactions des fonctionnaires, à tous les degrés de la hiérarchie.

Le chiffre de la contribution royale fut-il augmenté après la répression de la révolte? Wiedemann le suppose, en constatant que, lors du soulèvement d'Inaros, un des premiers actes des rebelles est de chasser les collecteurs d'impôts[4]. Quoi qu'il en soit, le joug imposé par Xerxès et son satrape paraissait maintenant intolérable. L'Égypte se lassait de travailler pour des étrangers, d'envoyer ses hommes se faire tuer au loin pour une cause qui lui était odieuse.

Les guerres médiques avaient prouvé que la Perse, malgré ses immenses armements, était bien loin d'être invincible. Si peu de temps après Darius, déjà la désorganisation commençait. Babylone elle aussi s'était soulevée[5]. De honteuses tragédies de harem ensanglantaient la cour de Suse[6]. Xerxès mourait assassiné[7], et son fils Artaxerxès n'était pas de taille à enrayer le mouvement,

(1) Hérodote, IX, 32.

(2) Idem, IX, 102 et suiv.

(3) Idem, III, 90-91.

(4) Wiedemann, *Gesch. Ægyptens von Psamm. I*, p. 250.

(5) Ctésias (éd. Didot), p. 50, § 22.

(6) Hérodote, IX, 108-113.

(7) Ctésias, p. 51, § 29; Diodore, XI, 69.

qui semblait entraîner l'Empire à une dissolution prochaine. Il avait à peine vengé le meurtre de son père, que le satrape de Bactriane Artapanos se proclamait indépendant[1]. Wiedemann est tenté de reconnaître, dans un fragment de Phylarchos, l'indice d'une entente entre la Bactriane et l'Égypte[2]. Le fait est peu probable. En tout cas, si la révolte de l'Égypte n'est pas liée à celle de la Bactriane, au moins la suivit-elle de très près.

(1) Ctésias (éd. Didot), p. 51, § 30.

(2) *Fragm. Histor. Græc.*, I, p. 343, fragm. 35; Wiedemann, *Gesch. Ægyptens von Psamm. I*, p. 249, n. 3. — Mais l'anecdote contée par Phylarchos paraît se rapporter plutôt à une autre époque. Voir la note de C. Müller au fragment de Phylarchos (*loc. laud.*).

CHAPITRE III.

LES RÉVOLTES.

Inaros et les Cyrénéens. Il demande du secours aux Athéniens. — Préparatifs d'Artaxerxès. Achæménidès en Égypte. Bataille de Paprémis. — Une flotte et une armée athénienne dans le Delta. Prise de Memphis : siège du Mur Blanc. — Négociations inutiles d'Artaxerxès à Sparte. — Mégabyse en Égypte. Défaite d'Inaros et des Athéniens, enfermés dans l'île de Prosopitis. Les vaisseaux mis à sec, l'armée se retire. — L'Égypte soumise. Flotte athénienne détruite par les Phéniciens.

Thannyras, fils d'Inaros. Amyrtée, le roi des marais. Envoi de vaisseaux athéniens. La mort de Cimon les force de revenir.

Politique prudente de Périclès. Athènes renonce à soutenir les rebelles égyptiens. — Pausiris, fils d'Amyrtée. — La Haute-Égypte résignée à la soumission. — Le voyage d'Hérodote. — Envoi de blé à Athènes par le dynaste Psammétique (445). Insuffisance des céréales en Attique. La distribution du blé d'Égypte. — Projets audacieux des Athéniens. Périclès calme leur ardeur. — Les relations avec l'Égypte. La peste.

Asservis, mais non pas domptés, les Égyptiens, avides de recouvrer leur indépendance, n'attendaient, pour faire valoir leurs droits, qu'une occasion favorable et un homme assez hardi pour donner le signal du mouvement. Par suite du changement de règne, l'occasion s'offrait d'elle-même; et, quant à l'homme, ce fut la Libye qui le fournit.

« Depuis la chute des Saïtes, les nomes occidentaux du Delta constituaient toujours un fief unique, ce que les Grecs appelaient le royaume de Libye. Seigneurs de Maréa et des districts fertiles qui s'étendent entre la branche Canopique, la montagne et la mer, ses princes exerçaient probablement la suzeraineté sur plusieurs des tribus libyennes de la Marmarique[1]. » Celui qui régnait alors était Inaros, fils d'un Psammétique[2], se rattachant peut-être, de près ou de loin, à la lignée des Pharaons de la XXVIe dynastie. Parti de Maréa, où le premier Psammétique entretenait autrefois une garnison[3], il fut soutenu, selon Ctésias, par « un autre Égyptien[4] », qui paraît être l'Amyrtée mentionné par Hérodote[5].

(1) Maspero, *Hist. anc. des peuples de l'Orient classique*, III, p. 730.

(2) Thucydide, I, 104.

(3) Hérodote, II, 30.

(4) Ctésias (éd. Didot), p. 52, § 32.

(5) Hérodote, III, 15.

Le peuple accueillit avec enthousiasme les défenseurs de son indépendance [1]. On pourchassa les collecteurs d'impôts, et bientôt le pays presque tout entier, acclamant le nouveau souverain, se déclarait contre Artaxerxès. Inaros, dit Diodore, leva d'abord un corps de troupes indigènes, puis il rassembla des mercenaires étrangers et composa ainsi une armée considérable [2]. Un de ses premiers soins fut de chercher des alliances au dehors. Cyrène était sa voisine : Arcésilas IV se hâta de faire cause commune avec lui. La quatrième Pythique, composée par Pindare en l'honneur de ce prince, contient une allusion assez claire au secours prêté par le tyran cyrénéen aux libérateurs de l'Égypte. Sous forme d'une prophétie, adressée jadis à son ancêtre Euphémos par Apollon Delphien, elle parle «des citoyens nombreux, qu'il doit conduire vers les grasses plaines arrosées par le Nil, fils de Kronos [3] ». Inaros envoya aussi des députés aux Athéniens, leur promettant que, s'ils voulaient contribuer à la délivrance de l'Égypte, ils auraient part au gouvernement de ce pays, et qu'il leur donnerait de nombreuses preuves de sa reconnaissance [4]. La ligue maritime de Délos était formée; Athènes disposait de flottes puissantes et d'un trésor richement garni; elle songeait à porter la guerre, à son tour, sur les territoires du Grand Roi. Si elle ne se sentait pas encore assez forte pour l'attaquer avec succès sur le continent asiatique, elle pouvait l'affaiblir et l'humilier en lui enlevant l'Égypte, dont l'amitié était si utile pour l'approvisionnement en blé de l'infertile Attique. Aussi les ouvertures d'Inaros furent-elles accueillies avec faveur, et sur-le-champ le parti de Cimon [5] fit décréter un secours de 300 trières [6]. Les Athéniens et leurs alliés avaient alors, dans les eaux de Cypre, une flotte de 200 vaisseaux, qui reçurent ordre de faire voile vers les bouches du Nil, sous le commandement de Charitimidès [7].

(1) Thucydide (I, 104) assure qu'Inaros souleva contre Artaxerxès la majeure partie de l'Égypte. — Maspero (*Hist. anc.*, loc. laud.) pense que la vallée même et Memphis, surveillées de près par les garnisons perses, ne se rangèrent pas de son côté. — En effet, Thucydide compte, parmi les défenseurs du Λευκὸν Τεῖχος à Memphis, des Égyptiens restés fidèles au Grand Roi, *καὶ Αἰγυπτίων οἱ μὴ ξυναποστάντες*.

(2) Diodore, XI, 71.

(3) Pindare, *Pythiques*, IV, 54-56.

(4) Diodore, XI, 71, 4.

(5) Suivant A. Schmidt, cité par Curtius (*Histoire grecque*, trad. franç., II, p. 417, n. 1), Cimon aurait été le promoteur de l'alliance avec Inaros. Cf. A. Schäfer, dans Sybels, *Histor. Zeitschrift*, IV, p. 215.

(6) Diodore, *loc. laud.*

(7) Ctésias (éd. Didot, p. 52, § 32) parle seulement de 40 vaisseaux. Il s'agit probablement d'une simple erreur de copiste (voir la note de C. Müller, *ibid.*, p. 67). — Le témoignage de Thucydide

A la nouvelle de la défection, Artaxerxès voulut d'abord se mettre lui-même à la tête de ses troupes; mais ses amis l'en ayant dissuadé, il confia le commandement à son frère Achæménidès [1] (ou Achæménès [2]). Il avait réuni une armée de 300.000 hommes d'infanterie et de cavalerie [3], et une flotte de 80 vaisseaux [4].

Arrivé aux portes de l'Égypte, le général perse établit son camp non loin de Péluse, pour faire reposer son armée. Inaros [5], qui attendait les Athéniens, s'était avancé jusqu'au débouché de l'isthme, aux confins du désert, afin de protéger la rive droite du Nil. Les deux armées se rencontrèrent donc à l'extrémité orientale du Delta, près de Paprémis, capitale d'un nome situé aux environs du lac Menzaleh, c'est-à-dire dans la région de Péluse [6] (460-459).

(I, 104) est décisif. Isocrate (*De Pace*, 86) donne aussi le nombre 200. — On a voulu remplacer le nom de Charitimidès par celui de Charmantidès.

Busolt (*Griech. Gesch.*, III, p. 304, n. 1 et pages suivantes), après avoir cité et discuté les opinions émises par divers savants et les dates qui résultent des récits de Thucydide, Ctésias, Diodore, conclut que les Athéniens durent venir en Égypte en l'année 459-458, en même temps qu'ils commençaient la guerre navale contre le Péloponèse.

(1) Ctésias (éd. Didot), p. 52, § 32.

(2) Hérodote (III, 12) nomme le général des Perses Achæménès, et le dit fils de Darius. De même Diodore, XI, 74. Il était, par conséquent, l'oncle d'Artaxerxès (voir la note de C. Müller [Ctésias, éd. Didot, p. 67] et Ley [*Fata et conditio Ægypti sub imperio Persarum*, n. 14, p. 48-50]).

(3) Diodore, XI, 74.

(4) Ctésias (éd. Didot), p. 52, § 32. Selon lui, l'armée était de 400.000 hommes.

(5) Diodore, *loc. laud.*

(6) La position de Paprémis a été très controversée (voir Wiedemann, *Herodots zweites Buch*, p. 264). On l'a placée tantôt à la frontière libyque, tantôt près de la branche Sébennytique, tantôt près de la branche Phatnitique (de Damiette), tantôt entre Bubaste et Daphnæ, tantôt enfin au village moderne de Farama, emplacement de l'ancienne Péluse.

Sourdille (*La durée et l'étendue du voyage d'Hérodote en Égypte*, p. 88-96) pense que la rencontre entre les deux armées eut lieu au débouché de l'Égypte, c'est-à-dire en avant du Nil, près de Péluse; et, comme elle eut lieu, selon Hérodote, à Paprémis, la région de Paprémis, c'est la région de Péluse. Le mot Πηλούσιος (dérivé de Πηλός) se serait appliqué, comme une épithète, à toute la région, dans laquelle est comprise Daphnæ. Le neutre de l'adjectif (Πηλούσιον) devint le nom d'une localité, qui s'y fonda après les premiers établissements des Ioniens et Cariens de Psammétique (au VIIe siècle). En réalité, la ville de Péluse n'aurait commencé d'exister que plus tard, après l'époque où Naucratis était le seul port d'accès en Égypte; elle aurait été ainsi, au temps d'Hérodote, une localité grecque toute récente. En effet, elle ne figure pas parmi les chefs-lieux de nomes, qui fournissent des guerriers (II, 165-166), quoiqu'elle soit située en un point où des troupes étaient particulièrement nécessaires. Bien qu'Hérodote cite séparément Péluse et Paprémis, la région de Paprémis, où se livra la bataille, serait, en somme, la région de Péluse. Voir Spiegelberg (*Le nom égyptien de Péluse*, dans *Zeitschr. für ägypt. Sprache*, XLIX, p. 81-84), qui rejette l'identification, proposée par Sourdille, de Péluse avec Paprémis.

Diodore assure que les Athéniens arrivèrent à temps pour se joindre aux troupes qu'avait recrutées Inaros, et que la bataille fut sanglante. Son récit, emprunté à Éphore, fait naturellement aux Grecs la plus belle part[1]. Les Perses, dit-il, étant supérieurs en nombre, eurent quelque temps le dessus. Mais ensuite, les Athéniens, déployant toutes leurs forces, firent tourner le dos aux ennemis, en tuèrent un grand nombre, et mirent en fuite le reste des Barbares. Dans cette déroute il se fit un grand carnage[2]. Selon Ctésias, 100.000 hommes périrent du côté des Perses[3]. Inaros tua de sa main Achæménès, et il envoya son cadavre à la cour de Suse[4]. Enfin les Perses, ayant perdu la plus grande partie de leur armée, se réfugièrent dans la citadelle de Memphis, le Mur Blanc. Sur mer également, les alliés avaient remporté une brillante victoire. L'amiral athénien, attaquant la flotte ennemie, avait pris vingt vaisseaux avec leurs équipages, et en avait détruit trente[5].

Thucydide expose les faits tout autrement. Après avoir quitté les eaux de Cypre, pour répondre à l'invitation d'Inaros, l'escadre athénienne remonta le Nil et pénétra jusqu'à Memphis. Les deux tiers de la ville furent pris, peut-être sans coup férir, car les habitants, pour la plupart, durent accueillir les Grecs comme des libérateurs. Mais le troisième quartier, ce qu'on appelait le Mur Blanc, résista. C'était la forteresse qui commandait la ville et renfermait la garnison. Perses et Mèdes s'y étaient retirés, nous l'avons vu, avec ceux des Égyptiens qui étaient restés fidèles à l'Empire[6]. Il fallut en faire le siège, et la résistance fut assez longue pour donner aux vaincus le temps de préparer leur revanche[7]. En effet, Artaxerxès, malgré son échec, ne renonçait pas à la lutte. Il chercha d'abord à séparer les alliés, en forçant les troupes athéniennes à

(1) Ni Thucydide, ni Ctésias ne signalent la présence du corps d'armée athénien, qui n'était pas arrivé à temps pour débarquer ses hoplites, et leur permettre de prendre part au combat. Comme le fait remarquer Ed. Meyer (*Gesch. des Altertums*, III, p. 387), l'assertion d'Éphore (Diodore) est certainement fausse. D'après Thucydide, Inaros *ἀπέστησεν Αἰγύπτου τὰ πλέω ἀπὸ βασιλέως Ἀρταξέρξου, καὶ αὐτὸς ἄρχων γενόμενος Ἀθηναίους ἐπηγάγετο.*

(2) Diodore, XI, 74.

(3) Ctésias (éd. Didot), p. 52, § 32.

(4) « Peut-être par bravade, peut-être par respect pour le sang des Achéménides » (Maspero, *Hist. anc.*, III, p. 730).

(5) Ctésias, *loc. laud.* — Wiedemann (*Gesch. Ægyptens von Psamm. I*, p. 251, n. 3) croit que ce serait cette bataille, livrée sur le Nil, qui aurait été peinte par Néalkes (Pline, *Hist. nat.*, XXXV, 11, 40, § 142).

(6) Thucydide, I, 104.

(7) Diodore (XI, 74); l'historien qu'il analyse, donne ici, comme toujours, le principal rôle aux Athéniens.

quitter l'Égypte. Pour cela, il envoya Mégabaze à Sparte, avec une grosse somme d'argent, afin d'engager les Péloponésiens à faire invasion dans l'Attique (458)[1]. Mais l'envoyé du Roi arrivait dans un mauvais moment. Les Spartiates avaient fort à faire de dompter les Hilotes et les Messéniens; il eût été trop dangereux, sinon matériellement impossible, de déclarer la guerre aux Athéniens. Ils n'eurent donc pas grand mérite à refuser, pour cette fois, l'or perse, et Mégabaze dut s'en retourner à peu près aussi riche qu'il était venu[2].

La négociation manquée, Artaxerxès, ayant rassemblé les débris de son armée vaincue, en organise une nouvelle, que Ctésias évalue à 200.000 hommes[3]; il en donne le commandement à Mégabyze[4]. En même temps, il mobilise en Cilicie, en Phénicie et à Cypre, une flotte de 300 vaisseaux, à la tête de laquelle il place Horiscos[5]. Une année presque entière avait été employée à ces préparatifs et à des exercices militaires[6]. Partie de la côte de Cilicie, où elle paraît avoir été rassemblée, cette flotte côtoya les rivages de la Phénicie et de la Palestine, tandis que l'armée traversait la Syrie et s'avançait vers l'isthme.

Les Athéniens, restés en Égypte, bloquaient toujours le Mur Blanc; mais les Perses se défendant avec vigueur, la place résistait encore, lorsque parut l'armée envoyée par le Grand Roi. Il leur fallut lever le siège, pour marcher avec

(1) Thucydide, I, 109. Diodore (XI, 74), qui ne nomme pas Mégabaze, parle seulement de certains amis du Grand Roi, *τινὰς τῶν φίλων μετὰ πολλῶν χρημάτων.*

(2) Selon Wiedemann, qui donne, pour les six années de la guerre d'Égypte, les dates 463-457, l'ambassade de Mégabaze aurait eu lieu en 462, lorsque les Spartiates réclamaient le secours d'Athènes contre les Hilotes révoltés, et non, comme on le dit communément, en 459 ou 458, lorsqu'ils avaient renvoyé les auxiliaires athéniens, et que le moindre incident aurait pu faire éclater le conflit entre Athènes et Sparte. — De son côté, Busolt (*Griech. Gesch.*, III, p. 328) place l'ambassade de Mégabaze en 457. Sans parler de l'impression défavorable qu'aurait alors produite un accord avec les Perses et des grandes difficultés d'une invasion en Attique, il estime qu'il n'était nullement dans les intérêts des Spartiates que les Athéniens quittassent l'Égypte et pussent tourner contre eux toutes leurs forces. — Ed. Meyer (*Gesch. des Altert.*, III, p. 587) date les six années de l'expédition d'Égypte entre 459 et 454.

(3) Ctésias (éd. Didot), p. 52, § 33.

(4) Mégabyze, fils de Zopyre, est cité aussi par Hérodote (III, 160) comme ayant combattu en Égypte contre les Athéniens. — Thucydide (I, 109) le distingue nettement de Mégabaze, qui tenta de corrompre les Lacédémoniens.

(5) Ctésias seul nomme Horiscos. Additionnant les 200.000 hommes des nouvelles levées avec les 300.000 de l'armée d'Achæménidès (Achæménès), il calcule que les Perses mettaient cette fois en ligne 500.000 hommes, sans compter les vaisseaux! — Diodore (XI, 75) parle seulement d'une armée de 300.000 hommes et d'une flotte de 300 vaisseaux, et il désigne comme chefs Artabaze et Mégabyze. — Thucydide (I, 109), plus réservé, se borne à dire que Mégabyze fut envoyé en Égypte avec une armée nombreuse, *μετὰ στρατιᾶς πολλῆς.*

(6) Diodore, XI, 75.

les troupes d'Inaros à la rencontre de Mégabyze. Arrivé dans le Delta par terre[1], celui-ci livra aux alliés une grande bataille, dans laquelle les deux partis perdirent beaucoup de monde, mais les pertes des Égyptiens furent plus grandes que celles de leurs adversaires[2]. Cette fois, la vaillance des hoplites athéniens ne prévalut pas contre la supériorité du nombre. Inaros, blessé à la cuisse par Mégabyze, est forcé de s'enfuir, et, la victoire restant aux Perses, il se retire dans la ville forte de Byblos[3], avec ceux des auxiliaires qui n'avaient pas péri en combattant; leur général Charitimidès était resté sur le champ de bataille[4]. La partie était dès lors gravement compromise.

Forcés de quitter Memphis, les Athéniens se retirent vers le nord, en descendant un des bras du Nil, et s'arrêtent dans l'île de Prosopitis, où ils sont suivis et bientôt enfermés par les vainqueurs[5]. Ce district, situé à l'ouest du nome Saïte, est borné par deux branches du Nil; et un canal, qui les rejoint l'une à l'autre, en fait une île allongée, que des défenses naturelles protègent ainsi dans toute son étendue. C'est là qu'Inaros, qui connaissait bien le pays, se réfugia avec ses fidèles auxiliaires, espérant faire de ce territoire, tout entouré d'eau, une place inattaquable. Les vaisseaux athéniens, évoluant sur le fleuve, contribuaient à en interdire l'accès et à ravitailler la petite armée. Les Perses se

(1) Thucydide, I, 109.

(2) C'est la version de Ctésias (*loc. laud.*, § 33). Diodore (XI, 77) prétend, au contraire, que les généraux perses, agissant avec prudence, évitèrent d'attaquer l'ennemi de front et essayèrent de terminer la guerre par quelque stratagème. Mais le témoignage de Thucydide (*loc. laud.*), qui dit que Mégabyze défit en bataille les Égyptiens et leurs alliés, et chassa les Grecs de Memphis, confirme celui de Ctésias, et il est évidemment décisif.

(3) Ét. de Byzance, *s. v.* : *ἔστι καὶ Βύβλος ἐν Αἰγύπτῳ πόλις ἀσφαλεστάτη*; cf. Ctésias, *loc. laud.* : *πόλις ἰσχυρὰ ἐν Αἰγύπτῳ αὕτη*. Maspero (*Hist. anc.*, in-12, 8e édit., p. 724, n. 4) pense que Ctésias remplace le nom de Prosopitis par celui de Byblos.

(4) Ctésias (*loc. laud.*, p. 52, § 34) raconte qu'après la victoire de Mégabyze, l'Égypte entière se soumit, à l'exception de Byblos. Cette place paraissant imprenable, le général perse traite avec Inaros et 6.000 Grecs au moins, qui restaient encore, à condition que le Roi ne lui ferait aucun mal, et que les Grecs pourraient, quand ils voudraient, s'en retourner dans leur pays. Ces données sont, comme on le voit, tout à fait différentes de celles que fournit Thucydide, et que nous avons suivies dans le texte.

(5) L'île de Prosopitis avait, selon Hérodote (II, 41), neuf schènes de circonférence. — Daressy (*Revue archéol.*, II, 1894, p. 212) pense qu'elle était comprise entre le Bahr Sef, qui rejoint l'ancienne branche Thermutiaque (de Ptolémée) et le bras appelé El-Faraonia.

Elle formait un nome, qui fournissait des Hermotybies (Hérodote, II, 165). — Sur le nome Prosopite, voir J. de Rougé, *Géogr. de la Basse-Égypte*, p. 17-23. — Le chef-lieu était Pa-ari-shopsit (= Prosopis), en copte ⲛⲓⲕⲓⲟⲩⲥ ou ⲡϣⲁϯ, moderne Ibschady, cf. Champollion, *L'Égypte sous les Pharaons*, II, p. 162-169; Amélineau, *Géogr. de l'Égypte à l'époque copte*, p. 281-283; Brugsch, *Dictionn. géogr.*, p. 66; Wiedemann, *Herodots zweites Buch*, p. 194-195.

virent donc réduits à entreprendre une sorte de siège. Mais l'étendue du territoire occupé ne permettait guère d'établir un blocus régulier, et cette situation, tout à fait nouvelle, était bien faite pour dérouter les généraux d'Artaxerxès. Avec les forces considérables dont ils disposaient, ils parvinrent néanmoins à fermer toute issue à ces assiégés d'un nouveau genre, et les positions respectives des deux armées restèrent les mêmes pendant dix-huit mois[1]. Cet état de choses menaçait de s'éterniser, lorsque Mégabyze s'avisa d'un expédient, qui lui fut suggéré peut-être par le souvenir des campagnes de Cyrus[2]. Il avait certainement, parmi ses soldats, des hommes venus de la Mésopotamie, habiles à creuser des tranchées et capables, au besoin, de détourner des cours d'eau. Il dessécha donc le canal qui fermait le district en réunissant les deux bras du fleuve. Les vaisseaux qui s'y trouvaient furent ainsi mis à sec; l'armée put s'en approcher et les investir, comme on vit, au xviiie siècle, la cavalerie de Pichegru prendre d'assaut, sur la glace, une flotte hollandaise. La majeure partie de l'île étant devenue, comme dit Thucydide, une terre continentale (*ἤπειρος*), les troupes de Mégabyze y entrèrent librement et l'eurent bientôt conquise tout entière.

Des écrivains moins préoccupés de la vérité que de la gloire d'Athènes, Éphore et, d'après lui, Diodore, avaient adopté une autre version. Selon eux, les Égyptiens, terrifiés à l'arrivée des Perses, auraient d'abord fait la paix, en abandonnant les Athéniens. Ceux-ci, voulant du moins tomber en héros, et jaloux de surpasser les défenseurs des Thermopyles, brûlèrent leurs vaisseaux, inutiles désormais, et se tinrent prêts à combattre. Artabaze et Mégabyze, étonnés d'une pareille audace, et craignant, s'ils livraient bataille, de perdre un trop grand nombre de leurs soldats, traitèrent avec eux et leur permirent de se retirer librement de l'Égypte. Sauvés ainsi par leur courage, ils auraient traversé la Libye, pour se rendre à Cyrène, et seraient rentrés, contre toute attente, sains et saufs dans leur patrie[3].

Qu'il y ait eu une convention conclue entre les Athéniens et les généraux perses, le fait, rapporté à la fois par Ctésias et par Diodore, est très vraisemblable[4]; mais elle dut être signée plutôt après une défaite. Thucydide, qui est

(1) Thucydide, I, 109.

(2) Voir, dans Hérodote (I, 189-191), les travaux exécutés par Cyrus pour diviser le Gynde en 180 canaux, puis pour détourner l'Euphrate et pénétrer dans Babylone.

(3) Diodore, XI, 77.

(4) Plus tard, il y eut également un accord, bientôt violé d'ailleurs, entre les généraux perses et les mercenaires grecs de Cyrus le Jeune, après la bataille de Cunaxa. — Ley (*Fata et conditio Ægypti*

toujours sincère, conclut en disant : « Ainsi furent ruinées les affaires des Grecs, après six ans de guerre : les faibles restes de cette nombreuse armée (ὀλίγοι ἀπὸ πολλῶν), passant par la Libye, se sauvèrent à Cyrène, la plupart des soldats périrent. Quant à l'Égypte, elle retomba sous la domination du Roi[1]. » Mégabyze en confia le gouvernement au satrape Sarsamas[2]. Puis, emmenant avec lui à Suse Inaros et un certain nombre de Grecs, il demanda et obtint d'abord leur grâce; mais, après cinq ans, la cruelle Amestris n'en fit pas moins crucifier Inaros[3] et décapiter cinquante Grecs[4].

Au moment même où Mégabyze triomphait dans l'île de Prosopitis, Athènes envoyait une nouvelle escadre de cinquante trières destinée à renforcer la flotte; mais elle arriva trop tard, quand le désastre était déjà consommé. Abordant à la bouche Mendésienne, elle fut assaillie par la flotte phénicienne, qui croisait dans ces parages, et par un corps de troupes perses. La plupart des navires furent détruits, quelques-uns seulement parvinrent à s'échapper et à regagner la Grèce. « Ainsi finit, dit Thucydide, la grande expédition d'Égypte, entreprise par les Athéniens et par leurs alliés[5]. »

sub imperio Persarum, n. 15, p. 50-51) croit à l'existence du traité, nié par Dahlmann. C'est à cette guerre, remarque Ley, que Nicolaos faisait allusion dans le discours adressé par lui aux Syracusains, pour leur persuader de racheter les prisonniers athéniens.

(1) Thucydide, I, 110.

(2) Ctésias (éd. Didot), p. 52, § 34.

(3) Ctésias (*loc. laud.*, § 35-36) nomme Amytis, au lieu d'Amestris (voir la note de C. Müller, *ibid.*, p. 67). — Thucydide (*loc. laud.*) dit seulement qu'Inaros, l'instigateur des troubles de l'Égypte, ayant été pris par trahison, fut crucifié.

(4) Les autres, sauvés par Mégabyze, partirent avec lui pour son gouvernement de Syrie, où il donna bientôt le signal de la révolte (Ctésias, *loc. laud.*). Cf. Karl Müller, *De rebus Ægyptiorum sub imperio Persarum gestis*, p. 5.

(5) Thucydide, I, 110. — La guerre soutenue par Inaros avait duré de 459 à 454.

Une inscription de la tribu Érechthéide (*C. I. Att.*, I, n° 433, p. 193-195) a fourni quelques indications sur les pertes éprouvées par les Athéniens pendant la dernière partie de la guerre. Après avoir énuméré les morts tombés dans les combats livrés en Phénicie, en Cypre et en diverses parties de la Grèce, elle mentionne, à la fin, ἐν Αἰγύπτῳ : Hippodamas, στρατηγὸς, probablement le successeur de Charitimidès, puis quelques soldats, des τοξόται, et un devin. Cette partie de l'inscription a été gravée plus tard que le reste, et par un autre lapicide.

Quant au chiffre total des pertes, Busolt a montré, par une série de calculs, que si, en Égypte, 150 trières ont été détruites, avec la plus grande partie de leurs équipages (à 50 citoyens par trière), environ 6 à 7.000 citoyens auraient disparu, c'est-à-dire plus d'un cinquième, étant donné le nombre de 30.000, qui paraît le plus admissible vers l'époque où avait commencé la guerre (voir Busolt, *Griech. Gesch.*, III, p. 331, n. 3; II, p. 268, note, et l'article du même auteur dans *Histor. Zeitschr.*, 1882, p. 415-416). — L'inscription relate les pertes subies en l'année 460-459 (Ed. Meyer, *Gesch. des Altert.*, III, p. 587, note).

Les Perses laissaient volontiers aux fils mêmes de leurs plus acharnés adversaires la survivance de l'héritage paternel. C'est ainsi qu'avec leur agrément, Thannyras succéda à son père Inaros dans la principauté de Libye. Toutefois, un centre actif de rébellion existait toujours dans le Nord, même après la disparition d'Inaros. Il y avait là un petit dynaste, l'Amyrtée d'Hérodote, ὁ ἐν τοῖς ἕλεσι βασιλεὺς, comme l'appelle Thucydide, qui revendiquait énergiquement ses droits et ne se résignait point à capituler[1]. Les marais formés autour du lac de Bourlos par les embouchures du fleuve, avec leurs îles couvertes d'épais fourrés, lui procuraient un asile sûr, à l'abri des attaques venues de la terre comme de la mer[2]. Retiré dans ce canton à peu près impénétrable, il échappait à toutes les poursuites, grâce à la nature du sol, à l'étendue des marais et au courage des habitants, les plus belliqueux des Égyptiens[3]. Il s'adressa aux Athéniens, comme l'avait fait Inaros. L'expérience désastreuse qu'ils venaient de faire sur le Nil ne les avait pas découragés. Après des luttes intestines qui avaient trop longtemps retardé l'élan national contre l'ennemi commun, une trêve de cinq années venait d'être conclue entre Athènes et les Péloponésiens. Les flottes de la confédération maritime étaient maintenant disponibles et prêtes à recommencer la guerre. Deux cents trières étaient parties récemment pour faire prévaloir dans l'île de Cypre les intérêts helléniques. Cimon, leur commandant, en détacha une escadre de soixante navires, qui cingla vers le Delta. Mais il mourut bientôt au siège de Kition[4] (449). Privés de leur chef et menacés de la famine, les Athéniens furent obligés de lever le siège. Après avoir battu, en deux rencontres, sur terre et sur mer les Phéniciens et les Ciliciens, ils durent reprendre le chemin du Pirée, et la division envoyée aux bouches du Nil rentra également au port, apparemment sans avoir rien fait[5]. Amyrtée demeura quand même le maître dans son petit royaume des marais, et continua de faire aux Perses le plus de mal qu'il put[6].

(1) Hérodote, III, 15; Thucydide, I, 110.

(2) Cette région était célèbre dans les récits mythiques, aussi bien que dans les annales historiques de l'Égypte. C'est là qu'Isis s'était réfugiée avec Horus, après le meurtre d'Osiris; là que, dans l'île d'Elbô, l'aveugle Anysis avait passé les cinquante années de la domination éthiopienne (Hérodote, III, 137-140); là aussi probablement que Psammétique Ier avait été relégué d'abord par les Dodécarques (II, 151).

(3) Thucydide, I, 110.

(4) De maladie (Corn. Népos, *Cimon*, 3; Diodore, XII, 4); ou d'une blessure reçue dans un combat (Plutarque, *Cimon*, 19).

(5) Thucydide, I, 112.

(6) Hérodote, III, 15.

Du côté de la Grèce, les hostilités cessèrent complètement après le retour de la flotte, qui ramenait les restes de Cimon. Bientôt Callias fut envoyé avec une ambassade athénienne pour négocier un traité avec le Grand Roi. La Perse, après tant de revers, ne pouvait plus prétendre à dominer dans la mer Égée. Pour le moment, son ambition se bornait à reprendre Cypre, à isoler les Égyptiens rebelles, en empêchant les Athéniens de les soutenir. Ceux-ci, de leur côté, ne demandaient pas mieux que d'arriver à un accord qui leur permît d'intervenir utilement dans les affaires intérieures de la Grèce. La politique de Périclès, dont l'influence avait encore grandi par la disparition de Cimon, était opposée aux expéditions lointaines. Des deux parts on se résigna aux concessions nécessaires. Cypre fut abandonnée aux Perses, et l'Égypte laissée à elle-même. En revanche, on obtenait la liberté pour les Grecs d'Asie; les armées du Roi ne pouvaient s'avancer vers la côte d'Ionie au delà d'une limite plus ou moins exactement précisée; il était interdit aux flottes de guerre phéniciennes de dépasser d'une part les îles Chélidoniennes ou Phasélis, de l'autre les îles Cyanées[1]. Cette paix, dont on a contesté la réalité, assurait aux Grecs de précieux avantages, mais elle sacrifiait des alliés, dont le concours pouvait leur être si utile.

A Athènes, l'orgueil national n'en était pas complètement satisfait, et Callias y fut en défaveur à son retour. Il était dur, en effet, de laisser à la merci du Grand Roi les Cypriotes, les Égyptiens, après que tant de citoyens avaient péri glorieusement pour défendre leur indépendance.

Quant au pauvre Amyrtée, il se voyait désormais réduit à ses propres forces, et l'on ignore comment il finit[2]. Artaxerxès reçut à merci son fils Pausiris, et consentit à lui laisser la jouissance du domaine que son père avait défendu avec une si persévérante énergie. On a supposé d'ailleurs que l'Égypte avait pu être divisée alors en deux gouvernements distincts.

De fait, la Haute-Égypte paraît être restée, à cette époque, en dehors du mouvement national, qui avait soulevé les nomes du Delta et la contrée limitrophe. On y voit des fonctionnaires perses conserver, pendant le règne d'Artaxerxès, la position qu'ils avaient occupée sous Darius et sous Xerxès[3]. On sait, de

(1) Voir Diodore, XII, 4. Cf. Isocrate, *Panégyrique*, 120; Lycurgue, *Contre Léocrate*, 73; Démosthène, *Sur la fausse Ambassade*, 273. — Nöldeke, *Études hist. sur la Perse ancienne*, trad. Wirth, p. 83. — On donna à cette paix le nom de Cimon, qui l'avait préparée par ses victoires, mais qui était mort avant qu'elle fût conclue, et les orateurs attiques se plurent à en exagérer l'importance.

(2) Quelques historiens ont pensé qu'après avoir végété obscurément quarante années, il avait reparu sous Darius II. Mais le témoignage d'Hérodote au sujet de Pausiris, son propre contemporain, rend cette hypothèse tout à fait invraisemblable.

(3) Atiuhi, fils d'Artames et de Kent'a, figure dans une inscription de Hammamat (Haute-Égypte)

plus, qu'il y avait à Éléphantine toute une colonie d'Israélites, venus en Égypte probablement sous Apriès, après la prise de Jérusalem par Nabuchodonosor. Établis dans l'île pour défendre la frontière du Midi contre les incursions des Éthiopiens, ils continuèrent d'y résider sous les rois perses, au moins jusqu'à l'affranchissement de l'Égypte et au règne d'Amyrtée (XXVIIIe dynastie). Les soldats qui formaient cette troupe auxiliaire, embrigadés comme les milices indigènes, ayant pour chef le général qui commandait à Syène, vivaient là avec leurs familles, et ils avaient bâti un temple à Iahveh, qui fut détruit vers 410, à l'instigation des prêtres de Khnoumou, et reconstruit plus tard. Or, dans les documents de nature diverse qui ont été découverts en ces dernières années et qui vont de 494 (Darius Ier) à 400, on les voit se réclamer sans cesse des fonctionnaires perses, et en appeler jusqu'au Grand Roi, qui finit d'ailleurs par les autoriser à reconstruire leur temple. Le territoire qu'ils occupaient était donc resté soumis aux gouverneurs nommés par la cour de Suse[1].

Mais tandis que la population du Midi paraissait prendre son sort en patience et supporter sans trop se plaindre la domination des Perses, celle du Delta, au contraire, plus active et plus belliqueuse, mêlée de toute sorte d'éléments étrangers, se montrait avide de nouveautés et toujours impatiente du joug. La pratique du commerce, la fréquentation des Grecs la rendaient plus accessible aux idées venues du dehors, comme aux suggestions des ambitieux. Dans ce milieu si bien préparé, les partisans de l'autonomie entretenaient une fermentation continuelle, toujours prête à éclater en révolte ouverte. Les Perses crurent peut-être agir au mieux de leurs intérêts en laissant subsister au Nord les petits États de Pausiris et de Thannyras. Cette satisfaction apparente donnée aux tendances séparatistes servirait à calmer l'ardeur inquiète des patriotes mécontents. Le reste de la contrée, plus calme et plus résigné, demeurerait sous la main du satrape perse, chargé de surveiller les dynastes du Nord, et bien armé pour étouffer toute tentative de rébellion. D'ailleurs, les Perses souffraient ainsi volontiers l'existence de principautés vassales, inoffensives grâce à la vigilance de

sous Darius Ier et sous Xerxès. De son frère Aliurta on a trouvé, sur les mêmes rochers, une inscription datée de la 5e année d'Artaxerxès Ier, lorsque la Basse-Égypte était en pleine révolte. Voir, pour les références bibliographiques, Wiedemann, *Ægyptische Geschichte*, p. 683, 684, 686, 691, notes.

(1) Pour cette colonie juive, voir les nombreuses communications faites à l'Académie des Inscriptions par M. Clermont-Ganneau (de 1902 à 1911); les textes publiés par Sachau, *Aramäische Papyri und Ostraca;* résumés dans un article du R. P. Lagrange (*Correspondant* du 10 mai 1912, p. 466-482), et par Maspero, dans un article du *Journal des Débats*, reproduit par la *Revue archéologique*, 1912, I, p. 415-419. Pour le compte rendu des fouilles allemandes, *Zeitschr. für ägypt. Sprache*, XLVI, p. 1-61.

leurs satrapes[1]. Le fils d'Amyrtée et celui d'Inaros ne leur portaient pas ombrage. De l'un comme de l'autre on ne sait, au reste, ce qu'il advint.

C'est vers cette époque, c'est-à-dire vers le milieu du v[e] siècle, qu'Hérodote paraît avoir visité l'Égypte[2], où il séjourna au moins plusieurs mois. On a prétendu quelquefois qu'il y était venu à deux reprises différentes, mais l'hypothèse est peu vraisemblable[3]. De tous les voyageurs grecs, il est le plus important, et de beaucoup le plus intéressant pour nous, puisque son œuvre, fort admirée en tout temps, est la seule qui nous soit parvenue entière. L'étude de ce pays lui parut tellement digne d'intérêt que, lorsqu'il composa son grand ouvrage, il crut devoir lui consacrer un livre entier, qui forme une digression fort étendue et interrompt ainsi pour longtemps le récit des événements historiques. Venu sous le premier Artaxerxès, après la défaite d'Inaros, lorsque la contrée était de nouveau soumise et semblait définitivement pacifiée, il put la parcourir sans encombre et l'observer à loisir.

Ce qui devait le frapper tout d'abord, c'était la configuration de cette vallée unique, devant son existence à un fleuve, dont les sources inconnues se perdaient dans un lointain mystérieux, et dont les inondations périodiques procuraient au sol une fertilité incomparable. Toutes les hypothèses proposées avant lui pour en expliquer la régularité, il s'attacha à les discuter l'une après l'autre, il s'ingénia à en inventer de nouvelles, qui lui paraissaient plus probables. Remontant jusqu'à Éléphantine, il s'enquit avec soin des régions traversées par le Nil avant son arrivée en Égypte, s'efforçant d'évaluer, aussi exactement que possible, les distances qui les séparaient[4].

Les conditions générales une fois déterminées, il entreprit de décrire les mœurs des habitants, et il constata avec étonnement qu'elles étaient en opposition non seulement avec celles des Grecs, mais aussi avec celles de la plupart des autres peuples. Et, comme il ne put guère apercevoir que le dehors, comme

(1) «Les Perses, dit Hérodote (III, 15), ont coutume d'honorer les fils de rois; lors même que leurs pères se sont révoltés contre eux, ils leur confient néanmoins le pouvoir.» Pour le prouver, il cite justement comme exemples Pausiris et Thannyras. «Et cependant, ajoute-t-il, personne ne fit jamais plus de mal aux Perses qu'Inaros et Amyrtée.»

(2) Ed. Meyer (*Gesch. des Altert. Ægyptens*) place le voyage d'Hérodote en 435, celui d'Hellanicus presque à la même époque.

(3) Voir sur ces questions : Sourdille, *La durée et l'étendue du voyage d'Hérodote en Égypte*, p. 5-28.

(4) Le voyage à Éléphantine a été nié par Sayce (*The ancient empires of the East; Herodotos*, I-III, 1883), qui accuse formellement Hérodote de mensonge. Son opinion a été réfutée par A. Croiset, *La véracité d'Hérodote* (*Revue des Études grecques*, 1888, I, p. 154-162).

il n'entra en contact qu'avec des gens de la classe inférieure, les autres dédaignant la société des étrangers, il fut amené à commettre de nombreuses méprises, imputables surtout aux circonstances, qu'il n'était pas en son pouvoir de rendre plus favorables.

Toujours avide de connaître à fond les contrées qu'il visitait, il prit à tâche, ici comme ailleurs, de reconstituer l'histoire d'un peuple qui se donnait lui-même pour le plus ancien du monde[1]. Comme il ignorait la langue du pays, il dut s'en fier aux récits mensongers des interprètes, aux hâbleries des cicerones, qui, en lui faisant admirer les monuments, lui donnaient souvent pour des vérités historiques de simples contes, et confondaient sans scrupule les noms et les règnes.

Pour la religion, dont la connaissance lui tenait particulièrement au cœur, s'il fut réduit souvent à écouter les vagues légendes débitées par d'obscurs serviteurs des temples, il recueillit surtout nombre d'informations provenant d'une source toute différente[2]. Il paraît, en effet, s'être formé, dans les communautés grecques d'Égypte, une sorte de religion composite, où un certain nombre de données, empruntées aux cultes indigènes, se trouvaient amalgamées tant bien que mal avec des croyances propres aux colons hellènes. Ce mélange s'était opéré peu à peu depuis l'établissement des Grecs à Naucratis et ailleurs. Hérodote en a enregistré les résultats, il a cru de bonne foi qu'il représentait effectivement la religion du pays, quoique, à vrai dire, il fût composé d'éléments hétérogènes qui en modifiaient singulièrement la nature et même la physionomie. Préoccupé de rechercher, dans cette contrée si anciennement civilisée, l'origine des mystères helléniques, il pensa les retrouver, en effet, pratiqués aux bords du Nil, et il conclut qu'ils étaient venus de là en Grèce, introduits par le devin Mélampos[3]. M. P. Foucart estime que l'opinion d'Hérodote, acceptée de tout temps par les Grecs, était vraie au fond, et qu'elle se trouve confirmée par des constatations positives. Il a montré, en effet, que certains détails des

(1) La légende de l'enquête ordonnée par Psammétique I[er] est peut-être d'origine égyptienne; mais la conclusion, favorable aux Phrygiens, est probablement due aux colons du Delta (Hérodote, II, 2-3).

(2) Voir, sur ces questions, l'important ouvrage de Sourdille, *Hérodote et la religion de l'Égypte*, où il établit, à propos de chacune des divinités du Panthéon égyptien, une comparaison continue entre les données d'Hérodote et celles que nous ont révélées les documents égyptiens.

(3) Hérodote, II, 48, 49. — Au chapitre 50 il affirme que presque tous les noms des dieux sont venus d'Égypte en Grèce, hormis ceux de Poséidôn, des Dioscures, de Hêra, Hestia, des Charites et des Néréides; ceux-ci auraient été nommés pour la plupart par les Pélasges, Poséidôn seulement par les Libyens.

cérémonies usitées dans les mystères d'Éleusis, conservés traditionnellement par les Grecs, qui avaient cessé de les comprendre, ne s'expliquent que par des emprunts faits à la doctrine égyptienne[1]. On peut se demander néanmoins si les Égyptiens possédaient réellement ce que nous appellerions des «mystères». Jusqu'ici les documents hiéroglyphiques n'en ont pas apporté la preuve. Mais les populations établies au Delta en avaient sans doute; et c'était peut-être «ceux-là qu'Hérodote entendait, lorsqu'il parlait des connaissances qu'il avait d'Osiris ou d'autres divinités, mais qu'il n'osait pas divulguer[2]».

En fait, la religion qu'il nous présente comme étant celle de l'Égypte «n'a été, à aucun moment de l'histoire, une religion strictement égyptienne[3]». Les indications qu'il nous a fournies n'en sont pas moins très précieuses, si on les prend seulement pour ce qu'elles sont, c'est-à-dire pour une interprétation de la religion égyptienne par les colons installés en Égypte; et l'on a pu dire avec raison que, «envisagé sous cet angle, le livre d'Hérodote acquiert à nos yeux la valeur d'un document presque comparable au *De Iside* et aux soi-disant écrits hermétiques[4]».

Véridique et sincère, l'auteur s'est attaché partout à noter avec exactitude ce qu'il avait vu de ses yeux, contrôlé par sa propre expérience. Les erreurs qu'il a commises, il ne pouvait guère éviter de les commettre, et ce sont presque toujours ses informateurs qui en sont les seuls responsables.

Avant lui Hécatée, nous l'avons vu, avait déjà composé des Αἰγυπτιακά, dont la renommée était fort répandue dans le monde grec. Hérodote n'hésita pas à en faire son profit. Mais, comme si le succès de son devancier lui avait porté quelque ombrage, tout en lui faisant de nombreux emprunts, il se plut à le combattre, à réfuter ses opinions, souvent avec une maligne ironie, évitant d'ailleurs de le nommer, et mettant d'ordinaire au compte des Ioniens, des «logographes», les explications, les théories, qu'il considérait comme erronées[5]. Son œuvre à lui fut bientôt en grande faveur; et, pour les écrivains grecs de

(1) P. Foucart, *Sur l'origine et la nature des mystères d'Éleusis* (*Mém. de l'Acad. des Inscr.*, XXXV, 2e partie).

(2) Maspero, *Revue critique*, II, 1910, p. 222.

(3) Sourdille, *Hérodote et la religion de l'Égypte*, p. 401.

(4) Maspero, *loc. laud.*, p. 223.

(5) Le nom d'Hécatée ne paraît qu'une fois au livre II, 143, à propos de sa généalogie, qu'il aurait eu la vanité de développer devant les prêtres thébains du temple d'Amon. Il est nommé ailleurs dans l'ouvrage d'Hérodote (V, 36, 125; VI, 137), mais pour des actes politiques qui n'ont pas de rapport avec l'Égypte.

tous les temps, elle fut comme une mine de renseignements, où ils ne se lassèrent pas de puiser. Aussi bien était-elle remplie d'observations intelligentes, piquantes souvent et toujours curieuses; et, si un certain nombre d'entre elles ont été reconnues fausses, depuis que, grâce à la découverte de Champollion et à la multiplication des fouilles, la civilisation égyptienne a été mieux connue, en revanche, il en est beaucoup d'autres qui ont été vérifiées et confirmées par le témoignage des monuments. Étant donné les conditions dans lesquelles opérait un voyageur grec du ve siècle, le mérite, certes, n'était pas médiocre.

Le voyage d'Hérodote avait eu lieu non pas, comme le croyait Rawlinson, pendant que les Athéniens et Inaros étaient encore maîtres du Delta[1], mais après la victoire des Perses et lorsque la vallée entière était décidément pacifiée. Malgré les rapports continuels de l'Égypte avec la Syrie, par terre et par mer, la révolte de Mégabyze et les succès qu'il remporta sur les troupes du Roi[2] ne déterminèrent pas sur le Nil de nouvelles tentatives de soulèvement, et le long règne d'Artaxerxès Ier semble s'être achevé sans que, de ce côté du moins, la paix ait été troublée.

Cependant, en 445-444, un fait rapporté par Philochore laisse entrevoir que des relations d'amitié s'étaient renouées entre Athènes et les dynastes du Nord de l'Égypte. A cette date en effet, sur la demande des Athéniens, un roi de Libye, du nom de Psammétique, aurait expédié au Pirée un grand convoi de blé[3]. Quel peut être ce Psammétique dont parlent Philochore et les scoliastes d'Aristophane? On serait tenté de reconnaître en lui Thannyras, qui aurait pris, selon une coutume répandue en Égypte comme en Grèce, le nom de son grand-père, et qu'Hérodote aurait désigné seulement par son prénom[4]. Au moment où arrivait ce précieux subside, les Athéniens, enivrés de leurs récents succès

(1) G. Rawlinson, *Herodotus*, Introd., t. I, p. 10-11.

(2) Ctésias (éd. Didot), p. 52-53, § 37-38.

(3) Philochore, *Fragm. Histor. Græc.*, I, p. 398-399, fragm. 90; *Scholia græca in Aristophanem* (éd. Didot), *in Vespas*, v. 718, p. 151-152; *in Plutum*, v. 178, p. 333-334. Cf. Plutarque, *Périclès*, c. 37, qui ne donne pas le nom, mais désigne l'envoyeur comme roi des Égyptiens.

(4) Gutschmid (dans Sharpe, *Hist. of Egypt*, p. 113) et Nöldeke (*Études histor. sur la Perse ancienne*, trad. franç., p. 84) voient en lui un autre fils d'Inaros, frère de Thannyras. Duncker (*Sitzungsber.* de l'Académie de Berlin, 1883, p. 943) propose de corriger ici Psammétique en Amyrtée, parce que Plutarque le nomme ὁ βασιλεὺς τῶν Αἰγυπτίων; mais cette désignation n'a rien de probant; Lauth (*Aus Ægypten's Vorzeit*, p. 469-470), ne faisant qu'un seul personnage de Thannyras-Chabbash-Amyrtée, identifie notre Psammétique avec le Pausiris d'Hérodote, Pausiris n'étant ici qu'un prénom. — Cf. Curtius, *Histoire grecque*, trad. franç., p. 551, n. 2; Busolt, *Griech. Gesch.*, II, p. 500-501 et les notes.

dans le Péloponèse, en Acarnanie, en Chersonèse, sur les côtes du Pont, rêvaient de conquêtes lointaines. Ils voulaient, dit Plutarque, reprendre l'expédition d'Égypte, attaquer les provinces maritimes du Grand Roi, conquérir la Sicile, même l'Étrurie et Carthage[1]. Périclès, avec son autorité souveraine, avait beau calmer leur ardeur, l'ancien parti de Cimon, dirigé maintenant par Thucydide, était impatient de venger la défaite de Prosopitis[2]. Si la demande fut réellement faite d'envoyer une nouvelle flotte dans le Delta, ce fut sans doute sur l'initiative de ce chef, désireux d'entraîner le peuple à soutenir les rebelles égyptiens.

L'Attique, pauvre en céréales, ne suffisait pas à la consommation de ses habitants, et le gouvernement était obligé d'y pourvoir par une réglementation minutieuse du commerce d'exportation, prévenant les accaparements des acheteurs, qui ne pouvaient acquérir à la fois plus de cinquante charges, interdisant aux vendeurs de prélever plus d'une obole de bénéfice par médimne[3]. Le pays produisant surtout de l'orge, on faisait venir du blé de partout : de l'Eubée, de la Béotie, du Péloponèse, de Sicile, de la Chalcidique, des régions de la Propontide et du Pont[4]. L'Égypte, qui devint plus tard un des principaux greniers de la Grèce[5], avait dû en fournir longtemps sa part, soit directement, soit par l'intermédiaire des Rhodiens, des Samiens, des Éginètes; mais il s'agit cette fois d'un convoi pour ainsi dire officiel, don gratuit d'un prince étranger. Les récoltes ou les arrivages ayant fait défaut par ailleurs, la disette, paraît-il, menaçait de se faire sentir à Athènes[6]. Instruit de ce qui en était, Psammétique envoya donc au Pirée des vaisseaux de transport, chargés de 30.000 médimnes selon Philochore, de 40.000 selon Plutarque[7]. Ce dernier chiffre représenterait à peu près, au temps de Démosthène, le vingtième de ce qu'on tirait de

(1) Voir Plutarque, *Périclès*, 20; cf. *Alcibiade*, 17.

(2) Cf. Curtius, *Histoire grecque*, trad. franç., II, p. 454 et suiv.; Duncker, *Sitzungsber.* de l'Académie de Berlin, 1885, p. 533-550; Busolt, *loc. laud.*

(3) Voir G. Perrot, *Le commerce des céréales en Attique* (*Revue histor.*, 1877, p. 1-73).

(4) Gernet, *L'approvisionnement d'Athènes en blé au ve et au ive siècle* (Biblioth. de la Faculté des Lettres, 1909).

(5) Ainsi, au ive siècle, Démosthène (*Contre Dionysiodore*, p. 1285) montre que Cléomène, avec ses associés et ses correspondants en Égypte, faisait monter ou baisser le prix du blé, en ordonnant, suivant l'état du marché à Athènes, d'envoyer des cargaisons au Pirée, ou de les retenir aux bords du Nil.

(6) Busolt, *Griech. Gesch.*, II, p. 501, n. 1, et p. 343, n. 1. Cf. Ulrich Köhler, *Abhandl. der Berl. Akad.*, 1869, p. 130.

(7) D'après une inscription d'Éleusis (*Bull. de Correspond. hellén.*, VII, p. 212), 30.000 médimnes représenteraient environ la moitié de la récolte en blé de l'Attique.

tous les marchés réunis; mais, à l'époque où nous sommes, la proportion devait être sensiblement plus forte[1]. La part de chacun fut assez notable, car Athènes ne comptait pas alors autant de citoyens qu'au commencement du ve siècle, où elle en avait 30.000 à 40.000 tout au plus[2]. Une loi, proposée par Périclès, selon Plutarque[3], en avait singulièrement diminué le nombre, et la revision des listes, ordonnée alors pour régulariser la distribution du blé égyptien, n'admit que 14.240 citoyens, tandis que 4.760 individus, inscrits indûment sur les listes, se seraient vus privés de tout droit, et même vendus comme esclaves[4]. Chaque citoyen aurait reçu cinq médimnes. Mais, d'un côté, les nombreux absents, de l'autre tous les riches s'abstinrent de réclamer la part qui leur revenait. Il n'y eut guère que les pauvres, la classe des Thètes, qui prétendirent faire usage de leur droit[5]. Les chiffres fournis par les auteurs ne permettent guère, il faut le reconnaître, d'établir des calculs satisfaisants et précis.

En tout cas, le présent était de marque, et Psammétique attendait d'Athènes autre chose que de la reconnaissance. Évidemment, les citoyens qui avaient touché des médimnes ne purent manquer de s'intéresser au succès du donateur, d'autant que, s'il venait à réussir, on pouvait compter pour l'avenir sur de semblables largesses. Ces 14.000 favorisés devaient former, dans l'ἐκκλησία, la majorité populaire, et la plupart d'entre eux avaient coutume de voter pour Périclès. Cette fois pourtant, leur gratitude les inclinait vers le parti contraire, et les amis de Thucydide avaient beau jeu à préconiser l'intervention. Après la mort de Cimon, on avait eu tort, disait-on, de renoncer à profiter de ses succès et d'abandonner Amyrtée. Le moment était venu de réparer cette erreur. Aider les Égyptiens à recouvrer leur indépendance, c'était s'assurer des alliés et en

(1) Démosthène (*Contre Leptine*, 31-32, p. 466-467) dit que le blé importé du Pont donne, à lui seul, le même chiffre que le total de ce qu'on tirait des autres marchés. Or, il évalue la quantité du blé fourni par le Pont à 400.000 médimnes.

(2) Voir Gernet, *op. cit.*, p. 280 et suiv. Cf. Busolt, *Griech. Gesch.*, II, p. 502, n. 3; Beloch, *Die Bevölkerung der gr.-rom. Welt*, p. 77, n. 2; H. Houssaye, *Mém. sur le nombre des citoyens d'Athènes au ve siècle* (*Annuaire des Études grecques*, 1882); Cavaignac, *Études sur l'hist. financière d'Athènes au ve siècle* (Biblioth. des Écoles françaises d'Athènes et de Rome, p. 161-175), et *Hist. de l'antiquité*, t. II, *Athènes*, et l'article de Glotz, *Revue critique*, II, 1912, p. 511.

(3) Plutarque, *Périclès*, 37. Duncker (*Sitzungsber.* de l'Académie de Berlin, 1883, p. 936 et suiv.) a nié l'existence de cette loi à l'époque de Périclès. Plutarque aurait confondu les *νόθοι* avec les *μητρόξενοι* (cf. *Gesch. des Altertums*, VIII, p. 101, n. 1).

(4) Plutarque, *loc. laud.*; Philochore dans les scol. d'Aristophane, voir les passages cités plus haut.

(5) Beloch (*Die Bevölkerung der gr.-rom. Welt*, p. 77, n. 2) estime que la distribution fut bornée aux Thètes, et que le chiffre 19.000, produit des 14.240 citoyens reconnus et des 4.760 exclus, indiquerait seulement le nombre des Thètes.

même temps porter à l'ennemi le coup le plus funeste. Mais Périclès comprenait autrement les intérêts de la République. Il prétendait étendre à la fois et consolider la ligue maritime, dont elle était la tête, en multipliant les colonies et en rattachant toujours plus intimement les confédérés au pouvoir central. Soutenir en Égypte, par un secours effectif, les tendances séparatistes, c'eût été se déclarer en guerre ouverte avec la Perse, et il fallait l'éviter à tout prix. Il existait d'autres moyens de seconder les vues des Égyptiens, sans s'exposer à de dangereuses complications, à quelque désastre comme celui de Prosopitis. Son influence fut assez forte pour l'emporter encore sur celle de ses adversaires, et pour refréner les aspirations de ses propres partisans. En effet, on ne voit trace nulle part d'un nouvel envoi de navires dans les eaux égyptiennes, ni d'un mouvement national, qui en aurait été, dans le Delta, l'inévitable conséquence. Voulant détourner les esprits d'une entreprise qu'il considérait comme inopportune et risquée, Périclès fondait partout des clérouquies, emmenait une grande flotte vers le Nord, chasser des tyrans, montrer dans la Propontide et l'Euxin la puissance d'Athènes, rassurant ainsi les Grecs d'Asie, tout en refroidissant le zèle des satrapes [1].

Mais si la politique du chef de la démocratie athénienne l'empêcha de conclure une alliance effective et de concourir avec l'Égypte en une action commune, le procédé généreux du dynaste libyen dut rendre son nom populaire à Athènes, et, par suite, celui de l'Égypte [2]. On s'habitua dès lors à compter davantage sur les apports de céréales, venus du Delta, et les armateurs athéniens durent envoyer en plus grand nombre leurs navires aux bouches du Nil.

Lorsque, en 431, éclata la guerre du Péloponèse, les relations devinrent forcément plus rares, et l'Égypte dut renoncer, pour un temps, à espérer d'Athènes aucun secours. Plusieurs années de suite, Archidamos avait envahi l'Attique, détruisant tout dans la campagne, sous les yeux des habitants, réfugiés derrière les murs de la capitale, tandis que les flottes parties du Pirée ravageaient les côtes des alliés de Sparte. En de telles conjonctures, l'État n'avait pas trop de toutes ses forces, et personne ne pouvait plus songer à en détourner la plus petite fraction pour aider les adversaires du Grand Roi. Cependant, d'un pays à l'autre, l'intercourse n'avait pas totalement cessé; la peste, qui vint en 430 désoler la cité, si éprouvée déjà et environnée de tant de périls, en est elle-

(1) Plutarque, *Périclès*, 20. Duncker (*Sitzungsber.* de l'Académie de Berlin, 1885, p. 533 et suiv., et *Gesch. des Altertums*, VIII, p. 106) place cette expédition du Pont en 444, ainsi un an après l'envoi de blé de Psammétique.

(2) Plutarque (*Périclès*, 37), nous l'avons vu, attribue l'envoi du blé au roi des Égyptiens.

même une triste preuve. Car elle avait commencé, dit-on, en Éthiopie; de là elle avait suivi la vallée du Nil, étendant ses ravages sur l'Égypte d'abord, puis sur la Libye et bientôt sur la majeure partie des États du Grand Roi; enfin elle fondit sur la ville d'Athènes, et si brusquement que l'on commença par accuser les Péloponésiens d'avoir empoisonné les puits [1]. Cette explication reconnue fausse, on en chercha d'autres : l'entassement des paysans dans l'intérieur de la ville, mal logés et mal nourris [2]; l'humidité excessive de l'hiver précédent, qui avait laissé partout des eaux croupissantes, changées par les chaleurs de l'été en fétides marécages [3]. Les gens superstitieux crurent à une vengeance des dieux, et l'on purifia Délos, en vidant les tombeaux et en transportant les cendres dans l'île voisine de Rhénée [4]. Mais Thucydide, en constatant que la maladie se déclara d'abord au Pirée, reconnaît implicitement qu'elle avait dû être apportée par quelque vaisseau marchand, probablement venu d'Égypte, puisque là semble avoir été le principal centre du fléau [5].

(1) Thucydide, II, 48.

(2) Plutarque, *Périclès*, 34.

(3) Thucydide, *loc. laud.*

(4) Diodore, XII, 58. La peste, après avoir duré deux ans, avait paru s'apaiser; mais elle recommença à sévir encore pendant une année. Cette purification de Délos se rapporte à la reprise du fléau.

(5) Thucydide (III, 87) assure qu'il mourut 4.500 hoplites et 300 chevaliers; et, du reste de la population, un nombre incalculable (ἀνεξεύρετος ἀριθμός). Diodore (*loc. laud.*) donne 4.000 fantassins et 400 cavaliers, sans compter plus de 10.000 habitants, libres ou esclaves. — Sur la peste d'Athènes, voir Littré, *Œuvres d'Hippocrate*, I, p. 122.

CHAPITRE IV.

NAUCRATIS PENDANT L'ÉPOQUE PERSE.

Importance du rôle de Naucratis dans les rapports de la Grèce avec l'Égypte. — Résultats des fouilles entreprises à différentes époques sur le site. — La ville divisée en deux parties, l'une grecque, l'autre égyptienne. — Le Grand Téménos de Petrie faisait partie du quartier égyptien. — Le véritable Hellénion découvert par Hogarth en 1899. — Les inscriptions. — Naucratis fut-elle incendiée au VIe siècle? La fabrique de scarabées. Le stratum brûlé. Naucratis sous les Psammétichides; sous Darius Ier; pendant la révolte d'Inaros. — Les temples rebâtis au Ve siècle.

Condition des cités grecques représentées à Naucratis, pendant la guerre du Péloponèse. Le commerce naucratite en ressent le contre-coup.

Le témoignage des vases, d'après H. Prinz. — L'importation. — La fabrique locale, son importance. Son extension au dehors. — Le travail a-t-il cessé après l'invasion?

Les monnaies. Les pièces de provenances diverses. Le trésor de l'orfèvre. Diffusion des monnaies athéniennes au Ve siècle. Les pièces frappées pour le payement des mercenaires.

Conclusions.

Quand on cherche à se rendre compte de ce que furent les rapports établis, depuis le VIIe siècle, entre les Égyptiens et les Hellènes, on reconnaît que Naucratis a tenu de bonne heure une place à part, servant d'intermédiaire et, en quelque sorte, de trait d'union entre les deux peuples. Peu de temps après la fondation de la factorerie milésienne, elle devenait le rendez-vous des négociants de l'Asie Mineure et des îles, accourus aux bords du Nil pour exploiter les richesses d'une contrée restée jusque-là un peu légendaire. Accueillis avec faveur par le premier Psammétique, reconnaissant des services que lui avaient rendus les mercenaires, des marchands grecs, Milésiens, Samiens, Lesbiens, etc., formèrent des communautés, bâtirent des temples, et constituèrent, à côté d'une petite ville égyptienne, une véritable colonie. Installés là à demeure et protégés par les Pharaons, ils n'auraient plus désormais à compter avec les navigateurs phéniciens, qui avaient si longtemps monopolisé le trafic international de l'Égypte et en avaient accaparé les profits. Avec leur activité intelligente et leur esprit d'entreprise, ils surent triompher de l'hostilité instinctive, des préjugés de la population indigène, bientôt séduite par les avantages qu'elle pouvait tirer d'eux; et ils firent, en peu de temps, de cette nouvelle colonie un des centres les plus importants pour le commerce de la Méditerranée orientale.

Avant de reprendre le récit des événements historiques, il semble donc nécessaire d'examiner quelle fut, après la conquête perse, la condition de Naucratis, et, comme la topographie du site a été notablement modifiée par les explorations accomplies en 1899 et en 1903, il importe, avant tout, d'en exposer les résultats.

Pour des raisons diverses, les fouilles qu'avaient dirigées, plusieurs années auparavant[1], MM. Petrie et Gardner, n'avaient pu embrasser toute l'étendue de l'emplacement occupé par la ville gréco-égyptienne. De nouvelles recherches étaient donc nécessaires, qui pouvaient révéler des faits inconnus, corriger des erreurs involontaires, et, par suite, modifier certaines des conclusions qu'on en avait déduites. L'École anglaise d'Athènes fut chargée de les exécuter, et deux campagnes nouvelles furent entreprises sous la direction de M. Hogarth, aux dates que nous avons indiquées[2].

Elles ont montré que, contrairement à l'opinion précédemment exprimée, la ville était située, non pas sur un canal dérivé de la branche Canopique, mais sur le fleuve lui-même, comme le disait formellement Strabon, *ἐπὶ τῷ ποταμῷ*[3]. Elles ont établi, de plus, et d'une manière certaine, la division du site en deux parties assez exactement délimitées : le Sud, occupé par un village égyptien; le Nord, par une cité purement hellénique. La date du premier établissement milésien, avec le temple d'Apollon qui en dépendait, reste fixée au VIIe siècle, et c'est par l'installation successive de nouveaux trafiquants ioniens, éoliens et doriens, que la colonie grecque se serait étendue peu à peu, finissant par rejoindre la petite ville indigène.

M. Petrie avait cru reconnaître l'Hellénion d'Hérodote dans une prétendue enceinte, appelée par lui le « Grand Téménos », et qui occupait la partie méridionale du site[4]. Les fouilles les plus récentes ont démontré que cette vue était inexacte. Il s'agissait là, en effet, non pas, comme on l'avait cru, d'un enclos fortifié, où les négociants hellènes auraient pu chercher un refuge en cas d'at-

(1) En 1884-1885 et 1885-1886.

(2) Les résultats en ont été consignés : pour 1899, dans l'*Annual of the British School of Athens*, V, p. 26-97 (articles de Hogarth, Edgar et Cl. Gutch); pour 1903, au *Journal of Hellenic Studies*, XXV, p. 104-136 (articles de Hogarth, Miss Lorimer et Edgar).

(3) Strabon, XVII, chap. 1, § 23. *Journal of Hellenic Studies*, loc. laud., p. 104-105. — Hogarth (*loc. laud.*, p. 122) pense que le Nil coulait, dans l'antiquité, au-dessus du village de Nekrash et à l'est de Kum-Gayif, ensuite autour de l'extrémité nord des *mounds*, au-dessus de l'Hellénion, s'en allant ensuite vers le nord-ouest, en laissant sur sa rive droite le village moderne d'Ezbet er-Rashowan.

(4) Fl. Petrie, *Naukratis*, I, p. 23-33.

taque et mettre leurs marchandises à l'abri, mais d'une large dépression, peut-être d'une place publique, entourée de maisons, habitées non par des Grecs, mais par des indigènes : car la plupart des fragments recueillis en cet endroit sont de fabrication égyptienne; c'est là aussi que, sur l'emplacement de quelque sanctuaire ou de quelque autre édifice public, fut exhumée la stèle de Nectanébo II, qui a fourni de si précieux renseignements sur le régime administratif instauré à l'époque de Chabrias. Ainsi, le « Grand Téménos » de Petrie faisait réellement partie de la ville égyptienne, Pa-mairiti[1].

C'est vers le nord, au contraire, qu'il fallait chercher le véritable Hellénion, bâti à frais communs par des Ioniens, des Doriens et des Éoliens[2]. C'est là, en effet, que Hogarth et ses collaborateurs en ont découvert les restes; et les nombreux tessons inscrits, ramassés par eux en deux campagnes successives, suffisent à déterminer la destination des édifices où ils ont été retrouvés. Nombre d'entre eux portent des dédicaces à des divinités individuelles; mais plusieurs contiennent une formule d'un tout autre caractère, et celle-ci semble faite pour lever, au besoin, tous les doutes : *τοῖς Θεοῖς τῶν Ἑλλήνων*, ou *Θεοῖς Ἑλληνίοις*. Aucune autre, semble-t-il, ne convenait mieux pour honorer, dans un sanctuaire érigé par tant de cités diverses, les dieux qui leur étaient communs à toutes. En dehors de cette vaste enceinte, plusieurs des grandes divinités avaient leurs temples particuliers : Apollon, Hêra, Zeus, Aphrodite[3]. Mais dans l'intérieur même du téménos hellénique, on avait bâti de petits sanctuaires, où les citoyens de chaque ville venaient offrir sacrifices et présents à leurs patrons préférés. Ces chapelles contiguës, comprenant une ou plusieurs pièces, se développaient dans un ordre que les fouilles ont permis de préciser, au moins pour quelques-unes : car on y a recueilli des fragments de poterie avec dédicaces, indiquant que des groupes de chambres étaient consacrés à des divinités distinctes : Aphrodite, Hêra, Artémis, Athéna, Dioscures[4].

(1) Stèle de Nectanébo II, l. 10 : [illegible] « *Pa-mairiti*, qu'on appelle *Krati* ».

(2) Hérodote, II, 178.

(3) Le temple de Zeus (Éginètes), signalé par Hérodote, n'a pas été retrouvé. Celui d'Aphrodite, qu'il ne mentionne pas, avait été reconnu par E. A. Gardner, lors des fouilles de 1885-1886.

(4) Voir les plans publiés dans l'*Annual of the British School of Athens*, V, pl. II, et dans le *Journal of Hellenic Studies*, XXV, p. 113. — Voir aussi le plan, donné par H. Prinz (*Klio*, 1908, et tirage à part, pl. I), où se trouvent combinés les résultats obtenus par les premières et par les dernières fouilles.

Une curieuse dédicace, qui, du reste, ne provient pas de l'Hellénion, porte : *Θεοῖς τῶν Ἑλλήνων Ἡρόδο[τος*. Une autre inscription, fragmentaire, est ainsi conçue : . . . . . *ος Ἑκατ[αίου*? On a trouvé encore un bas-relief représentant Héraklès enfant; des têtes en terre cuite, consacrées à Aphrodite, qui avait, comme on sait, un temple à part, situé vers le nord-ouest de la ville grecque.

On aimerait à savoir quel fut le sort de Naucratis au moment de la conquête; mais les renseignements font ici absolument défaut. Sauf Athénée, dont la compilation contient quelques données curieuses sur les coutumes des Naucratites, les écrivains originaires de cette ville et qui avaient dû en conter l'histoire, sont aujourd'hui complètement perdus : Charon, qui avait écrit Περὶ Ναυκράτεως, Lykéas, Philistos, dont on cite des Αἰγυπτιακά, en plusieurs livres [1]; de tous ces ouvrages, nous n'avons guère conservé que les titres.

Favorisés par les Pharaons, les négociants de l'Hellénion auraient dû, ce semble, former des vœux pour leur succès. Du reste, ils avaient des compatriotes dans les deux camps; les intérêts de leur commerce leur commandaient de rester neutres et d'attendre l'issue de la lutte. Ils durent assister au conflit en spectateurs impartiaux, quittes à se tourner, au moment voulu, du côté des vainqueurs.

Leur ville, située près de la branche occidentale du fleuve, ne se trouvait pas tout d'abord sur le chemin des envahisseurs. Elle était ainsi, moins que les localités de l'Est et du centre du Delta, exposée aux premiers hasards de la guerre. Lorsque Cambyse se rendit à Saïs, venant apparemment de Memphis [2], il passa à peu de distance de la colonie grecque; mais rien n'indique qu'il y ait seulement pris garde.

Les conséquences du nouvel état de choses ne pouvaient manquer de lui être plutôt défavorables. Le voisinage de Saïs, siège de la cour pharaonique sous la XXVIe dynastie, avait été, pour ses trafiquants, une source de profits assurés et particulièrement rémunérateurs. Saïs perdant son rang de capitale, leur commerce en fut sensiblement atteint, n'ayant plus à fournir aux seigneurs de l'entourage du souverain, aux nombreuses femmes du harem, les mille objets de luxe apportés par les navigateurs des côtes de l'Asie et des îles de l'Égée.

En outre, les faveurs que leur avait octroyées Amasis se trouvèrent par le fait, sinon légalement supprimées, au moins momentanément suspendues. La branche Canopique ne jouissant plus du privilège exclusif qui lui avait été dévolu, les trafiquants étrangers purent se répandre à leur gré dans le Delta, sans être contraints, comme précédemment, de venir décharger leurs marchandises aux docks de la colonie panhellénique. D'autres ports, jadis fermés, servirent

[1] Sur Charon, voir *Fragm. Histor. Græc.*, III, p. 495, note. De Lykéas, il reste quelques fragments (*ibid.*, IV, p. 441; II, p. 91, fragm. 11); de Philistos (*ibid.*, IV, p. 477), les titres de plusieurs de ses ouvrages.

[2] Hérodote, III, 16.

ainsi au mouvement des importations, et cela au détriment de Naucratis, maîtresse d'un véritable monopole depuis la destruction des Stratopeda de Daphnæ [1]. Dans le trouble inséparable d'une période de guerre, les habitudes prises de longue date ne furent pas sans doute totalement oubliées : car les armateurs et les marchands trouvaient, dans ce port fréquenté depuis plus d'un siècle, des facilités, des ressources, un outillage, qu'ils n'auraient pas également rencontrés ailleurs. Néanmoins, l'activité des transactions dut se ralentir, l'importance des affaires fut nécessairement diminuée.

Si nous ne savons rien par les auteurs anciens de ce qui s'est passé à Naucratis lors de la conquête perse, les fouilles des explorateurs anglais ont fourni certaines données qui, sans être tout à fait probantes, sont néanmoins utiles à recueillir.

Selon M. Petrie, la ville aurait subi, dès le VIe siècle, un terrible désastre, pendant les troubles qui marquèrent la chute d'Apriès et l'avènement d'Amasis [2]. Il appuyait cette conjecture sur l'existence d'un stratum de charbon et de cendres, découvert par lui sous des constructions d'époque plus récente [3]; et il pensait qu'une fabrique de scarabées et d'amulettes aurait cessé de produire sous Amasis, parce que, les cartouches des rois précédents figurant en assez grand nombre, ceux d'Amasis faisaient absolument défaut. Mais les fouilles ultérieures ont montré que l'importance du stratum brûlé était beaucoup moins grande qu'on ne l'avait d'abord supposé, et, d'autre part, rien ne prouve que la manufacture en question ait été abandonnée dès 570 [4].

Que la prospérité de Naucratis ait été gravement atteinte par le fait de la conquête perse, les considérations générales que nous avons indiquées suffiraient peut-être à l'expliquer. Petrie en a trouvé une preuve décisive dans la proportion de la poterie de toute époque ramassée par lui sur le site : car le siècle et demi qui a précédé l'invasion en a fourni, dit-il, cinquante ou soixante

[1] Hérodote, II, 179.

[2] *Naukratis*, I, p. 5-6.

[3] Ce stratum paraît limité à un espace assez restreint, et peut être dû à quelque cause accidentelle. Selon Hogarth, il devrait être attribué, au moins pour une forte part, aux travaux de nivellement exécutés par des architectes ptolémaïques, lorsqu'ils se proposèrent d'édifier à Naucratis des constructions nouvelles.

[4] Pour montrer que la colonie avait sérieusement décliné après le VIe siècle, Petrie insistait aussi sur ce fait qu'on n'y rencontrait pas, ou très peu de vases à figures rouges; mais cet argument a perdu de sa valeur, puisque Hogarth affirme avoir exhumé, en 1899, quantité de tessons de ce style, et de toutes époques.

fois autant que le siècle et demi de la domination persane[1]. Il y a là, en effet, l'indice d'une diminution très notable dans le mouvement des importations, et, par suite, d'une stagnation commerciale qui, en se prolongeant, aurait singulièrement amoindri l'importance de la colonie.

Maintenant faut-il admettre pour cela qu'une catastrophe ait réellement fondu sur la cité, et à quel moment? Les explorateurs s'accordent à penser qu'elle se serait produite à l'époque de l'invasion de Cambyse. Cependant, si elle a vraiment eu lieu, il nous paraîtrait plus vraisemblable de la placer au temps de la révolte d'Inaros. Alors, en effet, la présence d'une armée grecque, combattant à côté des rebelles égyptiens, devait irriter les soldats de Mégabyze contre les autres Grecs établis aux bords du Nil, et l'on ne saurait s'étonner que, tandis qu'ils tenaient les Athéniens assiégés dans l'île de Prosopitis, quelque bande barbare se fût détachée pour ravager une ville, dont le pillage pouvait promettre un riche butin. Les résultats mêmes des fouilles seraient de nature à confirmer cette hypothèse. Il en ressort, en effet, avec une entière certitude que les temples, dont on a retrouvé les fondations et quelques rares débris, ont été plusieurs fois reconstruits.

Celui de l'Apollon Milésien, bâti d'abord au VIIe siècle, probablement en pierre calcaire, aurait été ensuite refait en marbre, si on en juge par les quelques fragments d'architecture, relevés au cours des fouilles de 1884-1885, sur l'emplacement qu'il avait occupé. Or, ces fragments présentent des ressemblances frappantes avec certains motifs, exécutés par les sculpteurs athéniens à l'Érechthéion, et M. Petrie en induit que le second temple aurait été érigé vers 440[2]. Si la date proposée est exacte, on admettra difficilement que l'édifice fût resté, depuis le temps de l'invasion de Cambyse, c'est-à-dire pendant 75 ans, à l'état de ruine, sans que, dans l'intervalle, les Milésiens eussent entrepris de le relever. On en peut dire autant de celui des Dioscures[3] et de celui d'Aphrodite[4], qui, d'après les mêmes explorateurs, semblent avoir été réédifiés à peu près vers la même époque. Du temple de Hêra, dont l'emplacement même n'a pu être exactement déterminé, il est impossible de rien dire

[1] *Naukratis*, I, p. 8.
[2] *Naukratis*, I, p. 14-15; cf. pl. III.
[3] *Naukratis*, I, p. 16.
[4] *Naukratis*, II, p. 37. D'après les données admises par Petrie et Gardner, l'exhaussement successif du sol étant de 40 pouces anglais par siècle, il y aurait eu un intervalle d'environ 200 ans entre le premier et le second temple d'Aphrodite; le premier ayant été construit vers 600, le second devrait être daté de 400 environ; au reste, Gardner avoue que ce sont là des dates tout à fait approximatives.

de précis[1]. Quant au Téménos du Nord, qui est le véritable Hellénion, M. Hogarth estime que les diverses constructions qu'il contenait ont été aussi refaites, depuis les fondations, vers la moitié du Ve siècle[2].

Ces dates sont évidemment assez vagues, et il serait, en effet, téméraire de se montrer plus affirmatif. Après les troubles de l'invasion, le gouvernement réparateur de Darius avait assuré au pays une longue période de paix, interrompue seulement, vers la fin du règne, par la révolte assez courte, qui fut réprimée par Xerxès, et à laquelle les Grecs ne paraissent avoir pris aucune part. Durant les guerres médiques, les relations entre l'Égypte et les pays grecs, sans avoir complètement cessé, furent forcément moins sûres et, par suite, moins fréquentes. Après les victoires de Platées et de Mycale (479), l'intercourse recommença avec plus d'activité que jamais, et Naucratis dut bénéficier, pour sa part, des avantages que la liberté des mers procurait aux navigateurs de l'Asie Mineure et de la Grèce propre. Si, comme on le prétend, elle eût été ravagée à l'époque de Cambyse, elle aurait eu, certes, le temps de se refaire, pendant les soixante années de tranquillité, qui vont de l'avènement de Darius à la révolte d'Inaros. Comment croire que, sans profiter de cette longue accalmie, elle ait attendu jusqu'à la moitié du Ve siècle pour songer à réparer ses ruines? Et voilà pourquoi le désastre, si tant est qu'il y en ait eu un, serait au moins plus vraisemblable au temps de Mégabyze et d'Inaros.

Lorsque, après la défaite de Prosopitis, l'Égypte fut définitivement soumise, une nouvelle période de paix s'ouvrit pour elle, qui devait durer jusqu'à la révolte d'Amyrtée et au rétablissement des Pharaons, et le commerce, assurément, en ressentit les heureux effets. De nouveaux règlements furent-ils institués alors, ou les anciens furent-ils remis en vigueur?

Aucun document connu ne nous permet de rien affirmer à ce sujet. Il semble toutefois que les affaires de la ville grecque se relevèrent peu à peu et que, les conditions générales s'étant améliorées, les négociants purent vivre désormais en sécurité et reprendre confiance dans l'avenir. Tout s'accorde pour montrer que les restaurations, constatées sur le terrain même, auraient coïncidé, à

[1] Voir *Naukratis*, II, p. 60-61.
[2] *Journal of Hellenic Studies*, XXV, p. 109. Hogarth parle de la première moitié du Ve siècle; la défaite de Prosopitis étant de 454, la réfection des temples a pu s'effectuer dans les années qui suivirent. Dans les ruines de l'Hellénion on a trouvé, en assez grande quantité, des tessons de vases à figures noires et à figures rouges, d'époques diverses. Seuls les fragments de vases du style sévère y étaient fort rares; et l'on comprend de reste que pendant la période où ils ont été fabriqués, le commerce athénien de la poterie peinte ait été interrompu pour un temps.

quelques années près, avec le rétablissement de l'ordre sous le gouvernement des satrapes. Elles manifestent, chez les Naucratites, toute une série d'efforts pour donner à leur cité un nouveau lustre; elles supposent que leur situation était redevenue meilleure, puisqu'ils se trouvent maintenant assez riches pour mener à bien de coûteuses entreprises. Ils sont en état de convoyer des marbres, de les faire travailler à l'imitation des édifices grecs contemporains; et, sans modifier sensiblement les plans ni les dimensions de leurs temples, ils les rebâtissent, en les revêtant cette fois d'une ornementation plus brillante. Aussi bien la colonie, même privée de son monopole d'autrefois, n'en demeurait pas moins un centre universellement connu, beaucoup plus peuplé et plus consistant que les petites communautés helléniques, dispersées ici et là par la vallée du Nil. Lorsque Hérodote la visita, elle avait toujours ses autels et ses temples, son administration de l'*ἐμπόριον*, avec des *προστάται*, désignés par les neuf villes fondatrices de l'Hellénion; et l'historien ajoute que d'autres encore avaient part à ce sanctuaire commun, sans pourtant y avoir droit[1].

C'était à Naucratis, et là seulement, que les Grecs séjournant en Égypte pouvaient assister à des cérémonies de leur culte, puisque nulle part ailleurs dans la contrée on ne signale l'existence de temples consacrés aux dieux hellènes. Là aussi ils étaient sûrs de retrouver, au moins dans le quartier du Nord, les habitudes de leur pays, tout un peuple parlant leur langue; des ateliers organisés, dirigés par des compatriotes, qui pouvaient fournir à tous leurs besoins, et réparer les avaries survenues à leurs vaisseaux; des interprètes, toujours prêts à servir d'intermédiaires pour la conclusion de leurs marchés. Nulle autre localité de l'Égypte ne pouvait offrir aux trafiquants de pareils avantages. On ne saurait s'étonner que, l'état de désordre ayant cessé, ils aient repris en grand nombre le chemin de Naucratis, et que ses habitants se soient flattés de voir recommencer pour eux une ère de prospérité commerciale, de spéculations fructueuses.

Mais cette situation favorable ne devait pas durer très longtemps. Lorsque éclata la guerre du Péloponèse (431), lorsque les hostilités furent ouvertement déclarées entre Sparte et les Péloponésiens d'une part, de l'autre Athènes et la ligue de Délos, les luttes fratricides, qui allaient épuiser les forces de l'Hellade, se propagèrent au loin à travers les îles de l'Égée et jusqu'aux côtes de l'Asie. Ainsi les villes qui avaient des comptoirs à Naucratis se trouvèrent mêlées, d'une manière plus ou moins directe, aux conflits qui désolaient la Grèce continentale, et elles en éprouvèrent les funestes effets.

[1] Hérodote, II, 178.

Parmi les cités helléniques qui possédaient à Naucratis les établissements les plus importants, figurent celles qu'Hérodote a énumérées comme ayant là des temples leur appartenant en propre, en premier lieu, les neuf qui avaient bâti en commun l'Hellénion, et auxquelles était réservé le droit d'instituer les préposés aux affaires commerciales; quatre Ioniennes : Chios, Téos, Phocée et Clazomène; quatre Doriennes : Rhodes, Cnide, Halicarnasse et Phasélis; enfin l'Éolienne Mytilène. D'autres villes avaient érigé, à part, des sanctuaires aux divinités principales de leurs métropoles, Égine à Zeus, Samos à Hêra et Milet à Apollon.

Toutes furent éprouvées plus ou moins gravement dans les luttes sanglantes qui remplirent la seconde moitié du ve siècle : car la rivalité des Athéniens et des Spartiates, qui se disputaient l'hégémonie, eut pour les colonies grecques de l'Asie Mineure et des îles des conséquences souvent désastreuses. Dans chacune d'elles, deux factions ennemies, les démocrates, partisans d'Athènes, et les oligarques, alliés des Péloponésiens, se combattant sans relâche et triomphant tour à tour, ne cessèrent de compromettre la prospérité, l'existence même de leurs cités, victimes de ces dissensions intestines, exposées continuellement aux représailles du parti vainqueur.

Déjà en 440 Samos, en guerre avec Milet pour le territoire de Priène, avait osé braver l'autorité d'Athènes et refuser son arbitrage; elle en avait été terriblement punie. Malgré le secours que lui procura le satrape de Sardes, Pissuthnès, Périclès avait, en neuf mois, battu les Samiens sur mer, forcé la ville à capituler, puis à livrer ses vaisseaux, à raser ses murs et à rembourser les frais de la campagne[1]. Durant la guerre du Péloponèse, le peuple ayant réussi à établir la constitution démocratique, l'île demeura fidèle aux Athéniens, et elle fut longtemps le quartier général de leur armée et de leurs escadres[2]. Après Ægos-Potamos, Lysandre vint l'assiéger avec une division de sa flotte, tandis que le reste bloquait le Pirée. La place fut prise, et, selon Plutarque, tous les habitants furent chassés[3]. Xénophon assure que les hommes libres purent sortir, mais en livrant tout ce qu'ils possédaient, et en n'emportant qu'un seul vêtement[4]. Reconquise plus tard par Timothée, troublée, on le voit, par les guerres extérieures et par les querelles des factions, Samos avait, en somme, perdu de bonne heure son indépendance, et sa prospérité commerciale dut être considérablement diminuée.

[1] Thucydide, I, 116-117. — [2] Idem, VIII, 21. — [3] Plutarque, *Lysandre*, 19. — [4] Xénophon, *Helléniques*, II, chap. iii, § 6.

Égine avait eu autrefois la plus puissante marine de la Grèce, et elle prétendit longtemps disputer aux Athéniens l'empire de la mer. Pendant leur expédition en Égypte, elle s'était liguée contre eux avec Corinthe et Épidaure. Assiégée en 455, elle avait été réduite à livrer ses navires, à détruire ses fortifications et à payer un tribut annuel. Au début de la guerre du Péloponèse, Athènes avait résolu de faire disparaître enfin cette paille dans l'œil du Pirée. Les Éginètes furent expulsés de leur île, forcés de se retirer sur la côte de Cynurie, à Thyréa, et leurs terres furent distribuées à des citoyens athéniens[1]. En 425, Thyréa elle-même était prise par Nicias, et les habitants condamnés par le peuple à être mis à mort, à cause de leur inimitié invétérée[2]. Ceux qui avaient échappé au massacre et ceux qui s'étaient dispersés dans les diverses parties de la Grèce ne devaient rentrer dans leur patrie insulaire qu'après la prise d'Athènes par Lysandre (404). Au milieu de toutes ces péripéties, quelques fugitifs s'en allèrent peut-être chercher asile jusqu'en Égypte; mais les affaires des Éginètes de Naucratis n'en furent certainement pas améliorées.

Milet, elle aussi, avait eu à subir de rudes assauts. Détruite par les Perses au commencement du ve siècle, elle s'était relevée de ses ruines; mais son importance n'était plus la même qu'au temps où elle fondait les colonies du Pont et le *τεῖχος* du Delta, où elle s'établissait, avant toutes les autres, sur l'emplacement de Naucratis. Détachée de la ligue de Délos après les désastres de Sicile, elle avait été assiégée par les Athéniens, qui venaient de remporter des avantages dans ses eaux[3]. Puis elle avait vu son golfe devenir la principale base navale des flottes péloponésiennes sous Mindaros et sous Callicratidas, jusqu'au jour où Lysandre, ayant fait triompher, chez elle comme partout, l'oligarchie, et craignant à un moment de voir les partis se réconcilier entre eux, suscita dans ses murs une tuerie sanglante, afin de faire maison nette[4].

Parmi tant de vicissitudes diverses, de crises intérieures, de revers de fortune, il est impossible que ses industries de luxe, que son commerce extérieur n'aient pas été cruellement atteints.

Des quatre villes ioniennes de l'Hellénion, Chios, la plus florissante, était restée l'alliée d'Athènes jusqu'à l'expédition de Sicile, et le poète Eupolis, dans la comédie des *Villes* (*Πόλεις*), célébrait son zèle à «envoyer des vaisseaux de guerre et des hommes lorsqu'il en faut[5]». Mais, travaillée alors par les intrigues d'Alcibiade et de Chalcideus, elle avait renoncé à l'alliance d'Athènes et

[1] Thucydide, II, 27. — [2] Idem, IV, 56-57. — [3] Idem, VIII, 25, 26. — [4] Plutarque, *Lysandre*, 19. — [5] *Fragm. Poetar. comicor.* (éd. Didot), p. 180, § XIV, 2.

passé résolument au parti des Lacédémoniens[1]. Téos, Clazomène suivirent son exemple[2], et, dès lors, elles se trouvèrent impliquées dans les redoutables conflits que cette défection ne devait cesser de provoquer. Clazomène fut prise par les Athéniens, puis pillée par le navarque spartiate Astyochos[3]. Les Téiens renversèrent eux-mêmes la partie de leur muraille élevée par les Athéniens du côté qui regarde le continent, et bientôt Tissapherne démolit ce qui restait de leur mur d'enceinte[4]. Quant à Chios, elle vit sa riche campagne, qui n'avait pas souffert depuis les guerres médiques, ravagée par l'armée athénienne[5]. Engagée à présent dans la politique antinationale, inaugurée par Alcibiade et les Spartiates[6], elle fut, comme les autres, soumise à tous les caprices de la fortune[7].

Phocée, autrefois si entreprenante et si hardie, n'était plus que l'ombre d'elle-même, depuis que, par patriotisme, la majorité de ses citoyens l'avait quittée au temps de Cyrus et d'Harpagos[8]. Pendant la grande révolte de l'Ionie, elle ne pouvait mettre en ligne que trois vaisseaux[9]; et, malgré toute son énergie, leur chef Dionysios, placé à la tête de la flotte hellénique, ne parvenait pas à conjurer le désastre de Ladé. Dépeuplée par l'émigration de ses habitants[10], Phocée vivait surtout maintenant dans ses colonies d'outre-mer. Dans la 20e année de la guerre nous la voyons occupée par le navarque lacédémonien Astyochos; elle n'en fut pas moins pillée par ses troupes, ainsi que Cymé et les îles voisines[11].

Le commerce des cités doriennes avait apparemment moins souffert; du moins, leurs relations avec l'Égypte avaient pu être entretenues avec moins de désavantage. Tributaire de la Ligue maritime, Rhodes amenait encore des

[1] Thucydide, VIII, 14.
[2] Idem, VIII, 16.
[3] Idem, VIII, 23, 31.
[4] Idem, VIII, 16, 20.
[5] Idem, VIII, 24.
[6] Voir les termes des traités honteux conclus avec le Grand Roi par l'entremise de Tissapherne (Thucydide, VIII, 18, 37, 58).
[7] Thucydide, VIII, *passim*.
[8] Hérodote, I, 164.
[9] Idem, VI, 8; 11.
[10] On peut lire, dans Hérodote (I, 164-167), le récit des pérégrinations accomplies par ceux des Phocéens qui avaient quitté leur ville pour éviter de se soumettre à Harpagos, le lieutenant de Cyrus. Cf. Sartiaux, *De la nouvelle à l'ancienne Phocée* (*Comptes rendus de l'Acad. des Inscr.*, 1914, p. 6 et suiv.).
[11] Thucydide, VIII, 31.

secours aux Athéniens pendant l'expédition de Sicile, pour combattre les Doriens de Syracuse[1]. Mais, surprise par les Spartiates, dans la 20[e] année de la guerre, grâce à la complicité des oligarques[2], elle était ravagée par Alcibiade après son retour à Athènes[3], et bientôt reconquise par Lysandre, qui augmenta sa propre flotte de tous les bâtiments que les villes rhodiennes pouvaient lui fournir[4]. Toutefois, la position de la grande île, vers le bas de la mer Égée, lui permettait quand même de communiquer avec la côte d'Afrique : car la mer, s'ouvrant librement au midi, rendait plus facile le trafic de Lindos et de Camiros avec le Delta et Naucratis.

Située plus au nord, à l'extrémité d'une longue presqu'île du continent asiatique, Cnide, que Tissapherne avait amenée aussi à se révolter, vit se livrer, dans ses eaux, plusieurs combats, où l'avantage resta tantôt à l'un tantôt à l'autre des deux partis[5]. Elle paraît néanmoins être restée en rapport avec l'Égypte : ainsi, lorsque le Lacédémonien Hippocratès vient pour l'occuper, une moitié de la flotte est placée en observation au promontoire voisin de Triopion, pour enlever des vaisseaux de transport, qui devaient arriver des bouches du Nil[6]. Cnide est alors, pour un temps, le point de concentration des Péloponésiens, et c'est de là que partait Astyochos pour surprendre l'escadre athénienne de Charminos[7].

Halicarnasse paraît avoir été, moins que les autres villes ses voisines, mêlée aux luttes qui désolèrent la côte d'Asie Mineure. Cependant, après la défaite de Charminos, c'est là que se réfugie une partie des navires athéniens[8]; et plus tard, lorsque Alcibiade, cherchant à reconstituer les forces de sa patrie, levait partout des contributions, il tira de grosses sommes de ses habitants[9].

Quant à Phasélis, reléguée sur la côte de Lycie comme une dernière vigie du monde grec, elle se trouvait, heureusement pour elle, un peu en dehors du champ ordinaire des hostilités. Tour à tour, Alcibiade, puis le Spartiate Hippo-

(1) Thucydide, VII, 57.
(2) Idem, VIII, 44.
(3) Diodore, XIII, 69.
(4) Idem, XIII, 70.
(5) Thucydide, VIII, 35. Le texte porte : *ἡ δ' ἀφεστήκει ἤδη ἀπὸ Τισσαφέρνους*, mais la plupart des commentateurs remplacent, avec une grande vraisemblance, *ἀπὸ* par *ὑπό*.
(6) Ces vaisseaux de transport devaient seulement faire escale à Triopion, pour être dirigés ensuite soit vers Athènes, soit vers l'armée de Samos.
(7) Thucydide, VIII, 41-43.
(8) Idem, VIII, 42.
(9) Idem, VIII, 108.

cratès, s'y rendent pour surveiller les mouvements de la flotte phénicienne, que Tissapherne promet toujours, mais vainement, de joindre à celle des Lacédémoniens[1].

De toutes les cités de l'Hellénion naucratite, aucune peut-être n'eut à subir de plus terribles bouleversements que l'éolienne Mytilène. Dans la 4[e] année de la guerre du Péloponèse, Lesbos tout entière, à l'exception de Méthymne, s'était révoltée contre Athènes; les Péloponésiens n'avaient pas tardé à la recevoir dans leur alliance[2], et les chefs de la rébellion forçaient les habitants de se concentrer dans Mytilène, la cité la plus importante de l'île[3]. A la première nouvelle de la révolte, les Athéniens envoyèrent une flotte, qui bloqua les ports, et une armée qui établit des camps retranchés de chaque côté de la ville. Cernée ainsi par terre et par mer, abandonnée par ses alliés, et divisée contre elle-même, elle fut bientôt forcée de traiter, et de se remettre à la merci du vainqueur[4]. Excité par le démagogue Cléon, le peuple d'Athènes décréta d'abord que tous les Mytiléniens, sans distinction de partis, seraient passés au fil de l'épée[5]. Le lendemain, par bonheur, Diodotos l'ayant fait revenir à des sentiments plus humains, on expédiait en grande hâte un navire, qui arriva à temps pour empêcher l'exécution du premier décret. Néanmoins, les mille citoyens envoyés à Athènes par Pachès, après la prise de la ville, furent impitoyablement mis à mort. Le territoire de l'île fut partagé en trois mille lots, le dixième étant attribué aux dieux, le reste distribué à des colons athéniens[6].

Après les défaites de Sicile, Lesbos (en même temps qu'Érythræ, Chios, etc.) trahit de nouveau la cause d'Athènes pour passer à la ligue péloponésienne, soutenue alors, grâce à Tissapherne, par les subsides du Grand Roi[7]. Cependant les Athéniens, maîtres de Samos, reprennent Mytilène et Clazomène[8]. Mais plus tard Callicratidas ayant surpris la garnison athénienne de Méthymne, Conon est bloqué par lui dans le port de Mytilène[9]. Après la bataille d'Ægos-Potamos, Lesbos est gouvernée par un harmoste lacédémonien, puis reconquise

(1) Thucydide, VIII, 88, 99, 108.
(2) Idem, III, 2-15.
(3) Dans les temps modernes, le nom de cette ville est devenu celui de l'île tout entière, et a remplacé celui de Lesbos.
(4) Thucydide, III, 28.
(5) Idem, III, 36 et suiv.
(6) Idem, III, 49-50.
(7) Idem, VIII, 22.
(8) Idem, VIII, 23.
(9) Xénophon, *Helléniques*, I, chap. vi, § 15 et suiv.

par Thrasybule[1]; et lorsque se reforme une nouvelle confédération maritime, Mytilène y entre[2], ainsi que Clazomène, Chios, Byzance et Rhodes.

Ainsi ballottées entre les partis adverses, conquises et reconquises tour à tour, mêlées sans cesse à des luttes, dont elles étaient souvent le théâtre et l'enjeu, on sent assez quelle devait être, pour ces malheureuses villes, l'insécurité de leur commerce, combien peu assurés et souvent interrompus devaient être leurs rapports avec les colonies lointaines. Que, pendant cette longue période de la guerre du Péloponèse, la prospérité de la colonie gréco-égyptienne ait subi un temps d'arrêt, que les affaires de ses négociants aient notablement baissé, les relations qu'ils pouvaient entretenir avec leurs métropoles étant plus difficiles, et, partant, plus rares, c'était là, semble-t-il, une conséquence naturelle et forcée des événements que nous avons brièvement rappelés.

*
* *

En l'absence de documents écrits pouvant éclairer l'histoire de Naucratis, le témoignage le plus probant est celui des vases, dont on a retrouvé sur le site de très nombreux fragments. M. Hugo Prinz les a examinés en détail, s'attachant à en déterminer la provenance, à en préciser, autant que possible, la date[3]. Aussi bien les inductions qu'il a tirées de cette étude approfondie s'accordent-elles généralement avec les données historiques et avec les conclusions suggérées par les fouilles des savants anglais.

Les vases du VIIe et du VIe siècle proviennent du temple d'Apollon et confirment l'existence d'une factorerie milésienne sous le règne de Psammétique Ier. Pour cette première période de l'existence de Naucratis, on trouve également de nombreux vases importés de Samos, de Clazomène, de Lesbos, et d'autres fabriques inconnues, ioniennes et éoliennes; plusieurs de Cyrène, un seul de Mélos, beaucoup de protocorinthiens (fabriqués probablement à Sicyone) et de corinthiens, convoyés par les Éginètes, qui, seuls des peuples de la Grèce propre, entrèrent de bonne heure en relations avec l'Égypte et eurent à Naucratis une factorerie et un temple[4]. Sans doute aussi par l'intermédiaire des Éginètes

[1] Xénophon, *Helléniques*, IV, chap. VIII, § 28.

[2] *C. I. Att.*, II, n° 18 (année 378).

[3] Voir Hugo Prinz, dans *Klio*, 1908, 7e fasc., *Funde aus Naukratis*, et tirage à part Leipzig, 1908, p. 14-108.

[4] M. Perrot (*Histoire de l'Art*, IX, p. 390 et suiv.) ne croit pas, comme H. Prinz, que les vases trouvés à Naucratis aient été ainsi importés en grande quantité, et qu'il soit possible de distinguer la poterie importée de celle qui est le produit de l'industrie locale. Beaucoup de potiers naucratites avaient appris leur métier dans quelqu'une des villes grecques représentées à Naucratis, et ils auraient introduit dans les fabriques de la colonie d'Égypte les modes des métropoles dont ils étaient originaires. Ainsi la poterie naucratite serait comme une projection, une contre-épreuve de la céramique hellénique.

M. Perrot divise simplement les vases de Naucratis en deux groupes : 1° le plus ancien, avec décor sans figures humaines et défilés d'animaux; pas de lignes incisées, le pinceau seulement; 2° la pointe et le pinceau employés concurremment : thèmes variés, couleurs plus vives (2e moitié du VIe siècle et commencement du Ve). — Voir aussi l'article de A. J. Reinach, *Journal des Savants*, 1909, p. 354-363.

arrivèrent un peu plus tard les premiers vases attiques, trouvés à Naucratis, comme ceux qui portent les noms d'Ergotimos, d'Eucheiros, de Sondros, puis de Nicosthène, le plus fécond des céramistes pour l'époque de transition du style à figures noires au style à figures rouges.

Grâce au perfectionnement continu de la technique et aussi au développement économique d'Athènes depuis Solon, ses potiers réussissent bientôt à conquérir tous les marchés; le succès, et, par suite, l'importance des manufactures ioniennes, éoliennes et corinthiennes diminuent de jour en jour; et, lorsque la peinture à figures rouges remplace définitivement celle des vases à figures noires, aucun centre de production ne peut plus entrer en concurrence avec la céramique athénienne. Nous l'avons vu, les vases à figures rouges de la première période (style sévère) font presque entièrement défaut à Naucratis, et, comme l'a remarqué Miss Lorimer, cette lacune indique, pour la seconde moitié du VIe siècle, une interruption dans les relations commerciales entre Athènes et Naucratis[1]; peut-être serait-il plus exact de dire : entre Égine et Naucratis. Par contre, les vases à figures rouges, de date plus récente, ont été relevés en très grand nombre; et l'on ne saurait s'en étonner, dès qu'on se rappelle les envois de blé au Pirée par des dynastes égyptiens, puis les secours octroyés par les Athéniens aux révoltés du Delta.

D'autre part, des vases sans ornements, que leur bas prix mettait à la portée des pauvres, venaient de Milet, de Samos, de Cnide, et Prinz suppose, non sans raison, qu'ils pouvaient être consacrés dans les temples par des matelots, désireux de témoigner leur reconnaissance aux dieux après une longue traversée[2].

Mais les plus intéressants de tous sont peut-être les vases fabriqués sur place, aussi nombreux à eux seuls que ceux qui proviennent des importations ioniennes et éoliennes. Distingués de tous les autres par la couleur (blanche ou crémeuse)

[1] *Journal of Hellenic Studies*, XXV, p. 122. Miss Lorimer attribue cette interruption à l'invasion perse.

[2] H. Prinz, *op. cit.*, tirage à part, p. 84.

de la terre et par celle de la couverte, ils tiennent, pour le style de la décoration, à la fois des milésiens et des éoliens. La production a dû commencer au temps où la ville avait perdu son caractère primitif de simple factorerie milésienne et s'était déjà développée assez pour donner naissance à des industries locales. L'origine de ces vases est prouvée par le grand nombre des inscriptions dédicatoires peintes avant la cuisson, celles qui ont été seulement incisées présentant d'ailleurs les mêmes caractères spécifiques, pour le dialecte comme pour l'alphabet. Elles ont été pour la plupart rédigées dans la première moitié du VIe siècle. Quant au mélange des styles, milésien et éolien, il s'explique assez de lui-même, en une ville où se rencontraient des hommes venus de toutes les cités grecques, dont Hérodote nous a transmis la liste.

Il importe de constater que les plus anciens exemplaires de cette industrie proprement naucratite[1] manquent à l'Hellénion : c'est là une preuve nouvelle que le vaste téménos consacré à l'ensemble des dieux grecs (*Θεοῖς Ἑλληνίοις*) est de date plus récente que celui de l'Apollon Milésien, et probablement que d'autres sanctuaires individuels; ainsi tout concourt à démontrer qu'il n'en faut pas faire remonter la fondation plus haut que l'avènement d'Amasis.

Cette céramique, dont la fabrication sur place aurait commencé vers l'an 600 environ, se développa très vite, assez pour faire aux importations de l'extérieur une sérieuse concurrence[2]. Si l'on en croit C. Smith, elle aurait cessé plus ou moins complètement après l'invasion perse; dans la première collection, formée en 1885, il ne reconnaissait, en effet, que trois fragments qui pussent être rapportés à une date plus basse (450), encore seraient-ils plus probablement de travail athénien[3].

Cette opinion semble bien difficile à admettre. Sans doute, dans cette colonie lointaine, isolée au milieu d'une contrée étrangère, les procédés traditionnels ont pu se conserver plus longtemps qu'ailleurs. La technique, le système décoratif n'ayant pas subi de variations notables, on peut admettre que les tessons mis au jour doivent se répartir sur une période sensiblement plus longue. Et cette conjecture paraît très vraisemblable, quand on considère non seulement le nombre énorme des fragments trouvés sur le site, mais aussi la quantité des vases de ce style découverts en tant de points divers sur les côtes méditerranéennes. Si la manufacture avait cessé aussi tôt qu'on veut le dire, il faudrait supposer, pendant la courte durée de son existence, une intensité de production vraiment extraordinaire. En tout cas, la diversité, l'éloignement même des contrées, où l'on a retrouvé les produits de cette céramique, montrent assez quelle importance et quelle extension avaient su donner à leur industrie les potiers grecs des bords du Nil : car il s'est rencontré de leurs ouvrages à peu près dans toutes les villes de la Grèce asiatique et insulaire, en Étrurie et jusque dans les colonies du Pont-Euxin. Il est vrai, la supériorité artistique des vases athéniens l'emporta aisément sur l'archaïsme bientôt démodé des produits locaux, et les artisans de Naucratis s'essayèrent peut-être à en reproduire les formes élégantes, à en imiter le décor. Quoi qu'il en soit, si leur activité a pu faiblir pendant les périodes difficiles, on a peine à croire que des revers subits l'aient aussi totalement anéantie.

[1] Prinz (*op. cit.*, p. 87-99) subdivise cette poterie de fabrication locale en quatre groupes distincts, y comprenant celui que E. A. Gardner avait mis à part et désigné par le nom de *Eye-bowl-type* (voir *Naukratis*, II, p. 41).

[2] H. Prinz, *ibid.*, p. 98.

[3] *Naukratis*, I, p. 52.

Des considérations analogues pourraient s'appliquer, en partie au moins, à la fabrication des faïences naucratites. La manufacture où elles étaient travaillées était certainement située non loin du temple d'Aphrodite, au sud-ouest de la ville, c'est-à-dire vers le quartier resté de tout temps égyptien.

De fait, la pratique des ateliers, les modèles employés, les principes, les motifs de la décoration, sont empruntés presque tous à l'Égypte. Aussi a-t-on pu se demander s'il était possible d'attribuer à des Grecs les ouvrages très divers, élaborés par cette industrie incontestablement naucratite[1]. Ce sont d'abord des scarabées ou des scarabéoïdes, d'une pâte sablonneuse très friable, revêtue d'une glaçure généralement bleue ou verte[2]. Le scarabée est, on le sait, un type foncièrement égyptien; il sert à exprimer l'idée d'existence ou plus exactement du «devenir». Enrichi le plus souvent par les artistes de représentations et d'inscriptions très variées, il était utilisé d'ordinaire pour servir soit d'amulettes à signification religieuse, soit de chatons de bagues, portant des cartouches royaux, de pieuses devises, ou parfois de simples noms propres. Avec ces scarabées on a recueilli près de 700 moules ayant servi à les modeler.

Mais la fabrique en question livrait au commerce bien d'autres objets : des têtes, des ampoules (*pilgrim-bottles*), des yeux mystiques (*oudjas*), des animaux, etc. Beaucoup de ces petits ouvrages rappellent encore de très près l'inspiration et la manière égyptiennes. Mais certains d'entre eux, comme les joueurs de lyre

[1] *Naukratis*, I, p. 37.

[2] On sait que les Égyptiens appliquaient aussi cette glaçure sur la pierre. Il en a été de même à Naucratis.

ou de flûte[1], ou le dauphin de Camiros, qui porte le nom de Pythès[2], s'en éloignent assez pour qu'on soit obligé de les rapporter à des ouvriers d'une autre race. L'hypothèse de M. Edgar[3], d'après laquelle cette manufacture aurait été exploitée par des Phéniciens, n'est pas soutenable, la présence de ces étrangers à Naucratis n'ayant laissé que des traces insignifiantes.

Peut-être, avant l'arrivée des Milésiens, une fabrique d'amulettes existait-elle déjà dans la bourgade égyptienne, à côté de laquelle ils vinrent s'établir. Les Hellènes devenant bientôt plus nombreux, et leur influence grandissant de jour en jour, ils purent en devenir peu à peu les maîtres. Seulement, ils avaient là tout à apprendre, et ils durent se mettre à l'école des artisans du pays, puisqu'il s'agissait de reproduire des modèles égyptiens, des formules hiéroglyphiques, dont ils ne comprenaient pas le sens. A côté d'eux, des indigènes continuèrent sans doute de travailler, au moins pour un temps, et cette collaboration nécessaire expliquerait assez le caractère mixte des objets de terre ou de pierre vernissée, sortis en si grand nombre des ateliers de Naucratis. Au reste, les erreurs d'écriture ou d'interprétation des symboles ne suffiraient pas à prouver que les ouvrages, où on les constate, sont nécessairement de travail grec : car il arrive assez souvent que des scarabées, d'origine égyptienne authentique, présentent des défauts analogues.

Que cette fabrication ait pris de très bonne heure une réelle importance, le fait est plus que probable, et les cartouches de Psammétique Ier, de Psammétique II, d'Apriès, sont, à cet égard, une indication, mais non une preuve : car des cartouches de Pharaons ont été bien souvent reproduits, à toutes les époques, soit à cause de leur renommée, soit parce que leur nom formait une phrase d'heureux présage. De ce que celui d'Amasis n'a pas paru dans les fouilles de Naucratis, on a prétendu induire que, sous son règne, la manufacture de faïence avait déjà cessé d'exister. Mais celui de Néchao manque également, et il n'est pas douteux qu'elle fonctionnait sous ce prince, comme sous son prédécesseur Psammétique Ier et sous son successeur Psammétique II. De même que les vases naucratites, les terres vernissées gréco-égyptiennes ont été répandues par le commerce d'une extrémité à l'autre de la Méditerranée, depuis les côtes égéennes jusqu'en Étrurie et en Gaule; partout où des fouilles méthodiques ont été entreprises, elles apparaissent si nombreuses qu'une telle diffusion suppose, pour les ateliers qui les ont produites, à la fois une activité intense et une existence

(1) Voir *Naukratis*, I, pl. II, 7, 12, 13.
(2) Voir Perrot, *Histoire de l'Art*, III, pl. V.
(3) *Journal of Hellenic Studies*, XXV, p. 135.

longtemps prolongée. Il semble avéré, d'après les dernières fouilles, que Naucratis fournit, jusqu'aux temps ptolémaïques, de ces faïences d'imitation égyptienne. En somme, rien ne démontre que cette industrie ait subi, à l'époque perse, une interruption absolue. Si l'invasion étrangère a eu pour conséquence de la rendre, pour un temps, moins active, il est probable que l'éclipse ne fut pas de longue durée; les affaires ayant repris, elle continua à vivre, reproduisant toujours à peu près les mêmes motifs, exportant au loin ces amulettes, ces aryballes, si recherchés dans tout le monde ancien, et qui offraient ainsi aux trafiquants un débit assuré et grandement rémunérateur.

Pour ce qui est de la métallurgie, nous sommes assez peu renseignés. La plupart des outils en fer auraient été exhumés par des Arabes opérant pour leur compte et travaillant, dit-on, à une grande profondeur[1]. La présence de scories abondantes et d'une certaine quantité de fer spéculaire prouverait seulement qu'ils ont été faits sur place. Pour le cuivre également, la présence de nombreuses scories, répandues sur un assez large espace, témoignerait dans le même sens. Mais sur l'époque à laquelle ont pu cesser ces industries, les fouilles n'ont procuré aucunes données certaines. Enfin, la bijouterie et la joaillerie n'ont rien donné de plus ancien que le Ier siècle de notre ère[2].

Quant au témoignage des monnaies, il semble à priori qu'il ne saurait être bien concluant. Les Égyptiens avaient toujours pratiqué surtout le trafic par échange; l'argent même, lorsqu'il était donné en payement, l'était sous forme d'anneaux ou, plus exactement, de lamelles repliées, dont le poids, qu'on évaluait en *outens*, pouvait être déterminé à la balance[3].

L'usage de la monnaie, — qu'elle ait été inventée en Lydie, ou bien par le tyran d'Argos, Phidon[4], — paraît dater du VIIe siècle environ, c'est-à-dire coïncider presque avec les premiers établissements des Grecs en Égypte. Il s'était répandu promptement dans les cités de la Grèce propre et dans celles de la côte d'Asie Mineure, qui, même sous la domination perse, continuèrent souvent à jouir du droit de monnayage. Malgré cela, dans les premiers temps de la colonisation naucratite, les marchés durent être conclus de préférence conformément

(1) *Naukratis*, I, p. 39.
(2) *Naukratis*, I, p. 43.
(3) Voir Chabas, *Recherches sur les poids, mesures et monnaies des anciens Égyptiens*, Paris, 1876. [hieroglyphs], [hieroglyphs]. La véritable lecture du mot, qu'on lisait *outen*, est *ṭbn*, *ṭabnou* [hieroglyphs] (voir Spiegelberg, *Proceedings* de la Soc. d'Archéol. bibl., XV, p. 315).
(4) Voir F. Lenormant, *La monnaie dans l'antiquité*, I, p. 125-136.

aux habitudes du pays. Mais peu à peu, à mesure que s'augmentait le nombre des étrangers, les transactions se multipliant, les Égyptiens eux-mêmes furent amenés à reconnaître combien elles étaient facilitées par l'emploi de pièces de métal d'une valeur exactement déterminée. Dès lors, elles furent d'usage courant et devinrent bientôt nécessaires aux trafiquants des deux nations. Pour que, sous Darius Ier, le satrape Aryandès ait entrepris de battre monnaie en Égypte, il faut que l'utilité de cette mesure fût généralement reconnue et que les coutumes locales n'en fussent pas par trop choquées. Au reste, l'essai fut, dit-on, malheureux, et dès qu'il fut arrivé au bord du Nil, le Grand Roi s'empressa, nous l'avons vu, de supprimer cette concurrence faite à ses dariques.

Les plus anciennes monnaies employées à Naucratis ont été évidemment celles des villes d'Asie Mineure, qui les premières y avaient envoyé des colons et fondé des factoreries. Ensuite, lorsque les relations avec la Grèce devinrent de plus en plus fréquentes, comme la suprématie maritime d'Athènes s'était étendue sur toutes les contrées égéennes, ses tétradrachmes eurent cours sur tous les marchés. En échange des céréales expédiées au Pirée, les *chouettes* se répandirent partout dans la vallée du Nil; et l'intercourse ne cessa jamais complètement, malgré les guerres si fréquentes pendant toute la période qui va de Darius Ier à Alexandre. Ces guerres elles-mêmes contribuèrent à rendre populaire l'argent venu de l'Attique[1] : car les Athéniens y prirent une part des plus actives, sous Inaros d'abord, puis avec Chabrias et Iphicrate, sous Tachos et les deux Nectanébo[2].

Les pièces découvertes sur le site de Naucratis s'étagent depuis 500 environ jusqu'aux plus basses époques. Ce sont d'abord 80 tétradrachmes attiques, que M. Barclay Head répartit en trois classes, allant de 500 à 350; puis des spécimens isolés, apportés à M. Petrie par les fellahs du voisinage, et qui auraient été frappés aussi entre 500 et l'époque d'Alexandre : Cyrène, Sidé, Naucratis, Cnide, Rhodes, Phasélis, Érythræ, Cypre[3].

Une trouvaille plus curieuse, parce qu'elle est d'une provenance plus certaine, est celle que fit M. Petrie lui-même dans le quartier ouest de la ville; il s'agit d'un amas de pièces réunies en un seul tas, d'une sorte de trésor, qui aurait été, selon lui, le «stock-in-trade» d'un orfèvre[4]. Il comprenait, outre de petites masses d'argent seulement dégrossies, une collection de quinze pièces, prove-

[1] Cf. Cavaignac, *Étude sur l'histoire financière d'Athènes au ve siècle*, p. 184-187.
[2] Voir Babelon, *Mélanges numismatiques*, 2e série, p. 97 et suiv.
[3] *Naukratis*, I, p. 65-67. Cf. B. Head, *Numismatic Chronicle*, VI, 3e série, p. 11-18.
[4] *Naukratis*, I, p. 64-65.

nant de diverses parties du monde grec, depuis la Cilicie jusqu'à la Sicile, appartenant en général à la fin du vie siècle et surtout à la première moitié du ve. Mallos, la Lycie, Chios, Samos, Égine, Athènes, Cyrène, Syracuse, sont représentés en ce *hoard*, qui paraît avoir été enterré dans quelque danger pressant, et pour le soustraire à la menace d'un pillage probable. L'orfèvre aurait été en plein travail, lorsque survint la catastrophe, qui occasionna l'enfouissement du trésor[1].

Les dates qu'on attribue à la plupart de ces médailles varient entre 520 ou 500 et 450; ces dates sont d'ailleurs simplement approximatives; elles indiquent seulement pour chaque modèle un *terminus ante* ou *post quem*, mais en laissant aux conjectures une marge assez considérable. S'il est vrai qu'aucune des pièces ne soit antérieure à 520 ou 500, il ne saurait être question de Cambyse et de la première conquête perse. D'autre part, on remarquera qu'elles seraient presque toutes antérieures à la révolte d'Inaros, qui a duré de 459 à 454. C'est donc à un moment quelconque de cette période de six années que se serait produit l'événement qui a décidé le possesseur du trésor à le mettre en lieu de sûreté. Ce n'est là sans doute qu'une simple hypothèse, mais qui s'accorderait bien avec ce que nous avons constaté précédemment, à propos de la reconstruction des temples, laquelle aurait eu lieu vers 440, c'est-à-dire quelques années après la soumission d'Inaros et la défaite des Athéniens dans l'île de Prosopitis. Mais, comme l'a fait remarquer M. Maspero[2], à propos de monnaies découvertes près de Memphis, et dont Longpérier attribuait l'enfouissement à la crainte de l'invasion de Cambyse, on trouve aujourd'hui même, chez les orfèvres arabes, des pièces très antérieures au temps où nous vivons. Il a pu en être de même chez notre orfèvre naucratite. Ainsi quand même les dates attribuées aux médailles qu'il travaillait seraient tout à fait certaines, elles ne suffiraient pas à fixer sûrement l'époque de la catastrophe, qu'il crut avoir à redouter.

En résumé, toutes les pièces recueillies soit par les explorateurs, soit par les indigènes, devaient se rencontrer naturellement sur un site où les Grecs ont si longtemps trafiqué; et, des dates qu'on leur prête, on ne saurait guère tirer une

[1] Mallos de Cilicie, vers 520-485; Lycie, vers 450; Chios, vers 500; Samos, vers 494-439; Égine, 480-456; Athènes, 500-430; Cyrène, 500-450; Syracuse, 500-480. Une seule pièce (samienne) aurait été frappée, d'après Gardner, entre 439 et 430 (?).
Cf. une trouvaille analogue, faite en 1860, près de Memphis (Longpérier, *Œuvres*, II, p. 524-526; Mariette, *Monuments divers*, pl. 32, p. 8-9). Pour d'autres séries de monnaies, découvertes à différentes époques en Égypte, voir J. G. Milne, *Revue archéol.*, 1905, I, p. 257-261; Mavrocordato, *Numismatic Chronicle*, 1908, p. 197-207. — Dressel, *Zeitschr. für Numismatik*, 1899, p. 251-258.
[2] Dans Mariette, *Monuments divers*, loc. laud.

conclusion bien décisive sur le plus ou moins d'activité du commerce naucratite après la soumission de l'Égypte.

Au reste, bien que, lors des deux explorations, les recherches aient été dirigées avec beaucoup de soin et de méthode, certaines parties de l'ancienne ville n'ont pu être fouillées comme elles auraient dû l'être pour donner des résultats définitifs. Le cimetière, par exemple, dont la connaissance exacte et complète aurait servi à résoudre plus d'une question en litige, n'a rien fourni de ce qu'on en pouvait attendre. M. Gardner en avait heureusement déterminé la position; mais la portion qu'il put déblayer ne renfermait que des tombes ptolémaïques ou romaines, le reste se trouvant perdu sous un village arabe, qu'il n'était pas en droit d'exproprier ou de déplacer. Il a été donné sans doute à M. Hogarth et à ses collaborateurs de mettre au jour des quartiers, des restes d'édifices, que leurs prédécesseurs n'avaient pu aborder. Néanmoins, le site n'a pas rendu tout ce qu'il devait contenir. Sur beaucoup de points, le travail des chercheurs de *sebakh* rendait les investigations inutiles ou, pour mieux dire, impossibles, puisqu'ils avaient enlevé les couches successives renfermant des débris antiques, et étaient parvenus jusqu'au sol primitif.

En de telles conditions, il faut se contenter, pour l'époque qui nous occupe, d'hypothèses appuyées sur un assez grand nombre de faits; et ceux-ci tendent à confirmer la supposition, sinon d'une décadence, au moins d'un recul de Naucratis à partir de la fin du VIe siècle. Toujours est-il qu'elle ne se résigna pas sans résistance à cet abaissement graduel, dont elle se sentait menacée. Vers le milieu du Ve siècle, nous l'avons vue restaurer ses sanctuaires. Au IVe, elle fondait une palestre, dont une belle inscription sur marbre blanc nous a conservé la dédicace [1]. Elle eut aussi un sanctuaire d'Athéna, dont nous connaissons, par une inscription sur pierre, un prêtre, Héliodore, qui fut en même temps συγγραφοφύλαξ, et que la cité honora pour sa vertu et pour les services qu'il avait rendus [2]. Hérodote ne mentionne pas ce temple. Aussi bien, les explorateurs anglais n'en ont-ils rencontré aucune trace. Il dut, ce semble, être consacré au temps où le développement du commerce des Athéniens et les secours apportés par leurs armées leur assurèrent, même dans la colonie gréco-égyptienne, une prépondérance reconnue.

(1) *Naukratis*, I, p. 63 et pl. XXX : Κλεαίνετος Ἀρισ7οθέμιος | Μαιάνδριος Σ7ρατωνίδεω | τὴμ πάλαισ7ραν ἀνέθηκαν | Ἀπόλλωνι.

(2) *Naukratis*, I, p. 17; pl. 30, 3 : ἡ πόλις ἡ Ναυκρατιτ[ων. | Ἡλιόδωρον Δωρίωνος φιλο[πατρίδα | τὸν ἱερέα τῆς Ἀθηνᾶς διὰ βίου [καὶ τὸν | συγγραφύλακα, ἀρετῆς καὶ [εὐνοίας | ἕνεκα τῆς εἰς αὐτήν. Du reste, cette inscription est probablement postérieure à l'époque qui fait l'objet de ce chapitre.

De tous ces renseignements, de valeur et d'ordre divers, que nous avons tâché de grouper, nous n'avons pu tirer que des inductions assez vagues, et que, cependant, on trouvera peut-être hasardées. En tout état de cause, ce qui nous paraît ressortir de cet examen impartial, c'est que dans l'ensemble et d'une manière générale, l'importance de Naucratis avait plutôt diminué, pendant que dura la domination persane. En réalité, dans cette longue période, qui va de la conquête de l'Égypte au renouvellement de l'indépendance, il faut, croyons-nous, distinguer plusieurs moments, plusieurs époques. L'invasion, en ouvrant aux Égéens des voies auparavant fermées, dut être, nous l'avons vu, plutôt défavorable aux intérêts de la ville grecque, qu'avait tant favorisée Amasis. Sous Darius, profitant d'une longue paix, elle put commencer à se reprendre. Mais, lors de la révolte d'Inaros, la défaite des Athéniens avait bien pu lui porter un rude coup. L'Égypte une seconde fois soumise, Naucratis semble entrevoir une sorte de renaissance, comme en témoigne la reconstruction des temples. Un peu plus tard, les dissensions intérieures de la Grèce, la guerre du Péloponèse, les révoltes des alliés d'Athènes et les graves conflits auxquels elles donnent lieu, en rendant les mers peu sûres, ont nécessairement paralysé le commerce, et celui de Naucratis n'a pu manquer d'en souffrir. De là cette diminution évidente, que l'on s'accorde à constater dans la production des manufactures. Il est certain, en effet, que les objets de toute sorte, faïences, poteries, etc., fabriqués par les industriels et convoyés par les armateurs naucratites, sont moins nombreux pour cette période que pour les précédentes. La ville a donc subi alors une dépression, que les événements contemporains rendent parfaitement vraisemblable.

DEUXIÈME PARTIE.

L'ÉGYPTE INDÉPENDANTE.

CHAPITRE PREMIER.

RAPPORTS DES GRECS AVEC L'ÉGYPTE

D'AMYRTÉE À NECTANÉBO IER.

Conditions nouvelles. Amyrtée restaure le trône pharaonique. Il règne six ans (XXVIIIe dynastie). — Alliance avec le roi des Arabes. — Cyrus le Jeune contre Artaxerxès II. — Encore un Psammétique. Tamos.

Néphéritès Ier (XXIXe dynastie). Ambassade des Lacédémoniens à Memphis. Le Pharaon envoie du blé, du bois pour construire des trières. Le convoi confisqué à Rhodes. — Hercynion.

Hakoris succède à Néphéritès. Il traite avec les Athéniens. Les Ἐκκλησιάζουσαι et le *Plutus* d'Aristophane. — Évagoras et Hakoris. — Chabrias en Cypre. La paix d'Antalcidas. Évagoras obligé de traiter.

Chabrias en Égypte. Il dirige les travaux de défense. Souvenirs qu'il a laissés dans le Delta. Les mercenaires recrutés par lui. Inscriptions grecques qui les rappellent.

Avènement de Nectanébo Ier. Il suit les conseils de Chabrias. Les bouches du Nil fortifiées. — Rappel de Chabrias. — Iphicrate commande les mercenaires du Grand Roi. — L'armée et la flotte perses à Aké. Pharnabaze. — Les troupes perses pénètrent par la bouche Mendésienne. Défaite des Égyptiens. Hésitations de Pharnabaze, en désaccord avec Iphicrate. — Retraite de l'armée. Iphicrate accusé, remplacé par Timothée. — Fin du règne de Nectanébo Ier.

Ayant essayé de reconnaître, sinon de préciser, ce que put devenir Naucratis pendant la durée de l'époque perse, il nous faut maintenant reprendre la série des faits historiques, raconter les événements, qui vont changer si profondément les conditions d'existence de l'Égypte et modifier la nature de ses rapports avec le monde hellénique. Nous voici arrivés, en effet, à ce qu'on pourrait appeler un tournant de l'histoire. Alors s'ouvre une période nouvelle, de soixante années

environ, pendant laquelle toute la vallée du Nil demeurera affranchie de la servitude, gouvernée par des Pharaons indigènes, luttant avec vigueur et souvent avec succès contre les rois de Perse, qui s'efforceront vainement de la faire rentrer dans l'obéissance. Les Grecs vont être, plus que jamais, intimement mêlés à sa vie; Athènes et Sparte tour à tour lui enverront des généraux, des corps d'armée et des trières, qui, avec elle, prendront part aux mêmes combats, livrés pour la même cause. Trois dynasties nouvelles vont se succéder sur le trône restauré des anciens rois : la première originaire de Saïs et ne comprenant qu'un seul souverain, la seconde issue de Mendès, et la dernière de Sébennytos.

Artaxerxès I[er] mort après quarante ans de règne (464-424), les circonstances allaient offrir bientôt des chances exceptionnellement favorables aux peuples impatients de secouer le joug et de reconquérir leur indépendance perdue. Son seul fils légitime, Xerxès II, régnait quarante-cinq jours seulement, et périssait assassiné par un frère bâtard, Sékydianos[(1)], bientôt supplanté lui-même par un autre de ses frères, Okhos, lequel prit le nom de Darius, dont il se montra peu digne[(2)]. Profitant de sa faiblesse, les satrapes s'isolèrent de plus en plus de l'autorité centrale, soudoyant des mercenaires et guerroyant pour leur compte, tandis que, de son côté, la Grèce se déchirant elle-même et, perdant tout à fait le sentiment national, s'habituait à reconnaître le Grand Roi pour arbitre suprême de ses différends.

L'Égypte avait été tranquille pendant les dernières années d'Artaxerxès. Au gouverneur Sarsamas, institué après la victoire de Mégabyze, succédait Arxanès, un des seigneurs qui avaient contribué à renverser Sékydianos[(3)]. Le pays semble avoir été traité alors avec plus de douceur. Des faveurs étaient octroyées aux temples; on a retrouvé les cartouches de Darius II Nothos à Edfou et jusque dans la Grande-Oasis[(4)]. Mais ces bons procédés ne faisaient oublier ni aux prêtres ni au peuple leur haine vivace contre l'étranger, et il se trouvait toujours des prétendants au titre de « maître de la Double terre ». Les troubles qui agitaient l'empire, les drames qui, à l'instigation de la cruelle Parysatis, ensanglantaient les palais de Suse, avaient leur retentissement jusqu'aux bords du Nil, et le désarroi croissant augmentait l'audace des conspirateurs. Le Syncelle signale,

(1) Ctésias (éd. Didot), § 44 et suiv., p. 54 et suiv. Diodore (XII, 71) le nomme Sogdianos, et Pausanias (VI, 5, § 7) : Sogdios.

(2) Ctésias orthographie le nom : Δαριειαῖος (*ibid.*, p. 55).

(3) Ctésias, *loc. laud.*, p. 55, § 47. Cf. Wiedemann, *Gesch. Ægyptens von Psamm. I*, p. 260.

(4) Dümichen, *Gesch. Ægyptens*, p. 45.

en l'an 2 de ce règne, un soulèvement qui paraît avoir été promptement réprimé[(1)]. Ce serait comme le prélude de la grande rébellion, qui, dans les dernières années de Darius Nothos, allait consommer la séparation définitive, depuis si longtemps attendue.

Tandis que l'Égypte du Sud, découragée et appauvrie par les ravages des anciennes invasions, semblait s'être enfermée dans son isolement, résignée à son sort, c'est le Delta qui va fournir, comme toujours, les champions les plus résolus, les plus fermes défenseurs de la cause nationale. Cette fois encore, les districts septentrionaux, en relations constantes avec les Grecs, travaillés par l'esprit de liberté, que ceux-ci éveillaient partout autour d'eux, seront les premiers à s'insurger pour chasser les étrangers, à proclamer l'autonomie. Des chefs, ils étaient sûrs d'en trouver au premier appel. Il y avait toujours eu par là de petits vassaux mal soumis, se rattachant à tort ou à raison aux anciennes familles régnantes, empressés à saisir la première occasion de révolte, et prétendant restaurer à leur profit la vieille royauté pharaonique. Celui à qui devait revenir enfin cet honneur, ambitionné avant lui par tant d'autres, s'appelait, dit-on, Amyrtée[(2)]. On a voulu l'identifier avec cet Amyrtée que nous avons rencontré sous Artaxerxès I[er], le roi des marais dont parle Thucydide[(3)]. Mais il

(1) Syncelle, p. 256, D.

(2) La forme hiéroglyphique du nom grec Ἀμυρταῖος a été très contestée. On avait cru d'abord le reconnaître dans [hieroglyphs], qui est celui d'un roi de l'époque éthiopienne, puis dans Amen-art-rut, dont le cartouche figure sur un tombeau d'Abd el-Gournah (Wiedemann, *Gesch. Ægyptens von Psamm. I*, p. 272). Les signes qui composent son cartouche dans la *Chronique démotique* ont été transcrits par Révillout [hieroglyphs], par analogie avec la forme démotique du nom de Téos, écrit en hiéroglyphes [hieroglyphs].

Steindorff (*Beiträge zur Assyriologie*, I, p. 352) a montré que l'orthographe hiéroglyphique répondant au grec Ἀμυρταῖος devait être [hieroglyphs]. Hess (*Zeitschr. für ägypt. Sprache*, XXX, p. 120) paraît adopter cette manière de voir. De même Pietschmann (*Zeitschr. für ägypt. Sprache*, XXXI, p. 124), qui rappelle que la liste d'Ératosthène traduit par Ἀμμωνόδοτος le nom estropié Μυρταῖος, que Bunsen proposait déjà de compléter en Ἀμυρταῖος. — Voir, à titre de curiosité, la singulière explication du nom, donnée par Lauth (*Aus Ægypten's Vorzeit*, p. 466-468). Ce serait ce qu'il appelle un Epochalname.

(3) C'était l'opinion de Clinton (*Fasti Hellenici*, p. 48, 85), de Wilkinson (*Manners and Customs*, I, p. 202-203), de Bunsen (*Ægypten's Stelle*, V, 2, p. 414). D'après Révillout (*Revue égyptol.*, II, p. 53-54), Manéthon aurait placé Amyrtée immédiatement avant Néphéritès I[er], sans se préoccuper du temps qui les avait séparés, simplement parce qu'ils représentaient le même parti, celui des Égyptiens révoltés, en opposition à celui des conquérants asiatiques. Au reste, l'auteur ne propose cette explication que comme une simple hypothèse. — Böckh (*Manetho*, p. 362-363), Letronne (*Œuvres*, 1[re] série, I, p. 204-205), Gutschmid (*Beitr. zur Gesch. des alten Orients*, p. 119), Maspero

eût été bien âgé vers la fin du règne de Darius Nothos; et Hérodote, contemporain de son fils Pausiris, assure que ce dernier lui succéda sous la suzeraineté des Perses[1]. Il est plus naturel d'admettre, avec Böckh, qu'il y a eu réellement deux Amyrtées; le second, qui constitue à lui seul la XXVIIIe dynastie, était probablement fils de Pausiris, petit-fils du roi des marais, et il aurait, selon une coutume assez répandue en Égypte comme en Grèce, porté le nom de son grand-père.

La date de son avènement a été l'objet de nombreuses discussions. Les uns le placent en 405/404, d'autres en 415, d'autres enfin en 408[2]. Il n'est pas impossible, croyons-nous, de concilier ces différents systèmes. Évidemment l'entreprise d'Amyrtée ne réussit pas en un jour. Après avoir donné le signal de la révolte, il fut obligé probablement de conquérir son royaume pied à pied, comme l'avaient fait autrefois un Piônkhi, un Psammétique Ier, de guerroyer, avec des succès divers, pour réduire les opposants et chasser les garnisons perses.

Son avènement régulier, enregistré sur les listes des Pharaons, ne compterait que du jour où il fut devenu assez puissant pour être admis dans le canon officiel. Mais auparavant il avait pu tenir la campagne pendant une dizaine d'années, mettre en échec les généraux étrangers, et se faire donner le titre de roi,

(*Hist. anc.*, III, p. 751), distinguent nettement les deux personnages. De même Ed. Meyer, *Geschichte des alten Ægyptens*, p. 394.

[1] Hérodote, III, 15.

[2] Partant de l'année 340, indiquée par l'Africain pour la conquête de l'Égypte par Artaxerxès III Okhos, et ajoutant les 65 ans, que dura, selon Manéthon, l'indépendance du pays, on admettait généralement, depuis Böckh, qu'Amyrtée avait commencé de régner en 405/404, c'est-à-dire vers la fin du règne de Darius II. Cette donnée est contredite par Diodore (XVI, 46), qui place l'expédition d'Okhos en 350/349 (Ol. 107, 3). Wiedemann (*Gesch. Ægyptens von Psamm. I*, p. 267 et suiv.) accepte le comput de Diodore, et fait remonter l'avènement d'Amyrtée à l'an 415/414 (350 + 65 = 415). Mais il y a de graves objections. Ainsi l'ambassade des Spartiates auprès de Néphéritès Ier est certainement de l'an 396 (Diodore, XIV, 79) et, d'après le système en question, Néphéritès serait mort six ans auparavant (402). En outre, le règne de Téos (Tachos) ne coïnciderait plus avec l'expédition d'Agésilas (Diodore, XV, 92), qui est sûrement de 362. — W. Judeich, qui a repris la question (*Kleinasiatische Studien*, p. 144 et suiv.), adopte comme certaine la durée des règnes, telle qu'elle ressort des listes manéthoniennes; puis, prenant pour point fixe l'année 381, qui marque une date certaine de la guerre d'Évagoras Ier et aussi l'avènement de Nectanébo Ier en Égypte, il calcule les années des règnes, en remontant et en descendant; il obtient ainsi pour l'avènement d'Amyrtée la date de 408 et pour la soumission de l'Égypte par Okhos, celle de 344/343. — Nöldeke (*Aufsätze zur persischen Gesch.*, p. 78) admet aussi cette dernière date, ainsi que Ulrich Kahrstedt (*Forschungen zur Geschichte des ausgehenden fünften und des vierten Jahrhunderts*, 1910). Voir les dates qu'il donne pour les Pharaons indépendants. Sauf pour les trois derniers, elles sont conformes à celles de Böckh.

au moins dans le Nord et jusqu'à Memphis. Ainsi s'expliqueraient les mentions faites par divers auteurs de soulèvements, dont le chef est resté anonyme, sans doute parce qu'il n'était pas encore universellement reconnu.

Depuis bien des années l'Égypte était travaillée par une fermentation sourde, qui, de temps en temps, produisait un éclat. Un prétendant plus ou moins autorisé, quelque agitateur local suffisait pour soulever la foule et réveiller le sentiment national. Dans une telle disposition des esprits, c'est l'émeute, c'est la révolution qui est presque l'état ordinaire, tandis que les intervalles de calme sont plutôt l'exception. Voilà pourquoi nous n'avons pas rejeté le témoignage de Syncelle, parlant d'une rébellion en l'an 2 de Darius Nothos, c'est-à-dire en 422. Et maintenant, voici saint Jérôme qui signale un nouveau soulèvement en 414/413 (Ol. 91, 3). Il s'agirait là, ce semble, d'une première, peut-être même d'une seconde tentative, faite par Amyrtée pour se délivrer du joug perse.

Jusqu'ici nous avons vu toujours les rebelles égyptiens se tourner vers la Grèce, et surtout vers Athènes, pour y chercher aide et secours. En ce moment, il n'était guère possible que le nouvel Amyrtée en espérât le moindre soutien. L'expédition de Sicile était commencée, et l'arrivée de Gylippe allait mettre un terme aux premiers succès des Athéniens, bientôt les transformer en désastres. Plus que jamais ils avaient besoin de toutes leurs troupes, de tous leurs vaisseaux. De leur côté les Spartiates envahissaient l'Attique, détachaient une à une les cités de la Ligue maritime, et, entretenant des flottes grâce aux subsides des satrapes, ils faisaient sur terre et sur mer une guerre sans merci, pour assurer leur hégémonie. En de telles conjonctures, aucune des deux puissances ne pouvait songer à distraire une partie quelconque de ses forces, pour s'en aller au loin soutenir les prétentions d'un Pharaon improvisé.

Celui-ci se voyait donc réduit à ses propres moyens. Parvint-il quand même à recruter quelques mercenaires dans les États pauvres, comme l'Arcadie, l'Achaïe, qui en fournissaient par milliers? Nous n'en savons rien.

Wiedemann pense que, n'ayant rien à attendre de la Grèce, il dut s'allier avec le fils de Pissuthnès, Amorgès, soulevé en Carie, comptant ainsi ébranler la puissance du Grand Roi et garantir d'autant sa propre sécurité[1].

Pendant les années qui précèdent son avènement officiel, malgré les périls de toute sorte qui menaçaient les navigateurs, les Athéniens continuèrent d'entretenir au moins des relations commerciales avec l'Égypte : car nous avons vu,

[1] Wiedemann, *Gesch. Ægyptens von Psamm. I*, p. 271.

en 412, le Spartiate Hippocratès croiser devant le promontoire de Triopion, pour s'emparer de vaisseaux qui venaient d'Égypte [1]. C'étaient des ὁλκάδες, dit Thucydide; il ne s'agit certainement pas, comme en 445, d'un convoi de blé expédié par un dynaste du Delta, mais de navires de transport, frétés par des particuliers, qui étaient allés en Égypte opérer un chargement à leurs risques et périls. Les mers étant sillonnées par des flottes ennemies, on prenait, au besoin, le plus long, pour relâcher en des ports amis et éviter les croisières spartiates. Mais le trafic se faisait quand même, et les armateurs bravaient le danger, pour augmenter leurs bénéfices et assurer l'approvisionnement de leur cité.

Les troubles d'Asie Mineure avaient donné à l'Égypte le temps de se préparer à la lutte, et la situation y devenait meilleure de jour en jour. Déjà même, selon Diodore, elle se serait crue assez forte pour attaquer la première. On sait en quelles circonstances. Tissapherne, qui soutenait les Lacédémoniens en Asie, mais sans trop s'engager avec eux, avait promis de joindre à la flotte péloponésienne 300 vaisseaux phéniciens, qui, à un moment donné, devaient décider de la victoire. Toutefois ils restaient obstinément à l'ancre dans les parages de la Lycie, et ils avaient même fini par être renvoyés dans les eaux de la Phénicie. Mindaros, le nouvel amiral de Sparte, se plaignant que le satrape eût manqué à ses engagements, celui-ci [2] se justifie en disant qu'il avait dû faire partir la flotte, parce que le roi des Arabes [3] et le roi des Égyptiens préparaient une expédition contre la Phénicie. Vraie ou fausse, l'excuse alléguée par Tissapherne indique qu'en 410 on était déjà tenu de compter avec l'Égypte.

Une alliance du souverain du Delta avec un cheikh arabe pour attaquer la Phénicie n'a rien qui soit invraisemblable. Au lieu d'attendre le choc des Perses, il croyait d'une meilleure politique de le prévenir, en menaçant les provinces qui leur restaient soumises; et il imitait en cela ce qu'avait fait autrefois Apriès.

(1) Thucydide, VIII, 35.

(2) Diodore (XIII, 46) prête cette excuse à Pharnabaze, après la victoire des Athéniens à Cyzique. Mais les indications contenues dans Thucydide (VIII, 85, 99, 108, 109) montrent qu'il s'agit de Tissapherne, et du moment qui précède la rupture de Mindaros. Cf. Plutarque, *Alcibiade*, 26; Ley, *Fata et conditio Ægypti sub imperio Persarum*, n. 21, p. 55.

(3) Le roi des Arabes, avec lequel l'Égyptien avait lié partie, était sans doute un de ces cheikhs de l'Arabie Pétrée, qui avaient des ἐμπόρια sur la côte méridionale de Syrie, entretenant un commerce suivi de parfums avec les pays grecs, et payant au Grand Roi une redevance de 1000 talents d'encens. On a proposé de remplacer Ἀράβων soit par Βαρβάρων, soit par Βαρκαίων (Sievers, *Gesch. Griechenlands*, p. 344); mais ces corrections sont inutiles. — Cf. Stark, *Gaza und die Philist. Küste*, p. 232-233.

L'occasion semblait propice : les flottes phéniciennes avaient souvent fort à faire dans l'Archipel, obéissant à des ordres contradictoires, servant surtout à tenir la balance entre les Athéniens et les Spartiates. Tenter, pendant leur absence, une descente sur la côte de Syrie était un projet audacieux sans doute, mais qui eût pu réussir. D'ailleurs, comme le remarque justement Ley, quand l'expédition n'aurait pas été réellement préparée, il fallait, pour que Tissapherne pût lui en prêter l'idée, que le roi égyptien fût vraiment en état de songer à faire la guerre aux Perses [1].

Pourtant, il ne semble avoir été reconnu définitivement que plus tard, soit en 408, soit, d'après les calculs de Böckh, en 405 seulement [2]. Son autorité, même alors, s'étendait-elle sur toute la contrée? Dans l'état actuel de nos connaissances, on ne saurait le dire encore, puisque le cartouche royal relevé sur un sarcophage d'Abd el-Gournah ne saurait être le sien [3]. La présence d'un corps égyptien dans l'armée d'Artaxerxès pendant l'expédition de Cyrus le Jeune (en 401) tendrait à prouver qu'une partie du pays était restée sous la domination des Perses [4]. Du moins, Amyrtée, maître de tout le Nord de l'Égypte, pouvait dès lors réparer les forteresses qui en défendaient les abords, chercher des alliances, et affermir sa domination en réduisant peu à peu les derniers opposants.

Cependant de graves événements se passaient à la cour de Suse. Malgré les intrigues de Parysatis et de son préféré, Cyrus, après la mort de Darius II Nothos, son fils aîné Arsakès lui avait succédé, en prenant le nom d'Artaxerxès [5]. Dès le début de son règne, il songeait à faire rentrer l'Égypte dans le devoir. Mais la révolte de Cyrus détourna le coup qui la menaçait [6]. L'expédition tentée

(1) Ley, *Fata et conditio Ægypti sub imperio Persarum*, n. 21, p. 55.

(2) D'après le Canon manéthonien, tel qu'il a été établi par Böckh, en décembre de l'an 405 (voir *Fragm. Histor. Græc.*, II, p. 605).

(3) Il s'agit d'un fragment de sarcophage, conservé au Musée de Berlin (Lepsius, *Denkmäler*, III, 284). Il y est question d'une femme, dont la mère était fille du maître de la Double terre, Amen-art-rut, que M. Wiedemann (*Gesch. Ægyptens von Psamm. I*, p. 272) a voulu identifier avec Amyrtée. Mais nous avons vu que la forme hiéroglyphique du nom grec Ἀμυρταῖος était réellement tout autre.

(4) Voir Xénophon, *Anabase*, I, viii, 9. — Il est vrai que ce corps égyptien peut avoir été recruté nombre d'années auparavant, et retenu depuis au service du Grand Roi.

(5) Artaxerxès II Mnémon (404-358). Ctésias, *Persica* (éd. Didot), p. 56, § 57; Xénophon, *Anabase*, I, 1; Plutarque, *Artaxerxès*, 2-3.

(6) Si, comme le veut Judeich, Amyrtée avait régné de 408 à 402, l'expédition de Cyrus serait contemporaine de Néphéritès Ier; si l'on adopte le Canon manéthonien de Böckh, elle tombe sous le règne d'Amyrtée, qui finit seulement en 400.

par le frère d'Artaxerxès, et qui eût probablement réussi sans la mort inopinée du chef, venait à point pour donner au Pharaon le loisir de consolider son trône. A lire certaine historiette, conservée par Athénée[1], on croirait même qu'il chercha à se concilier la faveur du nouveau Roi, à se ménager des intelligences dans sa cour. Phylarque raconte que la belle Timosa, pallacide d'Oxyartès, fut envoyée comme présent par le roi d'Égypte à Statira, la femme du Grand Roi. Statira est bien le nom de l'épouse d'Artaxerxès II, et rien ne prouve que l'Oxyartès en question soit, comme on l'a pensé, un satrape de Bactriane, contemporain d'Artaxerxès Ier[2]. Authentique ou non, l'anecdote est évidemment sans importance. Fût-elle exacte, ce qui est fort douteux, le présent n'aurait sûrement rien changé aux desseins du Grand Roi.

Cyrus vaincu et tué, tout le monde savait que les forces de l'Asie allaient maintenant se tourner contre le Delta. Ainsi, au lendemain de Cunaxa, lorsque Phalinos vient demander aux Grecs de livrer leurs armes, quelques-uns l'éconduisent avec des réponses héroïques; d'autres, de sens plus rassis, se résignent volontiers à servir un nouveau maître. Ils ont été fidèles à Cyrus; lui mort, ils peuvent être utiles au Roi, s'il veut les avoir pour amis; et ils sont prêts à le suivre, soit pour entreprendre telle expédition qu'il voudra, soit *pour marcher contre l'Égypte*, qu'ils se font fort de lui soumettre[3].

Et là-dessus, les chefs ne pensent pas autrement que les soldats. En effet, pendant la retraite, craignant, malgré les serments échangés, d'être victime un jour ou l'autre de la perfidie des Perses, Cléarque s'en va proposer à Tissapherne de le prendre à son service, lui et les siens, pour réduire, si l'on veut, les Pisidiens, les Mysiens, dont l'hostilité est connue, et il ajoute : « Quant aux Égyptiens, contre lesquels je sais que vous êtes maintenant très irrités, je ne vois pas où vous trouverez mieux en fait de troupes auxiliaires pour les châtier, que celles qui sont sous mon commandement[4] ».

Cependant l'attaque fut encore différée, et, s'il faut ajouter foi à la *Chronique démotique*, publiée par Révillout, la fin du règne d'Amyrtée n'aurait été

[1] Athénée, XIII, 609 B.

[2] Wiedemann (*Gesch. Ægyptens von Psamm. I*, p. 249, n. 3) rapporte ce récit au temps d'Artaxerxès Ier, et y voit l'indice d'une entente des rebelles d'Égypte avec ceux de Bactriane, à l'époque d'Inaros. — Ley (*Fata et conditio Ægypti sub imperio Persarum*, n. 24, p. 58) le place, comme nous, au temps d'Artaxerxès II. Sur Statira, voir Ctésias, *Persica* (éd. Didot), p. 58, § 61; Plutarque, *Artaxerxès*, 18.

[3] Xénophon, *Anabase*, II, i, 10-14.

[4] Xénophon, *Anabase*, II, v, 11-13. Cf. Isocrate, Φίλιππος, 101, où l'auteur rappelle les grands préparatifs qu'on avait faits alors contre l'Égypte.

troublée que par des discordes intestines; « on l'écarta, y est-il dit, de son trône pendant sa vie[1] ». L'auteur du manuscrit, vraisemblablement un prêtre, paraît n'avoir professé qu'une considération assez médiocre pour le restaurateur du trône pharaonique, peut-être parce qu'il n'avait pas assez favorisé les temples. En définitive, on n'en accorda pas moins à cet Amyrtée l'honneur de constituer, à lui seul, une des dynasties du Canon royal : il avait rendu à ses compatriotes la confiance en leurs propres forces, au pays son autonomie. Son œuvre devait lui survivre plus d'un demi-siècle, et résister à de redoutables assauts. Néanmoins, soit que sa légitimité fût contestée, soit qu'il se fût rendu impopulaire par des abus de pouvoir, il paraît, au dire du rhapsode démotique, avoir été renversé violemment par quelque ambitieux compétiteur.

Un récit de Diodore[2] nous apporte peut-être un écho lointain de ces troubles intérieurs, qui agitèrent la fin du règne. En l'an 400 (Ol. 95, 1), il nous montre un Psammétique, descendant, d'après lui, de l'ancien Psammétique, et qu'il intitule roi des Égyptiens, τὸν βασιλέα τῶν Αἰγυπτίων ἀπόγονον ὄντα τοῦ Ψαμμιτίχου. Celui-ci tue en trahison, pour s'emparer de ses richesses et de ses vaisseaux, l'Égyptien Tamos, l'ancien gouverneur de l'Ionie, l'homme de confiance de Cyrus[3], qui était venu chercher un refuge aux bouches du Nil, pour échapper aux poursuites de Tissapherne, devenu caranos d'Asie Mineure après la bataille de Cunaxa. On ne sait rien autre chose de ce Psammétique que le Canon manéthonien ne connaissait pas. C'est encore là, selon toute apparence, un de ces dynastes, établis dans quelque district septentrional du Delta, comme celui

[1] Le papyrus de la Bibliothèque nationale, découvert et commenté par Révillout, et qu'il a intitulé *Chronique démotique*, contient de curieuses indications sur les rois des dynasties nationales, qui se succédèrent jusqu'à la soumission définitive de l'Égypte. Rédigé par des prêtres de l'époque ptolémaïque, il représentait plus particulièrement l'opinion des temples. Le sacerdoce était resté partisan de l'indépendance, et fidèle au sentiment national. Voici, d'après la traduction de Révillout, ce qui est dit d'Amyrtée : « Purification qui est venue, — c'est-à-dire le premier chef qui vint après les nations, c'est-à-dire les Mèdes, — c'est le roi Amyrtée. — Comme il n'était pas destiné à accomplir le droit pendant ses jours, on le chargea de les faire arriver [les Égyptiens] à la purification, sans qu'on reconnût pour chef son fils après lui. » Voir *Revue égyptol.*, II, p. 3; cf. les commentaires, développés aux pages 52 et suiv. — Spiegelberg (*Zeitschr. für ägypt. Sprache*, L, p. 125, n. 4) pense que dans la soi-disant *Chronique démotique*, il s'agit d'un oracle, vraisemblablement de l'époque d'Alexandre le Grand.

[2] Diodore, XIV, 35.

[3] Au commencement de la guerre de Cyrus, Tamos commandait une flotte perse de 50 trières (Diodore, XIV, 19). Au siège de Milet, on le voit encore à la tête de 25 vaisseaux, ayant de plus sous ses ordres les 35 du Lacédémonien Pythagore (Xénophon, *Anabase*, I, iv, 2). Quoique, dans sa fuite, il n'ait pu en emmener qu'un petit nombre, c'était toujours un précieux renfort pour le dynaste égyptien qui aspirait à se rendre maître du Delta.

qui, en 445, envoyait du blé aux Athéniens. Si les données transmises par la *Chronique démotique* sont exactes, on ne s'étonnera pas de trouver à ce moment en Égypte encore un Psammétique, après tant d'autres, qui, se réclamant des anciens Pharaons, se faisait donner le titre de roi. Maître de quelque bouche du Nil, il y avait reçu Tamos, espérant utiliser ses dépouilles pour gagner de nouveaux adhérents et agrandir son domaine[1]. Que devint ensuite ce roitelet peu scrupuleux? Diodore ne le dit pas. Mais, dans les faits qu'il rapporte, il est permis d'entrevoir un des épisodes de ces luttes intestines, que laisse soupçonner la rhapsodie ptolémaïque, et qui auraient troublé la fin du règne d'Amyrtée.

*
* *

Les listes officielles, sur lesquelles travaillait Manéthon, ne donnaient à la XXVIIIe dynastie, — Saïte comme la XXVIe, — que les six années du règne d'Amyrtée. Celle qui la remplace est originaire de Mendès, et a pour premier roi Néphéritès[2].

Il paraît avoir été l'élu, le favori du corps sacerdotal. Avec lui, dit la *Chronique démotique*, commence «le jour qui fut[3]», c'est-à-dire celui de la vraie délivrance. Amyrtée n'aurait été qu'un précurseur, destiné en quelque sorte à lui préparer les voies. Le document ajoute qu'on a fait recevoir à sa place son fils au gouvernement[4].

(1) Judeich (*Kleinasiatische Studien*, p. 152, n. 1) suppose que, la possession du Delta étant disputée entre deux petits souverains, Tamos, lié avec l'un des deux, serait tombé précisément entre les mains de son rival. (D'après son système chronologique, il rapporte, bien entendu, les faits au règne de Néphéritès Ier (402-396). D'après le Canon de Böckh, ils auraient eu lieu sous Amyrtée.) L'explication de Judeich s'accorde mal avec le récit de Diodore. Celui-ci dit, en effet, que Tamos avait rendu précédemment des services à Psammétique : *οὔσης δ' αὐτῷ προγεγενημένης εὐεργεσίας εἰς τὸν βασιλέα*...; et il ajoute : *Ὁ δὲ Ψαμμίτιχος τήν τε εὐεργεσίαν καὶ τὸ πρὸς τοὺς ἱκέτας ὅσιον παρ' οὐδὲν ἡγησάμενος ἀπέσφαξε τὸν ἱκέτην καὶ φίλον μετὰ τῶν τέκνων*...

Selon Wiedemann, le règne d'Amyrtée a fini en 408, celui de Néphéritès Ier en 402; Muthis ne règne qu'un an, et c'est Psamut (Psammuthis) qui est sur le trône en 400. L'auteur l'identifie, par une légère modification du nom, avec le Psammétique de Diodore. — Voir les objections de Judeich (*Kleinasiatische Studien*, p. 151, 152, et n. 1). — Ley (*Fata et conditio Ægypti sub imperio Persarum*, p. 20), qui faisait régner Amyrtée entre 405 et 399, l'identifiait avec le Psammétique de Diodore. — Böckh estime qu'après Amyrtée plusieurs compétiteurs se disputèrent sa succession, et que l'un d'eux, le Psammétique de Diodore, était alors maître de la partie du pays où vint aborder Tamos (*Manetho*, p. 363 et suiv.).

(2) *Νεφερίτης*, d'après l'Africain et Eusèbe (*Fragm. Histor. Græc.*, II, p. 597); *Νεφερεύς*, selon Diodore, XIV, 79.

(3) Révillout, *Revue égyptol.*, II, p. 54.

(4) Ceci paraît en contradiction avec les faits : car le successeur de Néphéritès fut Hakoris, et

Sa souveraineté fut reconnue dans tout le pays, car on a retrouvé de ses monuments en plusieurs points de la vallée, depuis Memphis jusqu'à Thèbes[1].

La Perse était toujours à craindre; mais heureusement, Artaxerxès n'avait pas les mains libres. La politique de Lysandre triomphait maintenant à Sparte. Après avoir longtemps gardé une attitude équivoque, combattant tour à tour Pharnabaze ou Tissapherne, tout en prétendant observer la paix avec le Grand Roi, on se décidait enfin à lui faire ouvertement la guerre, et l'on se mettait au plus vite en rapport avec ses adversaires naturels. En même temps qu'Agésilas partait pour délivrer les villes grecques d'Asie, une ambassade spartiate s'embarquait pour l'Égypte. Séparée violemment de l'Empire, celle-ci serait trop heureuse de détourner l'orage qui la menaçait, en soutenant ceux qui occupaient d'un autre côté les forces de son grand ennemi. Les ambassadeurs avaient pour mission d'obtenir du Pharaon un traité d'alliance, ou tout au moins des subsides et des auxiliaires. En présence des succès remportés bientôt par Agésilas en Asie, Néphéritès ne pouvait repousser, sans les satisfaire, des alliés qui servaient si utilement ses propres intérêts. Toutefois, il eût été imprudent de s'engager à fond dans la lutte, de détacher vers l'Asie Mineure des soldats et des vaisseaux. C'est aux bouches du fleuve et à l'isthme que devaient se concentrer flotte et armée pour arrêter une invasion toujours à redouter; en distraire aujourd'hui quelque fraction, c'eût été vraiment assumer de trop graves responsabilités, et, quand viendrait le moment critique, diminuer les chances de succès. D'autre part, Néphéritès comprenait tous les avantages qui résulteraient pour l'Égypte de l'entreprise menée alors si hardiment par les Spartiates. Il importait donc non seulement de leur témoigner de chaudes sympathies, mais de les contenter par des services effectifs. Grâce à la fertilité de son sol et à l'industrie de ses habitants, l'Égypte se retrouvait bientôt, après toutes ses épreuves, riche en ressources inépuisables. Ne pouvant accorder aux Lacédémoniens ce qu'ils lui demandaient, le Pharaon leur octroya le bois nécessaire pour construire cent trières, et une quantité de blé, que Diodore estime à 500.000 mesures, d'autres à 600.000[2]. Pour le blé, la quantité paraît un peu forte, quand on se rappelle l'envoi de Psammétique en 445; après tout, celui-ci n'était qu'un

l'auteur du manuscrit prétend désigner Nectanébo, qui serait ainsi le fils de Néphéritès. Or, Nectanébo Ier est donné par Manéthon comme le fondateur d'une nouvelle dynastie, originaire de Sébennytos, et il n'occupa le trône qu'une quinzaine d'années plus tard.

(1) Voir Wiedemann, *Ægyptische Geschichte*, p. 695-696.

(2) Diodore, XIV, 79. C'est Justin (VI, 2) qui parle de 600.000 mesures; et il prétend aussi que le roi d'Égypte (Hercynion) aurait envoyé 100 trières, et non le bois pour les construire.

roitelet du marais, et Néphéritès est un Pharaon authentique. Quant au bois de construction, il est rare aux bords du Nil, et, de tout temps on en faisait venir de l'étranger pour les besoins du pays. Depuis plusieurs années, les communications étaient libres avec la Syrie et Cypre, qui fournissaient, et en quantité, les meilleures essences. On avait profité sans doute du répit que laissait la Perse, pour amasser, par grandes provisions, les matériaux indispensables à la défense. En ce temps de paix armée, les magasins, les arsenaux, avaient été assez bien remplis, pour qu'un don si magnifique ne les appauvrît pas trop sensiblement. D'ailleurs, en entretenant la guerre, qui détournait d'un autre côté l'attention de l'ennemi, on s'assurait le loisir de renouveler les approvisionnements. Malheureusement, les libéralités du roi d'Égypte ne devaient pas profiter à ses nouveaux amis; des circonstances imprévues allaient leur en faire perdre tout le bénéfice. Depuis sa défection de la ligue athénienne[1], Rhodes était devenue une des principales bases d'opération de la flotte lacédémonienne. C'est là que son amiral Pharax était retourné au printemps de 395, lorsque l'arrivée de Pharnabaze et d'Artapherne en Carie l'avait forcé de lever le blocus de Caunos, où il tenait enfermée l'escadre de Conon. Mais celui-ci ayant, avec l'argent des Perses, armé 40 navires de plus, puis noué des intelligences avec les démocrates Rhodiens, une révolution avait éclaté dans l'île, et la flotte lacédémonienne, chassée, avait fait place à celle de Conon. Les ambassadeurs spartiates ignoraient ces revirements, qui s'étaient accomplis pendant leur séjour aux bords du Nil. En arrivant à Rhodes, au lieu de trouver leurs compatriotes, ils se heurtèrent aux vaisseaux perses, que commandait l'amiral athénien, et furent faits prisonniers, sans pouvoir tenter aucune résistance. Les approvisionnements qu'ils amenaient furent confisqués, et, au lieu de servir à ceux auxquels ils étaient destinés, ils furent partagés entre les navires de Conon et les Rhodiens, qui lui avaient facilité cette capture inespérée[2]. « Une telle aventure, remarque M. Maspero, et l'abandon brusque de l'Asie Mineure[3] refroidirent la bonne volonté de l'Égyptien envers les Spartiates. Il se crut abandonné, menacé d'une attaque prochaine sur le front du Delta; il concentra probablement autour de Péluse les forces qu'il avait semblé d'abord disposé à lancer au loin[4]. »

L'ambassade est de 395; selon le Canon manéthonien, le règne de Néphé-

[1] Thucydide, VIII, 44.
[2] Diodore, XIV, 79.
[3] Agésilas avait été rappelé d'Asie en 394, pour parer aux dangers que la ligue de Corinthe faisait courir à Sparte.
[4] Maspero, *Hist. anc.*, III, p. 752.

ritès ne finit qu'en 393, et c'est bien lui évidemment que Diodore désigne par le nom de Néphéreus; tout est donc pour le mieux. Mais voici que Justin rapporte les mêmes faits à un roi d'Égypte, Hercynion, dont le nom ne paraît nulle part ailleurs[1].

Il ne s'agit pas ici d'un prénom de Néphéritès, dont les deux cartouches, connus par des monuments égyptiens, ne présentent aucune ressemblance avec le nom Hercynion. On ne saurait non plus l'identifier avec cet Har-neb-cha, que la *Chronique démotique* met à la place occupée ordinairement par Muthis. Au point de vue philologique, les éléments qui composent les deux noms sont très différents. De plus, les données historiques s'opposent à une pareille identification, Har-neb-cha, s'il vint réellement après Psamuth, étant arrivé au trône beaucoup plus tard[2].

Judeich, qui fait mourir Néphéritès en 396 et descendre la négociation sous son successeur, se demande s'il ne faudrait pas simplement substituer le nom d'Hakoris à celui d'Hercynion; ou bien ce dernier serait un prétendant, écarté ensuite par son rival, et qui n'aurait fait du reste que tenir des engagements antérieurs, pris avec les Lacédémoniens par Néphéritès[3]. Des compétitions se seraient produites au commencement du nouveau règne, comme il s'en était produit au début du précédent, et l'Hercynion de Justin jouerait ici le même rôle qu'avait tenu auparavant le Psammétique de Diodore. Historiquement, cette conjecture n'a rien d'impossible, et, malgré le caractère vague des formules employées dans le document démotique, on serait porté à y voir la trace de quelques difficultés, survenues au changement de règne : Hakoris, en effet, y paraît plutôt toléré qu'admis comme un souverain incontesté : « Comme il établit le droit, on le fit recevoir pendant sa vie[4] ». Il aurait ainsi possédé le trône en qualité d'usufruitier, si l'on peut dire, plutôt que de véritable propriétaire[5].

M. Maspero propose une autre hypothèse, qui simplifierait beaucoup la question. Ce personnage nouveau, cet Hercynion, que l'on ne connaît que par Justin, « pourrait être un de ces seigneurs féodaux que les Grecs traitaient de

[1] Justin, VI, 2, reproduit par Orose, III, 1. Les divers manuscrits de Justin orthographient : Hercynione, Hercimone, Arthimone, Hermione (voir l'édition de Justin, de Dübner, Leipzig 1831, p. 74, n. 1).
[2] D'après le Canon manéthonien, Psammuthis règne de 380 à 379. Muthis, qui n'est pas mentionné par l'Africain, figure, dans Eusèbe (Syncelle) sous le nom de Μοῦθις et dans Eusèbe (*Chronic.*) sous celui de Muthes, après Psammuthis et Néphéritès II.
[3] Judeich, *Kleinasiatische Studien*, p. 152-153.
[4] Traduction Révillout (*Revue égyptol.*, II, p. 3).
[5] On a vu plus haut que la *Chronique* faisait de Nectanébo Ier le fils de Néphéritès Ier.

rois, comme les Assyriens et les Chaldéens avaient fait leurs ancêtres[1] ». L'explication, toute naturelle, s'appliquerait ici, aussi bien qu'aux Psammétiques d'époques différentes, qui, comme notre Hercynion, ont causé tant de soucis aux historiens et aux commentateurs. Sous Artaxerxès, après la défaite d'Inaros, nous avons vu que les Perses avaient laissé subsister, au nord de l'Égypte, deux principautés vassales, surveillées par les satrapes résidant à Memphis. Par Hérodote, nous connaissons deux des dynastes, qui en ont détenu la possession, sous la suzeraineté du Grand Roi. D'autres ont pu succéder à ceux-là, agiter le pays et se poser plus d'une fois en prétendants au trône.

C'est ainsi qu'ils figurent d'une façon intermittente dans les récits des Anciens. Rien n'empêche que l'Hercynion de Justin, dont le nom reste d'ailleurs fort problématique, n'ait été un de ceux-là, et que le temps de sa puissance n'ait coïncidé avec la fin du règne de Néphéritès, dont Hakoris fut néanmoins, — peut-être après une lutte plus ou moins longue, — le seul et véritable successeur.

*
* *

La souveraineté d'Hakoris s'exerça certainement sur le Midi comme sur le Nord, car on a découvert un peu partout dans la vallée des traces de son activité[2]. Ses treize années furent employées surtout à compléter l'œuvre de Néphéritès, à rendre le Delta inaccessible aux armées perses. Les changements survenus en Asie et en Grèce lui en laissaient heureusement le temps. La ligue de Corinthe (395), suscitée par les intrigues et alimentée par l'or du Grand Roi, et comprenant, avec Corinthe, Thèbes, Argos, Athènes, avait mis les Spartiates en très mauvaise posture. Accouru en Béotie pour la combattre, Lysandre avait été vaincu et tué à Haliarte, et Pausanias, venu trop tard, était obligé de s'en retourner honteusement, sans avoir rien fait. Sparte se vit contrainte d'arrêter Agésilas au milieu de ses succès, et de l'appeler à son secours. Il obéit, non sans regret, et, revenant à marches forcées, il arrivait, en trente jours, à Coronée, pour y gagner une victoire inutile (394).

Mais pendant ce temps Conon, aidé de Pharnabaze, défaisait son œuvre en Asie et battait, à la hauteur de Cnide, l'amiral spartiate Pisandros[3]. La flotte perse, placée sous son commandement, se montrait en vue d'Athènes, qui se hâtait de reconstruire ses murs.

[1] Maspero, *Hist. anc.*, III, p. 752, n. 2.

[2] Voir Wiedemann, *Ægyptische Geschichte*, p. 697-698, et *Supplément*, p. 76.

[3] Xénophon, *Helléniques*, liv. IV, chap. iii, § 10 et suiv.

Tranquille maintenant du côté de l'Asie Mineure, Artaxerxès avait repris ses projets contre l'Égypte[1]. Une phrase du *Panégyrique* d'Isocrate[2] laisse croire qu'une guerre aurait été dirigée contre elle par Abrocomas, puis par Tithrauste et Pharnabaze, et que tous les efforts des Perses auraient échoué piteusement[3]. Mais Isocrate n'est pas un historien qui raconte des faits, c'est un orateur, moraliste et patriote; l'objet qu'il se propose dans ce discours est de rabaisser la puissance du Roi, dont on se fait, à tort, un épouvantail, de montrer, par des exemples, combien d'adversaires, parfois même faibles, avaient pu la tenir en échec.

Cette prétendue guerre, qu'on place entre 389 et 387[4], et dont les autres écrivains anciens ne disent rien[5], pas plus du reste que les documents égyptiens, peut fort bien n'avoir pas eu lieu. Les chefs cités par Isocrate l'auraient préparée à grands frais; désignés l'un après l'autre pour la diriger, il est possible qu'ils eussent tenté quelque escarmouche, essayé quelque démonstration navale; mais trouvant les côtes trop bien gardées, ils n'avaient pas osé risquer une descente, qui eût été certainement repoussée. Cette donnée admise, la thèse de l'orateur n'en serait pas moins justifiée : tous ces armements seraient demeurés inutiles, et un si grand appareil n'aurait servi qu'à démontrer l'impuissance du Grand Roi. On sait assez combien les généraux perses craignaient de s'exposer à une disgrâce, toujours probable, s'ils venaient à essuyer une défaite[6]. De là leur prudence excessive et leurs incroyables lenteurs. Néphéritès et Hakoris avaient multiplié les défenses à la frontière et sur les côtes. Au surplus, la terre d'Égypte semblait se défendre elle-même. Et c'est probablement à cette récente déconvenue des généraux d'Artaxerxès que pensait le même Isocrate, lorsque, dans son *Busiris*, publié vers 385, il parlait de cette contrée « fortifiée par son rempart immortel, le Nil, qui non seulement la garde, mais

[1] Justin, VI, 6; cf. Orose, III, 1. Le Grand Roi ordonna aux Grecs de cesser leurs discordes... « ne occupato sibi Ægyptio bello, quod propter auxilia adversus præfectos suos Lacedæmoniis missa susceperat, exercitus sui in Græcia detinerentur ».

[2] Isocrate, *Panégyrique*, § XXXIX. Le *Panégyrique* est, selon Judeich, de la deuxième moitié de l'an 381.

[3] τρί' ἔτη μείναντες καὶ πλείω κακὰ παθόντες ἢ ποιήσαντες.

[4] Voir la note 1 de la page 154 dans Judeich (*Kleinasiatische Studien*).

[5] Théopompe, nous dit-on, avait pu la raconter dans son XIe livre, puisque, dans le XIIe, il traite des événements qui ont suivi (Judeich, *Kleinasiatische Studien*, p. 155), mais ce n'est là qu'une conjecture. Diodore (XV, 2) mentionne seulement le traité d'alliance d'Hakoris avec Évagoras. Plutarque, dans la *Vie d'Artaxerxès*, ne sait rien de cette guerre. Wiedemann (*Gesch. Ægyptens von Psamm. I*, p. 281) observe d'ailleurs avec raison que, si les sources grecques la passent ainsi sous silence, c'est qu'aucun corps grec n'y avait pris part.

[6] Voir, par exemple, Corn. Népos, *Datames*, 5.

lui fournit une nourriture suffisante, étant lui-même imprenable et dangereux pour ceux qui l'attaquent, mais d'un accès facile et d'une utilité infinie pour ceux qui habitent sur ses bords[(1)] ».

Au dedans, les précautions étaient prises, nous le savons; mais, pour assurer l'avenir, il fallait aussi des alliés. Fidèle à la tradition, Hakoris se mit en relations avec les Athéniens, et en 390 il concluait avec eux un traité. Deux passages d'Aristophane en témoignent formellement. En effet, comme l'a montré Gœtz, on ne saurait expliquer autrement le *συμμαχικόν* dont il est question dans les *Ἐκκλησιάζουσαι*, représentées en 389[(2)]. « Cette alliance, — s'écrie Praxagora, comme si elle parlait à la tribune, — quand nous délibérions à son sujet, on disait que, si elle ne se faisait pas, tout serait perdu; quand elle fut faite, on en fut bien fâché (*ἤχθοντο*); celui des orateurs qui l'avait conseillée prit la fuite et disparut. » Selon le scoliaste, cet orateur qui, avec ses amis, Aristophane, fils de Nicophêmos et Hieronymos, avait persuadé aux Athéniens de la conclure, ne serait autre que Conon, qui fut, en effet, le principal promoteur de l'alliance égyptienne[(3)]. Et les autres détails du couplet s'accordent très heureusement avec la conjecture de Gœtz[(4)].

Mais, dans une autre pièce d'Aristophane, le *Plutus*, représenté en 388, l'affirmation est beaucoup plus nette. Carion, qui célèbre le dieu Plutus comme le véritable auteur de tous les biens, lui fait aussi honneur du traité conclu avec les Égyptiens :

ἡ ξυμμαχία δ' οὐ διά σε τοῖς Αἰγυπτίοις[(5)];

Les nombreux commentaires des scoliastes sur ce vers ne contiennent pas un renseignement utile pour en préciser le sens[(6)]; mais le texte parle assez de

(1) Isocrate, *Busiris*, 12-13.

(2) Aristophane, *Ἐκκλησιάζουσαι*, v. 193 et suiv. Le scoliaste (éd. Didot, p. 316) remarque, à propos du vers 193, que, d'après Philochore, il s'agit d'une alliance conclue deux ans auparavant avec les Lacédémoniens et les Béotiens. Mais Gœtz (*Acta Soc. Philol.*, Leipzig 1874, p. 356 et suiv.) a montré que l'alliance en question était celle conclue avec Évagoras et avec le roi d'Égypte, les *Ἐκκλησιάζουσαι* ayant été représentées en 389. Voir Judeich (*Kleinasiatische Studien*, p. 89, n. 1), qui résume les données de Gœtz, et confirme son opinion par de nouveaux arguments; cf. *ibid.*, note 2 de la page 91.

(3) *Scholia græca in Aristophanem* (éd. Didot), p. 316, v. 196. Hieronymos est nommé dans le même passage, au vers 201. Voir le commentaire du scoliaste, p. 317.

(4) Voir Judeich, *loc. laud.*, p. 91, n. 2.

(5) Aristophane, *Plutus*, v. 178.

(6) *Scholia græca in Aristophanem* (éd. Didot), p. 333-334. Les divers annotateurs rappellent toutes les alliances, légendaires ou historiques, qui ont existé entre les Athéniens et l'Égypte (au

lui-même. Le traité était récent, et, pour les spectateurs, l'allusion n'en devait être que plus piquante; il datait vraisemblablement de l'année précédente (389), c'est-à-dire du moment où la Perse se préparait à reprendre les hostilités contre l'Égypte. On ne sait rien, il est vrai, des termes de la convention qui était intervenue entre les Athéniens et Hakoris. La manière dont en parle Aristophane laisse supposer que l'argent y avait joué un grand rôle[(1)]. L'Égypte était assez riche pour fournir des subsides, des céréales tout au moins, à ceux dont elle sollicitait l'appui.

Depuis la défaite d'Ægos-Potamos, Athènes s'était peu à peu relevée de sa ruine. Conon lui avait rendu la confiance en elle-même, et Thrasybule s'efforçait de reconstituer la confédération maritime, détruite après le triomphe de Lysandre. Déjà elle était redevenue assez forte pour que les ennemis de l'Empire eussent intérêt à rechercher son amitié[(2)]. Les plus décidés et les plus actifs étaient alors sans contredit Évagoras de Cypre et Hakoris. Dès 390, Athènes avait envoyé à Évagoras une escadre commandée par Philocratès, qui fut surprise par les Lacédémoniens, et ne put arriver à destination[(3)]. Ceux qui en avaient fait décider l'envoi étaient encore les partisans de Conon, les conseillers et les auteurs du traité avec le roi d'Égypte. Hakoris, lui aussi, s'était abouché avec le dynaste cypriote; mais se sentant lui-même menacé, il ne pouvait lui expédier de renforts.

Évagoras se voyait donc réduit à agir seul. L'insuccès de Philocratès avait refroidi, à Athènes, l'ardeur des partisans de la guerre. L'influence d'Andocide, chef du parti de la paix, l'emportait décidément; les amis de Conon, Aristophane, son père Nicophêmos, accusés de trahison, étaient mis à mort sans jugement[(4)]. La même année (389), Conon disparaissait de la scène, et mourait obscurément à Cypre[(5)]. A la vérité, Thrasybule obtenait de brillants succès en Thrace et sur les côtes d'Asie Mineure; on n'osait pas cependant se mettre en guerre ouverte contre la Perse, et aucune flotte ne partait du Pirée ni pour Cypre ni pour le Delta.

temps d'Amasis, de Cambyse, de Psammétique, de Xerxès, d'Inaros); mais rien ne se rapporte particulièrement à l'époque et au fait qui nous occupent.

(1) Puisque c'est grâce à Plutus qu'elle a été conclue.

(2) On ne voit pas que le roi d'Égypte se soit adressé aux Spartiates, que son prédécesseur Néphéritès avait si généreusement gratifiés. Rien ne prouve mieux combien l'influence, la fortune des Athéniens avaient grandi en ces dernières années.

(3) Xénophon, *Helléniques*, IV, chap. viii, § 24.

(4) Lysias, *Disc. XIX*, 7.

(5) Voir A. Solari, *Sulla morte di Conone* (*Bollet. di Filologia classica*, IX, p. 39-41).

De part et d'autre, d'ailleurs, les deux adversaires du Grand Roi n'en continuaient pas moins de tenir ferme dans leurs positions. Évagoras étendait peu à peu sa domination dans l'île; Hakoris bravait impunément les armements des satrapes. Artaxerxès dut renoncer, une fois de plus, à soumettre l'Égypte, quitte à tenter de nouveau la fortune, quand les circonstances deviendraient plus favorables. L'invasion dans le Delta étant reconnue impossible, on se tourna dès lors contre Évagoras, dont les progrès devenaient inquiétants pour l'intégrité de l'Empire[1]. En effet, profitant de la liberté que lui laissaient momentanément les Perses, d'accord avec le Carien Hécatomnos, dynaste de Mylasa, il avait maintenant conquis presque toute l'île de Cypre. Une véritable ligue avait été formée entre Hécatomnos, Évagoras, les Pisidiens, toujours indociles, le roi d'Égypte[2], celui des Arabes, et quelques autres souverains, mécontents du roi des Perses[3]. Cypre en était le centre, et les confédérés y envoyaient les uns de l'argent, d'autres du blé, d'autres des soldats. Évagoras avait réuni 90 trières, 6000 Cypriotes, sans compter les auxiliaires. Enfin Athènes, en 387, faisait partir Chabrias avec 10 vaisseaux, des peltastes et des hoplites. Ayant battu en chemin les Éginètes et le Spartiate Gorgopas[4], il arriva assez tôt pour contribuer à la prise d'Amathonte, et pour accomplir en Cypre de glorieux exploits[5].

Bientôt Évagoras ne se contentait plus du domaine insulaire qu'il venait de conquérir; il s'emparait d'une partie des côtes de Cilicie et de Phénicie; Tyr même tombait en son pouvoir; et il aurait poussé plus avant, si la paix d'Antalcidas n'était venue arrêter son essor. Libre désormais de tous soucis du côté de la Grèce, Artaxerxès avait réuni une armée et une flotte formidables, commandées par Orontes et Tiribaze[6]. De son côté, Évagoras avait augmenté le nombre de ses vaisseaux, et en avait obtenu cinquante d'Hakoris, qui lui expédiait aussi du blé, de l'argent et d'autres fournitures[7]. Il n'en fut pas moins battu sur mer en vue de Cition; alors s'échappant la nuit de Salamine, il courut

(1) Diodore, XIV, 98.

(2) Diodore (XV, 2) assure qu'alors Hakoris envoya à son allié des troupes considérables.

(3) Diodore, *loc. laud.* Cf. Théopompe, fragm. 111, dans *Fragm. Histor. Græc.*, I, p. 295. — Ici encore on a voulu, dans le texte de Diodore, remplacer le mot Ἀράϐων par Βαρκαίων ou Βαρϐάρων. Il s'agit toujours, comme sous Amyrtée, du cheikh des Arabes de Palestine (voir Stark, *Gaza und die Philist. Küste*, p. 231).

(4) Xénophon, *Helléniques*, V, chap. 1, § 10 et suiv.; Corn. Népos, *Chabrias*, 2.

(5) Démosthène, *Contre Leptine*, p. 479.

(6) 300.000 hommes et 300 vaisseaux, selon Diodore (XV, 2); mais ces chiffres sont sujets à caution (voir Krall, *Wiener Studien*, III, p. 147 et suiv.).

(7) Diodore, XV, 3.

en Égypte chercher des subsides et des renforts[1]. Mais Hakoris, voyant sa cause désespérée, et ayant tout à craindre pour lui-même, ne pouvait lui en accorder de suffisants[2]. Aussi, peu de temps après, le dynaste cypriote fut-il forcé de traiter, à condition de garder seulement sa petite souveraineté de Salamine[3].

Cette fin malheureuse de la guerre de Cypre allait tourner à l'avantage d'Hakoris. Après la paix d'Antalcidas, les Athéniens furent mis en demeure de rappeler Chabrias, dont la présence en Cypre inquiétait les chefs perses. Dès longtemps il avait acquis, à la guerre, une réputation qui balançait celle d'Agésilas, et il lui était certainement très supérieur, et comme général et comme politique. Sa manière de vivre, trop brillante et trop libérale, le rendait suspect dans sa patrie, où il semble n'avoir résidé qu'assez rarement et comme à regret[4]. Aussi, lorsqu'il fut obligé d'abandonner Évagoras, le voit-on prendre le chemin de l'Égypte, où il pensait servir encore les intérêts de son ami, en même temps que la cause nationale. Il devait y rester plusieurs années, et ne se décida à la quitter que sur un ordre formel venu d'Athènes, après l'avènement de Nectanébo[5]. Attiré sans doute par de brillantes propositions, il ne pouvait manquer d'être accueilli par le Pharaon avec une grande faveur. Hakoris avait, dit Diodore, rassemblé une armée nombreuse, composée d'étrangers, séduits par la promesse d'une solde élevée, et parmi eux se trouvaient beaucoup de Grecs[6]. Étant donné la nature du pays, il fallait, pour la commander, un chef qui fût à la fois un capitaine expérimenté et un habile ingénieur. Personne n'était plus qualifié que Chabrias pour remplir ce double rôle. Connaissant la valeur de l'homme, Hakoris, à tout prix, entendait l'attacher à sa cause; et de fait, il

(1) Diodore, XV, 4.

(2) Diodore (XV, 8) dit qu'Évagoras revint en Cypre, apportant avec lui l'argent que lui avait avancé Hakoris, en moins grande quantité qu'il ne l'avait espéré.

(3) Hakoris paraît s'être engagé à soutenir la rébellion de l'amiral Glos, fils de Tamos et gendre de Tiribaze, qui, avec l'aide des Lacédémoniens, prétendait se rendre indépendant, et qui, assassiné en 383, fut remplacé par Tachos (Diodore, XV, 9; 18). Le roi d'Égypte ne laissait pas échapper une occasion de fomenter des troubles, qui pouvaient hâter la désorganisation de l'Empire.

(4) Voir Théopompe, fragm. 117 (*Fragm. Histor. Græc.*, I, p. 297), que Corn. Népos (*Chabrias*, 3) ne fait guère que traduire.

(5) Sur ce premier séjour de Chabrias en Égypte, qui tomberait entre 386 et 380, voir Judeich, *Kleinasiatische Studien*, p. 158-160, où sont rassemblés les témoignages qui en montrent la très grande probabilité. — Wiedemann, au contraire (*Gesch. Ægyptens von Psamm. I*, p. 281 et suiv.), ne pense pas que Chabrias soit venu en Égypte avant 376-375.

(6) Diodore, XV, 29.

n'aurait pu souhaiter un meilleur conseiller pour tout ce qui concernait la préparation de la guerre.

D'accord avec le roi, qui lui donna sans aucun doute des pouvoirs très étendus, et qui paraît avoir suivi docilement ses avis, Chabrias eut dès lors la plus grande part à l'exécution des travaux de défense, que nous allons voir terminés sous Nectanébo[1]. Les années de ce premier séjour, il dut les employer surtout à rendre les frontières du Delta inaccessibles à l'ennemi.

Il n'eut pas alors à combattre, et les τρόπαια, dont parle Démosthène[2], ne peuvent se rapporter à l'époque d'Hakoris, puisque l'Égypte ne fut pas attaquée. Avant que les hostilités fussent commencées, les Athéniens avaient été forcés de rappeler Chabrias, et il s'était rendu à leur appel, car on le voit remplir les fonctions de stratège en 378[3].

Mais il laissa aux bords du Nil des souvenirs que le temps ne devait pas effacer. Les ouvrages qu'il avait construits pour protéger les bouches du fleuve rendirent son nom si populaire que, quatre siècles plus tard, il servait encore à désigner des lieux où s'était exercée autrefois son activité bienfaisante. C'est ainsi qu'au temps de Strabon on voit cités : le Χαβρίου χάραξ, entre Gerrha et les βάραθρα de Péluse[4], et que Pline mentionne également sous le nom de *Chabriæ castra*[5]; le bourg de Chabrias, Χαβρίου κώμη, situé non loin du lac Maréotis[6]. Ces deux points extrêmes du Delta avaient été de tout temps considérés comme les clefs de l'Égypte : les Pharaons de la XXVIe dynastie, aussi bien que les conquérants étrangers, avaient soin d'y maintenir des garnisons toujours bien pourvues[7]. Chabrias avait donc bien mérité du pays, et les services rendus par l'un de ses lieutenants auraient valu également à ce dernier la reconnaissance des Égyptiens. Du moins a-t-on voulu expliquer ainsi le nom de Νικίου κώμη donné à un bourg voisin d'Alexandrie, un certain Nicias ayant servi, selon Démosthène, sous les ordres du général athénien[8].

(1) Une bonne partie des dispositions, que cite Diodore (XV, 42) comme ayant été prises par Nectanébo Ier, était due certainement à l'initiative de Chabrias et à ses indications.

(2) Démosthène, in *Leptine*, p. 479.

(3) Xénophon, *Helléniques*, V, chap. iv, § 14.

(4) Strabon, XVII, p. 647 (éd. Didot), trad. Tardieu, III, p. 343.

(5) Pline, *Hist. nat.*, V, 14.

(6) Strabon, XVIII, p. 682 (éd. Didot), trad. Tardieu, III, p. 427.

(7) Hérodote, II, 30.

(8) Entre Plinthiné et Cherronesos (Strabon, éd. Didot, p. 679, l. 27, trad. Tardieu, III, p. 420. Cf. Aristagoras, *Fragm. Histor. Græc.*, II, p. 98). Gutschmid (*Philologos*, X, p. 690, n. 35) prétend que Nikiu aurait été un emporium des Naucratites, et que le nom viendrait de Nicias, chef de la colonie. — Sur le Nicias qui servit en Égypte sous Chabrias, voir Démosthène, *De falsa legatione* (Teubner, § 287) : Νικίου τοῦ βδελυροῦ, ὃς ἑαυτὸν ἐμίσθωσεν εἰς Αἴγυπτον Χαβρίᾳ. Les Égyptiens, à ce qu'il paraît, n'auraient pas conservé de lui un si mauvais souvenir.

Les mercenaires eux-mêmes, soudoyés par le roi d'Égypte, avaient laissé des témoignages écrits de leur séjour dans la vallée. Venus de toutes les parties du monde grec, ces étrangers s'acclimatèrent vite dans leur patrie de rencontre, comme le fait voir un monument découvert par Minutoli, non loin de Memphis, et qui a été commenté par Letronne[1]. Au jugement de Böckh, d'après la forme des caractères et les noms, l'inscription serait contemporaine de l'expédition de Chabrias. Elle constate qu'une escouade de soldats grecs se sont cotisés pour consacrer une statue et une table d'offrandes à une divinité locale[2], en reconnaissance apparemment de quelque bienfait, qu'ils étaient persuadés lui devoir. Sur les dix qui ont dédié la statue, cinq sont Athéniens, enrôlés probablement par le général leur compatriote, peut-être amenés de Cypre avec lui. Parmi les autres, il y a un Nisyrien, un Caryandien, un Béotien, un Cyrénéen et un Corinthien. Quant à ceux qui ont offert la table, leurs noms sont perdus, sauf le premier, celui d'un Rhodien, Amyrtée, que Letronne suppose être né d'une Égyptienne et d'un père engagé autrefois par le roi des marais.

Cette consécration faite à une divinité égyptienne par des mercenaires grecs constitue un fait intéressant, et qui mérite de retenir l'attention. Il montre avec quelle facilité ces hommes, venus de pays helléniques, adoptaient les cultes indigènes, croyant du reste souvent honorer, sous un nom barbare, quelque dieu de leur panthéon national. Un travail d'assimilation, de fusion arbitraire entre les divinités des deux nations, avait commencé à s'accomplir, dès le temps où les Grecs vinrent s'établir à Naucratis et en diverses autres localités de l'Égypte;

(1) Letronne, *Inscriptions grecques et latines de l'Égypte*, I, p. 409-412, cf. *C. I. Gr.*, n° 4702. — Voir aussi le commentaire de Droysen, *Rheinisches Museum*, III, p. 538.

(2) Le dieu auquel les mercenaires font acte de dévotion est, d'après la copie de Minutoli, ΟΔΟΜΑΙΣΤΑΝΟΣ. La première partie du nom, peut-être inexactement reproduite, est difficile à interpréter. On pourrait cependant y soupçonner une traduction grecque de l'égyptien [hieroglyphs], Aṭum, Adoumou, le premier dieu de l'Ennéade héliopolitaine, le soleil avant son lever, Râ avant la création. La dernière partie renferme assurément un des noms de Thot, [hieroglyphs], [hieroglyphs], primitivement un des cynocéphales de l'Ogdoade hermopolitaine, et confondu plus tard avec le grand dieu d'Hermopolis lui-même (voir Goodwin, *Zeitschr. für ägypt. Sprache*, LXXII, p. 101-109; Maspero, *Proceedings* de la Soc. d'Archéol. bibl., XX, p. 142). C'est ce dieu, Asṭanou, Asṭen, très populaire à l'époque ptolémaïque, qui fut transformé en Ostanès, prêtre memphite, lequel avait, disait-on, initié Démocrite aux sciences égyptiennes. Mais, si la première partie désignait vraiment Aṭum, on ne s'expliquerait pas trop l'union en un seul dieu de deux personnages divins essentiellement différents.

Hérodote en avait enregistré, dans son second livre, les principaux résultats[1]. Il se continuait depuis et s'accentuait encore, par la fréquentation, par le mélange des deux peuples; et la communauté des intérêts, l'habitude de servir sous les mêmes chefs, de combattre sous le même drapeau, les unissaient chaque jour davantage.

* * *

Hakoris ne vécut pas assez pour soutenir la terrible attaque, dont l'Égypte était toujours menacée. Après lui, trois Pharaons se succèdent en deux ans et quelques mois, Psamouthis, Mouthis, Néphéritès II[2], et la brièveté des règnes indique assez que ce court intervalle de temps fut rempli par des compétitions de prétendants et des séditions populaires.

Enfin, la dynastie Mendésienne fut remplacée par la XXXe (Sébennytique), qui devait être la dernière constituée par des souverains indigènes. Elle va se maintenir plus de trente ans, faisant tête à tous les assauts, vaincue parfois, mais souvent aussi victorieuse, assurant malgré tout la prospérité du pays et la liberté du travail, produisant des œuvres distinguées, qui témoignent que la seconde période saïte, pourtant si troublée, n'avait point déchu de ce que fut la première, celle des Psammétichides.

Les Grecs vont être mêlés plus que jamais aux événements qui décideront du sort du pays. Seulement, les rôles se trouveront renversés. Tandis qu'auparavant les Athéniens étaient comme les alliés-nés de l'Égypte, ils vont devenir contre elle les auxiliaires forcés du Grand Roi, prêter, malgré eux, des généraux pour la combattre, et contraindre à l'abandonner ceux qui se faisaient honneur de la servir. Le Grand Roi les a assistés dans leur détresse; il est en droit d'exiger du retour. Les Spartiates, au contraire, qui, naguère encore, paraissaient à la cour du Pharaon en solliciteurs, seront prêts maintenant à lui vendre leur assistance. Arrivé aux bords du Nil avec sa bande de mercenaires, le vieil Agésilas y commandera en maître; sa protection, son concours, seront assez puissants pour déposséder des rois ou pour leur ceindre la couronne.

(1) Hérodote, II, 50, et *passim*.

(2) Hakoris meurt en 380 d'après le Canon manéthonien de Böckh; selon Judeich, en 383, et, d'après les calculs de Wiedemann, en 387. — Les trois règnes suivants sont compris entre 380 et 378 (Böckh); 383-381 (Judeich). La *Chronique démotique* remplace Mouthis par Har-neb-cha, qui pourrait être le même personnage, désigné par un autre de ses deux noms protocolaires. Voir *Revue égyptol.*, II, p. 3, et le commentaire de Révillout, *ibid.*, p. 56-59. — Wiedemann place Mouthis et Psamouthis avant Hakoris.

Le premier souverain de la nouvelle dynastie, Nectanébo[1], qu'il soit ou non le fils de Néphéritès Ier, comme lui, en tout cas, favori du sacerdoce[2], fut acclamé dans les deux Égyptes, et il a laissé des souvenirs monumentaux dans toutes les parties de la vallée[3]. L'Égypte avait retrouvé son unité, sa cohésion, et, de fait, elle allait avoir besoin de toutes ses forces pour défendre son autonomie. Cornélius Népos assure que Nectanébo dut à Chabrias son élévation à la royauté[4].

En effet, il se trouvait en Égypte au moment de la mort d'Hakoris. Il y devait être encore pendant les deux années que remplissent les trois règnes suivants : car on ne lui voit alors jouer aucun rôle dans les affaires de la Grèce, et, au contraire, lorsqu'il est rappelé à Athènes en 379, il reparaît aussitôt, en Béotie, comme stratège à la tête d'un corps athénien. La haute situation qu'il avait occupée sous Hakoris, les services qu'il avait rendus à la cause nationale ne pouvaient manquer de lui assurer une influence considérable, et le prétendant de son choix avait des chances sérieuses pour l'emporter sur ses rivaux. Nectanébo une fois reconnu, il dut conserver auprès de lui cette fonction de conseiller militaire, qu'il avait si heureusement exercée sous Hakoris. Du jour où Chabrias avait pris en main la direction des travaux de défense, il est certain que l'œuvre fut conduite avec une sûreté de vues, une méthode que ne possédaient pas à un égal degré les meilleurs ingénieurs égyptiens. Les nombreux ouvrages que Diodore énumère comme ayant été exécutés par Nectanébo[5] ne sont pas tous dus à l'initiative personnelle du Pharaon, et certainement ne datent pas tous de son règne : Hakoris et surtout Chabrias y ont eu, sans doute, la plus grande

(1) Le nom se lit en égyptien Nakht-Hor-hebi et variantes; Diodore l'appelle Νεκτάνεβις; les abréviateurs de Manéthon écrivent : Νεκτανέβης. Son nom signifie : est fort l'Horus de Hebit (Behbet), voir Roeder, *Zeitschr. für ägypt. Sprache*, XLVI, p. 73.

(2) Voir la *Chronique démotique*, *Revue égyptol.*, loc. laud. Le document ne lui attribue que 10 ans de règne, ainsi que le Syncelle et la version arménienne d'Eusèbe. L'Africain lui en donne 18, et ce nombre est confirmé par des monuments égyptiens.

(3) Voir Wiedemann, *Ægyptische Geschichte*, p. 705-707; *Supplément*, p. 76; et beaucoup d'autres monuments ont été découverts depuis.

(4) Corn. Népos, *Chabrias*, 2. Il semble croire que Chabrias ne serait venu en Égypte qu'au moment de la chute de Néphéritès II («Nectanabin adjutum profectus regnum ei constituit»). Du reste, il intervertit l'ordre des faits, plaçant l'expédition en Cypre après l'avènement de Nectanébo, et semblant faire partir ensuite Chabrias pour l'Égypte. Diodore (XV, 29) reconnaît qu'il a été appelé par Hakoris; mais il raconte, comme s'étant passés alors, des événements qui, en réalité, ont eu lieu sous Nectanébo. Voir Kahrstedt, *Forschungen zur Geschichte des ausgehenden fünften und des vierten Jahrhunderts*.

(5) Diodore, XV, 42.

part. Ils avaient été combinés de telle sorte qu'il semblait à peu près impossible de pénétrer dans le Delta, soit par terre soit par mer. Les passages de l'isthme, soigneusement fortifiés, étaient munis de solides garnisons. Du côté de la mer, l'accès était fermé non moins sûrement aux flottes ennemies. A chacune des sept bouches du fleuve on avait élevé, sur les deux rives, un château [1] flanqué de hautes tours, et les deux forts étaient réunis par un pont de bois, qui dominait l'entrée du canal. La bouche Pélusiaque était la mieux défendue, parce qu'elle s'offre la première à qui vient de Syrie, et qu'elle paraît être surtout la principale route par laquelle peut s'introduire l'ennemi. Des fossés avaient été creusés et des enceintes construites dans les endroits les plus propres au débarquement. Les abords par terre avaient été convertis en lacs, et les parties navigables fortifiées par des digues. Il était donc difficile à la flotte de mouiller, à la cavalerie de s'approcher, à l'infanterie de s'avancer.

Toutes ces mesures, si intelligemment conçues, il n'était pas trop tôt qu'elles fussent réalisées : car le temps pressait. Par la paix avec Évagoras, la Perse avait recouvré la liberté de ses mouvements, et la Grèce, agitée par ses querelles intestines, était hors d'état de l'entraver dans ses desseins de conquête. Les Lacédémoniens faisaient sentir partout le poids de leur hégémonie, et les cités opprimées s'insurgeaient contre cette domination, qui s'exerçait par la trahison et la violence. Les flottes d'Athènes et de Sparte se disputaient la possession des Cyclades. Rassuré par ces divisions, qui rendaient l'Hellade impuissante, Artaxerxès pouvait, à son gré, préparer l'écrasement de l'Égypte. Mais, avant tout, il fallait lui enlever l'homme qui avait organisé son armée, fortifié ses places, et qui, la guerre déclarée, allait être l'âme de la défense.

Des négociateurs furent dépêchés à Athènes, avec charge d'exiger son rappel. Certes, la condition était dure, obéir était humiliant. C'était renier la vieille politique d'Athènes, soutien naturel des ennemis de la Perse, et en particulier des Égyptiens révoltés. Mais à présent la situation était bien changée. Athènes devait trop au Grand Roi, pour lui pouvoir rien refuser. Déjà, sur sa demande, elle avait enjoint à Chabrias de quitter Cypre, d'abandonner Évagoras. De là il était allé en Égypte, il y vivait depuis des années, seul responsable de ses actes; et, comme il n'engageait que lui-même, on l'avait laissé librement agir. Mais là aussi il gênait la Perse, et les plaintes de Suse étaient désormais des ordres, contre lesquels n'osaient regimber les plus audacieux démagogues. Force fut donc de s'incliner encore, et, la mort au cœur, de voter le retour du général [2].

[1] Le texte dit : πόλις κατεσκεύαστο (Diodore, *loc. laud.*). — [2] Diodore, XV, 29.

Ce n'est pas tout. Connaissant par expérience la supériorité des troupes grecques, Artaxerxès, avant de rien entreprendre contre l'Égypte, entendait soudoyer dans l'Hellade des corps de mercenaires, solides et nombreux. Pour les commander, il avait besoin d'un général énergique, capable de les maintenir unis entre eux et soumis; déjà le choix était fait, et Iphicrate désigné pour chef. Son nom, en effet, était illustre par des succès remportés sur tous les champs de bataille de la Grèce. Il l'était surtout par l'esprit d'innovation qu'il avait introduit dans l'armement et dans la tactique militaire. Grâce à lui, les troupes légères avaient pris, dans les armées, une importance inconnue, qui, en déroutant les vieilles méthodes, forçait à modifier profondément la stratégie, les plans de campagne et de bataille. Aux énormes boucliers, aux lances et aux épées courtes, il avait substitué la légère pelta, empruntée aux Thraces [1], des lances longues de plus du double, de grandes et fortes épées, remplacé les cottes de mailles de fer ou les plaques d'airain par d'épais plastrons de toile, formant cuirasse, aussi résistants et infiniment plus légers [2]. Ses fantassins, chaussés de légers brodequins, étaient devenus plus mobiles, et il avait pu obtenir d'eux des marches plus rapides, des manœuvres jusque-là inusitées; enfin, par cet ensemble de réformes, on peut dire qu'il avait opéré une véritable révolution dans l'art de la guerre. Il maintenait une discipline si exacte et si sévère, il tenait ses soldats en éveil par de si fréquentes alertes, qu'au premier signal du combat ils se trouvaient rangés d'eux-mêmes comme par le plus habile général. Sa renommée était grande auprès des satrapes d'Asie Mineure, et ce fut Pharnabaze qui le désigna au Roi pour commander, sous lui, les mercenaires grecs.

Les envoyés qui négociaient le rappel de Chabrias demandèrent en même temps, dit Diodore, l'engagement d'Iphicrate au service de la Perse [3]. Ce dernier, toutefois, montrait peu d'empressement à s'en aller servir sous un satrape et contre les anciens alliés d'Athènes; il ne paraît pas s'être rendu en Syrie avant 377-376. Les noces splendides qu'il célébrait alors avec la fille du roi Cotys, et qui eurent leur écho jusque sur le théâtre athénien [4], lui fournissaient un prétexte à prolonger son séjour en Thrace et à retarder d'autant son départ.

[1] Voir Thucydide, II, 29.

[2] Sur les réformes d'Iphicrate, voir Diodore, XV, 44; Corn. Népos, *Iphicrates*, 1, 2; Æneas, *Commentarius Poliorceticus*, 24, 16 et suiv.; Polyen, III, 9; Rehdantz, *Vitæ Iphicratis, Chabriæ et Timothei*, p. 5-8.

[3] Diodore, XV, 29.

[4] Dans le *Protésilas* du poète Anaxandrides, cité par Athénée, IV, 131, A et suiv.; cf. *Fragm. comicorum græc.* (éd. Didot), p. 426-429.

Cependant les rassemblements de troupes étaient commencés depuis 380, sous la haute direction de Pharnabaze, auquel était adjoint Tithrauste[1]. Armée et flotte furent réunies par leurs soins dans la ville syrienne d'Ake (Akko, Saint-Jean d'Acre). Les préparatifs durèrent plusieurs années, et ils étaient formidables : 200.000 hommes des contingents asiatiques, fournis par la Perse et par les nations sujettes ou vassales, 20.000 mercenaires grecs, selon les uns, 12.000, selon d'autres; puis une flotte de 300 trières et 200 navires à trente rameurs, sans parler des vaisseaux de transport, chargés de vivres et de munitions de toute sorte[2]. Comme toujours, une partie des armements et des approvisionnements se fit d'abord en Cilicie, nous en avons pour preuve les monnaies frappées à Tarse, à l'occasion de cette guerre, par Pharnabaze et par le satrape de la province, Tarcamos[3]. Dans le même temps, du reste, d'autres pièces auraient aussi été frappées à Ake pour les mêmes usages[4].

Les préparatifs terminés, des dissentiments éclatèrent bientôt entre Pharnabaze et le général grec, que lui-même avait choisi. Ce dernier s'irritait des atermoiements, qui retardaient sans cesse l'ouverture de la campagne, et s'étonnait de voir le chef si vif en paroles, si lent en actions. Et l'autre répondait, non sans raison : «Je suis maître de mes paroles, mais le Roi est maître de mes actes».

[1] CORN. NÉPOS, *Datames*, 3. Rehdantz (*Vitæ Iphicratis, Chabriæ et Timothei*, p. 80, n. 5) croit que c'est le même Tithrauste, qui avait dirigé, aussi avec Pharnabaze, les préparatifs de la première expédition contre l'Égypte. — Cf. BABELON, *Mél. de numismat.*, 2e série, p. 153-154.

[2] DIODORE, XV, 41; CORN. NÉPOS, *Iphicrates*, 2.

[3] Voir WADDINGTON, *Mél. de numismat.*, I, p. 64, 70; F. LENORMANT, *La monnaie dans l'antiquité*, II, p. 17; BRANDIS, *Münzwesen in Vorderasien*, p. 243; SIX, *Numismatic Chronicle*, 1884, p. 103, 134; HEAD, *Hist. Numor.*, p. 613 et suiv.

[4] C'est l'opinion de SIX, *Numismatic Chronicle*, 1884, p. 109, citée par Judeich (*Kleinasiatische Studien*, p. 161, note). Babelon, au contraire (*Mél. de numismat.*, 2e série, p. 167), pense qu'aucune monnaie de Pharnabaze ni de Datame n'a été frappée à Acé, bien que cette ville fût la dernière étape pour la concentration des troupes perses.

Quoi qu'il en soit, il importe de remarquer le caractère hybride des monnaies en question, présentant, à la face, un motif perse, l'archer en marche, et, au revers, l'image toute grecque d'une tête d'Athéna. On voit par là à quelles concessions les satrapes étaient obligés de se plier, pour donner satisfaction à leurs mercenaires. Au reste, la responsabilité du Roi n'était pas directement engagée; ces monnaies, qu'un chef perse était autorisé exceptionnellement à frapper (voir F. LENORMANT, *La monnaie dans l'antiquité*, II, p. 17, 161 et suiv.) à l'occasion d'une expédition militaire, n'avaient pas le caractère officiel de celles qui sortaient des ateliers royaux. Elles n'en passaient pas moins de main en main à travers toutes les provinces de l'Empire, et cette figuration de divinités étrangères sur des médailles, fabriquées dans les domaines du Grand Roi, était un symptôme frappant de la pénétration des idées grecques, de la tolérance forcée qu'elles y rencontraient, à cause du prix que l'on attachait au concours des mercenaires.

Tous ces retards occasionnaient des troubles dans l'armée elle-même. Le trésor royal était riche, mais mal administré, et les intermédiaires, chargés de faire parvenir l'argent aux troupes, en détournaient souvent une bonne part. Le payement de la solde était retardé de jour en jour, et les hommes ainsi frustrés se mutinaient contre leurs commandants. Iphicrate inventait alors quelque ruse, et trouvait moyen de les calmer[1]. Et puis, la trahison se mettait de la partie. Deux lochages s'étaient entendus pour déserter et passer à l'ennemi avec leur troupe. Il les faisait juger en sa présence et punir de mort, et chassait leurs soldats, après les avoir dépouillés de leurs armes[2].

Le bruit de ces incidents fâcheux parvenait sans doute à la cour, et les ennemis de Pharnabaze en profitaient pour le desservir auprès d'Artaxerxès. Il fut rappelé à Suse, et on mit à la tête de l'armée un favori du roi, Datame, qui dut bientôt quitter son poste pour aller soumettre Arpis, dynaste de Cataonie[3]. Cette mission accomplie, il reprenait son commandement à Ake. Mais une sorte de conspiration, ourdie par les partisans de Pharnabaze, parvenait à le troubler, en lui faisant craindre une disgrâce et la mort, si l'expédition d'Égypte venait à tourner mal. Effrayé, il se résout tout à coup à quitter le service du Roi et à guerroyer pour se rendre indépendant. Toutefois, avant de partir, il remet ses pouvoirs aux mains d'un Grec de Magnésie, Mandroclès, qui paraît avoir succédé à Iphicrate, celui-ci ayant accompagné Pharnabaze dans sa retraite forcée.

Que se passa-t-il alors à Suse? On l'ignore. Depuis sa révocation, Pharnabaze y avait assurément travaillé, soit par lui-même soit par ses amis; et, dans ce milieu si changeant, où les favoris, les femmes du harem exerçaient une influence dissolvante, avec de l'adresse et peu de scrupules, on prenait vite sa revanche. Toujours est-il que nous voyons bientôt reparaître Pharnabaze avec Iphicrate à la tête des forces de terre et de mer, qui attendaient à Ake qu'on leur donnât le signal. Depuis longtemps, tout était prêt. Enfin, vers le commencement de

[1] Voir POLYEN, III, 9, § 59. Pour mettre à la raison les mutins, il faisait paraître au milieu d'eux des Grecs, déguisés en Perses, qui annonçaient, en langue barbare, l'arrivée prochaine des subsides, et l'assemblée se dispersait, satisfaite.

[2] POLYEN, *ibid.*, § 56.

[3] Les faits racontés par Corn. Népos (*Datames*, 4-5) montrent avec quelle négligence, quel manque de suite étaient instruites et dirigées les affaires les plus graves à la cour de Suse. A peine Datame est-il arrivé à Ake et a-t-il pris le commandement, qu'un ordre royal lui enjoint de le quitter pour aller en Cataonie. Il part, et, quand il revient vainqueur, il rencontre un messager apportant un contre-ordre; on avait compris, trop tard, qu'il était insensé de le distraire d'une entreprise considérable, pour lui en confier une sans grande importance.

la belle saison (374), fut signifié l'ordre du départ[1]. On ne paraît pas avoir songé, cette fois, à forcer par terre le passage de l'isthme; il faut donc croire que les troupes, embarquées sur les vaisseaux, furent amenées par mer en vue du Delta. Une anecdote, rapportée par Polyen, tendrait, si elle est exacte, à confirmer cette hypothèse. En longeant la côte syrienne, Iphicrate aurait fait opérer à ses soldats une descente en armes, qui leur procura un riche butin[2].

La première tentative devait être faite du côté de Péluse; mais ce ne fut guère qu'une reconnaissance. Arrivés devant la bouche Pélusiaque, les généraux constatèrent que les mesures étaient si bien prises, les Égyptiens si fortement retranchés, qu'une attaque régulière n'avait aucune chance de réussir. Chabrias n'était plus là sans doute, mais il avait tout prévu, et ses instructions avaient été fidèlement suivies. La flotte regagna donc la haute mer, pour tenter une surprise sur quelque partie de la côte moins bien défendue. Manœuvrant de manière à n'être pas aperçue de l'ennemi, elle se porta sur la bouche Mendésienne. Descendus à terre avec 3.000 soldats, Pharnabaze et Iphicrate s'avancent contre la forteresse, qui en protégeait les abords. De leur côté, les Égyptiens ayant mis en ligne 3.000 cavaliers et fantassins, un combat sanglant s'engage. Mais les Perses recevant sans cesse des renforts, débarqués de leurs vaisseaux, la plupart des Égyptiens sont tués ou faits prisonniers. Les survivants, forcés de s'enfuir dans le château, y sont suivis par les mercenaires d'Iphicrate, qui le détruisent et emmènent comme esclaves ses derniers défenseurs[3].

C'était là un brillant succès; il fallait en tirer parti sur-le-champ, sans laisser refroidir l'ardeur et la confiance des vainqueurs. Averti par les prisonniers que Memphis était dégarnie, Iphicrate prétendait remonter le Nil avec ses mercenaires, et surprendre la ville, avant que le Pharaon pût y concentrer des troupes. Mais les généraux perses le jalousaient à cause de ses talents militaires, ils se défiaient de lui, craignant, dit Diodore, qu'il ne songeât à occuper l'Égypte pour son propre compte. Pharnabaze, le chef suprême, était d'avis d'attendre que son armée fût réunie tout entière, afin d'opérer à coup sûr. Il redoutait plus que tout d'essuyer un échec, qui, grossi par la malignité de ses rivaux, lui ferait perdre l'honneur, les avantages d'un commandement qu'il avait eu tant de peine à garder. Et puis, son âge avancé[4] le disposait à la prudence, et l'audace, la témérité d'Iphicrate devait lui inspirer une sorte de terreur.

[1] Diodore, XV, 41.
[2] Polyen, *Stratagèmes*, III, 9, 63.
[3] Diodore, XV, 42.
[4] Il avait au moins 70 ans. Voir Nöldeke, *Aufsätze zur persischen Gesch.*, p. 110.

Cependant, les Égyptiens, trop heureux de ces retards, mettaient à profit le temps, que laissaient perdre leurs adversaires. Ayant muni sa capitale d'une garnison suffisante, Nectanébo rassemblait toutes ses forces autour du camp occupé par les Perses, et ceux-ci, harcelés par l'ennemi, en étaient réduits à user journellement leurs forces dans des rencontres partielles, dans des escarmouches, sans utilité comme sans gloire[1]. Cette station prolongée avait ôté aux envahisseurs tout le bénéfice du premier élan; et la démoralisation gagnait peu à peu les soldats du Grand Roi, condamnés par la faute de leurs chefs à une immobilité funeste. La saison s'avançait, et une complication nouvelle, l'inondation périodique du Nil, allait rendre la situation de l'armée perse décidément intenable[2].

En de telles conditions, les querelles ne pouvaient que s'envenimer entre les deux principaux chefs, chacun d'eux s'efforçant de rejeter sur l'autre la responsabilité de l'insuccès, qui allait être si sensible à l'orgueil d'Artaxerxès. Car l'expédition était encore une fois manquée; on ne pouvait plus songer qu'à ramener au plus vite en Asie les troupes, rassemblées depuis si longtemps et à si grands frais; et le Grand Roi allait demander compte de ce nouvel échec à ceux qui avaient eu la direction de l'entreprise.

Iphicrate n'attendit point le départ de l'armée; il savait trop le sort que les satrapes, en pareil cas, réservaient à leurs collaborateurs[3], et il ne se fiait pas assez à la justice du Roi, pour se hasarder à la Cour et y plaider une cause que l'issue de la campagne rendait évidemment désespérée. Il fit préparer un navire sur lequel il s'embarqua la nuit; laissant à Pharnabaze le soin de rapatrier les troupes comme il l'entendait, et, traversant la Méditerranée, il s'en vint directement à Athènes (373)[4], où le ressentiment du satrape le poursuivit de plaintes réitérées[5]. Heureusement, ses concitoyens avaient trop besoin de ses services, et les accusations de Pharnabaze ne furent pas écoutées : car, dès

[1] Diodore, XV, 43.
[2] Comme nous l'avons vu, les sources de Diodore placent dans l'été de 374 le commencement de la campagne. L'intervalle a paru un peu court pour les divers événements qui le remplissent. Pourtant ils peuvent, à la rigueur, s'être suivis de très près. La démonstration devant la bouche Pélusiaque, l'apparition devant la bouche Mendésienne et la prise du fort ne demandaient, en somme, que quelques jours; et les retards qui suivent nous amènent sans difficulté vers la moitié de juillet. C'est alors en effet que l'inondation, commencée vers la moitié de juin, et qui atteint Memphis au solstice d'été, se fait sentir assez pleinement dans le Delta, pour que les opérations d'une armée, établie en pays ennemi, devinssent désormais impossibles.
[3] Voir Corn. Népos, *Conon*, 5.
[4] Voir Judeich, *Kleinasiatische Studien*, p. 163 et n. 2.
[5] Diodore, XV, 43.

l'année suivante, il reprenait les fonctions de stratège et, remplaçant Timothée, conduisait une nombreuse escadre au secours de Corcyre [1]. Ainsi, de la part des Athéniens, toute satisfaction était refusée à Pharnabaze, et l'échec de l'expédition le compromettait terriblement auprès de son Roi. Il avait fallu encore renoncer à cette soumission de l'Égypte, le rêve perpétuel des monarques asiatiques, et qui leur échappait sans cesse, malgré la puissance des moyens employés pour la réaliser.

Cette fois pourtant, grâce à la bravoure des mercenaires grecs, on avait réussi à forcer l'entrée; mais leur chef n'était qu'en sous-ordre, et leur action avait été paralysée par l'irrésolution du haut commandement. Les orateurs d'Athènes avaient, certes, beau jeu à railler l'impuissance du Grand Roi, et la confiance des Égyptiens devait grandir à chaque nouvelle épreuve. Toutefois, Nectanébo ne se flattait nullement d'avoir conjuré tout danger. Une partie seulement de l'armée ennemie avait pris part à l'attaque, ses pertes avaient été peu sensibles, et l'inondation seule l'avait forcée à la retraite. La tentative malheureuse de 374 n'avait donc pas découragé les Perses, et, deux ans plus tard, Artaxerxès s'apprêtait à reprendre la campagne.

Alors, certaines conditions étaient quelque peu changées. Athènes, qui reconstituait peu à peu sa confédération maritime, redoutant maintenant la puissance grandissante de Thèbes, se rapprochait de Sparte, et, dans l'intérêt de sa marine et de son commerce, elle cherchait à se concilier l'amitié du Grand Roi et de ses satrapes. Elle avait indisposé Pharnabaze en ne tenant pas compte de ses griefs; elle pensa rentrer dans ses bonnes grâces, en substituant à Iphicrate un autre chef. Fils de Conon, Timothée ne devait pas répugner à s'engager au service de la Perse. Il était alors, paraît-il, dans de grands embarras d'argent, et il voyait là sans doute un moyen de refaire sa fortune. Au printemps de 372, sous l'archontat d'Asteios, il partait pour se rendre en Asie, et il y était encore l'année suivante. L'auteur du discours prononcé contre lui et qui figure dans les œuvres de Démosthène assure qu'il partait pour l'Asie avec l'intention de commander, pour le Grand Roi, une expédition contre l'Égypte, ὡς βασιλεῖ σΊρατηγήσων τὸν ἐπ' ΑἴγυπΊον πόλεμον [2]. Mais il revint à Athènes en 371, sous l'archontat d'Alcisthènes, ayant inutilement conféré avec les satrapes. Jusqu'à nouvel ordre les projets belliqueux d'Artaxerxès étaient abandonnés, son attention étant détournée d'un autre côté par des événements d'une gravité exceptionnelle. Le caprice qui présidait au choix des plus hauts fonctionnaires, les

[1] Xénophon, *Hellén.*, VI, II, § 13 et suiv. Cf. Pseudo-Démosthène, *Contre Timothée* (*Discours XLIX*).
[2] Pseudo-Démosthène, *Discours XLIX*, p. 1191.

intrigues qui faisaient ou défaisaient les généraux et les gouverneurs, les cruautés, les machinations infâmes qui ensanglantaient le palais, à l'instigation de Parysatis et par la basse complicité des eunuques, tout cela poussait les satrapes, les dynastes des régions lointaines à s'affranchir d'un joug odieux. D'autre part, la vieillesse du souverain, la faiblesse du pouvoir central leur en facilitaient les moyens. Aussi voit-on les révoltes, favorisées par l'affluence des mercenaires, éclater de toutes parts et menacer l'Empire d'une dissolution prochaine.

L'Égypte, rassurée pour le présent, n'avait qu'à tirer parti des circonstances, et elle ne se faisait pas faute d'attiser les haines, de surexciter les ambitions impatientes, de soutenir, par l'argent ou les subsides, quiconque, suivant son exemple, reniait la suzeraineté du Grand Roi. Pendant les dix ou onze années qui suivirent la retraite de Pharnabaze et d'Iphicrate, elle put jouir avec quelque sécurité de son indépendance reconquise. Nectanébo usa de ce répit, que lui donnait la fortune, pour faire reprendre au travail, à l'industrie nationale toute leur activité, tout leur élan; et c'est surtout à ces années de paix qu'il faut attribuer les ouvrages nombreux, dont le souvenir, dont les restes sont venus jusqu'à nous. En même temps il avait à cœur de compléter les travaux de défense, de refaire ceux qui avaient été détruits pendant la dernière campagne, et aussi de contracter des alliances avec les ennemis de la Perse.

Si l'on admet, avec Lipsius [1], que l'*Archidamos* d'Isocrate a été publié en 366-365, il semble qu'à cette date des relations d'amitié étaient nouées entre les Lacédémoniens, l'Égypte et les dynastes d'Asie [2]. Parler d'une ligue, même de traités formels, serait peut-être trop dire; mais tous, peuples et princes, étaient d'accord pour s'entr'aider au besoin, pour chercher les occasions de nuire au Grand Roi, et, le moment venu, pour tenter, s'il le fallait, une action commune. En attendant, on faisait tout pour se tenir prêt, et mettre à profit les événements.

C'est au milieu de ces préoccupations politiques que s'écoula la dernière partie du règne de Nectanébo Ier. Sans doute l'autonomie de la contrée n'était pas assurée pour toujours; mais les conditions, en somme, étaient meilleures qu'à l'avènement du Pharaon, que la *Chronique démotique* exalte avec tant d'enthousiasme. Une période de paix assez longue avait permis au pays de se reconstituer et de s'enrichir. Si l'on n'avait pas infligé de défaite à l'ennemi, du moins on l'avait tenu en échec, et l'invasion avait été arrêtée. Enfin, on était sûr à présent de trouver, en Grèce comme en Asie Mineure, des auxiliaires précieux.

[1] Lipsius (*Vorlesungen*), cité par Judeich (*Kleinasiatische Studien*, p. 164, n. 1). Blau (*Att. Ber.*, II, p. 263 et suiv.) place, au contraire, la publication de l'*Archidamos* entre 356 et 351.
[2] Isocrate, *Archidamos*, § 27.

CHAPITRE II.

CHABRIAS ET AGÉSILAS EN ÉGYPTE.

Tachos (Téos) : ses relations avec Agésilas. — Révoltes des satrapes perses. — Ambassade égyptienne à Athènes : la comédie des Πόλεις. — Chabrias retourne en Égypte sans mission officielle. Les réformes qu'il fait adopter au Pharaon (les *Économiques* du Pseudo-Aristote). Il reconstitue la marine égyptienne.

Ambassade envoyée à Sparte par Tachos. Agésilas part avec un corps d'hoplites. Son arrivée aux bords du Nil. Effet qu'il y produit. — Chabrias commande la flotte, Agésilas les troupes grecques; Tachos se réserve la direction de la guerre.

L'armée envahit la Syrie. — Une révolte éclate en Égypte. Déchéance de Tachos. Nectanébo proclamé roi. Agésilas se déclare pour lui. — Chabrias s'en retourne à Athènes.

Agésilas revient en Égypte avec Nectanébo, auquel un Mendésien dispute le trône. Nectanébo assiégé dans une place forte. Sortie d'Agésilas. Défaite du Mendésien. Départ d'Agésilas. Il meurt en Libye.

L'Égypte jusqu'ici s'était tenue sur la défensive, et cette réserve lui avait réussi à souhait. Le fils de Nectanébo Ier, Tachos [1], nourrissait de plus ambitieux desseins. Encouragé par les révoltes des satrapes, qui se multipliaient de jour en jour et mettaient l'Empire en danger, il allait se croire assez fort pour prendre, à son tour, le rôle d'agresseur. Son règne très court [2] est rempli d'événements auxquels les Grecs ont été intimement mêlés. Si nous connaissons assez peu de chose de lui par les documents égyptiens [3], les noms de Chabrias et d'Agésilas ont sauvé ses actions de l'oubli, et les écrivains anciens ont illustré son histoire si brève de mille détails curieux. La *Chronique démotique* lui fait honneur d'avoir suivi la tradition paternelle [4]. En effet, il soutint comme lui les satrapes rebelles, et entretint avec les Lacédémoniens des relations d'étroite amitié.

Sparte, si profondément humiliée par les victoires des Thébains, paraît s'être adressée alors à l'Égypte, pour en obtenir des subsides. Pendant qu'Agésilas soutenait, en Asie Mineure, la révolte d'Ariobarzane, on prétend même qu'il

(1) La forme égyptienne du nom est [hiéroglyphe] *Ze-hor*, que les Grecs traduisent tantôt par Tachos (Diodore, XV, 92, 93), tantôt par Téos.

(2) Böckh adopte, pour la durée de ce règne, les dates 360-358; Wiedemann, 369-367; Judeich, 363-361; Kahrstedt, 363/2-362/1.

(3) Voir Wiedemann, *Ægyptische Geschichte*, p. 708.

(4) Révillout, *Revue égyptol.*, II, p. 60 : « C'est une année qu'on lui fit passer comme chef, à savoir au roi Téos, qui marcha sous la direction de son père ». Ainsi, le document démotique ne lui attribue qu'une année de règne; les listes manéthoniennes lui en donnent deux.

aurait fait un premier voyage aux bords du Nil[1]. Le fait est peu vraisemblable; l'impression produite, lorsqu'il y vint un peu plus tard, prouve qu'il n'y était connu que par sa renommée. Mais il put négocier de loin avec le Pharaon, tandis qu'il traitait de près avec Mausolos; il obtint ainsi d'importantes sommes d'argent, dont Sparte avait un pressant besoin, et qu'il y apporta lui-même au plus vite[2].

La rébellion des satrapes prenait chaque jour des proportions plus inquiétantes pour le Grand Roi. Non seulement l'Asie Mineure entière était soulevée, mais la Phénicie et toute la côte syrienne refusaient de payer le tribut[3]. Bientôt, cependant, le chef des rebelles, Orontes, satrape de Mysie, trahit ses complices[4], et Rhéomithrès, qui avait été envoyé près de Tachos, étant revenu en Asie avec 500 talents d'argent et cinquante vaisseaux, fit sa soumission et rentra en grâce auprès d'Artaxerxès[5].

Malgré ces déconvenues, Tachos ne perdait pas courage. Ayant appris, à ses dépens, combien était peu sûre l'alliance des satrapes, il avait cherché ailleurs, et s'était adressé aux deux principales cités grecques, Athènes et Sparte : l'hégémonie de Thèbes était trop récente, et la durée en était douteuse. A Athènes, les ambassadeurs furent reçus en audience solennelle, comme le prouve une inscription de l'Acropole, malheureusement très fragmentée[6]. Du décret qu'elle contenait, il ne reste guère que quelques noms propres, et M. P. Foucart a montré que celui du secrétaire du conseil laisse le choix libre entre les années qui vont de 360 à 358[7].

On peut se demander si Chabrias était encore à Athènes, ou si, étant déjà rendu aux bords du Nil, c'est lui qui avait décidé le roi à envoyer ses ambassadeurs[8].

(1) Unger (*Chronol. des Manetho*, p. 233 et suiv.) admettait la possibilité de ce premier voyage. Ley (*Fata et conditio Ægypti sub imperio Persarum*, p. 59-60) montre combien cette opinion, déjà soutenue par Schneider, est invraisemblable. Cf. Judeich, *Kleinasiatische Studien*, p. 203, n. 2.

(2) Pseudo-Xénophon, *Agésilas*, chap. II, § 29 : ἐνόμιζε... τῷ Αἰγυπτίῳ χάριν ἀποδώσειν ἀνθ' ὧν εὐηργετήκει τὴν Λακεδαίμονα.

(3) Diodore, XV, 90. Ce soulèvement fut si général, ajoute-t-il, que le Roi perdit la moitié de ses revenus, et que le reste ne suffisait pas pour subvenir aux frais de la guerre.

(4) Idem, XV, 91.

(5) Idem, XV, 92.

(6) *C. I. Att.*, II, n° 60.

(7) P. Foucart, *Revue de Philologie*, 1896, p. 84-88. Ces dates s'accordent, comme on le voit, avec celles qu'avait adoptées Böckh. — Maspero (*Hist. anc.*, III, p. 759, n. 2) se décide pour 360, année de l'archontat de Callimidès; Judeich place l'ambassade de Tachos en 362 (*Kleinasiatische Studien*, p. 165, n. 1).

(8) Il est probable que, terminé le temps de sa stratégie, il partit presque aussitôt pour l'Égypte.

En tout cas, de près ou de loin, il les soutint certainement de son influence auprès du peuple, pour leur faire obtenir le secours qu'ils demandaient. Mais les Athéniens n'avaient pas alors une entière liberté d'action. Ils tenaient à ménager le Grand Roi, avec qui ils étaient, pour le moment, en bons termes[1]. Le projet d'une entente avec l'Égypte ne semble pas avoir eu l'approbation générale. On en plaisantait sur le théâtre, et en des termes fort vifs. Le poète Anaxandridès, dans sa comédie des Πόλεις, représentait les envoyés égyptiens demandant l'alliance d'Athènes, et la Cité personnifiée répondait : « Je ne saurais être votre alliée, car nos mœurs et nos lois ne sont pas d'accord avec les vôtres, mais elles diffèrent grandement les unes des autres ». Puis, elle énumérait toute une série de divergences, dont le piquant étalage provoquait les rires du public, aux dépens des Égyptiens et de leur culte[2]. De pareilles plaisanteries n'auraient pas été goûtées des spectateurs, si l'alliance eût été populaire, comme elle l'avait été, par exemple, au temps de Cimon. On suivait avec sympathie les mouvements des satrapes rebelles, mais on eût craint de rompre ouvertement avec la cour de Suse. Laisser partir Chabrias, c'est tout ce qu'on pouvait faire alors pour l'Égypte. S'y rendant comme simple particulier, il n'engageait que lui-même, et ne compromettait pas la République vis-à-vis d'Artaxerxès. Il y reprit aussitôt la place qu'il avait tenue sous Hakoris et Nectanébo Ier; et, cette fois, son influence prévalut dans l'administration de l'État aussi bien que dans les affaires militaires.

Les dépenses occasionnées par la guerre, les travaux entrepris pour la défense du pays, les subsides fournis aux alliés, avaient, en partie, vidé le trésor public. Chabrias fit adopter une série de mesures destinées à combler le déficit, et dont les *Économiques* du Pseudo-Aristote nous ont laissé un tableau assez complet[3]. De toutes les classes de la société égyptienne, la mieux pourvue était le clergé : là surtout on était sûr de trouver d'abondantes ressources. Le roi fit annoncer qu'on allait être contraint de supprimer certains des frais du

(1) Corn. Népos, *Chabrias*, 2 : « Athenienses cum Artaxerxe societatem habebant ».

(2) Voici le curieux développement de cette pensée générale, tel qu'il est donné par le poète : « Tu adores le bœuf, moi je le sacrifie aux dieux; tu regardes l'anguille comme un génie très grand, nous la considérons, nous, comme le meilleur des mets; tu ne manges pas la chair de porc, et moi j'en fais mon plus grand régal; tu vénères le chien, moi je le frappe, quand je le prends à manger ma pitance. Ici la loi veut que les prêtres soient entiers; chez vous, à ce qu'il paraît, elle les veut circoncis. Si tu vois un chat en mauvais point, tu pleures; moi je suis enchanté de le tuer pour avoir sa peau. Chez vous, la musaraigne est une puissance, chez moi, rien. » (*Poetar. comic. Græc. Fragm.*, éd. Didot, p. 426, Anaxandrides, XXVIII, Πόλεις.)

(3) Pseudo-Aristote, *Économiques*, II, 25 (éd. Didot, I, p. 646-647).

culte et de diminuer le nombre des prêtres. Chacun d'eux aussitôt, tenant à conserver sa fonction, s'empressa d'offrir ce qu'il possédait. Tous ayant apporté leur tribut, on décréta que, sur les revenus ordinaires affectés aux temples et aux traitements du sacerdoce, un dixième seulement y serait consacré désormais, le reste étant avancé au roi pour tout le temps que durerait la guerre. En outre, chaque citoyen dut contribuer à l'œuvre commune en payant un impôt sur sa maison, et une cote personnelle[1]. Sur tout le blé vendu, l'acheteur ainsi que le vendeur furent tenus de verser au Trésor une obole par artabe. Une redevance du dixième fut prélevée sur les vaisseaux, sur les ateliers, sur tout ce qui faisait l'objet d'une industrie ou d'un commerce quelconque. Enfin, il fallait du numéraire, car les mercenaires n'entendaient pas être payés en nature. Avant que s'ouvrît la campagne, et toujours par le conseil de Chabrias, le roi ordonna à ses sujets de lui apporter l'or et l'argent non monnayés qu'ils pouvaient avoir dans leurs coffres; au reste, il recevait le tout comme un simple prêt, et s'engageait à le faire restituer périodiquement par ses nomarques[2] sur le produit des impôts annuels. Et Polyen, à qui les affirmations ne coûtent guère, assure que, dans la suite, les prêteurs furent exactement remboursés[3]. Cette masse de métaux précieux devait être convertie en monnaie, dont on n'a retrouvé jusqu'ici qu'un seul exemplaire; encore l'authenticité de ce type a-t-elle été généralement contestée. Cependant Maspero a montré qu'il pouvait réellement avoir été frappé à l'époque de Chabrias et de Tachos[4].

Le pouvoir royal étant absolu, ces réformes pouvaient être imposées sans retard. Leur application, d'ailleurs, était d'un intérêt trop pressant, pour que le Pharaon n'en comprît pas la nécessité immédiate; aussi se prêta-t-il docile-

(1) Des taxes de cette espèce avaient existé de tout temps en Égypte; elles furent augmentées probablement, sur l'avis de Chabrias.

(2) Les éditions anciennes donnent *τοῖς ναυάρχοις*, qu'on a remplacé, avec grande vraisemblance, par *νομάρχοις*. Ley (*Fata et conditio Ægypti sub imperio Persarum*, p. 62, n. 33) veut qu'on s'en tienne à la leçon *ναυάρχοις*, «quos Ægyptius ad pecunias ex insulis urbibusque maritimis ububi exigendas emiserit».

(3) Polyen, III, 11, § 5.

(4) Elle porte, d'un côté, les signes [hiéroglyphes] et de l'autre, la variante saïto-ptolémaïque [hiéroglyphes] *noubounoufi* = or bon. C'était la formule généralement employée en Égypte pour désigner l'or, soit qu'il provînt directement des mines, soit qu'il fût importé par le commerce. Voir Maspero, *Sur une pièce singulière, de provenance égyptienne* (*Rec. de trav.*, XXII, p. 225-226. Cf. Chassinat, *Bull. de l'Institut franç. d'archéol. orient. du Caire*, I, 1901, p. 78-86, où la pièce est figurée et décrite). — Hill (*Numismatic Chronicle*, 1900, p. 371) émet encore des doutes sur son authenticité. — Sur les monnaies usitées en Égypte, voir Babelon, *Les Perses Achéménides*, p. LVII et LVIII.

ment à suivre les conseils de Chabrias. En reconnaissance des services rendus, le roi était prêt à lui accorder toutes les faveurs. Lui arrivait-il même d'employer à son usage une somme, qu'il avait touchée au Trésor pour l'équipement des navires, Tachos, généreusement, lui faisait remise de la dette, ou lui en abandonnait la plus forte part[1]. C'est à lui, en sa qualité d'Athénien, que les intérêts de la marine étaient particulièrement confiés; et de fait, personne ne connaissait plus à fond les secrets, la pratique de l'art naval. Tachos avait des vaisseaux, mais trop peu d'équipages exercés à la manœuvre. Chabrias leva, dans le pays, assez de jeunes gens pour monter deux cents navires. Il fit retirer les rames des trières, établit des bancs à sec sur le rivage, et, en quelques jours, des chefs d'équipe apprirent à ces recrues le maniement des avirons[2]. Polyen lui attribue des innovations qui font honneur à son esprit inventif. Ainsi, pour garantir les rameurs, souvent démoralisés par l'envahissement des vagues, il fit tendre, de la proue à la poupe, des peaux, qui les isolaient en quelque sorte et les mettaient à l'abri des coups de mer[3]. Au lieu d'un gouvernail, il en mit deux sur chaque navire, un seul suffisant à la manœuvre par les temps calmes, tandis que l'autre, placé près des bancs supérieurs, ayant son timon et ses attaches au-dessus du pont, servait, par les grosses mers, à soulever la proue et à redresser le navire[4].

On voit que, sous Tachos comme sous les Mendésiens, Chabrias eut la principale part dans la préparation de la guerre, sachant à la fois élaborer des plans d'ensemble et descendre, au besoin, jusque dans les plus menus détails. Quant à ses réformes financières, s'il était impossible d'en nier l'utilité, elles durent néanmoins rendre impopulaire le roi, qui en assumait la responsabilité, et, en lui aliénant le clergé, elles furent probablement une des causes déterminantes de sa chute prochaine[5].

En attendant, elles lui permirent de mettre sur pied une armée et une flotte. En Egypte d'abord, il avait pu armer 80.000 *μάχιμοι*; en Grèce, il soudoyait

(1) C'est du moins ce qui paraît ressortir de la petite scène narrée par un scoliaste d'Aristote (Cramer, *Anecdota Paris.*, I, p. 258) ad *Rhetor.*, I, VI, 2. Cf. Rehdantz, *Vitæ Iphicratis, Chabriæ et Timothei*, n. 113, p. 164-165.

(2) Polyen, *Stratagèmes*, III, 11, § 7.

(3) Idem, *ibid.*, § 13.

(4) Idem, § 14.

(5) Comme il arrive d'ordinaire, ces mesures rigoureuses, justifiées par des circonstances exceptionnelles, continuèrent d'être appliquées par la suite. Elles paraissent avoir servi aux Ptolémées, comme elles avaient servi à Tachos. — Cf. Révillout, *Revue égyptol.*, I, p. 57-58). En ce qui concerne les temples, il fait d'ailleurs remonter une bonne partie des spoliations jusqu'à Amasis.

10.000 mercenaires d'élite, et, grâce à l'habileté de Chabrias, il avait réussi à équiper 200 trières[(1)].

A ces forces déjà si considérables, Tachos rêvait d'adjoindre un corps d'hoplites lacédémoniens. Dans le même temps qu'il avait envoyé à Athènes cette ambassade, qui fut si froidement reçue, il en expédiait une autre à Sparte, pour conclure avec elle une alliance et obtenir qu'Agésilas vînt se mettre à la tête de son armée[(2)]. Ses ouvertures furent accueillies là avec un tout autre empressement qu'elles ne l'avaient été à Athènes. Pour beaucoup de raisons, on en voulait au Grand Roi; surtout on était aux abois après le désastre de Mantinée. Quant à Agésilas, il se sentait désormais impuissant en Grèce, hors d'état de relever le prestige de sa patrie. On lui faisait espérer là-bas des honneurs et de l'argent. Il aimait mieux, après tout, courir de nouvelles aventures que d'attendre obscurément la mort, dans une oisiveté inutile à ses concitoyens et à lui-même. Aussi n'hésita-t-il pas un instant. Sachant, dit le Pseudo-Xénophon, que le roi des Égyptiens voulait faire la guerre au roi de Perse, qu'il avait quantité de fantassins et de cavaliers, et beaucoup d'argent, il apprend avec joie que ce prince le mandait et promettait de lui déférer le commandement[(3)]. Avec les fonds expédiés par Tachos, il enrôle un millier d'hoplites, et, ayant frété quelques vaisseaux, il s'embarque pour l'Égypte[(4)]. A la différence de Chabrias, venu sans aucune mission officielle, il partait, non comme un simple chef de bandes, mais comme représentant de l'État auprès d'un souverain allié : car il emmenait avec lui, comme jadis en sa première expédition d'Asie, un conseil de trente Spartiates, chargés de l'aider de leurs lumières et de l'appuyer, au besoin, de leur autorité légale. Son panégyriste lui prête, à la vérité, des motifs plus ou moins généreux : il voulait non seulement prouver sa reconnaissance au roi d'Égypte, mais délivrer les Grecs d'Asie, et aussi se venger du roi de Perse, qui, sans parler des anciennes injures, tout récemment encore, se disant l'allié de Sparte, lui avait enjoint

(1) Diodore, XV, 92.

(2) Si l'on en croit certaines anecdotes, d'ailleurs d'une authenticité douteuse, Agésilas aurait, plus d'une fois, entretenu des relations avec l'Égypte. Selon Diogène Laërce (VIII, 1, 86; éd. Tauchnitz, II, p. 128), il aurait adressé une lettre au roi Nectanébo, pour lui recommander Eudoxe, lorsque ce savant se rendit aux bords du Nil. — D'après Plutarque (*De genio Socratis*, 5-7), il aurait envoyé en Égypte, pour les faire déchiffrer par les prêtres, la copie de caractères inconnus, trouvés en Béotie dans le tombeau d'Alcmène.

(3) Pseudo-Xénophon, *Agésilas*, chap. ii, § 28.

(4) Diodore, XV, 92.

d'abandonner Messène[(1)]. La liberté des villes asiatiques, Agésilas n'y songeait guère, et Sparte avait été la première à les sacrifier, quand elle y trouvait son avantage. De son temps déjà on faisait honte à ce vieillard de 80 ans d'avoir vendu à un roi barbare son corps, son nom et sa gloire, pour s'en aller servir comme mercenaire, comme chef de soldats étrangers[(2)]. La vérité, c'est que, humiliés et appauvris, Sparte et son roi étaient prêts à tout pour se relever de leur ruine. Le voyage d'Agésilas en Asie avait rapporté à son pays un gain considérable; de même, en quittant l'Égypte, il comptait revenir les mains pleines.

La célébrité qui s'attachait à son nom avait mis l'Égypte dans l'attente. En un pays où les souverains ne se montraient qu'entourés d'un pompeux appareil, ce vieillard, petit de taille, boiteux, courbé par l'âge et couvert de blessures, affectant, dans sa mise et dans ses manières, l'austérité un peu rustique des habitudes spartiates, déconcertait toutes les prévisions et refroidit les plus enthousiastes. Dès qu'on apprit son arrivée, les principaux officiers coururent vers son vaisseau pour lui présenter leurs hommages; les gens du peuple se pressaient sur le rivage, pour apercevoir au moins le grand homme. D'esprit naturellement caustique, les Égyptiens étaient friands de l'apologue, et ils en firent ici une application fâcheuse. En voyant ce vieil homme, vêtu d'un pauvre manteau, et assis sur l'herbe au bord de la mer, ils s'écrièrent que la montagne accouchait d'une souris. Selon Lykéas de Naucratis, c'est Tachos lui-même qui aurait laissé échapper cette cruelle saillie[(3)]. Et Agésilas l'apprenant, répliqua tout en colère : « Je te ferai voir que je suis un lion ». Quand on lui apporta les présents d'usage, il reçut bien les farines et les viandes, mais il refusa les pâtisseries et les parfums. Comme on le pressait de les accepter, il blessa ceux qui les lui offraient, en les faisant donner à ses pilotes; et cette raideur laconienne, qui naguère intimidait les Asiatiques, ne lui valut ici que du mépris[(4)].

(1) Pseudo-Xénophon, *Agésilas*, chap. ii, § 29.

(2) Plutarque, *Agésilas*, 36. Du reste, l'auteur excuse Agésilas, qui estimait qu'aucun service public n'était indigne de lui, et qu'il eût été plutôt honteux d'attendre la mort, en menant dans sa patrie une vie oisive et inutile.

(3) *Fragm. Histor. Græc.*, IV, p. 441, fragm. 3. La source du récit était Théopompe (voir Athénée, XIV, 616 D).

(4) Théopompe affirme qu'il reçut avec plaisir la couronne de papyrus, à cause de sa simplicité et de sa pureté. — Voir Plutarque, *Agésilas*, 36; Corn. Népos, *Agésilas*, 8. — Théopompe (*Fragm. Histor. Græc.*, I, p. 297, fragm. 119) rapporte les faits comme s'étant passés chez les Thasiens (cf. Athénée, IX, 384 A; XV, 676 D). Mais Agésilas ne paraît pas avoir fait d'expédition à Thasos; c'est donc bien à la campagne d'Égypte qu'il convient de rapporter les anecdotes en question. C. Müller (*Fragm. Histor. Græc.*, I, p. 281) pense que l'erreur, dans le texte de Théopompe, provient d'une

Un pareil début ne présageait rien de bon. Bientôt allaient se produire des difficultés autrement graves. Bien que Chabrias l'eût précédé en Égypte, la renommée d'Agésilas, sa qualité de roi de Sparte, les promesses, plus ou moins précises des envoyés de Tachos, lui avaient fait espérer le commandement suprême. Il fut assez vite détrompé. Le Pharaon, soit qu'il fût infatué de son propre mérite, soit qu'il redoutât, entre les deux chefs grecs, des rivalités qui pouvaient devenir funestes, se réserva de tout diriger lui-même[1]. Chabrias, nous l'avons vu, avait été mis à la tête de la flotte[2]. Agésilas n'eut que le commandement des hoplites grecs, qui formaient la partie la moins nombreuse, mais la plus solide de l'armée. Cette déception inattendue augmenta la susceptibilité naturelle du Spartiate, déjà blessée par les froissements du premier accueil. Lorsqu'on délibéra sur le plan de campagne, il conseilla au Pharaon de rester en Égypte et de faire conduire les opérations par ses généraux[3]. Tachos refusa encore de se rendre à son avis, et Agésilas fut plus aigri que jamais.

Avant de partir, Tachos confia le gouvernement du pays à un de ses parents, qui portait le même nom que lui[4]. Le fils de ce dernier, Nectanébo, eut le commandement des troupes indigènes. Enfin, l'armée se mit en marche et envahit la Syrie. Elle ne rencontra aucune résistance, toute la côte palestinienne faisant cause commune avec l'Égypte et ayant refusé de payer tribut au Grand Roi. Elle put ainsi remonter librement vers le Nord, et établir son camp aux environs de la Phénicie, *ϖέρι Φοινίκην*, dit Diodore. Agésilas était de plus en plus outré de l'arrogance, de la vanité de cet Égyptien, qu'il était forcé de supporter, toute mortifiante qu'elle fût pour lui; contre sa dignité et son naturel, il plia néanmoins sous ce joug humiliant, jusqu'à ce qu'il trouvât une occasion[5] de reprendre son rang. Elle allait se présenter bientôt.

A la nouvelle de l'invasion, les Perses, dont les forces n'étaient pas prêtes à combattre en rase campagne, ne voulurent pas risquer une bataille; ils mirent

confusion commise par les copistes, qui auront remplacé le nom Τάχως par celui de Θάσιοι. Cependant Plutarque, *Apophthegm. laconica, Agésilas*, § 24 (*Scripta moralia*, éd. Didot, I, p. 256), nomme aussi les Thasiens.

(1) Diodore, XV, 92; Plutarque, *Agésilas*, 37.

(2) Le Pseudo-Aristote (*Économiques*, chap. 38) assure que 60 vaisseaux seulement furent employés à transporter des troupes sur la côte syrienne. Il réduit à 120 le nombre total des trières, que Diodore (XV, 92) porte à 200. Polyen (III, 11, 7) dit seulement *ϖολλὰς ναῦς*.

(3) Diodore, XV, 92.

(4) Un sarcophage du Musée de Berlin (n° 6) nomme, en effet, Ze-hor (c'est-à-dire en grec Téos ou Tachos), le père de Nectanébo II.

(5) Plutarque, *Agésilas*, 37.

des garnisons dans les villes fortes, et se préparèrent à soutenir les attaques de l'ennemi. Alors Tachos chargea son parent Nectanébo de quitter le quartier général et d'aller, avec les troupes égyptiennes, assiéger les forteresses de Cœlé-Syrie[1]. Cette campagne de sièges menaçait de se prolonger, lorsqu'on apprit tout à coup qu'une révolte venait d'éclater en Égypte. Les réformes suggérées par Chabrias avaient, nous l'avons dit, indisposé bien des gens[2]. Le gouverneur Tachos (Ze-hor) sut exploiter adroitement l'irritation causée par l'augmentation des impôts. La position qu'il occupait comme chef de l'État par délégation régulière, l'absence des guerriers alors en Syrie, lui donnaient toute liberté pour agir. Le peuple égyptien, changeant et docile, accepta sans peine une révolution, qui promettait de diminuer ses charges. Il n'y avait là d'ailleurs qu'un changement de personne, le pouvoir ne faisant que passer dans une autre branche de la même famille.

Tout en proclamant la déchéance du Pharaon son homonyme, le régent dépêchait des émissaires en Syrie, auprès de son fils, l'engageant à faire défection, et à se faire reconnaître pour roi par les troupes qu'il avait sous ses ordres. Séduits par les libéralités et les promesses de leur chef immédiat, les soldats égyptiens se détachèrent aisément de Tachos, et celui-ci, se croyant perdu, se réfugia d'abord auprès de Straton, roi de Sidon, qui était son ami[3]. D'après le Pseudo-Xénophon, les Égyptiens, divisés en deux camps, auraient proclamé deux rois[4]. L'issue du conflit allait dépendre du parti que prendraient les mercenaires, c'est-à-dire leurs chefs. Nectanébo leur promettait de

(1) Diodore, XV, 92.

(2) Il semble que les prêtres, qui en avaient particulièrement souffert, devaient être hostiles au nouveau régime. Pourtant la *Chronique démotique* n'est pas défavorable à Tachos, et c'est plutôt à Nectanébo II qu'elle réserve son improbation (voir *Revue égyptol.*, I, p. 4, et les commentaires de Révillout, *ibid.*, II, p. 60-61).

(3) C'est la version du Pseudo-Xénophon (*Agésilas*, 30). Selon Diodore (XV, 92), il aurait traversé l'Arabie pour se rendre auprès du roi de Perse, qui non seulement lui pardonna, mais lui confia même le commandement de l'armée destinée à marcher contre les Égyptiens. — Judeich (*Kleinasiatische Studien*, p. 167-168) pense que Tachos, dans sa fuite à travers l'Arabie, serait tombé entre les mains d'Okhos, qui marchait avec une armée contre l'Égypte; il rapporte à cette rencontre l'historiette contée par Lyncée (Athénée, IV, 150 B C). Un roi d'Égypte, vaincu et pris par Okhos, et invité à sa table, ayant trouvé le repas trop simple, en aurait fait préparer un plus magnifique, par ses cuisiniers égyptiens, etc. — Cependant les détails de ce récit ne s'accordent guère avec les circonstances historiques. S'il y a, dans cette légende, une part de vérité, elle doit se placer à une époque postérieure, et à la cour même d'Okhos, où Tachos aurait vécu, et où des excès de table auraient été la cause de sa mort. Seulement, selon Élien, de qui nous tenons ce dernier fait (*Vari. Histor.*, V, 1), c'est justement chez les Perses qu'il aurait pris ces habitudes de luxe et de mollesse.

(4) Pseudo-Xénophon, *Agésilas*, 30.

magnifiques récompenses, Tachos, de son côté, les conjurait de ne pas le trahir. Chabrias n'hésitait point à tenir ses engagements, et il n'épargna ni exhortations, ni prières, pour décider Agésilas. Mais le Spartiate n'avait pas pardonné à Tachos les blessures infligées à son amour-propre, et puis, à ses yeux, l'intérêt passait avant l'honneur. Son panégyriste l'avoue lui-même, lorsqu'il déduit ainsi les motifs de sa décision : s'il restait neutre entre les prétendants, ni l'un ni l'autre ne payerait la solde et ne fournirait des vivres aux Grecs, et celui qui l'emporterait deviendrait nécessairement un ennemi; au contraire, en se déclarant pour l'un des deux, il gagnerait sûrement son amitié[1]. La réponse que lui fait tenir Plutarque aux objurgations de Chabrias est d'une hypocrisie bien digne de son caractère : «Toi, Chabrias, qui es venu ici comme homme privé, tu ne relèves que de toi-même; mais moi, c'est ma patrie qui m'a donné aux Égyptiens comme général. Il serait mal à moi de combattre ceux que j'ai été chargé de secourir, à moins d'en avoir reçu l'ordre de ma patrie.» Là-dessus, il dépêcha à Sparte des envoyés, qui avaient pour mission d'accuser Tachos et de faire l'éloge de Nectanébo. Chacun des prétendants se fit également représenter à Lacédémone, l'un se recommandant des services passés, l'autre de ceux qu'il annonçait pour l'avenir. Les Lacédémoniens s'en remirent publiquement à Agésilas du soin de prononcer entre les deux rivaux, et, en secret, ils lui écrivaient de faire ce qu'il jugerait le plus avantageux pour la République. Son choix était arrêté d'avance, et il passa, avec ses mercenaires, au service de Nectanébo. C'était là une trahison bien caractérisée; mais, comme le fait remarquer Plutarque, les Lacédémoniens, faisant de l'intérêt de la patrie la première règle de l'honnêteté, ne connaissent de juste que ce qui doit contribuer à l'agrandissement de Sparte[2].

On ne sait trop quelle fut la décision prise par Chabrias en ces délicates conjonctures. Wiedemann interprétant, à tort croyons-nous, une phrase de Cornélius Népos, qui aurait été déplacée dans le texte, suppose que, voyant tout perdu pour Tachos, il se serait résigné enfin à suivre l'exemple d'Agésilas[3]. La conjecture est inadmissible, l'assertion de Cornélius Népos se rap-

(1) Pseudo-Xénophon, *Agésilas*, loc. laud.

(2) Plutarque, *Agésilas*, 37.

(3) Corn. Népos, *Chabrias*, 2 : «Nectanebin adjutum profectus, regnum ei constituit». Voir Wiedemann, *Gesch. Ægyptens von Psamm. I*, p. 292. Corn. Népos a confondu le temps de Nectanébo Ier avec celui de Tachos, qu'il ne nomme d'ailleurs nulle part, et, après avoir noté que Chabrias eut le commandement de la flotte, Agésilas celui de l'armée de terre, il montre (chap. 3) les envoyés perses exigeant le rappel de Chabrias, lequel eut lieu certainement à la suite de son premier séjour en Égypte.

portant, sans aucun doute, au premier Nectanébo, et non au second. Ce qui est sûr, c'est que nous ne voyons plus figurer Chabrias dans la suite des événements qui vont se dérouler en Égypte, et auxquels Agésilas continuera de prendre une part si importante. La chute de Tachos eut lieu dans la seconde moitié de l'année 361-360, et Chabrias était rentré à Athènes au plus tard vers le commencement de 359, puisqu'il est nommé stratège en l'Ol. 105,2 (= 359-358)[1].

Nectanébo II[2], acclamé par l'armée indigène et par les mercenaires d'Agésilas, renonça à continuer l'expédition commencée, et, quittant la Syrie, il reprit le chemin de l'Égypte, pour y faire reconnaître sa royauté usurpée. Mais il devait rencontrer là des difficultés inattendues. Bien que les menées de son père eussent paru jusque-là réussir au gré de leurs désirs à tous deux, une opposition redoutable s'était formée bientôt contre le nouveau roi. Par son hostilité déclarée, la *Chronique démotique* témoigne des sentiments qu'avait inspirés au peuple, tout au moins aux grands et aux prêtres, cette usurpation accomplie, grâce à la complicité des Grecs, en présence de l'étranger, et presque devant l'ennemi[3].

Avant même qu'il fût rentré en Égypte, un parti s'était formé, nombreux et puissant, ayant à sa tête un compétiteur, qui se préparait à lui disputer le trône. Le nom de ce rival de Nectanébo II est resté inconnu. Jusqu'ici les documents égyptiens ne nous ont rien appris sur son compte[4]. Plutarque le désigne seulement comme Mendésien[5]. Peut-être faut-il voir en lui un descendant de la XXIXe dynastie, se rattachant, par un lien quelconque, à la famille d'Hakoris, et dès lors ses revendications auraient été appuyées par tous ceux qui étaient restés fidèles au souvenir des rois de cette maison. Maspero pense qu'il fut désigné par les princes féodaux, qui refusèrent de reconnaître un souverain,

(1) Voir Judeich, *Kleinasiatische Studien*, p. 166, n. 1.

(2) Le nom égyptien est *Naχt-nib-f*, orthographié, sur les monuments, avec de nombreuses variantes. Diodore (XV, 92) l'appelle Νεκτανεβώς, les abréviateurs de Manéthon Νεκτανεβός, Plutarque (*Agésilas*, 37, 38) Νεκτάναβις.

(3) L'auteur du manuscrit lui reproche formellement la défaite finale et l'asservissement qui en fut la conséquence. L'insistance avec laquelle il stigmatise son orgueil inconsidéré, sa lâcheté, et semble rejeter sur lui toutes les responsabilités, montre que, s'il finit quand même par être officiellement reconnu, il s'était aliéné bien des sympathies, et que ses droits étaient vivement contestés (voir *Revue égyptol.*, II, p. 4-6 et 60-62).

(4) La *Chronique démotique* n'en dit rien.

(5) Plutarque, *Agésilas*, 38.

qu'ils n'avaient pas choisi[1]. En peu de temps il avait su rassembler une armée de 100.000 hommes, et, se mettant à leur tête, il s'avança hardiment pour combattre son adversaire[2]. Une fois de plus, les mercenaires grecs, malgré leur petit nombre, allaient décider du sort de l'Égypte. Aussi le nouveau prétendant s'empressa-t-il de négocier avec Agésilas pour tâcher de l'attirer dans son parti, avec les forces dont il disposait. De son côté, Nectanébo faisait tout pour le retenir. Il lui représentait que les troupes de son rival étaient nombreuses, mais que ce n'était qu'une foule confuse de gens de métier, ramassés au hasard, sans expérience de la guerre, et qui ne méritaient que du mépris[3]. Le Spartiate n'en était pas plus rassuré. Cette multitude de gens inexpérimentés seraient, à son avis, d'autant plus difficiles à surprendre, car les ruses ne produisent leur effet qu'avec des hommes toujours sur le qui-vive et prêts à se mettre en défense; mais celui qui ne soupçonne et ne prévoit rien, ne donne aucune prise à l'ennemi qui s'efforce de le tromper, de même qu'à la lutte celui qui ne fait aucun mouvement ne laisse aucun avantage à son adversaire[4]. Il voulait combattre sur-le-champ, ne pas laisser à la multitude des Égyptiens le temps de s'aguerrir, d'immobiliser sa petite troupe en l'entourant de travaux infranchissables. Au lieu de suivre ses conseils, Nectanébo, dont la confiance diminuait de jour en jour, alla tout à coup s'enfermer dans une ville, que Plutarque ne nomme pas, mais qui possédait, dit-il, une enceinte vaste et bien fortifiée[5]. Vivement offensé de cette méfiance, Agésilas fut sur le point de trahir encore celui qu'il avait fait roi. Pourtant la honte le retint, et, suivant Nectanébo dans la ville où il s'était réfugié, il s'y enferma avec lui. Là, nouveaux dissentiments et nouvelles querelles. Voyant les ennemis ouvrir partout des tranchées et le menacer d'un blocus, le Pharaon prétendait maintenant combattre et tenter de faire une trouée. Les Grecs eux-mêmes étaient de cet avis, car déjà les vivres allaient manquer. Mais Agésilas, indifférent aux reproches et aux injures, s'y refusait obstinément; il avait médité son stratagème, et il attendait le moment. Cependant les assiégeants travaillaient avec ardeur. Le fossé profond creusé à l'extérieur des murs était presque terminé, les deux bouts allaient

(1) Voir Maspero, *Hist. anc.*, III, p. 761-762. — Diodore (XV, 93) confond d'abord Nectanébo avec Tachos, qui, selon lui, serait retourné auprès d'Agésilas; puis il prétend que Nectanébo, qui aspirait au trône, marcha contre Tachos avec plus de 100.000 hommes, et le provoqua à se battre pour la royauté. Il prête ainsi à Nectanébo le rôle qui revient réellement au Mendésien.

(2) Plutarque, *Agésilas*, 38.

(3) *Μιγάδες καὶ βάναυσοι, καὶ δι'ἀπειρίαν εὐκαταφρόνητοι* (Plutarque, *loc. laud.*).

(4) Plutarque, *loc. laud.*

(5) Maspero (*Hist. anc.*, III, p. 762) pense qu'il s'agit de Tanis.

se joindre; ils n'étaient plus séparés que par une étroite chaussée. Si le blocus devenait complet, la sortie serait impossible; il n'y avait donc plus de temps à perdre. La nuit venue, Agésilas fait armer ses Grecs et va trouver Nectanébo; il l'exhorte à le suivre et à déployer tout son courage, pour se sauver, lui et son armée. Les ennemis, en creusant leur fossé, lui ont préparé un moyen de salut, la chaussée qui reste permettant à une petite troupe de combattre sans être entourée de toutes parts. Les soldats postés à l'ouverture, dit-il, ne soutiendront pas notre choc, et la tranchée empêchera les autres de nous prendre en flanc. Admirant l'ingéniosité d'Agésilas, Nectanébo se laisse convaincre, et court se placer au milieu des hoplites grecs. Pour animer ses mercenaires, Agésilas avait imaginé une ruse assez puérile, et qui, à ce qu'il paraît, réussit à souhait[1]. Ensuite, il commence le combat : par des manœuvres habiles, tantôt feignant de céder et de fuir, tantôt retournant à la charge, il attire nombre d'ennemis sur la chaussée, bordée de chaque côté de fossés pleins d'eau; ayant barricadé le milieu, qu'il occupe avec le front de sa phalange, il peut combattre, à chances égales, la multitude des ennemis, sans craindre d'être enveloppé par elle. Contre la furieuse attaque des Grecs, la résistance ne pouvait être bien longue; après avoir perdu beaucoup de monde, les Égyptiens s'enfuient en désordre et se dispersent.

La déroute avait été si complète, que le parti du Mendésien se trouva écrasé du coup; lui-même disparut de la scène, soit qu'il ait succombé dans la bataille, soit qu'il ait cédé à la nécessité, se sentant incapable de prolonger la lutte. Nectanébo restait donc maître du pays, mais il n'avait dû son salut qu'à Agésilas; les railleries de Tachos étaient bien vengées. Pour en effacer jusqu'au souvenir, il lui prodigua les marques de son amitié et de sa reconnaissance. Il lui demandait comme une faveur de passer l'hiver auprès de lui, espérant qu'il emporterait de son séjour en Égypte une impression plus favorable. Mais

(1) Plutarque, *Apophthegm. laconica, Agésilas*, § 77 : il avait écrit, dans sa main gauche, le mot Victoire. Au moment du sacrifice, prenant le foie de la victime, il le garda assez longtemps, pour que les caractères s'y trouvassent imprimés. Puis, le montrant à ceux qui allaient combattre, il s'écria que, par ce prodige, les dieux eux-mêmes leur assuraient la victoire. — Pour toute cette partie, voir Plutarque, *Agésilas*, 38, 39; *Apophthegm. laconica, Agésilas*, 76-79; *Regum et imperator. apophthegmata, Agésilas*, 11. Cf. Polyen, *Stratagèmes*, II, chap. 1, § 22; Diodore, XV, 93, qui met toujours le nom de Tachos à la place de celui de Nectanébo. D'après lui, l'armée étant sortie heureusement de la ville pendant la nuit, est poursuivie par les Égyptiens, qui espèrent l'écraser en rase campagne. Mais Agésilas s'établit dans une position défendue de chaque côté par un canal, et attend le choc des assaillants. Les Égyptiens, malgré la supériorité de leur nombre, cèdent devant la valeur des Grecs, et, après un grand carnage, ils sont dispersés et mis en fuite.

le vieux condottiere était, avant tout, ce que nous appelons un esprit «pratique»; il avait hâte de retourner en Grèce, sachant que Sparte avait besoin d'argent, et qu'elle entretenait des troupes mercenaires. Il partit donc comblé d'honneurs, emportant avec lui de riches présents, et 230 talents, que lui avait octroyés Nectanébo pour les besoins de la guerre[1].

Il mit à la voile pour regagner au plus vite la Laconie; mais, assailli en chemin par une tempête, il fut forcé de relâcher sur la côte de Libye, en un lieu désert, appelé le port de Ménélas. Là, il tomba malade, et bientôt, épuisé par l'âge et par les fatigues de cette dernière expédition, il mourut, à 84 ans, en recommandant, par une suprême affectation de simplicité, qu'on ne lui élevât point de statue[2]. A défaut de miel, son cadavre fut enduit de cire, rapporté à Lacédémone, où il fut enseveli solennellement, et son fils Archidamos lui succéda comme roi.

[1] Plutarque, *Agésilas*, 40. Selon Corn. Népos (*Agésilas*, 8), 220 talents. Le Pseudo-Xénophon (*Agésilas*, chap. II, § 31) dit seulement : πολλὰ χρήματα προσλαβών.

[2] Plutarque, *Regum et imperator. apophthegmata*, § 12 (*Scripta moralia*, éd. Didot, I, p. 230); *Apophthegm. laconica, Agésilas*, § 79 (p. 262). — Plutarque (*Agésilas*, 40) lui attribue 40 ans de règne, et Diodore 36 (entre 397 et 361-360). Voir, à ce sujet, la Dissertation de Judeich, dans *Kleinasiatische Studien* (appendice au chapitre IV, p. 180-185).

CHAPITRE III.

LES GRECS EN ÉGYPTE SOUS LES PHARAONS INDIGÈNES.

Prospérité de la contrée sous Nectanébo II. Les arts continuent à fleurir et sans subir l'influence grecque.

Les savants hellènes viennent en Égypte pour se mettre à l'école des prêtres. — Platon à Héliopolis. Ce qu'il a dit de l'Égypte. — Eudoxe : l'*Octaétéride*. — Démocrite d'Abdère. — Aristagoras.

Condition des commerçants grecs dans l'Égypte affranchie. — La stèle de Naucratis. La dîme des taxes perçues attribuées au sacerdoce de Nit, la déesse de Saïs. La douane de Hounit. Les impôts levés à Naucratis. — Cette mesure fut-elle anti-grecque? — Rétablissement probable du régime institué par Amasis. — Comparaison entre les données du Pseudo-Aristote et celles de la stèle de Naucratis.

Vicissitudes du commerce naucratite au IVe siècle. Le discours de Démosthène contre Timocrate.

Ayant triomphé du prétendant Mendésien, Nectanébo II restait décidément le maître incontesté de la Double terre. L'Empire perse semblait près de se dissoudre, et l'Égypte, définitivement séparée, pouvait, sans trop de témérité, concevoir de longues espérances. Le nouveau roi s'y abandonna sans réserve; il eut, comme autrefois Apriès, le tort de se croire invincible[1]. La contrée redevenait prospère, et les monuments, publics ou privés, dont elle se couvrit alors témoignent que ses artistes restaient fidèles à leurs glorieuses traditions[2]. A vrai dire, sous les Saïtes, de la première comme de la seconde époque, elles n'avaient jamais été abandonnées, quel que fût le malheur des temps. Il ne s'agit donc pas ici d'une renaissance, mais seulement d'une expansion nouvelle, favorisée par une sécurité d'ailleurs trompeuse.

Les Grecs, qui avaient pris aux derniers événements une part si active, et qui étaient, aux bords du Nil, plus nombreux que jamais, exercèrent-ils quelque influence sur la direction de ce mouvement? Il est possible que la supériorité des ouvrages importés par leurs trafiquants ait inspiré aux artistes indigènes un plus grand souci de la perfection dans le détail, un désir plus vif de se rapprocher de la nature, de pousser plus avant le rendu des formes. Ils n'en demeurent pas moins fermement attachés à leurs principes traditionnels. Les

[1] Voir, dans les extraits de la *Chronique démotique* (*Revue égyptol.*, II, p. 61), les paroles de forfanterie hautaine que l'auteur du manuscrit prête au roi Nectanébo.

[2] Sur la perfection de l'art égyptien à cette époque, voir Naville, *Revue archéol.*, 1897, II, p. 433-434; Maspero, *Hist. anc.*, III, p. 769-772, et son *Hist. de l'Art égyptien*, 1912.

idées religieuses n'ont pas sensiblement varié; les conceptions des philosophes hellènes, les cultes étrangers, ne paraissent les avoir, en aucune façon, pénétrées ni sérieusement modifiées. Dans la sculpture, les données conventionnelles persistent, malgré la recherche d'une exécution de plus en plus affinée : têtes de profil sur des corps de face, attitudes souvent forcées, pour faire que tous les membres soient visibles. Avec cela, un faire plein de délicatesse et de douceur, rarement le souci d'un réalisme énergique et expressif, comme au temps des anciennes dynasties. Ce n'est qu'après Alexandre, sous les Ptolémées, et surtout sous les Romains, que les sculpteurs égyptiens en viendront à subir l'action de l'art étranger[1]. Si les Égyptiens sont restés obstinément fidèles à leurs pratiques héréditaires, à Naucratis au moins ce sont plutôt les Grecs qui ont subi, jusqu'à un certain point, pour la décoration des vases, pour la fabrication des objets de faïence, scarabées, figurines, aryballes, l'influence de l'Égypte[2]. Ensuite, les modèles adoptés par les Naucratites, en se répandant par tout le monde hellénique, ont pu être imités dans les îles égéennes, sur les côtes de l'Ionie et de l'Éolide. C'est ainsi, par exemple, que le lotus épanoui ou en bouton, le papyrus, l'œil mystique (*oudja*) ont fourni aux céramistes des moyens nouveaux de varier l'ornementation de leurs poteries[3].

Sous Nectanébo II, l'Égypte se sentait assez forte pour défier les attaques du dehors; de plus, elle était assez tranquille à l'intérieur, pour qu'on y pût trafiquer, séjourner en sécurité. Ainsi les voyageurs curieux avaient toute facilité pour l'étudier à leur gré, pour la visiter et l'explorer à loisir. Le Pharaon avait trop besoin des mercenaires, il leur était trop redevable, pour que les Grecs ne fussent pas accueillis avec quelque faveur[4]. Dans cette ville gréco-égyptienne de Naucratis, ils pouvaient sans crainte vaquer à leurs affaires, et, par la route du fleuve, gagner aisément toutes les parties de la vallée. D'ailleurs, la contrée tout entière était librement accessible aux visiteurs hellènes, et elle ne cessait d'en attirer un grand nombre. Ce ne sont plus, comme au temps d'Hécatée et d'Hérodote, des logographes, des historiens, qui la traversent d'une course

(1) Voir Maspero, *L'Archéologie égyptienne*, p. 229 et suiv. — Cf. Letronne, *Mém. sur la civilisation égypt.* (*Œuvres choisies*, *Égypte*, I, p. 209 et suiv.).

(2) Cf. *Naukratis*, I, p. 47 (article de C. Smith); *Naukratis*, II, p. 49 (article de E. A. Gardner).

(3) On peut citer encore, dans la poterie naucratite, des têtes surmontées d'un serpent, qui rappelle l'uræus, et coiffées à l'égyptienne.

(4) Du reste, comme nous le verrons plus loin, et d'après un texte de Platon (*Lois*, XII, 953), les rapports entre les deux peuples, quoique plus fréquents et plus étroits, ne permettaient pas cependant aux étrangers d'entrer réellement dans l'intimité de la famille égyptienne et de mener avec elle une vie commune.

rapide, mais plutôt des philosophes, des savants, qui vont y faire de longs séjours, persuadés que les temples s'ouvriront pour eux, que les entretiens des prêtres, détenteurs de vérités ignorées du reste du monde, leur révéleront des secrets précieux, leur permettront d'augmenter, de perfectionner leurs connaissances, leur dévoileront des horizons nouveaux. Double erreur : car les prêtres ne sont ni fort éclairés, ni disposés non plus à communiquer à des étrangers les trésors de leur prétendue science.

Que Platon ait vécu plus ou moins longtemps aux bords du Nil, qu'il ait tout fait pour pénétrer dans l'intimité des prêtres, la concordance de tous les témoignages anciens ne laisse à ce sujet aucun doute. Le philosophe athénien fut, toute sa vie, un infatigable voyageur. De Mégare, où il avait suivi, avec d'autres disciples de Socrate, les leçons d'Euclide, on le voit passer à Cyrène auprès du mathématicien Théodore, en Italie, où il étudie avec les pythagoriciens Philolaos et Eurytos, puis en Égypte, *παρὰ τοὺς προφήτας*[1], comme dit Diogène Laërce, qui lui donne ici pour compagnon Euripide[2]. Afin de subvenir aux frais de ces pérégrinations lointaines, pas plus que Thalès ou Solon, il ne dédaignait de se livrer à quelque trafic, et Plutarque assure qu'en Égypte il vendit de l'huile, — commerce qu'un Athénien, même philosophe, pouvait fort bien exercer sans déchoir[3].

C'est à Héliopolis qu'il aurait fixé sa principale résidence, dans cette ville dont les habitants, au dire d'Hérodote, sont les plus doctes de tous les Égyptiens[4]. Elle avait été, dit Strabon, choisie comme séjour de prédilection par les anciens prêtres, tous hommes voués à l'étude de la philosophie et à l'observation des astres[5]. Il n'y en avait sans doute plus guère au temps de Strabon, on n'y trouvait plus alors que de simples desservants et de pauvres guides, bons

(1) C'est ainsi que les Grecs ont coutume de traduire le titre sacerdotal égyptien 𓊹𓍛.

(2) Diog. Laërce, III, chap. 1, § 8 : *Οὔ φασι καὶ Εὐριπίδην αὐτῷ συνακολουθῆσαι, καὶ αὐτόθι νοσήσαντα πρὸς τῶν ἱερέων ἀπολυθῆναι τῇ διὰ θαλάττης θεραπείᾳ.* Gutschmid (*Kleine Schriften*, I, p. 198) pense que c'est là une légende inventée par les poètes comiques.

(3) Plutarque, *Solon*, 2. Du reste, il devait avoir de la fortune, puisqu'on rapporte qu'en Sicile il avait acheté cent mines trois livres de Pythagore (Diog. Laërce, *ibid.*, § 11). Il est vrai que le voyage de Sicile eut lieu à une autre époque de sa vie.

(4) Hérodote, II, 3.

(5) C'est là, en effet, qu'a été constituée la grande Ennéade, dite à cause de cela héliopolitaine, et qui a servi de modèle à d'autres ennéades, de composition différente, formées plus tard en d'autres cités.

Voir Maspero, *Études de Mythol. et d'Archéol. égypt.*, II, p. 352 et suiv.

tout au plus pour expliquer aux étrangers les curiosités du temple; mais on y montrait encore les logements occupés jadis par les prêtres, et aussi les demeures de Platon et d'Eudoxe. On racontait qu'ils avaient vécu là trois ans dans la société des prêtres[1], et le fait est affirmé par de nombreux auteurs. Ces prêtres, ajoute le géographe, si profondément versés dans la connaissance des phénomènes célestes, étaient en même temps des gens mystérieux, très peu communicatifs, et ce n'est qu'à force de temps et d'adroits ménagements qu'Eudoxe et Platon purent obtenir d'être initiés par eux à quelques-unes de leurs spéculations théoriques. Mais ces Barbares en retinrent par devers eux cachée la meilleure partie[2].

Les Grecs de toutes les époques prêtaient effectivement à ces «prophètes» égyptiens une science profonde, qu'ils étaient fort loin de posséder. Tannery a montré[3] que leurs connaissances étaient, en somme, assez élémentaires. L'esprit inventif des Hellènes eut bien vite débordé les limites étroites de ce savoir traditionnel. En fait de spéculations philosophiques, Platon n'avait pas grand profit à tirer de leur théologie et de leur cosmologie, assez grossières. Les diverses écoles de la Grèce et de l'Italie méridionale avaient déjà discuté la plupart des problèmes, que la philosophie de tous les temps s'est proposé de résoudre. Les Égyptiens, même les plus intelligents et les plus doctes, étaient, certes, beaucoup moins avancés. Par les hymnes à diverses divinités, que nous ont transmis les manuscrits hiératiques, il est possible d'entrevoir la nature et de déterminer la valeur de leurs idées religieuses et de leur cosmogonie. Du fétichisme primitif ils avaient dégagé peu à peu un panthéisme assez vague, traduit souvent par de brillantes images. Thalès avait pu leur emprunter sa théorie essentielle, qui faisait de l'eau le principe universel, et qui s'accorde bien avec l'idée égyptienne du chaos primordial. Mais la manière dont ils se représentaient les différents actes, les moments successifs de la création, n'offrait guère que des inventions puériles ou d'un mécanisme brutal, peu fait pour satisfaire l'intelligence affinée d'un penseur grec du IVe siècle[4]. Quant aux révélations d'un ésotérisme profond, réservé à quelques initiés seulement, de loin on pouvait se flatter de les leur arracher à force d'adresse et de patience; mais,

(1) Les manuscrits donnent 13 ans; mais le chiffre 3, que porte l'Épitomé, nous a très probablement conservé la véritable leçon.

(2) Strabon, XVII, 29 (trad. Tardieu, III, p. 432-433).

(3) Voir Tannery, *Pour l'histoire de la science hellène*, passim.

(4) Cependant une théorie d'une inspiration plus élevée est celle de la création par la parole, que le sacerdoce hermopolitain attribuait à Thot, son dieu principal.

comme l'indique Strabon, on était réduit, en définitive, à se retirer avec un maigre butin.

De son séjour en Égypte, qu'on doit placer entre 390 et 380, Platon ne remporta donc, selon Letronne, que quelques notions «utiles peut-être, mais fort élémentaires, sur les mathématiques, l'astronomie et le calendrier»[1]. Il y avait acquis également une certaine connaissance du pays, de ses lois et de ses mœurs, comme en témoignent nombre d'observations, consignées en plusieurs de ses ouvrages.

De l'Égypte, ce qu'il a le mieux connu, comme Hérodote, comme tous les voyageurs grecs, c'est évidemment le Delta, au sommet duquel le Nil se divise en deux branches divergentes[2]. Parlant du long coude formé par le fleuve, il rappelle le proverbe *γλυκὺς ἀγκών*, qui en serait tiré[3]. Car il est, pour ses riverains, un sauveur, et ici l'eau qui inonde et qui fertilise ne vient pas d'en haut, comme dans les autres contrées, mais paraît sortir de la terre[4]. Ailleurs, nous apprenons qu'on apprivoisait des poissons dans les eaux du Nil et dans les lacs royaux[5], plus certainement encore dans les bassins annexés aux temples. Le fleuve d'ailleurs, c'est, on peut le dire, l'Égypte elle-même[6]; et l'on s'explique sans peine que les habitants soient qualifiés de *θρέμματα Νεῖλου* «nourrissons du Nil»[7].

En parcourant le Delta, il avait certainement visité Naucratis, qui était toujours pour les Grecs une source précieuse de renseignements sur les choses du pays. Lorsque, dans le *Phèdre*, Socrate raconte la légende du dieu Thot, il lui fait dire : *ἤκουσα τοίνυν περὶ Ναύκρατιν*... etc., et c'est Platon, on peut le croire, qui parle ici par la bouche de son maître[8]. Il connaissait aussi Saïs, dont la grande déesse avait été dès longtemps identifiée avec *Ἀθηνᾶ*.

Si la tradition rapportée par Strabon a quelque fondement de vérité, il est étonnant que dans aucun des *Dialogues* on ne rencontre aucune allusion à Héliopolis, cette ville où on le présente comme ayant recherché la société des

(1) Voir Letronne, *Œuvres choisies, Égypte*, I, p. 208. — Gutschmid (*Philologus*, X, p. 687-688), classant par années les voyages de Platon, place celui d'Égypte en 396 et son retour à Athènes en 395.

(2) *Timée*, p. 21 (éd. Didot, II, p. 199, l. 48), *περὶ ὃ κατὰ κορυφὴν*...

(3) *Phèdre*, chap. XXXIX (éd. Didot, I, p. 720, l. 53).

(4) *Timée*, p. 22-23 (éd. Didot, II, p. 200, l. 30 et suiv.).

(5) *Le Politique*, chap. VII, p. 263 (éd. Didot, I, p. 579, l. 36).

(6) La terre fertile, la terre d'alluvion, c'est lui, en effet, qui l'apporte.

(7) *Lois*, XII, p. 953 (éd. Didot, II, p. 489, l. 31).

(8) *Phèdre*, p. 274, chap. LIX (éd. Didot, I, p. 733, l. 19).

prêtres et s'étant mis à leur école. Du reste, Memphis, la capitale du pays au temps du voyage de Platon, et où il n'a pu manquer de séjourner, n'est pas nommée non plus, ni Hermopolis, où s'était élaborée la doctrine de l'Ogdoade, présidée par Thot, un des dieux égyptiens, dont il a assez exactement déterminé le rôle. Et Thèbes, dont l'importance, il est vrai, était alors bien diminuée, n'est mentionnée qu'en passant, à propos d'un roi purement légendaire [1].

Que l'histoire ancienne du pays ait eu pour notre philosophe moins d'attraits qu'elle n'en avait pour un Hérodote, on ne saurait le regretter beaucoup, quand on connaît la véracité des interprètes. Des rois saïtes, il ne nomme qu'Amasis, qu'il sait originaire de Saïs [2]; et il admet la chronologie des prêtres saïtes, dont les annales sacrées remonteraient à 8000 ans en arrière [3]. Pour le reste, il se contente d'allusions à des événements relativement récents, la soumission de l'Égypte et de la Libye par Cambyse, l'expédition des Athéniens en Égypte [4]; encore est-ce dans un ouvrage, dont l'authenticité a été vivement contestée.

La religion devait lui offrir plus d'intérêt que l'histoire, dont le caractère fabuleux lui inspirait sans doute une juste défiance. Plusieurs des grands dieux de l'Égypte figurent, en effet, dans certains de ses récits, et il semble avoir apprécié assez exactement leur importance relative. Dans les *Dialogues* qui nous restent, nous n'avons pu trouver le nom d'Osiris; Platon, cependant, avait dû, en quelque ouvrage perdu, le mettre à son rang dans la théologie égyptienne, car Plutarque [5], après avoir parlé de Typhon, ajoute : Καθόλου δ' *ἀμείνων οὗτός* (Osiris) *ἐσῖιν, ὥσπερ καὶ* Πλάτων *ὑπονοεῖ καὶ* Ἀρισῖοτέλης. Isis ne paraît, au 2ᵉ livre des *Lois*, que comme auteur de cantiques très anciens, conservés précieusement par les Égyptiens [6].

Amon, fort déchu, depuis les Saïtes, de son ancienne prééminence, est bien, aux yeux de Platon, un dieu thébain [7], mais c'est tout ce qu'il en dit, et la légende qu'il rappelle s'attache surtout à noter les conversations de Thot avec un prétendu roi de Thèbes, Thamos. Quant à l'Ammon, par lequel jure Théodore, dans le Πολιτικός, et qu'il appelle notre dieu, *νὴ τὸν ἡμέτερον θεὸν, τὸν* Ἄμμωνα [8], c'est évidemment le dieu de l'Oasis, dont la puissance

[1] *Phèdre*, chap. LIX (éd. Didot, p. 733, l. 27).
[2] *Timée*, p. 21 (éd. Didot, II, p. 199, l. 50).
[3] *Ibid.*, p. 4 (éd. Didot, II, p. 201, l. 20 et suiv.).
[4] *Ménéxène*, p. 239, 240, 241 (éd. Didot, I, p. 566, l. 19-20; p. 567, l. 43).
[5] *De Iside et Osiride*, chap. 60.
[6] *Lois*, liv. II, p. 657 (éd. Didot, II, p. 285, l. 17).
[7] *Phèdre*, p. 274, chap. LIX (éd. Didot, I, p. 733, l. 25 et suiv.).
[8] Πολιτικός, chap. I, p. 257 (éd. Didot, I, p. 574, l. 11).

divinatoire était reconnue, comme celle de Zeus et d'Apollon [1], et dont l'oracle était depuis longtemps consulté par les Grecs. N'est-ce pas à lui, par exemple, que les Athéniens, désespérés de leurs défaites, allèrent demander, comme le raconte notre auteur [2], pourquoi leurs riches sacrifices n'étaient pas agréables aux dieux, qui donnaient volontiers la victoire aux Lacédémoniens, beaucoup moins généreux?

Un dieu qui paraît avoir retenu tout particulièrement l'attention de Platon, c'est Thot, le chef de l'Ogdoade hermopolitaine. D'après ce que l'on contait à Naucratis, il serait un des plus anciens dieux du panthéon égyptien, et l'oiseau qui lui est consacré est l'ibis. C'est lui qui avait inventé le nombre et l'art de compter, la géométrie et l'astronomie, aussi les jeux de tessères et de dés; lui qui enseigna les divers arts au roi thébain Thamos, et lui prescrivit de les répandre chez les autres Égyptiens [3]. Dans le *Philèbe*, ce même Theuth (Thot) est le premier qui ait su reconnaître les espèces des lettres, distinguant, dans le nombre infini des sons, les voyelles, les lettres muettes (consonnes), les moyennes (semi-voyelles), et donnant à toutes et à chacune le nom d'élément (*σῖοιχεῖον*). De plus, voyant qu'aucun de nous ne pourrait apprendre aucune de ces lettres, sans les apprendre toutes, il en imagina le lien comme étant un; et, se représentant tout cela comme ne faisant qu'un tout, il donna à ce tout le nom de grammaire, comme n'étant aussi qu'un seul art [4]. Ce dernier passage est d'une finesse d'analyse que les Égyptiens n'ont guère connue; néanmoins, le fond de l'argumentation reste assez conforme à leurs idées. Aussi bien, d'après les croyances des indigènes, Thot avait-il encore d'autres attributions : dieu Lunaire, il présidait aussi, comme Chonsou, à la médecine. Mais si les inventions diverses énumérées par Platon n'épuisent pas ses facultés divines, elles lui appartiennent réellement, et les renseignements fournis par ses informateurs ont été, cette fois, d'une suffisante exactitude.

A côté de Thot, il est une déesse égyptienne qui tient, dans plusieurs livres de Platon, une place plus considérable encore, c'est la maîtresse de Saïs, Νηΐθ, qui, nous l'avons vu, ne serait autre qu'Athéna, les noms mêmes ne différant que par l'interversion des lettres. Pour lui, il les confond absolument dans une personnalité unique, et c'est à elle qu'il rapporte la civilisation des Athéniens,

[1] Voir *Lois*, liv. V, p. 738 (éd. Didot, I, p. 341, l. 22). Cf. *Phèdre*, p. 276, chap. LX (éd. Didot, I, p. 734, l. 11).
[2] 2ᵉ *Alcibiade*, p. 148-149, chap. XII (éd. Didot, I, p. 500, l. 11 et suiv.).
[3] *Phèdre*, p. 274, chap. LIX (éd. Didot, I, p. 733, l. 20 et suiv.).
[4] *Philèbe*, p. 18, chap. VIII (éd. Didot, I, p. 403, l. 26 et suiv.).

comme celle de Saïs, Athènes la première ayant été, il y a 9000 ans, pourvue par cette divinité de lois excellentes, et Saïs de même, au millénaire suivant. Outre les lois données par elle aux deux peuples, la déesse, amie de la guerre et aussi de la sagesse (φιλοπόλεμός τε καὶ φιλόσοφος ἡ θεὸς οὖσα)[1], leur avait enseigné l'usage du bouclier et de la lance, la division des citoyens en différentes classes, la divination, la médecine, et, grâce à ces institutions, elle rendit les Athéniens assez forts pour arrêter la puissance envahissante des rois de l'Atlantide[2].

Tout ce que Critias est censé répéter ici de souvenir, c'est à Solon que l'auraient révélé autrefois les prêtres du temple de Nit à Saïs. Est-ce là une pure fiction, ou bien quelque lointain écho d'un cataclysme, dans lequel avait disparu une contrée autrefois puissante, se serait-il conservé dans le sacerdoce saïte? Probablement c'est à l'imagination de Platon qu'il convient de rapporter toute cette poétique légende. Ce qui est vrai, c'est que, dans les temples égyptiens, on conservait des annales remontant très loin dans le passé. A côté de ces documents, les traditions des Hellènes paraissaient bien récentes[3], et c'est peut-être à Platon lui-même, s'entretenant avec des prêtres de Saïs ou d'ailleurs qu'aurait été adressée l'apostrophe fameuse, lancée jadis à Solon, selon Critias : Ἕλληνες, ἀεὶ παῖδές ἐστε, γέρων δὲ Ἕλλην οὐκ ἔστιν[4].

Quant aux autres assimilations des dieux égyptiens aux dieux grecs, dont Hérodote nous a donné le catalogue à peu près complet, Platon, lui, ne les mentionne pas, soit qu'il les accepte sans examen, comme le faisaient très probablement les Grecs d'Égypte, soit qu'il n'ait pas eu l'occasion de les discuter ou de les constater à son tour. Ainsi, Typhon n'est cité qu'en passant, comme un monstre furieux, à formes multiples[5], qui ne ressemble qu'assez vaguement au Sit de la légende osirienne. Il en est de même pour Protée[6], qui, dans l'*Euthydème*, est qualifié de sophiste égyptien[7]. Par contre, lorsque Socrate, dans le

(1) *Timée*, p. 24 (éd. Didot, II, p. 201, l. 49). On sait que la déesse égyptienne Nit est ordinairement représentée tenant un arc et des flèches. Athéna portait la lance et avait un bouclier à ses pieds.

(2) *Timée*, p. 21-25 (éd. Didot, II, p. 199, l. 47, à p. 202, l. 41). Cf. *Critias*, p. 108 et suiv. (éd. Didot, II, p. 251, l. 44 et suiv.).

(3) Cf., dans Hérodote, II, 143, les Thébains raillant la généalogie d'Hécatée, et lui opposant les 345 générations de leurs grands prêtres.

(4) *Timée*, p. 22 (éd. Didot, II, p. 200, l. 13).

(5) *Phèdre*, p. 230, chap. IV (éd. Didot, I, p. 700, l. 13).

(6) Cité dans : *Euthyphron*, p. 15, chap. XX (éd. Didot, I, p. 12, l. 46); *République*, liv. II, p. 380 (éd. Didot, II, p. 39, l. 15).

(7) *Euthydème*, p. 288, chap. XVI (éd. Didot, I, p. 216, l. 21).

Gorgias[1], jure par le chien, qui est un dieu chez les Égyptiens, il montre que son disciple avait quelque connaissance de l'Anubis, homme à tête de chien ou de chacal, qui préside aux cérémonies des funérailles et de l'embaumement.

Çà et là, dans ses œuvres, il a consigné de nombreuses observations sur les mœurs, les usages, le caractère du peuple égyptien. Plusieurs sont élogieuses, comme nous allons le voir, mais il en est de franchement défavorables. Ainsi par deux fois, au Ve livre des *Lois*[2], et au IVe de la *République*[3], il stigmatise ce qu'il appelle, ici τὴν πανουργίαν, là τὸ φιλοχρήματον chez les Égyptiens et les Phéniciens; on est tenté de se demander si lui-même n'aurait pas été la dupe de quelque marchand trop rusé, lorsqu'il vendit la cargaison d'huile qu'il avait apportée sur son vaisseau.

Il leur reproche aussi l'hostilité contre les étrangers, déjà signalée par Hérodote[4]. Malgré l'affluence des Grecs, plus grande que jamais, il paraît qu'elle n'avait pas cessé d'exister, et qu'ils étaient toujours exclus de la table et des sacrifices[5].

Ces critiques, du reste, sont bien compensées par les louanges que l'auteur, en maints passages, prodigue aux Égyptiens et à leurs lois. Il admire, comme ayant été réglée par la divinité même, la division des citoyens en classes distinctes[6]; le soin avec lequel le souvenir des événements passés est conservé dans les temples[7]. Plusieurs des coutumes qu'il a vu observer en Égypte satisfont si bien ses instincts conservateurs, qu'il les propose comme des exemples à imiter, et qu'il prétend s'en inspirer en rédigeant son code idéal. Lorsqu'il s'agit, par exemple, d'empêcher que les enfants ne prennent goût à de nouveaux genres d'imitation, soit pour la danse, soit pour la mélodie, l'Athénien s'écrie[8] : «Quelqu'un de nous connaît-il, pour arriver à ce résultat, un moyen plus efficace que celui des Égyptiens?». Or, ce moyen, c'est de consacrer légalement[9] toutes

(1) *Gorgias*, p. 482, chap. XXXVII (éd. Didot, I, p. 352, l. 44) : μὰ τὸν κύνα, τὸν Αἰγύπτιον θεὸν...

(2) *Lois*, liv. V, p. 747 (éd. Didot, II, p. 348, l. 16 et suiv.).

(3) *République*, IV, p. 436 (éd. Didot, II, p. 74, l. 44).

(4) Voir Hérodote, II, 41.

(5) *Lois*, liv. XII, p. 953 (éd. Didot, II, p. 489, l. 30) : βρώμασι καὶ θύμασι ξενηλασίας ποιουμένους.

(6) *Timée*, p. 24 (éd. Didot, II, p. 201, l. 27 et suiv.). Il en énumère six : prêtres, artisans, bergers, chasseurs, agriculteurs, soldats. — Cf. Hérodote, II, 164, qui en donne sept : prêtres, guerriers, bouviers, porchers, marchands, interprètes et pilotes.

(7) *Timée*, p. 3 (éd. Didot, II, p. 200, l. 43 et suiv.).

(8) *Lois*, liv. VII, p. 799 (éd. Didot, II, p. 382, l. 8 et suiv.).

(9) νομοθετεῖσθαι «déterminer par une loi» (*Lois*, liv. II, p. 657; éd. Didot, p. 285, l. 14).

les danses et tous les chants. Pour cela, il faudrait commencer par régler les fêtes, leurs époques, les dieux, les enfants des dieux, les génies, qui doivent en être les objets; puis, on déterminerait les hymnes et les chants, dont chaque sacrifice doit être accompagné. Dans la pensée de notre législateur, le plan qu'il expose ici est précisément celui qu'auraient suivi les Égyptiens : car il a parlé précédemment de ces antiques mélodies, inventées par Isis elle-même et qui n'ont cessé d'être chantées aux bords du Nil; les danses sacrées ont été de même imaginées par quelque dieu; et, si quelqu'un s'avisait d'introduire de nouveaux chants et de nouvelles danses, il serait d'abord averti par les prêtres, et, au besoin, traduit devant les juges[1]. — Parmi les hymnes que nous ont transmis les papyrus, il en est pourtant d'époques très diverses; mais il est vrai que, des unes aux autres, l'inspiration, la doctrine ne diffèrent pas très sensiblement.

D'ailleurs, tout ce qu'ils voyaient en Égypte avait toujours pour les Grecs le prestige d'une antiquité fabuleuse.

De là étaient venues la plupart des sciences, l'arithmétique, la géométrie, l'astronomie, inventées, comme nous l'avons vu, par le dieu Thot. La mathématique, tous les enfants sans distinction l'apprenaient en Égypte[2], et l'Athénien du Dialogue des *Lois* entend obliger ses concitoyens par une loi à en faire autant pour les leurs. Décrivant ensuite une série de procédés ingénieux, propres à inculquer aux enfants cette science des nombres, tout en les amusant, il fait entendre que ces méthodes viennent d'Égypte, où on les emploie avec succès[3]. La médecine, la divination, nous savons aussi qu'elles ont été révélées aux générations les plus anciennes par Neith (Athéna)[4]. Quant à l'astronomie, c'est en Égypte et en Syrie qu'elle serait née[5], la pureté de l'atmosphère en ces contrées permettant d'observer facilement toutes les étoiles, et de suivre leurs mouvements dans le ciel; ensuite, cette science se serait répandue de là chez les autres peuples et en particulier chez les Grecs.

Platon n'a pas, comme Hérodote, écrit un livre entier sur l'Égypte. Les renseignements qui la concernent ne sont pas, chez lui, groupés en faisceau, mais

(1) *Lois*, liv. VII, p. 799 (éd. Didot, II, p. 382, l. 21 et suiv.).

(2) L'observation doit être exacte, étant donné ce qu'on sait, par les papyrus et les monuments figurés, du nombre infini des scribes, de leurs calculs, des détails de leur administration financière. De plus, un certain nombre de papyrus contiennent de véritables traités d'arithmétique.

(3) *Lois*, liv. VII, p. 819 (éd. Didot, II, p. 397, l. 32 et suiv.).

(4) *Timée*, p. 24 (éd. Didot, II, p. 201, l. 42).

(5) *Epinomis*, p. 987 (éd. Didot, II, p. 512, l. 4 et suiv.).

dispersés de tous côtés dans son œuvre, rappelés comme au hasard et indiqués parfois d'un mot. A-t-il connu, par exemple, les différentes méthodes d'embaumement que le voyageur son devancier avait minutieusement décrites[1]? On ne sait; mais il en constate justement le résultat, quand il fait dire à Socrate, dans le *Phédon*[2], que le corps embaumé, comme il l'est chez les Égyptiens, subsiste presque entier pendant un temps incroyable. — Un détail curieux, qu'il est intéressant de noter ici, et qui est une nouvelle preuve de l'authenticité du voyage, c'est que Platon, dans le *Gorgias*, nous fait connaître le prix de la traversée d'Égypte à Athènes, lequel n'aurait été que de 2 drachmes[3]!

Ayant visité une contrée où abondaient tant d'œuvres artistiques de toute sorte, un théoricien du beau ne pouvait se dispenser d'exprimer son opinion sur l'art égyptien et sur ses destinées. C'est ce qu'il a fait au deuxième livre des *Lois*[4], où il constate que l'art égyptien est condamné par la religion même à une sorte de fixité immuable. En effet, dans chaque ville, la jeunesse ne doit employer habituellement que ce qu'il y a de plus parfait en figure et en mélodie. C'est pourquoi, après en avoir déterminé les modèles, on les expose dans les temples[5]; et il est défendu aux peintres et aux autres artistes qui font des figures ou d'autres ouvrages semblables, de rien innover, ni de s'écarter en rien de ce qui a été réglé par les lois du pays : la même chose a lieu pour tout ce qui tient à la musique[6]. Et si l'on y prend garde, continue l'auteur, on trouvera chez eux des ouvrages de peinture ou de sculpture exécutés depuis dix mille ans (quand je dis dix mille ans, ce n'est pas pour ainsi dire, mais à la lettre[7]), lesquels ne sont ni plus ni moins beaux que ceux d'aujourd'hui, et qui ont été travaillés d'après les mêmes règles.

(1) Hérodote, II, 86-90.

(2) *Phédon*, p. 80, chap. xxviii (éd. Didot, I, p. 63, l. 10).

(3) *Gorgias*, p. 511, chap. lxvii (éd. Didot, I, p. 375, l. 20).

(4) *Lois*, liv. II, p. 656 (éd. Didot, II, p. 284, l. 47 et suiv.).

(5) Le fait est que les fouilles des archéologues ont mis au jour un certain nombre de plaques, munies de carreaux, et destinées, ce semble, à servir de modèles pour les figures à dessiner sur les parois des tombeaux ou des temples.

(6) Pour la musique, Platon admet qu'il est possible de déterminer par des lois quels sont les chants les plus beaux. Toutefois, cela n'appartient qu'à un dieu ou à un être divin : aussi les Égyptiens, nous l'avons vu, attribuent-ils à Isis ces mélodies, qu'ils conservent depuis si longtemps.

(7) Cf. Hérodote, II, 142, qui compte aussi 10.000 ans du premier roi à Séthon. — Au chapitre xliii du même livre, Hérodote faisait remonter beaucoup plus haut l'antiquité de la civilisation égyptienne : les prêtres lui auraient dit que, 17.000 ans avant le règne d'Amasis, le nombre de leurs dieux avait été porté de huit à douze, parmi lesquels fut Héraclès.

Il y aurait beaucoup à dire sans doute, si l'on voulait examiner, discuter en détail ces jugements de Platon sur l'art égyptien, sur la pérennité des modèles, sur l'espèce d'immobilité routinière, qu'il attribue aux artistes. L'art réaliste des Memphites, aux anciennes époques, diffère profondément de celui qui fleurit à Thèbes, sous les Thoutmès et les Ramsès; celui des premiers et des nouveaux Saïtes, que notre voyageur a pu voir à l'œuvre, se distingue à son tour par des caractères qui lui sont propres. En outre, Maspero, dans un ouvrage récent[1], a fait voir quelle variété présentent des ouvrages, contemporains ou à peu près, suivant qu'ils proviennent de telle ou telle province, qu'ils appartiennent à telle ou telle école. Mais on comprend sans peine que l'impression traduite ici par le philosophe devait être celle d'un Athénien du IVe siècle. L'histoire de l'Égypte, il ne la connaissait, comme Hérodote, que par les récits légendaires des interprètes; comme lui aussi, il n'avait bien vu que le Delta; les objets de comparaison lui étaient peu familiers. La plupart des défauts qui l'offusquaient dans les œuvres anciennes, il les retrouvait, en effet, dans les plus modernes. Habitué à contempler, dans les pays grecs, l'admirable série des chefs-d'œuvre qui s'étaient succédé si rapidement depuis deux siècles, il estimait qu'ici, au contraire, aucun progrès ne semblait s'être produit au cours des âges. Il en concluait, non pas que le génie des Égyptiens était incapable de modifier ses pratiques, mais que les lois religieuses refrénaient chez eux toute tendance novatrice, en leur imposant le respect des règles établies dès la plus haute antiquité, et par les dieux mêmes. Il est surprenant, malgré tout, de le voir approuver hautement ces lois inflexibles, et regarder comme un bienfait le conservatisme exclusif dont il leur faisait honneur.

Toutefois, une telle appréciation paraît moins étrange, quand on l'a vu déjà condamner tout changement, toute tentative d'innovation, non seulement dans les fêtes, les cérémonies religieuses, mais dans les hymnes et dans les danses, quand on se rappelle aussi avec quelle sévérité excessive le moraliste juge les poètes, et va jusqu'à les exclure de sa *République*.

* * *

Disciple et ami de Platon, le Cnidien Eudoxe avait cultivé, avec une égale distinction, toutes les sciences. Astronome, géomètre, philosophe, médecin, littérateur, il avait aussi donné des lois à sa patrie[2]. Il était dévoré d'une telle

[1] MASPERO, *Hist. de l'Art égyptien*, Hachette, 1912.

[2] PLUTARQUE, *Adv. Coloten*, chap. 32 (*Scripta moralia*, éd. Didot, p. 1377, l. 41).

ardeur de s'instruire, qu'il souhaitait, selon Plutarque, de s'approcher assez du soleil pour en connaître la nature, la grandeur et la forme, dût-il en être consumé comme Phaéton[1]. Quoi qu'en dise Strabon[2], il était trop jeune, s'il est né en 408, pour avoir pu accompagner son maître en Égypte[3]. Il s'y rendit plus tard, vers 361-360, si l'on admet, avec Diogène Laërce, qu'il y serait venu avec une lettre d'Agésilas, le recommandant au Pharaon alors régnant, Nectanébo[4]. Il y aurait passé seize mois dans la société des prêtres, s'étant rasé comme eux, sans doute pour les mieux disposer en sa faveur[5]. Diogène assure qu'il vécut dans l'intimité d'un prêtre héliopolitain, qu'il appelle Ἰχόνουφυ[6], et il ajoute, d'après le sophiste Favorinus, que, pendant son séjour à Memphis, le bœuf Apis ayant léché son manteau, les prêtres lui prédirent qu'il deviendrait célèbre (ἔνδοξον), mais que sa vie serait courte; et, en effet, d'après une épigramme, composée par le même Diogène, il serait mort à 53 ans. Il paraît que, dans sa jeunesse, il avait entrepris, avec Archytas, de construire des machines, pouvant servir à résoudre certains problèmes, par exemple la duplication du cube. Mais Platon l'en détourna, assurant que c'était ravaler la géométrie que de l'abaisser ainsi dans le monde sensible, au lieu de la maintenir dans celui des idées éternelles et immatérielles[7].

Pendant son séjour aux bords du Nil, il passait pour avoir appris beaucoup de choses en astronomie et en géométrie. Les Égyptiens, comme l'a noté Hérodote[8], étaient censés avoir inventé la géométrie en établissant la division des terres, afin de déterminer exactement la part de chacun, les débordements du Nil menaçant d'effacer périodiquement la limite des héritages. Mais leur science se bornait, en réalité, à des notions toutes pratiques, que les Grecs avaient depuis longtemps dépassées. Dans cet ordre d'idées, un élève de Platon, doué lui-même d'un rare sens géométrique, leur était certainement bien supérieur. Pour

[1] PLUTARQUE, *Non suaviter vivi posse sec. Epicur.*, chap. XI (*Scripta moralia*, éd. Didot, p. 1338, l. 22).

[2] STRABON, XVII, 29.

[3] C'est l'opinion de Gutschmid, qui place le voyage de Platon en 396. Eudoxe n'aurait eu alors que 12 ans. Mais la date de 396 n'est d'ailleurs nullement prouvée.

[4] DIOG. LAËRCE, VIII, chap. 8, § 2 (d'après Sotion). Gutschmid (*Philologus*, X, p. 688) place le voyage d'Eudoxe exactement en 358. — Th. H. Martin (article du Dictionnaire de Dezobry et Bachelet) le met en 362. Cf. LETRONNE, *Journal des Savants*, 1841, article sur Eudoxe.

[5] ξυρόμενόν τε ἥβην καὶ ὀφρῦς (DIOG. LAËRCE, *loc. laud.*).

[6] Plutarque (*De Iside et Osiride*, 10) l'appelle Χόνουφις et dit qu'il était de Memphis. — CLÉMENT D'ALEXANDRIE, *Stromates*, I, 131 : Πλάτων δὲ Σεχνούφιδι τῷ Ἡλιοπολίτῃ, Εὔδοξος δὲ ὁ Κνίδιος Κονούφιδι τῷ καὶ αὐτῷ Αἰγυπτίῳ.

[7] PLUTARQUE, *Quæst. Convival.*, liv. VIII, probl. II, chap. I. Cf. *Marcellus*, chap. XIV.

[8] HÉRODOTE, II, 109.

la division du temps, on peut admettre, avec Ideler[1], qu'il mit à profit la connaissance des années solaire et lunaire, qu'il avait acquise en Égypte; et c'est là qu'il aurait écrit son livre intitulé *Octaétéride* sur le cycle luni-solaire de huit ans, établi plus tard à Athènes par Cléostrate. Un texte contenu dans un papyrus égyptien du Louvre commenté par Letronne[2] prouve qu'il connut l'usage d'une année solaire de 365 jours et un quart, avec intercalation tous les quatre ans d'un jour supplémentaire. «Cette connaissance, il l'avait puisée en Égypte, où, de toute antiquité, une année solaire rendue fixe par le même mode d'intercalation, marchait parallèlement avec l'année vague, toutes deux étant divisées en douze mois portant les mêmes noms[3].» A la vérité, Strabon affirme que cette année fut inconnue chez les Grecs, jusqu'à ce que les traductions des mémoires des prêtres égyptiens eussent répandu ces notions parmi les astronomes modernes[4]. Mais son erreur est certaine, et, sans faire intervenir ici les prêtres, un Grec instruit, de Naucratis ou de Memphis, pouvait fournir à ce sujet des renseignements à Eudoxe. Il savait de plus, comme on le voit par des passages de Pline et de Columelle, que le renouvellement de cette période quadriennale coïncidait avec le lever de Sirius, «ce qui lui donne un caractère tout égyptien, et ne permet aucun doute sur la source d'où il l'avait tirée». Mais les Grecs tenaient à leur octaétéride, composée de huit années de 354 jours, auxquelles on ajoutait trois mois de trente jours, ce qui, en fin de compte, équivalait à deux tétraétérides égyptiennes. Aussi l'écrit d'Eudoxe demeura-t-il, pour le moment, inutile, et ne put-il servir avant longtemps à l'amélioration du calendrier grec.

Pour ce qui est de l'astronomie, il avait pu recueillir un certain nombre de faits, résultat des observations de plusieurs siècles, consignées dans les archives des temples. Les levers d'étoiles y étaient notés avec soin; grâce à la pureté de l'atmosphère, des yeux attentifs pouvaient, à défaut d'instruments, suivre assez exactement l'évolution des astres dans le firmament[5]. C'est ainsi que, d'après Sénèque, Eudoxe aurait rapporté en Grèce la connaissance des mouvements des planètes[6]. Mais la science égyptienne n'allait pas plus loin, et la théorie ima-

(1) Voir Ideler, *Über Eudoxus* (*Abhandl. der Berl. Akad., histor.-philol. Klasse*, 1828).

(2) Letronne, *Œuvres choisies*, 2e série, I, p. 1-41.

(3) *Ibid.*, I, p. 511.

(4) Strabon, XVII, 29.

(5) Nous avons noté, plus haut, cette remarque déjà faite par Platon.

(6) Sénèque, *Quæstion. natural.*, VII, 3. Et il ajoute : «Hic tamen de Cometis nihil dicit. Ex quo apparet, ne apud Ægyptios quidem, quibus major cœli cura fuit, hanc partem elaboratam.»

ginée par l'astronome cnidien sur les sphères concentriques du soleil, de la lune et des planètes, «ce premier effort des Grecs, dit Ideler, pour donner une base scientifique à l'astronomie», était bien son œuvre personnelle, et ne devait rien aux observateurs d'Héliopolis ou de Memphis.

Comme Hécatée et beaucoup d'autres auteurs, il avait écrit un voyage autour du monde, Περίοδος γῆς, cité par Plutarque[1]. Dans le 2e livre, il traitait sans doute de l'Égypte, car il y racontait, d'après les prêtres égyptiens, que la vigne était née du sang des hommes qui avaient combattu les dieux[2]. Une autre légende, fort curieuse, avait aussi été rapportée par lui, et Plutarque l'a résumée également dans son traité *D'Isis et d'Osiris*. Zeus (c'est-à-dire Amon), ayant les jambes collées ensemble, ne pouvait marcher; et, retenu par la honte, il vivait dans la solitude. Alors Isis, ayant coupé le lien qui unissait ses jambes, lui rendit la marche possible[3]. L'interprétation, donnée ensuite, de ce mythe singulier est-elle d'Eudoxe ou de Plutarque? Du moins elle est d'une philosophie bien élevée et bien subtile pour avoir été imaginée par les prêtres égyptiens[4].

C'est apparemment dans le même ouvrage qu'après avoir mentionné l'existence en Égypte de nombreux tombeaux d'Osiris, il soutenait que le corps du dieu se trouvait réellement à Busiris, cette ville ayant été sa patrie[5]; là aussi sans doute qu'il présentait Isis comme présidant aux choses de l'amour[6], pour lesquelles on adressait des invocations à la Lune. Il se demandait aussi pourquoi ces affaires de l'amour ne ressortissaient pas plutôt à Déméter, et Plutarque répond à ce doute du philosophe, en faisant remarquer qu'Isis, comme Osiris, préside à tout ce qui est beau et bon dans la nature, en opposition à Typhon, qui représente tout ce qui est désordonné, par excès ou par défaut[7]. Peut-être est-ce dans un autre ouvrage qu'Eudoxe, exposant les idées des pythagoriciens, qui prétendaient exprimer, par des figures géométriques, la nature des principales divinités, prêtait à ce même Typhon la forme d'un polygone à 56 angles[8].

(1) Plutarque, *Non posse suaviter vivi sec. Epic.*, chap. x.

(2) *De Iside et Osiride*, 6. Cf. le texte égyptien de *La destruction des hommes par les dieux* (Naville, *Transactions of the Soc. of Bibl. Archæol.*, IV, Part 1, 1875).

(3) *De Iside et Osiride*, 62.

(4) Voici l'explication qui en est donnée dans Plutarque, *loc. laud.* : *αἰνίττεται δὲ καὶ διὰ τούτων ὁ μῦθος, ὅτι καθ' ἑαυτὸν ὁ τοῦ θεοῦ νοῦς καὶ λόγος, ἐν τῷ ἀοράτῳ καὶ ἀφανεῖ βεβηκώς, εἰς γένεσιν ὑπὸ κινήσεως προῆλθεν.*

(5) *De Iside et Osiride*, 21. Et l'auteur ajoute : *οὐκέτι μέντοι λόγου δεῖσθαι τὴν Ταφόσιριν· αὐτὸ γὰρ φράζειν τοὔνομα ταφὴν Ὀσίριδος.*

(6) *Ibid.*, 52, *Βραβεύειν τὰ ἐρωτικά.*

(7) *Ibid.*, 64.

(8) *Ibid.*, 30, *ἑκκαιπεντηκονταγωνίου, Τυφῶνος...*

Il s'était aussi occupé, dit-on, de déterminer les causes de l'inondation du Nil, et, ayant interrogé les prêtres à ce sujet, il exposait qu'elle était due, selon eux, aux pluies et à l'opposition des saisons : quand c'est l'été, disaient-ils, chez nous qui habitons sous le tropique estival, l'hiver règne chez ceux qui vivent sous le tropique hivernal, et c'est de là que vient la crue des eaux, qui produit le débordement du fleuve [1].

Ces différentes remarques, recueillies et transmises par Plutarque, montrent clairement qu'Eudoxe avait rapporté de son voyage des connaissances assez précises sur les dieux, sur la religion, sur les choses de l'Égypte. Quant au profit qu'il put tirer de la science égyptienne, si renommée chez les Grecs, à tout prendre, il fut certainement assez mince.

*
* *

Démocrite d'Abdère fut, comme Eudoxe, un savant universel. La liste de ses ouvrages, donnée par Diogène Laërce, remplit plus d'une page entière, et il y en a sur tous les sujets : physique, mathématique, astronomie, histoire naturelle, musique, etc. [2].

On racontait que Xerxès avait été reçu par son père, et que, satisfait de son hôte, le Roi avait laissé chez lui des Mages, qui enseignèrent au fils la théologie et l'astrologie [3]. Celui-ci aurait suivi plus tard les leçons de Leucippe et d'Anaxagore, lequel était plus âgé que lui de 40 ans. Animé du désir de voir et d'apprendre, lorsqu'il s'était agi de partager l'héritage paternel, il avait pris, pour sa part, l'argent liquide, 100 talents; et, ayant tout dépensé à courir le monde, il était revenu si dénué, qu'il avait dû être nourri par un de ses frères. Aux prodigues qui se ruinaient ainsi, la loi du pays refusait un tombeau; mais, pour se faire pardonner, il lut en public un de ses livres, le plus important de tous, *τὸν μέγαν Διάκοσμον*, et l'enthousiasme fut tel, qu'on estima qu'à lui seul il valait 500 talents [4].

Voyageant partout à la recherche de la science, il était allé, dit Antisthène, en Égypte chez les prêtres, pour apprendre la géométrie, et de là sans doute en Éthiopie, puis en Perse auprès des Chaldéens, et il avait poussé jusque dans l'Inde, pour s'entretenir avec les gymnosophistes [5].

[1] Plutarque, *De Placitis philosophorum*, IV, chap. 1, § 7 (*Scripta moralia*, éd. Didot, II, p. 1096).
[2] Diog. Laërce, IX, chap. vii, sect. 13 (édit. Tauchnitz).
[3] *Ibid.*, IX, chap. vii, sect. 2.
[4] *Ibid.*, sect. 7.
[5] *Ibid.*, sect. 2.

De son séjour en Égypte, le seul qui nous intéresse ici, et qu'on peut placer dans la seconde moitié du ve siècle, il ne reste que de vagues souvenirs. De ses nombreux traités, nous n'avons plus que les titres. Il en avait écrit sur l'histoire, sur la géographie, et dans ceux-là sans doute avait-il consigné des observations, recueillies par lui aux bords du Nil. Le livre qu'on lui attribue, *Περὶ τῶν ἐν Μερόῃ ἱερῶν γραμμάτων*, semble prouver qu'il aurait même visité l'Éthiopie.

Malheureusement, les compilateurs n'ont pas conservé un seul fragment de toute cette encyclopédie [1]. Par Plutarque cependant, nous apprenons que, comme tant d'autres, il avait prétendu résoudre la question si controversée des causes de l'inondation du Nil. Et voici l'explication qu'il en donnait : la neige, accumulée dans les contrées septentrionales, fondant au solstice d'été, les vapeurs qui en résultent se condensent pour former des nuages; ceux-ci, poussés vers le Midi jusqu'en Égypte par les vents étésiens, se résolvent en pluies torrentielles, qui remplissent les marais et le fleuve [2].

Voilà à peu près tout ce que nous savons de positif sur ce que Démocrite avait pu dire de l'Égypte, et c'est peu assurément. Pline lui donne pour maître dans la magie et la médecine un homme de Coptos, du nom d'Apollobéchès [3]. D'autre part, la tradition rapportait qu'il avait été initié aux mystères par le grand Ostanès. Seulement, sur la nationalité de ce personnage, les avis étaient partagés. Les uns faisaient de lui un Perse ou un Chaldéen, amené en Grèce par Xerxès, et qui avait passé ensuite en Égypte. Les autres le regardaient comme un prêtre de Memphis, établi dans le temple de Phtah, «qui était devenu le laboratoire principal des sciences égyptiennes [4]». La vérité, c'est que le nom était primitivement celui d'un des cynocéphales de l'Ogdoade hermopolitaine, devenu celui du dieu Thot lui-même, . Mais, comme un dieu pouvait difficilement avoir été le maître de Démocrite, *Asten*, *Ostané* aurait été changé, grâce aux Alexandrins, en un prêtre memphite, d'une science quasi divine.

[1] Il reste, dans les écrits des alchimistes seulement, des fragments attribués à Démocrite, et Berthelot les a recueillis dans sa *Collection des alchimistes grecs*, mais leur authenticité est bien douteuse.
[2] Plutarque, *De Placitis philosophorum*, liv. IV, chap. 1, § 4 (*Scripta moralia*, éd. Didot, p. 1096).
[3] Pline, *Hist. nat.*, XXX, 2. Pour les Grecs, Apollon est synonyme d'Horus. Le nom se traduirait donc en égyptien : *Hor-bak* «Horus l'épervier (le faucon)».
[4] Maspero, *Proceedings* de la Soc. d'Archéol. bibl., XX, p. 140. Voir tout l'article (p. 140-144), où la question est exposée avec une grande clarté (reproduit dans les *Études de Mythol. et d'Archéol. égypt.*, V, p. 459-465).

Ces divergences dans les récits, dans les noms propres, ne sont pas faites assurément pour éclaircir la question du voyage de Démocrite en Égypte; mais elles n'en infirment pas non plus la probabilité universellement admise[1].

*
* *

Le Milésien Aristagoras, descendant peut-être de celui qui joua un si grand rôle dans la révolte de l'Ionie[2], ne paraît pas avoir été, comme les voyageurs dont nous venons de parler, un maître dans toutes les sciences de son temps. C'était plutôt, semble-t-il, un observateur instruit et curieux, un peu à la manière d'Hérodote. Qu'il soit venu en Égypte, on n'en peut guère douter : car on sait qu'il avait écrit des *Αἰγυπτιακά* en plusieurs livres, dont il nous reste onze fragments[3]. Un peu plus jeune que Platon, selon Étienne de Byzance, il aurait visité la contrée sous Nectanébo Ier et aurait rédigé son ouvrage avant 340[4].

Gutschmid a étudié de très près ces débris des *Αἰγυπτιακά*, et il a cru même découvrir d'autres fragments en des passages de divers écrivains, qui se seraient inspirés d'Aristagoras (sans le nommer); il s'est attaché à les coordonner tous entre eux, et il a même essayé de reconstituer approximativement le plan qu'avait dû suivre l'auteur.

L'ouvrage aurait été, selon lui, divisé en deux livres seulement. Le premier, comprenant une description de l'Égypte, de ses institutions et de ses mœurs, devait commencer par un aperçu géographique de l'ensemble de la vallée, comme en témoignent les quelques indications, extraites par Étienne de Byzance, et qui concernent toutes des villes situées sur le fleuve ou aux environs. Avait-il décrit d'abord les régions plus voisines de la source et les contrées limitrophes? Peut-être, car il mentionne *Ψέϐω*, qu'Étienne de Byzance donne comme une partie de l'Éthiopie (*χώρα ἐνδοτέρα Αἰθιοπίας*), mais qui, au dire d'Aristagoras, ou plutôt de ses informateurs, était à cinq jours de marche de l'Éthiopie[5]; Tacompso (*Τάκομψος*), bourg situé sur les confins de l'Égypte et de l'Éthiopie, près de l'île de Philæ[6].

[1] Quant à sa doctrine philosophique, telle que l'a présentée Diogène Laërce (IX, chap. VII, § 12), elle ne paraît pas avoir rien de commun avec les idées égyptiennes.

[2] Voir C. Müller dans les *Fragm. Histor. Græc.*, II, p. 98.

[3] *Fagm. Histor. Græc.*, II, p. 98-100.

[4] Gutschmid, *Philologus*, X, p. 688.

[5] *Fragm. Histor. Græc.*, II, p. 98, fragm. 4. Artémidore, au VIIIe livre de sa *Géographie*, en faisait un lac; et de même Strabon, XVII, chap. II, § 3 (éd. Didot, p. 698, l. 8-9) : ὑπέρκειται δὲ τῆς Μερόης ἡ Ψέϐω λίμνη μεγάλη νῆσον ἔχουσα οἰκουμένην ἱκανῶς.

[6] *Ibid.*, fragm. 2.

De l'extrémité méridionale, nous passons ensuite, avec Étienne de Byzance, dans l'Égypte du Nord, à Memphis, où Aristagoras avait signalé deux quartiers habités par des étrangers, le Καρικόν et l'Ἑλληνικόν, *τόποι ἐν* Μέμφιδι, *ἀφ' ὧν* Ἑλληνομεμφῖται *καὶ* Καρικομεμφῖται; et c'est probablement d'après la même source que, citant de nouveau le Καρικόν, Étienne de Byzance note que les Cariens qui l'habitaient, ayant épousé des femmes memphites, ont été appelés Καρομεμφῖται[1].

Plus loin et dans le Delta, nous rencontrons la ville de Gynæcopolis, qui paraît avoir été peu éloignée de Naucratis[2]. Ce nom grec devait être une traduction de l'égyptien; Aristagoras, cherchant à en expliquer la signification, avait collectionné trois récits évidemment légendaires, et aussi peu vraisemblables l'un que l'autre[3].

Mais le troisième faisait intervenir les Naucratites et leur attribuait une action de guerre, qui a paru à Gutschmid présenter un caractère historique. A une époque et en des circonstances que rien ne vient préciser, ayant remonté le fleuve sur des vaisseaux (sans doute pour combattre), ils auraient été arrêtés par les Égyptiens (*ὑπὸ τῶν λοιπῶν Αἰγυπτίων*); mais ceux-ci, frappés de terreur, n'auraient pas su les repousser, et de là serait venu le nom méprisant par lequel on avait stigmatisé leur lâcheté[4]. Tout d'abord, une attaque ainsi dirigée par les habitants de Naucratis, occupés exclusivement de leur commerce, entourés de toutes parts de populations indigènes, avec lesquelles ils étaient nécessairement intéressés à vivre en paix, à éviter toute occasion de conflit, paraît plus que douteuse, et l'on est tenté de ne voir là, comme dans les explications précédentes, qu'une légende imaginée par quelque conteur. Néanmoins, Gutschmid accepte comme authentique l'événement ainsi rapporté, et il se demande à quel moment de l'histoire il est possible de le placer avec quelque vraisemblance. Après avoir écarté comme inadmissibles ici les expéditions de piraterie qu'Hérodote laisse entrevoir au temps de la Dodécarchie[5], et rappelé la prétendue invasion de Nabuchodonosor[6], il pense que les Naucratites auraient pu se mêler à la lutte qui suivit l'usurpation d'Amasis, sous prétexte de défendre son rival

[1] *Fragm. Histor. Græc.*, II, p. 98, fragm. 5. — Gutschmid, comme nous le verrons plus loin, prétend rapporter ce fragment à l'histoire de Psammétique. Il nous semble plus naturel de le placer ici dans la description de l'Égypte.

[2] Sur la position de cette ville, voir Strabon, XVII, chap. I, § 22 (éd. Didot, p. 682, l. 33).

[3] *Fragm. Histor. Græc.*, II, p. 98, fragm. 6.

[4] Ce récit avait été reproduit, dit Ét. de Byzance, par le géographe Artémidore.

[5] Hérodote, II, 152.

[6] On sait maintenant que Nabuchodonosor n'avait pas réellement pénétré en Égypte.

Apriès, dont la cause était soutenue par les mercenaires grecs. Nous ne saurions admettre cette hypothèse, qui n'est appuyée sur aucun fait connu, sur aucun document. Si l'on s'obstinait à accorder quand même une valeur quelconque au témoignage d'Aristagoras, on pourrait songer peut-être au temps de l'invasion perse. Mais là encore, aucun indice ne nous autorise à supposer que les Naucratites aient eu la dangereuse pensée de compromettre ainsi le sort de leur cité, si la victoire restait au parti qu'ils auraient combattu [1].

Après avoir décrit l'ensemble de la contrée, l'auteur aurait traité des institutions, et c'est à cette partie que se rapporterait d'abord ce qu'il dit des prêtres, et des motifs qu'ils avaient de s'abstenir du sel [2]; puis des Hermotybies, dont il orthographie le nom Ἑρμοτυμϐιεῖς, μοῖρα τῶν μαχίμων ἐν Αἰγύπτῳ, et qui seraient les mêmes que les Λαϐαρεῖς [3]. On a voulu remplacer ce dernier mot par Καλασίριες, à tort certainement, puisque ceux-ci formaient, on le sait, une autre division de l'armée égyptienne [4].

C'est encore dans ce même livre, et en quelque chapitre consacré aux coutumes religieuses, qu'il conviendrait sans doute de placer le passage où étaient relevés les signes servant à distinguer le bœuf Apis. Élien, qui l'a signalé, dit seulement qu'ils étaient les mêmes dans Hérodote et dans Aristagoras, et il reproche à tous deux d'être, à ce sujet, en désaccord avec les Égyptiens [5].

Selon Gutschmid, le second livre des Αἰγυπτιακά aurait contenu toute une histoire de l'Égypte, depuis les temps les plus reculés jusqu'à l'époque la plus récente. Mais cette manière de voir ne paraît pas suffisamment justifiée, et les

(1) Le texte même du récit semble indiquer qu'il se rapporte à un passé plus lointain, à une époque où Naucratis était une ville tout égyptienne : τῶν Ναυκρατιτῶν ἀναπλεόντων τὸν ποταμὸν καὶ κωλυομένων ὑπὸ τῶν λοιπῶν Αἰγυπτίων ἀποϐαίνειν. Si les Naucratites en question avaient été des Grecs, l'auteur n'aurait pas paru, sans doute, les assimiler au reste des Égyptiens (λοιποὶ Αἰγύπτιοι). Dans ce cas, il s'agirait de troubles intérieurs, d'une guerre civile, qui aurait précédé l'arrivée des Grecs sur le site de Naucratis, et, par conséquent, d'une époque antérieure à Psammétique Ier, ou des troubles qui ont marqué la fin de la Dodécarchie.

(2) *Fragm. Histor. Græc.*, II, p. 98, fragm. 7. — C'est à Plutarque (*De Iside et Osiride*, 5) que nous devons ce fragment, et il qualifie d'εὐηθες l'explication donnée par Aristagoras : le sel, d'après ce dernier, aurait été considéré comme impur, parce que, quand il se condense, nombre de petits animaux s'y trouveraient pris et y périraient ensevelis.

(3) Fragm. 1, p. 98.

(4) Voir Hérodote, II, 164-166. — Sur le mot Λαϐαρεῖς, voir le commentaire de Gutschmid, *loc. laud.*, p. 699. Il le rapproche du nom de la ville carienne Λάϐαρα, et pense que les Λαϐαρεῖς étaient des soldats cariens, cantonnés à Busiris avec les Hermotybies égyptiens (?).

(5) Fragm. 8, p. 98; voir Hérodote, III, 28.

textes auxquels il se réfère sont véritablement bien peu probants. Ainsi la remarque sur les quartiers de Memphis [1] serait venue à propos de Psammétique Ier, sous lequel les Grecs commencèrent à s'établir en Égypte. — L'observation sur Chilon, l'un des sept sages, aurait été amenée par l'histoire de Néchao, qui avait consacré une offrande aux Branchides; et cela parce que, dans le fragment cité par Diogène Laërce, il est question de Branchos, qui fonda le temple des Branchides [2]! — Comme Pline a énuméré les écrivains qui se sont occupés des Pyramides, et que parmi eux il nomme Aristagoras [3], sans plus, il faudrait admettre que celui-ci en était venu à traiter le sujet en racontant l'histoire de Chéops, et par conséquent, celle des plus anciennes dynasties. On conviendra que des inductions de ce genre sont singulièrement forcées.

Un autre fragment [4] nomme le bourg de Νικίου, qui, d'après Ptolémée, était la métropole du nome Prosopite [5]. Que le nom de cette localité ait dû figurer dans un récit de la révolte d'Inaros contre les Perses, ceci est moins invraisemblable, et l'on peut supposer, à la rigueur, qu'Aristagoras avait parlé de cette guerre, qui finit par la défaite des Athéniens, enfermés dans l'île de Prosopitis. Quoiqu'il n'en ait pas d'autre preuve que la présence de ce nom de Νικίου, Gutschmid est convaincu que le récit était très complet et, partant, très précieux, puisque nous ne possédons guère de renseignements détaillés sur cette partie de l'histoire. Aussi déplore-t-il avec amertume la perte du livre d'Aristagoras. Car il croit fermement à son exactitude, à sa bonne foi, et, sauf quelques exceptions plutôt rares, à la valeur de ses informations. Il est persuadé, en outre, que son livre a été une des sources principales où Polyen, soit directement, soit indirectement, a puisé ce qui, dans son ouvrage, a rapport à l'Égypte et était inconnu d'Hérodote [6]. Si Aristagoras a réellement possédé tous les mérites que lui prête Gutschmid, la perte de ses Αἰγυπτιακά serait, en effet, profondément regrettable. La partialité du commentateur en eût-elle exagéré grandement la valeur, qu'elle serait à déplorer quand même, puisque ce serait, en somme, le seul travail d'ensemble qui eût été publié sur l'Égypte entre Héro-

(1) Καρικόν et Ἑλληνικόν, d'où Ἑλληνομεμφῖται et Καρομεμφῖται, fragm. 5.

(2) Voici le texte de Diogène Laërce (liv. I, chap. III, § 5) : Βραχυλόγος τε ἦν (sc. ὁ Χείλων) : ὅθεν καὶ Ἀρισταγόρας ὁ Μιλήσιος τοῦτον τὸν τρόπον χειλώνειον καλεῖ. Βράγχου δὲ εἶναι, ὃς τὸ ἱερὸν ἔκτισε τὸ ἐν Βραγχίδαις (cf. *Fragm. Histor. Græc.*, II, p. 100, fragm. 11).

(3) Pline, XXXVI, XII, 17.

(4) Fragm. 3 (*Fragm. Histor. Græc.*, II, p. 98).

(5) Ptolémée, liv. IV, chap. 5, § 49.

(6) Par exemple, les anecdotes sur Téménthès, qui aurait été le chef de la Dodécarchie, au temps de Psammétique Ier (Polyen, VII, § 3), l'allusion à la guerre d'Amasis contre les Arabes (*ibid.*, § 4).

dote et les écrivains de l'époque hellénistique[1]. Sans doute, ignorant, comme ses prédécesseurs, la langue du pays, il était, pour les choses anciennes, à la merci des guides et des interprètes; mais, pour les événements plus modernes, et en particulier pour l'expédition des Athéniens au temps d'Inaros, il avait été à même de recueillir de précieuses informations; et si un heureux hasard nous avait conservé son ouvrage, l'histoire de Naucratis, pour la période qui nous occupe, serait probablement un peu moins obscure.

*
* *

Pendant que des voyageurs érudits parcouraient la vallée du Nil, espérant en rapporter des secrets merveilleux, des révélations, qu'elle eût été bien en peine de leur fournir, on doit se demander toujours quelle était la condition des Grecs établis dans le pays, et en particulier des colons de Naucratis. Le commerce et l'industrie continuèrent-ils à décliner sous le régime nouveau, instauré par les Pharaons indigènes? Le témoignage des fouilles précédentes n'apporte pas, à ce sujet, d'arguments décisifs.

Mais voici un document authentique, qui va nous fournir quelques données précises sur les rapports du gouvernement pharaonique avec les commerçants hellènes, vers le milieu du IVe siècle. Il s'agit d'une stèle hiéroglyphique, trouvée en 1899 sur l'emplacement même de l'ancienne Naucratis[2], et qui est datée de l'an 1, 4e mois de Shomou, c'est-à-dire du moment où Nectanébo, ayant triomphé de son compétiteur Mendésien, et maître désormais du Delta, était venu faire consacrer sa royauté à Saïs, dans l'ancienne capitale des Psammétichides. La stèle, cintrée par le haut et gravée avec une rare perfection, est divisée en

(1) D'après Diogène Laërce (*Proœmium*, VII, 10), il paraît s'être occupé non seulement de la religion, mais aussi de la physique des Égyptiens : car, après avoir exposé leurs diverses opinions religieuses et philosophiques, l'auteur ajoute : *τά τε ἄλλα φυσιολογεῖν, ὡς Ἑκαταῖός τε καὶ Ἀρισταγόρας ἱστοροῦσιν*. Mais il ne distingue pas ce qui appartient à Hécatée ou bien à Aristagoras.

(2) Cette stèle, en granit noir, trouvée dans une propriété appartenant à Hussein pacha, neveu du Khédive, à Kom Gaief, sur le site de Naucratis, fut donnée par lui au Musée de Gizeh; elle est aujourd'hui au Musée du Caire. Elle fut analysée d'abord et en partie traduite, dans une communication à l'Académie des Inscriptions (séance du 29 décembre 1899, comptes rendus, p. 293-295), par M. Maspero, qui en a donné ensuite une reproduction complète, avec traduction, dans *Le Musée égyptien*. — Erman a publié le texte, avec traduction et commentaires philologiques, dans la *Zeitschr. für ägypt. Sprache*, XXXVIII, p. 127-133. Au tome XXXIX du même recueil, p. 121-123, Sethe a proposé plusieurs corrections, et complété plusieurs lacunes. — A la traduction d'Erman, t. XXXVIII, p. 133-135, étaient jointes des remarques d'Ulr. Wilcken, sous le titre : *Die Steuern*, où le texte est commenté au point de vue économique.

deux registres. Un tableau, qui en couvre toute la partie supérieure, représente le Pharaon faisant une offrande à Nit, la grande déesse de Saïs. Au-dessous se développent quatorze lignes verticales, où le protocole, les louanges adressées au roi pour ses bienfaits, pour sa piété envers les dieux, occupent la plus grande place. Toutefois, ce sont là comme des hors-d'œuvre, destinés à introduire l'acte de donation à la déesse et les règlements administratifs, qui en garantiront l'exécution. Le monument avait été exposé à Naucratis, où il est resté jusqu'à nos jours, et placé dans un temple ou dans quelque lieu public, afin que les habitants en eussent connaissance (grâce aux interprètes), et que les timouques de la colonie en fissent observer exactement les prescriptions.

Laissant de côté les dithyrambes à l'égyptienne qui remplissent toute la première partie, nous reproduirons ici seulement les dispositions formelles qui intéressent directement notre sujet : elles comprennent la fin de la ligne 8, et les lignes suivantes, de 9 à 12 inclusivement :

« Qu'on donne 1/10e[1] de l'or, de l'argent, du bois, des produits manufacturés, de toutes les choses qui sortent de la Méditerranée des Grecs, de tous les droits de péage, que l'on compte à mon trésor dans la ville nommée Hounît, — ainsi qu'1/10e de l'or, de l'argent, de toutes les choses qui se trouvent dans Pa-mairîti, qu'on appelle Krati[2], sur la rive du canal Ânou, et que l'on compte à mon trésor, — à la mainmorte de ma mère Nit, pour la durée de l'éternité, en plus de ce qu'elle avait auparavant, afin qu'on en institue [une offrande d']1 taureau, en nombre 1, d'un lot d'oies[3] et de 5 mines de vin pour les offices de chaque jour. » Le souverain ajoute qu'afin de commémorer cette donation, on la gravera « sur cette stèle, qu'on mettra dans Naukrati, sur la rive du canal Ânou ».

Comme on le voit, les droits, dont le 10e est affecté au temple de Nit, sont exigibles dans deux localités différentes. L'une, appelée Hounit, est celle où sont perçus les péages, que doivent, à leur entrée sur le sol égyptien, les produits

(1) Comme l'a remarqué M. Maspero, c'est la première fois qu'on trouve, dans un texte égyptien, la mention expresse de la dîme; l'existence de cette institution ressortait, avec une grande probabilité, de plusieurs documents d'époques différentes, mais elle n'était citée nulle part en termes aussi formels.

(2) En cet endroit (l. 10), le nom est écrit simplement [hiéroglyphes]; plus loin (l. 13), il est précédé du signe ⊗ = ville : [hiéroglyphes], qui explique la transcription grecque, Ναύκρατις. Sur l'origine du nom, voir Spiegelberg, dans le *Recueil de travaux*, XXIV, p. 184-185. Cf. *Zeitschr. für ägypt. Sprache*, XLI, p. 141.

(3) Sethe (*Zeitschr. für ägypt. Sprache*, XXXIX, p. 122) propose une traduction différente, l. 11 : « Nach dem vorstehend Bemerkten, dit-il, ist vielleicht auch in dem [hiéroglyphes] eine ähnliche Angabe « eins von Tausend » resp. 1/1000 und « eins von..... » zu vermuten ».

venant des pays grecs par la Méditerranée. Il ne peut être question, dit M. Maspero, que d'une «cité de douane maritime, située sur la mer même ou au voisinage immédiat de la mer»; donc, vers l'embouchure de la branche Canopique, seule ouverte jadis aux Grecs, et par laquelle seule ils arrivaient à Naucratis. Si cette ville n'est pas Canope même, «ce qui est peu probable», elle répondrait à un point situé non loin de là sur le trajet de la branche Canopique[1]. Quant à l'autre, dont le nom est Pa-mairîti[2], le surnom qui lui est attribué, Krati ou Naou-Krati, ne saurait laisser aucun doute, il s'agit bien évidemment de la Naucratis gréco-égyptienne.

A Hounit étaient acquittés des droits de deux sortes : le péage pour les vaisseaux à leur entrée dans le fleuve, puis les droits d'importation sur les matières premières ou les marchandises, qui allaient être mises en vente dans le pays. En effet, le texte mentionne expressément, outre les métaux précieux, le bois et les produits manufacturés. Ainsi tout ce que les Grecs pouvaient apporter de l'étranger était passible d'un droit, proportionnel à la valeur et à la quantité introduite. Ces dispositions nécessitaient une visite des cargaisons, un examen détaillé de ce qu'elles pouvaient contenir. Un ou plusieurs bureaux, composés de fonctionnaires égyptiens, commissionnés par le roi, et choisis sans doute dans la classe des interprètes, qui savaient parler les deux langues, étaient donc établis là, avec mission de contrôler soigneusement tous les arrivages; et, connaissant la minutie habituelle des scribes égyptiens, leur respect de la hiérarchie, leur préoccupation ordinaire des moindres détails, on est amené à penser que ces opérations devaient exiger une comptabilité compliquée, des calculs et des écritures sans nombre.

Quand on constate, à l'époque qui nous occupe, l'existence de règlements si impératifs, il est naturel d'en induire que l'interdiction pour les marins grecs de passer par toute autre voie que la branche Canopique, si elle fut interrompue en fait dans les temps troublés de la conquête et des révoltes, avait dû être rétablie, lorsque l'Égypte était redevenue autonome. C'était là, en effet, la meilleure et la plus sûre garantie pour sauvegarder les intérêts du Trésor et rendre la contrebande à peu près impossible. Autrement, il eût fallu installer des bureaux de douanes à toutes les bouches du fleuve; l'étendue à surveiller eût été énorme, et elle aurait nécessité la présence continue d'une véritable armée d'employés.

Comment procédaient les receveurs des droits, d'après quelles règles ils déterminaient la valeur des matières à imposer, et, par suite, le montant des taxes

(1) Cf. Maspero, *Comptes rendus de l'Acad. des Inscr. et Belles-Lettres*, 1899, p. 794.
(2) Erman (*Zeitschr. für ägypt. Sprache*, loc. laud.) lit le nom Pi-emrô.

à percevoir, jusqu'ici aucun document ne nous a renseignés là-dessus. Mais on peut se rendre compte, au moins approximativement, de la nature des objets qui étaient soumis à leur appréciation. Pour les métaux précieux, l'estimation était relativement facile; et d'ailleurs, ils arrivaient plus ordinairement par d'autres voies que la Méditerranée; c'était de l'Afrique et de l'Orient que l'Égypte en tirait la plus forte partie. Le bois, si rare dans la vallée du Nil, devait être importé, en assez grande quantité, de Cypre, des îles égéennes, peut-être aussi de la Grèce propre[1].

Quant aux produits fabriqués, bien que l'importation ait toujours été moins considérable en Égypte que l'exportation, ils étaient de nature assez variée. Ils comprenaient, comme nous l'avons indiqué ailleurs[2], d'abord l'huile d'olive, qui manquait aux bords du Nil, le sol de la contrée ne se prêtant pas à la culture de l'olivier; puis, les laines de luxe, les milésiennes surtout, célèbres dans tout le monde antique, et qui servaient à tisser des étoffes de choix; les vins récoltés dans les îles de l'Égée et dans la Grèce même[3], quoique l'Égypte possédât un assez grand nombre de crus, dont plusieurs avaient une vraie renommée; enfin, les produits divers de la céramique grecque, très recherchés dans toutes les contrées méditerranéennes, amphores de types variés, vases communs et vases peints, de toutes provenances; probablement aussi de petits objets d'art, facilement transportables, et que leur élégance avait mis à la mode dans les classes aisées[4]. — Tout cela était contrôlé à Hounit, estimé et taxé conformément aux ordonnances royales.

A Naucratis, plus de péages, puisqu'ils avaient été acquittés précédemment, et que la ville était un port franc. Les termes du décret sont ici tellement généraux, que rien de ce qu'elle renfermait ne semble avoir pu échapper aux droits, puisque, après avoir cité nommément l'or et l'argent, le document ajoute : et toutes les choses qui sont dans Pa-mairîti[5]. Avec un texte aussi élastique, le fisc aurait pu, ce semble, exercer ses reprises sur tout ce que possédaient les

(1) Cependant les Phéniciens avaient certainement la part la plus notable dans le transport des bois de construction, et c'est par eux seuls que parvenaient en Égypte les bois du Liban, de la Syrie du Nord et de la Cilicie.
(2) Voir *Les premiers établissements des Grecs en Égypte*, p. 338-354.
(3) Cf. Hérodote, III, 6 : De toute la Grèce et, en outre, de la Phénicie, deux fois par an, on amène en Égypte des vases de terre pleins de vin.
(4) Dans l'histoire d'Hérostrate (Athénée, XV, 675 F-676 C) on voit figurer une statue archaïque d'Aphrodite; mais, avec les progrès de l'art, le goût s'était affiné, on devait rechercher maintenant d'autres types, plus élégants et de formes plus parfaites.
(5) (l. 10).

citoyens. Le vague de cette formule s'explique toutefois, la stèle ayant pour objet, non pas de déterminer les droits, mais de conférer à un temple une part de ce qu'ils rapportent au Trésor.

Erman voit, dans l'octroi de ce don, fait au temple de Nit, une mesure politique anti-grecque (1). Selon lui, le corps sacerdotal de Saïs devait être particulièrement irrité des faveurs accordées aux Grecs impurs, et Nectanébo, qui voulait assurer à sa royauté nouvelle l'appui d'un sacerdoce très influent, saisissait avec empressement cette occasion de lui attribuer les dîmes sur le commerce hellénique. Il n'est, certes, pas douteux que les prêtres saïtes vissent d'un mauvais œil ces étrangers, que la tolérance des rois autorisait à pratiquer si près d'eux un culte qui ne leur inspirait que du mépris. Ils se souvenaient encore du temps où le trop philhellène Amasis avait profané l'enceinte de leurs temples, en y installant des bandes de ses mercenaires, expulsés plus tard, grâce à l'influence de Hor-ouza, sous Cambyse et sous Darius (2). Mais, si cette affectation spéciale des dîmes grecques était bien faite pour flatter le sacerdoce saïte, elle n'avait rien de particulièrement blessant pour les Grecs. D'une part, en effet, ils savaient que la déesse Nit, présidant aux choses de la mer, tout ce qui venait des peuples égéens, des Ha-u-neb-u (3), relevait directement de son autorité; qu'ainsi son culte était tout désigné pour en recueillir les profits. De plus, en l'assimilant, par une interversion des lettres de son nom à leur Athéna, ils s'étaient habitués à reconnaître en elle une de leurs plus grandes divinités (4). Enfin, pour ces hommes préoccupés avant tout de leurs intérêts matériels, peu importait, sans doute, que, la dette légale une fois acquittée, le bénéfice en revînt aux temples ou au Trésor. Ainsi, en accordant aux prêtres de Nit une part notable dans le produit des impôts grecs, Nectanébo avait bien accompli un acte d'adroite politique : il avait favorisé les prêtres, sans aggraver pour cela les charges des navigateurs et des négociants hellènes.

En fait, la stèle de Naucratis ne spécifie aucune majoration, ni dans les droits de douane, ni dans les impositions établies sur les industries naucratites. Elle laisse supposer, par conséquent, que la perception de ces droits avait lieu

(1) *Zeitschr. für ägypt. Sprache*, XXXVIII, p. 132.

(2) Voir la statue Naophore (Révillout, *Revue égyptol.*, I, p. 72-78).

(3) [illegible], ligne 9 de la stèle de Naucratis. C'est ainsi que, de tout temps, et sous les Ptolémées encore on désignait ordinairement les Grecs.

(4) Hérodote, II, 175. Cf. Platon, *Timée*, 21; Pausanias, IX, 12, 2. Voir D. Mallet, *Le culte de Neit à Saïs*, p. 237-244.

auparavant, et que le taux restait le même, le roi n'ayant fait que prescrire une destination nouvelle à une partie des sommes qu'ils produisaient. Lorsque autrefois Amasis avait restreint à la branche Canopique la liberté de la marine grecque, il entendait certainement, au moyen d'un service régulier de douanes, tirer un parti avantageux de la législation nouvelle; et, quand il faisait à Naucratis cette situation privilégiée dont parle Hérodote (1), il est invraisemblable de penser qu'il eût octroyé gratuitement de pareilles faveurs aux marchands hellènes. Si, dans les premiers temps de la conquête, la surveillance étant moindre, les facilités devinrent plus grandes, cependant l'administration perse ne dut pas renoncer absolument aux avantages résultant d'une situation qu'elle trouvait établie. Nous voyons même qu'une ville importante (2), et dont le nom semble indiquer qu'une partie au moins de sa population était d'origine grecque, Anthylla, avait été choisie pour approvisionner de chaussures la femme du Grand Roi.

Il est certain que les réformes introduites sous Tachos (Téos) ne purent être abolies à l'avènement de Nectanébo, les besoins de l'État et les nécessités de la défense restant incontestablement les mêmes, après si peu de temps écoulé. Wilcken a institué une comparaison intéressante entre les données fournies par les *Économiques* du Pseudo-Aristote et celles qui résultent de la stèle de Naucratis; et il reconnaît qu'elles sont à peu près identiques dans les deux documents. Les différences de détail, qu'il signale à propos des droits sur les vaisseaux, viendraient, dit-il, et de la négligence de l'auteur grec, et de l'embarras éprouvé par le scribe égyptien pour s'exprimer avec précision. En somme, Tachos préparant la guerre contre les Perses, aurait, sur le conseil de Chabrias, introduit, entre autres, des droits, de 10 pour cent et sur les vaisseaux et sur les marchandises fabriquées, ou plutôt, des droits existant déjà, il en aurait élevé la quotité à 10 pour cent. Nectanébo, devenu roi, et trouvant ces taxes établies, les conserva telles quelles. Seulement, pour se faire bien venir des prêtres, il appliqua au temple de Nit le dixième de ce que produisaient les droits, perçus à Hounit et à Naucratis (3).

Nous ferons observer cependant que la stèle de Naucratis ne précise en aucune façon ce qu'était auparavant la quotité de ces impôts. Ils pourraient, à la rigueur, avoir été soit augmentés, soit diminués; mais, étant donné le silence du document, le plus probable est qu'ils demeuraient fixés au même taux qu'auparavant. Quant à supposer qu'ils auraient cessé de fonctionner, et qu'on les

(1) Hérodote, II, 179 : οὕτω μὲν δὴ Ναύκρατις ἐτετίμητο.

(2) ἐοῦσα λογίμη, Hérodote, II, 98 (Ἄνθυλλα).

(3) Voir U. Wilcken, *Zeitschr. für ägypt. Sprache*, XXXVIII (1900), p. 133-135.

aurait rétablis tout exprès pour donner satisfaction aux prêtres de Nit, l'hypothèse est tout à fait inadmissible. D'après les *Économiques*, les mesures suggérées par Chabrias furent appliquées à tous les habitants de l'Égypte, et il eût été injuste et impolitique au premier chef que les Grecs en fussent exemptés. Un tel procédé aurait exaspéré les indigènes et rendu impopulaire le souverain, qui aurait osé montrer, à l'égard des étrangers, une partialité si révoltante.

En résumé, si la stèle de Naucratis ne résout pas tous les problèmes que suscite la question des rapports commerciaux entre l'Égypte et le monde hellénique, du moins elle apporte d'utiles indications sur la condition faite aux négociants grecs et, en particulier, à l'industrie naucratite vers la moitié du IVe siècle. Elle montre que, sous les dernières dynasties nationales, le régime imposé aux armateurs et aux fabricants ne devait pas différer bien sensiblement de ce qu'il avait été sous les Psammétichides. Le taux des redevances exigées avait peut-être varié suivant les époques, mais l'ensemble du système administratif n'avait pas été sérieusement modifié. Aussi bien était-il trop conforme à la nature des choses et aux intérêts du fisc royal, pour que les dispositions principales en fussent jamais totalement changées.

Ce qui était sujet à de plus graves changements, c'étaient les conditions extérieures, que la politique rendait incertaines et douteuses, faisant des principales cités de la Grèce tantôt les alliées, tantôt les adversaires de l'Empire perse, si bien que le commerce des colons d'Égypte se trouvait exposé parfois à de pénibles surprises. Si les Pharaons faisaient payer — légitimement — la rançon de leur bienveillante tolérance, les Grecs du continent, pour complaire au Grand Roi, se voyaient amenés, en certains cas, à sévir contre des compatriotes qu'ils auraient dû plutôt protéger, et défendre au besoin.

Le discours de Démosthène contre Timocrate nous a conservé un exemple de ces fâcheuses péripéties, où la fierté des Hellènes s'humiliait bassement devant les exigences du Roi ou les injonctions de ses satrapes. Vers 354-353, le dynaste Mausolos ne cessant, malgré la paix royale, de harceler les îles voisines de son district, celles-ci eurent recours à leur protectrice naturelle, Athènes, qui dépêcha des ambassadeurs, avec mission de protester auprès du petit souverain de Carie, et de le décider à modérer ses rigueurs. Au cours de leur voyage, les envoyés rencontrèrent un vaisseau chargé de marchandises provenant des fabriques naucratites. Athènes était, pour le moment, en bons termes avec le roi de Perse, qui considérait l'Égypte comme une province révoltée, mais faisant

réellement partie de son Empire; dès lors tout ce qui venait du Nil devait être saisi, et regardé comme de bonne prise. On s'empara donc de la cargaison, d'une valeur de neuf talents et trente mines. Les colons d'Égypte portèrent leurs réclamations à Athènes; mais le peuple, consulté, eut la honteuse prudence de déclarer que la saisie avait été légitime [1].

Ainsi, par excès de zèle, on ne craignait pas de dépouiller de leur bien des négociants de race hellénique, simplement parce que la cargaison, avant de prendre la mer, avait dû passer par les bouches du Nil ou les canaux du Delta. Rien ne saurait montrer avec plus d'évidence combien la lâche timidité des Athéniens mettait alors d'empressement à ménager les susceptibilités de la Perse. Éviter de se compromettre, telle était sa principale et presque son unique préoccupation. On voit à quelles tristes déconvenues étaient exposés, en ce temps, les marchands de Naucratis, obligés d'éviter non seulement les flottes phéniciennes au service de la Perse, mais même les escadres grecques, prêtes à piller des vaisseaux amis, pour conserver, à tout prix, les bonnes grâces du Grand Roi.

[1] Voir Démosthène, *Discours XXIV* (*Contre Timocrate*), 11 et suiv.

TROISIÈME PARTIE.

L'ÉGYPTE SOUMISE.

CHAPITRE PREMIER.

L'ÉGYPTE RECONQUISE PAR LES PERSES.

LE RÔLE DES MERCENAIRES GRECS.

État de l'Empire perse. Fin de la grande révolte des satrapes. — Expédition manquée d'Artaxerxès III Okhos. Diophantos et Lamios. — Révolte de la Phénicie : Tennès et Mentor le Rhodien. — Phocion et Évagoras en Cypre.

Okhos demande inutilement des mercenaires à Athènes et à Sparte. Il en obtient des Thébains, des Argiens et des Grecs d'Asie. — Prise de Sidon. Trahison de Tennès et de Mentor.

L'armée de Nectanébo II : mercenaires grecs; Libyens, Égyptiens. — Les Perses devant Péluse. Lacratès attaque la place, défendue par Philophron. Bataille indécise. — L'Argien Nicostratos pénètre dans l'intérieur du Delta. — Les mercenaires au service de l'Égypte sont taillés en pièces. — Nectanébo se retire à Memphis. — Prise de Péluse. Mentor et Bagoas à Bubaste. — Soumission des villes du Delta. — Nectanébo s'enfuit en Éthiopie.

Importance du rôle joué par les mercenaires grecs. Récompenses qui leur sont accordées par Okhos. Cruelles vengeances exercées par lui en Égypte : destructions, pillages, meurtre des animaux sacrés. — Mort d'Okhos. — Le règne épisodique de Chabbash (Chabbisha).

Pour étudier d'une part les ouvrages des voyageurs, de l'autre les conditions légales faites aux commerçants hellènes, nous avons dû interrompre le récit des événements historiques qui allaient modifier si profondément l'existence de la contrée, et la soumettre de nouveau à la domination étrangère. Le règne de dix-sept années du dernier Pharaon indigène avait procuré à l'Égypte une sécurité relative; et, dès lors, grâce à la fertilité de son sol et à l'activité de ses habitants, la prospérité s'était accrue, les travaux d'utilité publique, les œuvres d'art, se multipliaient partout, l'avenir semblait assuré. Pourtant, de nouveaux

dangers la menaçaient : car les Perses n'abandonnaient pas leurs ambitieux desseins; leur haine, bien loin de désarmer, n'avait fait que grandir, surexcitée par de trop nombreux échecs. Qu'un souverain énergique prît en main la direction des affaires, et bientôt la face des choses allait changer.

Après la victoire d'Agésilas, Nectanébo n'avait plus rien à craindre à l'intérieur. D'autre part, informé de ce qui se passait à la cour de Suse, il se croyait sans doute à l'abri d'une attaque du dehors. Artaxerxès, très âgé, touchait à sa fin, et des intrigues de toute sorte s'agitaient autour de ses derniers jours. Afin de couper court aux rivalités qui s'étaient élevées entre ses fils, il avait désigné, pour lui succéder, l'aîné d'entre eux, Darius. Mais celui-ci, irrité de se voir enlever une des femmes du harem, ourdit un complot contre son père, et fut impitoyablement mis à mort. Son frère Okhos, soutenu par le crédit de la reine Atossa, se débarrassa ensuite d'Ariaspès, le dernier des fils légitimes, en le forçant à s'empoisonner, et fit assassiner un bâtard, Arsamès, qui était le favori d'Artaxerxès. Le vieux roi ne survécut guère à ce dernier crime; il s'éteignit à 94 ans, en 358, l'année même du triomphe de Nectanébo, et Okhos monta sur le trône, en prenant, lui aussi, le nom d'Artaxerxès (III)[1].

Au milieu de ces compétitions, mêlées de drames sanglants, il aurait trouvé néanmoins le temps d'entreprendre une expédition contre l'Égypte; ce serait la première des trois campagnes dont parle Trogue-Pompée[2], et qui, selon la remarque de Syncelle, avait précédé la mort d'Artaxerxès II[3]. L'expédition manqua, parce que Orontes, satrape rebelle, venait de paraître en Syrie. Pour l'empêcher de s'entendre avec Nectanébo, Okhos marcha contre lui, et remit à plus tard la soumission de l'Égypte[4]. Quant à Tachos, il n'est pas impossible qu'Artaxerxès ait songé à lui donner le commandement d'une armée destinée à combattre ses anciens sujets[5]; c'eût été, pour les Perses, un moyen de rétablir leur suzeraineté sur l'Égypte; mais il fallait, avant tout, écraser la révolte des satrapes. Tachos, accueilli avec faveur à la cour de Suse, y finit obscurément dans les plaisirs et la mollesse, oubliant sa royauté perdue, sans plus songer à revendiquer ses droits usurpés par Nectanébo.

(1) Plutarque, *Artaxerxès*, 26-30; Diodore, XV, 93; Justin, liv. X.

(2) Trogue-Pompée, *Prol.*, X : «Ægypto bellum ter intulit».

(3) G. Syncelle, p. 487; ainsi, en 359, pendant que Nectanébo, avec Agésilas, luttait contre le prétendant Mendésien.

(4) Judeich (*Kleinasiatische Studien*, p. 167-169, et 208) incline même à croire que, pour avoir les mains libres contre Orontes, Okhos aurait reconnu Nectanébo.

(5) Diodore, XV, 92.

S'il faut en croire la *Chronique démotique*, une fois reconnu seul maître, Nectanébo, nous l'avons vu, enivré de sa propre grandeur, aurait mis en lui-même et dans les forces de son État une confiance exagérée[1]. Sous un roi faible, comme Artaxerxès Mnémon, les rébellions multipliées des satrapes menaçant l'existence de l'Empire, garantissaient par cela même l'indépendance de l'Égypte. Mais maintenant, tout était changé. Le trône était occupé par un prince terriblement résolu, qui, pour rendre toute compétition impossible, avait exterminé presque toute sa famille[2]. Ayant réussi à cacher, pendant plusieurs mois, la mort de son père, il avait pu terminer, grâce à la trahison d'Orontes, ce qu'on a appelé la grande révolte des satrapes[3]. Bientôt cependant Artabaze se soulevait de nouveau; avec l'appui de l'Athénien Charès (356-355), puis des Thébains et de Pamménès, il obtenait de brillants succès, et tenait en échec les armées royales[4]. Enfin, au bout de trois ans, il était définitivement vaincu et obligé de se réfugier auprès de Philippe de Macédoine[5] : Okhos allait pouvoir reprendre ses projets contre l'Égypte; à tout prix il fallait supprimer ce foyer de résistance, où les ennemis de la Perse étaient toujours sûrs de trouver des ressources inépuisables.

Dès 353, Okhos s'était mis en devoir de préparer une nouvelle campagne. Les Grecs, qui se croyaient menacés, eux aussi, ne pouvaient refuser de secourir le Pharaon contre leur commun adversaire. Des chefs renommés pour leurs talents et pour leur bravoure, l'Athénien Diophantos et le Spartiate Lamios, vinrent se mettre à la tête de ses troupes et remportèrent sur l'ennemi quelques avantages[6]. Isocrate assure que Okhos avait dirigé cette expédition, sans résultat, et il se serait retiré «non seulement vaincu, mais couvert de ridicule, s'étant montré indigne de régner et de commander une armée[7]». De son côté, Démosthène, plaidant pour la liberté des Rhodiens, atteste que l'entreprise tentée contre le Delta avait éprouvé un complet échec[8]. Peut-être est-ce à cette

(1) Voir *Revue égyptol.*, II, p. 61.

(2) Voir Quinte-Curce, X, chap. v, § 23 : «octoginta fratres suos eodem die ab Ocho trucidatos», etc. (probablement d'après Dinon). L'affirmation de Quinte-Curce est d'ailleurs exagérée, comme l'a fait observer Nöldeke (*Études sur la Perse ancienne*, trad. Wirth, p. 115), puisque Darius III et son frère Oxyathrès ont survécu au massacre.

(3) Diodore, XV, 91.

(4) Idem, XVI, 22; 34.

(5) Idem, XVI, 52.

(6) Idem, XVI, 40, 48.

(7) Isocrate, *Φίλιππος*, § 101. Diodore (XVI, 40) dit, au contraire, qu'il avait laissé le commandement à ses généraux, et c'est lui, certainement, qui est dans le vrai.

(8) Démosthène, *Pour la liberté des Rhodiens*, p. 193 : *...πράττοντος δ' ὡς λέγεται [τοῦ βασιλέως ἐν Αἰγύπτῳ πάντα], καὶ διημαρτηκότος οἷς ἐπεχείρησεν.*

campagne malheureuse qu'il conviendrait de rapporter un stratagème raconté par Polyen et par Frontin[1]. Avant de combattre, un chef spartiate, Gastron, au service de Nectanébo, avait fait endosser aux *μάχιμοι* égyptiens l'armure des Grecs, et aux Grecs celle des Égyptiens. Puis, ayant caché ces derniers dans les marais, il fait avancer d'abord les Grecs, qui foncent hardiment sur l'ennemi et se comportent avec leur bravoure ordinaire. L'action ainsi engagée, il lance, à leur tour, les Égyptiens, déguisés en hoplites grecs; alors les Perses, croyant voir entrer en ligne une nouvelle troupe de mercenaires, se débandent et prennent la fuite.

Quelle que soit d'ailleurs l'authenticité de cette anecdote, il est certain que l'issue de la guerre avait été désavantageuse pour les Perses, et les orateurs athéniens avaient beau jeu pour dénoncer, une fois de plus, l'impuissance du Grand Roi. Malgré tant d'efforts inutiles, l'Égypte demeurait autonome, les troubles continuaient en Asie Mineure; et voilà que maintenant les Phéniciens, poussés à bout par les exactions et les cruautés de leurs gouverneurs, se séparaient à leur tour et faisaient cause commune avec les rebelles. Le roi de Sidon, Tennès, se proclamait indépendant, le parc royal était dévasté, les fonctionnaires perses étaient massacrés[2]. Cypre, les autres villes phéniciennes de la côte, suivaient bientôt le mouvement, et Nectanébo leur envoyait 4000 mercenaires hellènes, commandés par Mentor le Rhodien. Il fallait agir sans retard. Contre la Phénicie, Okhos détacha les satrapes de Syrie et de Cilicie, Mazaios et Bélésys[3], tandis que le dynaste de Carie, Idrieus, envoyait en Cypre 8000 mercenaires, sous les ordres de Phocion et d'Évagoras[4]. La première de ces deux armées, battue par Mentor et Tennès, fut forcée d'évacuer la Phénicie. En Cypre, les hoplites grecs montrèrent leur solidité habituelle : toutes les places étaient conquises, à l'exception de Salamine, lorsque Phocion fut rappelé à Athènes, en 349.

Jusqu'ici nous avons vu les mercenaires hellènes figurer au premier plan dans toutes les guerres où était en jeu l'indépendance de l'Égypte; il en sera de même dans la dernière campagne où, d'une manière définitive, va se décider son sort. Dans l'immensité de leurs États, les souverains asiatiques pouvaient bien

[1] Polyen, *Stratagèmes*, II, 16. Cf. Frontin, *Strat.*, II, 3, § 13.
[2] Diodore, XVI, 41. Sur les rois de Sidon, voir Babelon, *Mél. de numismat.*, I, p. 300-319.
[3] Idem, XVI, 42. Cf. Krumbholz, *De Asiæ minoris satrapis*, 77.
[4] Diodore (*loc. laud.*) rappelle qu'à une autre époque (*ἐν τοῖς ἐπάνω χρόνοις*) ce dernier avait régné dans l'île de Cypre, *κατὰ τὴν νῆσον*.

rassembler des hordes innombrables, mais sans cohésion, sans instruction militaire, souvent exposées par cela même à se débander au premier choc. Au contraire, les hoplites, vrais soldats de carrière, bien armés, soumis à une discipline rigoureuse, commandés par des chefs hardis et expérimentés, formaient, au milieu des cohues barbares, le seul noyau solide et résistant qui pût inspirer confiance. Depuis le traité d'Antalcidas, les cités de la Grèce propre s'étaient résignées à leur abaissement. Les plus grandes briguaient, sans honte, la protection, les dariques du Grand Roi, les unes vendant leur neutralité, les autres leurs soldats, et rien ne prouve mieux la décadence de la race que cette facilité au trafic du sang et de l'honneur. De toutes parts les condottieri pullulaient, et ils étaient au plus offrant. Athènes elle-même avait livré Iphicrate, Agésilas avait trahi Tachos, avec l'espoir d'enrichir Sparte. Mentor le Rhodien allait bientôt suivre son exemple.

En apprenant la défaite de Mazaios et de Bélésys, Okhos résolut de marcher lui-même à la tête d'une grande armée. Il avait réuni 300.000 fantassins et 30.000 cavaliers. De plus, une flotte de 300 vaisseaux longs et de 500 bâtiments de transport, rassemblée sans doute en Cilicie, devait opérer sur les côtes[1]. Cependant, une ambassade était allée, de sa part, demander aux principales cités grecques des auxiliaires pour combattre ses sujets révoltés. Athènes, depuis la Guerre Sociale, était épuisée, elle s'était privée elle-même de ses meilleurs généraux; et Philippe lui enlevait une à une ses dernières possessions en Chalcidique et en Thrace. Sparte cherchait vainement à se relever de sa chute, à reprendre au moins l'hégémonie dans le Péloponèse. Les deux républiques répondirent qu'elles entendaient garder l'amitié des Perses, mais qu'elles ne pouvaient fournir aucun secours. D'autres cités montrèrent plus de bonne volonté, et s'efforcèrent de gagner les faveurs et l'argent du Grand Roi. Les Thébains envoyèrent 1000 hoplites, commandés par Lacratès, les Argiens 3000 sous Nicostratos, et les Grecs d'Asie 6000[2]. Ces 10.000 mercenaires n'avaient pas encore rejoint le gros des forces perses, que le Roi, ayant traversé la Syrie du Nord, campait déjà en vue de Sidon. Terrifié à la vue de l'armée ennemie et sentant la résistance impossible, Tennès, pour sauver sa vie, se hâta de trahir et de livrer ses complices, qui furent odieusement massacrés[3]; lui-même périt

[1] Diodore, XVI, 40. Cf. le fragment 125 de Théopompe (*Fragm. Histor. Græc.*, I, p. 298-299).
[2] Idem, XVI, 44. — Les Thébains avaient des griefs particuliers contre l'Égypte : ils ne lui pardonnaient point d'avoir soutenu Sparte de son argent, lorsqu'ils étaient en lutte contre elle.
[3] Cent des principaux citoyens de Sidon, amenés comme otages par Tennès, furent immédia-

comme eux. Les Sidoniens mirent le feu à leurs maisons, et s'ensevelirent sous les ruines, avec leurs femmes et leurs enfants. Quant à Mentor, il passa, avec ses soldats, au service de la Perse.

Sidon prise, les 10.000 mercenaires grecs, arrivés enfin en Syrie, opéraient leur jonction avec l'armée royale, et il ne restait plus qu'à marcher en avant. Parvenu à l'isthme et aux parages du lac Serbonis, le Roi, selon Diodore, perdit, en traversant les Barathra, une partie de son armée, *διὰ τὴν ἀπειρίαν τῶν τόπων*. Mais il passa quand même, et bientôt atteignit Péluse[1].

Grâce aux travaux considérables qu'avait fait exécuter Chabrias, l'Égypte semblait être en état de braver tous les assauts. Les places étaient occupées par d'importantes garnisons, surtout Péluse, qui était la clef de l'isthme. A la vérité, les forces de Nectanébo étaient moindres que celles de son adversaire. Il avait sous ses ordres 20.000 Grecs, commandés par Clinias de Cos et par Philophron; 20.000 Libyens et 60.000 *μάχιμοι* égyptiens; enfin, un grand nombre de bateaux avaient été gréés et armés en vue des combats, qui seraient livrés sur le fleuve. La branche orientale du Nil avait été garnie de forts, de retranchements et de fossés, qui devaient en interdire l'accès aux assaillants. Toutes ces dispositions prises, le Pharaon, enorgueilli par les succès de sa précédente campagne et infatué de son propre mérite, prétendit, comme l'avait fait Tachos, se réserver le commandement suprême; prenant avec lui 5000 Grecs, et la moitié de ses Égyptiens et de ses Libyens, il alla occuper les positions qui lui paraissaient les plus menacées[2].

L'isthme franchi, Okhos avait fait camper le gros de son armée à 40 stades de Péluse, tandis que les mercenaires s'avançaient jusqu'au voisinage de la ville. Celle-ci était défendue par une garnison de 5000 hommes, commandés par Philophron. Fiers de leurs récentes victoires, et jaloux de surpasser tous les autres Grecs, les Thébains de Lacratès, sans rien attendre, tentèrent de franchir

tement mis à mort, et 500 autres, venus pour implorer d'Okhos la grâce de leur ville, furent traités de même (Diodore, XVI, 45).

[1] Diodore, XVI, 46. Sur les *βάραθρα*, voir Strabon, XVI, 33; XVII, 21; Diodore, I, 30; Frontin, II, 5, 6. Il raconte que les Égyptiens avaient couvert d'algues les sables mouvants; puis, ayant engagé le combat et feignant de fuir, ils attirèrent les ennemis, qui, s'aventurant sans défiance, périrent enlisés. — Judeich (*op. cit.*, p. 176) pense qu'après avoir perdu une partie de son armée, Okhos, voyant approcher l'époque de l'inondation, dut retourner en Syrie, pour recommencer l'attaque l'année suivante (345). Mais un corps d'armée pourrait s'être perdu dans les marais, pendant que le reste (et en particulier les mercenaires grecs) prenait le bon chemin et arrivait dans les environs de Péluse. C'est, du moins, ce qui nous paraît ressortir clairement du récit de Diodore.

[2] Diodore, XVI, 47-48.

un fossé profond qui protégeait les abords de la place. Pendant qu'ils passaient ce fossé, la garnison en armes engagea un combat, qui, également acharné des deux parts, ne se termina qu'à la nuit close[1]. Résolu à empêcher de pareilles échauffourées, Okhos prit le parti de diviser les mercenaires en trois corps, mettant à côté de chacun des chefs grecs, pour les surveiller et les appuyer au besoin, un Perse de haut rang, qui avait avec lui un fort contingent d'Asiatiques. Avec Lacratès et ses Béotiens marchait le satrape d'Ionie et de Lydie, Rosacès, accompagné d'une troupe nombreuse de cavaliers et de fantassins barbares; l'Argien Nicostratos eut pour lieutenant le Perse Aristazane; et près de Mentor fut placé l'homme de confiance du Roi, Bagoas, qui réunit sous son commandement les Grecs d'Asie, une multitude de barbares et un grand nombre de bâtiments. Artaxerxès Okhos gardait à sa disposition le reste de l'armée, et se réservait pour lui seul la direction générale de l'entreprise[2].

Parmi les chefs mercenaires, il en était un, Nicostratos, dont la renommée s'était répandue jusqu'en Asie, puisque le Roi l'avait réclamé nommément aux Argiens, et désigné comme chef de leurs hoplites. C'était un personnage singulier, bon, dit Diodore, pour l'action et pour le conseil, bien que son intelligence fût mêlée d'un grain de folie[3]. Taillé en Hercule, il avait pris ce demi-dieu pour modèle, et on le voyait marcher dans les combats revêtu, comme lui, de la peau de lion et armé de la massue[4]. Guidé par des Égyptiens, dont les femmes et les enfants avaient été emmenés comme otages par les Perses, il pénètre, avec ses vaisseaux, par un canal mal gardé, fait débarquer sa troupe, et s'avançant dans l'intérieur des terres, il trouve moyen de se retrancher dans une forte position. A cette nouvelle, Clinias de Cos accourt avec 7000 hommes, et commence aussitôt l'attaque. Lui et ses mercenaires font des prodiges de valeur; mais ayant en tête et les Argiens de Nicostratos et les Perses d'Aristazane, ils sont écrasés sous le nombre, et le général reste sur le terrain avec 5000 des siens[5].

La surprise était fâcheuse, mais la partie n'était pas perdue, puisque les troupes égyptiennes tenaient toujours la ligne des forts qui longeait la branche Pélusiaque. Toutefois, ce revers imprévu abattit soudainement l'orgueil de Nectanébo. Se voyant menacé, en avant par le gros de l'armée perse, en arrière par

[1] Diodore, XVI, 46.

[2] Idem, XVI, 47.

[3] Idem, XVI, 44 : *ἀγαθὸς καὶ πρᾶξαι καὶ βουλεύσασθαι, μεμιγμένην ἔχων τῇ φρονήσει μανίαν.*

[4] Sur Nicostratos, voir fragm. 1 de Baton de Sinope, *Fragm. Histor. Græc.*, IV p. 348 (d'Athénée, VII, 289 C), et Athénée, VI, 252 A, qui le représente comme un flatteur du roi de Perse.

[5] Diodore, XVI, 48.

le corps de Nicostratos, sans tenter un effort pour arrêter l'ennemi, il renonce à disputer le terrain, et se hâte de gagner Memphis, pour mettre sur-le-champ au moins sa capitale en état de défense. Ce départ si subit, qui ressemblait à une fuite, démoralise son armée, tandis que le succès obtenu par Nicostratos excite l'émulation des autres chefs grecs, ses rivaux. Lacratès se dirige de nouveau sur Péluse et se prépare à l'investir. Après avoir détourné un canal, qui en protégeait les approches, il l'entoure de digues élevées, d'où ses machines de guerre commencent à battre les murailles, ouvrant partout de larges brèches. Les Égyptiens, habiles à manier la pioche, construisent en arrière de nouveaux retranchements, avec des tours d'une hauteur considérable. Durant les premiers jours, la lutte continue, également acharnée des deux parts. Mais lorsque les Grecs au service de l'Égypte apprennent la retraite de Nectanébo, ils se croient trahis, et Philophron demande à traiter. Lacratès y consent volontiers; il promet aux mercenaires la vie sauve, avec la liberté de retourner en Grèce, en emportant avec eux tout leur bagage. Il avait compté sans la mauvaise foi des Barbares. Ceux-ci, arrivant avec Bagoas pour occuper la place, en dépit des termes du traité, se mettent à dépouiller les vaincus. Alors Lacratès indigné se rue sur les pillards, en tue quelques-uns, et force les autres à respecter la foi de son serment. Malgré les plaintes de Bagoas, Okhos, qui tenait avant tout à s'attacher les mercenaires, approuva la conduite de Lacratès et fit lui-même châtier les coupables.

Le Pharaon ayant concentré ses troupes à Memphis, le Delta tout entier était ouvert aux envahisseurs. Les places fortes, abandonnées à elles-mêmes, allaient-elles essayer, malgré tout, une résistance désespérée? L'une des principales était Bubaste, située près du confluent de la branche Tanitique et de la branche Pélusiaque, et sur le chemin de Memphis[1]. C'est là que Mentor le Rhodien se porta tout d'abord, avec son corps d'auxiliaires et les troupes perses de Bagoas. Le bruit du désastre de Sidon était parvenu en Égypte avant même l'arrivée d'Artaxerxès, et il avait répandu partout une terreur salutaire. Tout en continuant sa marche, Mentor menaçait hautement d'un sort pareil les villes qui refuseraient de se soumettre, faisant annoncer, par contre, que celles qui se rendraient volontairement seraient traitées avec humanité par le Grand Roi. Lorsqu'il parut devant Bubaste, il donna l'ordre de laisser passer librement tous ceux qui voudraient sortir, comptant sur eux pour faire connaître partout ses menaces et ses promesses. A peine l'ennemi fut-il en vue, que de violentes dissensions éclatèrent entre la garnison et les habitants, qui firent proposer secrètement à Bagoas la reddition de leur cité. Les Grecs, ayant eu vent de cette intrigue, tuèrent ou blessèrent ceux qui l'avaient conduite, et reléguèrent les indigènes dans un quartier à part, où on les tint enfermés. En même temps ils avertissaient Mentor, qui leur conseillait de tomber sur les Barbares, lorsqu'ils entreraient dans Bubaste pour l'occuper. Ainsi fut fait : un grand nombre des soldats de Bagoas furent massacrés, et lui-même fut fait prisonnier. Alors il se réclama de Mentor, s'engageant pour l'avenir à ne plus rien faire sans le consulter. Les mercenaires de Bubaste, à l'instigation de Mentor, consentirent à le relâcher, et finirent par livrer la place[1].

[1] Sur l'importance de Bubaste, voir Hérodote, II, 137, 138. Cf. Champollion, *L'Égypte sous les Pharaons*, II, p. 63-68.

L'exemple de Bubaste ne pouvait manquer d'être suivi; les autres villes s'empressèrent d'ouvrir leurs portes, et le Delta se trouva soumis. Cependant Nectanébo était resté à Memphis. Voyant les rapides progrès accomplis par les forces ennemies, il désespéra tout à fait de la fortune; et, rassemblant tout ce qu'il pouvait emporter de ses richesses, il s'enfuit au plus vite jusqu'à Syène, pour aller, dit-on, cacher sa honte en Éthiopie[2]. Dès lors, on perd complètement sa trace et l'on ne connaît ni le lieu ni l'époque de sa mort. Le mystère impénétrable qui avait enveloppé ses derniers jours, et aussi la réputation de magicien, qui, par suite d'une erreur bizarre, s'est attachée à son nom[3], donnèrent lieu à toute sorte de légendes, qui, brodées à l'envi par les Égyptiens et par les Grecs, lui valurent enfin l'honneur d'avoir donné le jour à Alexandre[4].

L'historien Théopompe, source principale de Diodore pour le récit de cette campagne, n'est peut-être pas exempt de toute partialité, et il n'avait pas négligé

[1] Diodore, XVI, 49-51.

[2] On a trouvé, sur l'emplacement de Memphis, des statuettes funéraires à son nom, un fragment de sarcophage en brèche verte, portant ses cartouches, et qui paraît provenir de son tombeau. Comme l'a fait remarquer Daressy (*Rec. de trav.*, X, p. 142-143), il semblerait résulter de ces trouvailles qu'il aurait été enterré à Memphis. Il faudrait alors, ou que les Perses lui eussent permis de rentrer en Égypte, ou que les Ptolémées eussent fait revenir son corps de Nubie. Sa famille resta d'ailleurs en Égypte (voir Wiedemann, *Ægyptische Geschichte*, p. 716).

[3] Selon Wiedemann (*Gesch. Ægyptens von Psamm. I*, p. 301-302), ce renom de magicien viendrait de ce qu'on a confondu son nom Nekht-neb-f (Nakhtoniabouf) avec celui d'un dieu Necht-baa-u, assez souvent cité dans des textes et des formules magiques, et dont le nom y paraît entouré d'un cartouche, comme celui des Pharaons.

[4] Voir le roman de Callisthène.

sans doute de mettre particulièrement en relief le rôle joué par les chefs grecs. Il ne paraît pas cependant avoir exagéré la part prépondérante qu'ils ont eue dans la direction et le développement des opérations militaires, auxquelles fut dû le succès final. Malgré le petit nombre de leurs soldats, ce sont eux assurément qui, par leur habileté et par leur énergie, par l'ingéniosité de leurs ruses et par la fermeté de leurs résolutions, partout ont décidé de la victoire. Okhos, qui connaissait leur valeur et qui pouvait avoir besoin d'y recourir encore, ne se montra pas ingrat envers eux. Avant de les renvoyer dans leurs patries, il les combla de magnifiques présents, et les simples hoplites partirent, eux aussi, chargés d'un très riche butin. Quant au Rhodien Mentor, dont le concours avait été si précieux, il reçut d'abord comme récompense cent talents d'argent, avec un mobilier du plus grand prix; puis il fut choisi comme gouverneur des provinces maritimes d'Asie, où il devait, longtemps encore, rendre à l'Empire perse des services signalés[1].

La domination perse enfin rétablie, Okhos ne songea plus qu'à exercer des vengeances, comme s'il eût voulu faire expier à l'Égypte l'humiliation de ses propres défaites et celles des rois ses prédécesseurs. A lire, chez les écrivains anciens, l'énumération de ces horreurs, on dirait qu'il prit à tâche d'égaler, de surpasser Cambyse; encore ce dernier avait-il, selon Hérodote, l'excuse de la folie[2]. Okhos, lui, était malfaisant de nature, et rien ne semblait lui coûter de ce qui devait rendre odieuses sa personne et sa mémoire. Parcourant toute la vallée, il se mit à démanteler les villes, à profaner les temples, à piller non seulement leurs trésors, mais leurs archives, que l'eunuque Bagoas se fit racheter à beaux deniers comptants[3]. On lui prêta bien d'autres méfaits, plus graves encore aux yeux des dévots égyptiens : le meurtre des animaux les plus sacrés, le bœuf héliopolitain Mnévis, le bouc de Mendès, l'Apis, dont il aurait fait ripaille avec ses amis[4] : un crime que devait plus tard venger son favori Bagoas,

(1) Diodore, XVI, 50.

(2) Hérodote, III, 30. Selon les Égyptiens, il était devenu fou à la suite de son attentat contre l'Apis; mais l'auteur ajoute qu'auparavant déjà il n'était pas très sensé. Du reste, parmi les nombreuses dévastations attribuées trop généreusement à Cambyse, plusieurs doivent être probablement mises au compte d'Artaxerxès III Okhos.

(3) Diodore, XVI, 51. — Maspero (*Revue archéol.*, 1887, II, p. 9-10) pense que la nécropole memphite fut pillée alors par les Perses, et c'est ainsi que des rois phéniciens, comme Tabnit et Eschmounazar, ou des généraux égyptiens comme Téos, ont pu être enterrés dans les sarcophages de leurs presque contemporains.

(4) Plutarque, *De Iside et Osiride*, § 11. Cf. Suidas, *s. v.* Ἆπις, Ὦχος.

en le dépeçant lui-même, et le jetant à dévorer aux chats[1]. A la place du taureau memphite, il lui plut d'introniser un âne, et les indigènes furieux lui infligèrent, par mépris, le nom de son nouveau dieu (Ὄνος)[2], l'appelant aussi quelquefois μάχαιρα[3], en haine de ses affreuses cruautés.

Enfin, quand il eut accompli toutes ses fantaisies criminelles, il partit pour Babylone, emportant une masse énorme d'or, d'argent, d'objets précieux de toute sorte, et laissant comme gouverneur de la province reconquise le Perse Phérendatès (349)[4]. L'Égypte eut alors un peu de répit, et put songer à réparer ses ruines. Okhos avait été un terrible destructeur; rien n'indique toutefois qu'il ait tenté de changer le régime administratif de la contrée.

Les inappréciables services rendus par les troupes d'origine grecque assuraient aux colons, leurs compatriotes, un traitement plutôt bienveillant. Les règlements que nous avons vus établis sous les derniers Pharaons, demeurèrent-ils en vigueur? Aucun document ne nous a jusqu'ici renseignés à ce sujet; mais la persistance de taxes analogues sous les Ptolémées nous incline à penser que, dans la courte période qui sépare cette seconde conquête perse de la conquête macédonienne, les dispositions générales n'avaient pas dû être grandement modifiées.

On ne sait trop ce qui se passa en Égypte pendant les dernières années d'Artaxerxès III[5], ni pendant le règne si court de son successeur, Arsès[6], et celui de Darius III Codoman[7]. Les satrapes Sabacès et Mazacès paraissent s'y être succédé comme gouverneurs, et l'on a cru longtemps que le pays n'avait été troublé, durant toute cette période, par aucune rébellion. La stèle dite des Diadoques, ou des Satrapes, mieux comprise qu'elle ne l'avait été tout d'abord, montre cependant qu'il n'en fut pas ainsi[8].

Il s'agit là d'un épisode, que nous ne pouvons que rappeler brièvement, puisque les Grecs ne semblent y avoir joué aucun rôle, mais qu'on ne saurait

(1) Élien, *Vari. Histor.*, VI, 8. Cf. *De nat. animal.*, X, 28.

(2) Dinon, fragm. 30 (*Fragm. Histor. Græc.*, II, p. 95); Plutarque, *De Iside et Osiride*, § 31. Élien, *Vari. Histor.*, IV, 8.

(3) Plutarque, *De Iside et Osiride*, § 11. — E. de Rougé (*Études sur le rituel funéraire, Revue archéol.*, 1860, I, p. 345), expliquant le mot égyptien *mates* (= poignard, ou bourreau), ajoute cette remarque : « c'est peut-être le nom que les Égyptiens avaient donné à Artaxerxès III après le meurtre de l'Apis ».

(4) Diodore, XVI, 51.

(5) Okhos meurt en 337.

(6) Arsès, 337-335.

(7) Darius III, 335-330.

(8) Cette stèle, découverte au Caire en 1870, dans les fondations d'une mosquée, a été publiée par Mariette, *Monuments divers*, pl. 14.

négliger absolument : car il jette un jour curieux sur l'état de la contrée, un peu avant l'arrivée d'Alexandre le Grand. Le monument, gravé en l'an 7 d'Alexandre Aigos, lorsque le premier Ptolémée (Soter) n'était encore que gouverneur de l'Égypte, mentionne un Pharaon, Chabbash (Chabbisha), qui aurait rendu au temple de Bouto un territoire, confisqué autrefois par un roi perse, auquel il donne le nom de Xerxès. D'après la première interprétation [1], acceptée longtemps par la plupart des égyptologues, la donation faite par Chabbash aurait précédé la confiscation opérée par Xerxès. Mais en 1897, U. Wilcken, procédant à une analyse plus serrée du document en question, montra que les faits se présentaient, au contraire, dans l'ordre inverse, que l'acte pieux accompli par Chabbash avait suivi réellement et non précédé la spoliation ordonnée par le roi de Perse [2]. La présence du double cartouche et le protocole ordinaire des Pharaons indiquaient que la souveraineté de Chabbash avait été reconnue dans toute l'étendue de la vallée. Il était impossible désormais de rapporter le règne de ce souverain inconnu au temps de la révolte de l'Égypte sous Xerxès Ier; il fallait nécessairement lui trouver une autre place. Convenait-il de la chercher dans les temps troublés que comprennent les règnes de Darius Nothos ou du second Artaxerxès? On voit, en effet, le Pharaon parcourir le Delta, pour se rendre compte si les bouches du Nil sont en état de défense; et les prêtres de Bouto profitent de sa présence dans leur ville pour lui demander de rendre à leurs dieux la possession d'un district dont ils avaient jadis la jouissance. Il acquiesce à leur demande. Plus tard, les mêmes prêtres s'adressent au satrape Ptolémée, pour le prier de confirmer par un nouvel acte la donation authentique que leur avait faite Chabbash.

On en était là, lorsque Spiegelberg, en 1907, vint à publier, avec d'importants commentaires, un contrat démotique, daté de la première année de ce roi énigmatique [3]. Or, ce contrat, daté de l'an 1 de Chabbash, était contresigné par un notaire, dont le nom, toujours accompagné de celui de son père [4], figurait sur une autre pièce de même nature, portant la date de l'an 9 d'Alexandre le Grand (324). Le même notaire ayant continué de remplir sa fonction sous les

(1) Elle avait été donnée par Brugsch, *Zeitschr. für ägypt. Sprache*, 1871, p. 1-13.

(2) Voir U. Wilcken, *Zeitschr. für ägypt. Sprache*, XXXV (1897), p. 81-87. — Spiegelberg (*Der Papyrus Libbey*) estime que le nom de Xerxès aurait été confondu par les rédacteurs de la stèle avec celui d'Artaxerxès (confusion souvent faite également par les auteurs grecs), et que le Grand Roi ici désigné ne serait autre qu'Artaxerxès III Okhos.

(3) Spiegelberg, *Der Papyrus Libbey*, Strasbourg 1907.

(4) Celui du père étant fort rare, le notaire nommé dans les deux contrats de dates différentes était évidemment le même.

deux règnes, ceux-ci ne pouvaient être séparés que par un intervalle assez court, et Chabbash avait dû occuper le trône pendant la dernière partie, d'ailleurs très obscure, de la période perse, soit entre 341 et 332 [1].

Ainsi, quelques années avant la conquête macédonienne, l'Égypte se serait de nouveau affranchie pour un temps du joug de l'étranger. Au reste, en ces dernières années, qui précèdent la chute définitive, l'Empire asiatique croulait certainement de toutes parts, et rien n'empêche qu'une révolte, énergiquement dirigée, ait pu rendre à l'Égypte une indépendance de quelques années.

D'où venait ce chef, dont le nom assez étrange ne paraît avoir rien d'égyptien? Spiegelberg voit en lui un roi éthiopien, qui aurait descendu le Nil et conquis peu à peu toute la vallée, comme autrefois Piônkhi et Tahraqa. D'autres font de lui un Libyen, un satrape perse, un chef de mercenaires d'origine étrangère, assez habile pour avoir su restaurer à son profit le vieux trône des Pharaons [2]. Il ne nous appartient pas de discuter ces différentes hypothèses, qui n'ont aucunement trait à notre sujet; et nous avons hâte de revenir aux Grecs, qui vont désormais tenir la première place, car ils ont maintenant pour chef Alexandre!

(1) D'autre part, l'inscription d'un sarcophage, consacré à un Apis par Chabbash, dans la deuxième année de son règne, rappelle d'assez près les monuments de l'époque de Nectanébo II.

(2) Voir dans l'*Orientalische Literaturzeitung*, 1907, les articles de W. M. Müller, p. 421-425; de Wiedemann, p. 439-441; et dans la *Revue critique*, 1907, II, p. 121-123, l'article de Maspero, qui pense que Chabbisha dut être un prince libyen, comme autrefois Inaros.

CHAPITRE II.

ALEXANDRE EN ÉGYPTE.

État de l'Égypte. Son contingent à Issus. — Amyntas dans le Delta. Ses succès. Sa défaite.
Alexandre en Syrie : à Tyr, à Gaza, puis à Péluse. Soumission volontaire des Égyptiens et du satrape Mazacès. Jeux gymniques à Memphis.
Alexandre part pour l'Oasis. Popularité en Grèce du culte d'Ammon. — Fondation d'Alexandrie. Son plan; ses destinées, son influence future.
Le voyage vers l'Oasis, ses péripéties dans le désert. Les prodiges. — La réception au temple d'Ammon. L'oracle : Alexandre proclamé fils du dieu. Effet produit sur les Macédoniens, sur le roi lui-même. Le parti qu'il en tire. Autres oracles venus des pays grecs.
Retour à Memphis. Nombreuses ambassades. Fêtes solennelles.
Alexandre organise la défense et l'administration du pays. Nomes et nomarques. Cléomène. — Division des pouvoirs.
Départ d'Alexandre pour la Syrie. — Son tombeau à Alexandrie.

Combien d'années avait duré la royauté de Chabbash? On l'ignore. Du moins, vers la fin du règne de Darius III, l'Égypte paraît être redevenue une simple satrapie. Après avoir subi tant d'invasions, après avoir été la proie des Assyriens, puis des Perses, qui, à plusieurs reprises, l'avaient si cruellement dévastée, elle allait être de nouveau inféodée à un empire étranger, conquise cette fois par ces Grecs qui, jadis ses alliés, l'avaient défendue avec tant de courage, et dont les mercenaires, sous Okhos, avaient formé le plus solide noyau des deux armées ennemies. Mais le nouveau conquérant lui arrivait déjà précédé d'une telle gloire, et puis, il saura si bien lui imposer et la séduire, qu'elle ira d'elle-même au-devant de la soumission, reconnaissant en lui son maître, l'héritier légitime de ses rois et de ses dieux. Maintenant, du reste, ayant enduré de si dures épreuves, elle n'avait plus la même énergie, le même ressort qu'autrefois. Non seulement ses forces s'étaient épuisées dans des luttes renouvelées sans cesse, mais on dirait qu'après tant de vaines tentatives, son patriotisme enfin s'était usé, que, se sentant désormais incapable de résistance, pourvu qu'on lui assurât la tranquillité et la paix, elle était toute prête à s'incliner sous le joug. Depuis 334, les victoires des Macédoniens précipitaient la désorganisation de l'Empire. Pour les Égyptiens l'occasion, ce semble, était des plus favorables, et une révolte aurait eu toutes les chances de succès. Cependant on ne voit pas

qu'aucun prétendant indigène ait osé risquer l'aventure : car le contingent militaire, réclamé par Darius III, s'en alla docilement combattre à Issus, dans les rangs des Perses, ayant à sa tête le satrape Sabacès[1], qui s'y fit tuer bravement. Les conséquences de cette bataille d'Issus se firent sentir presque immédiatement en Égypte. Un Macédonien, Amyntas, avait quitté son pays par haine d'Alexandre[2], et, s'étant mis au service de la Perse, il était devenu un des conseillers de Darius et un des chefs de son armée[3]. Après la défaite de l'armée perse, abandonnant son nouveau maître, il s'enfuit, avec trois autres chefs de race grecque, Thymodès, Aristomédès et Bianor, et court jusqu'à Tripoli, emmenant avec lui 8.000 soldats. Des vaisseaux étaient là tout prêts, dans le port; il en prend assez pour embarquer sa troupe, brûle le reste, afin d'éviter toute poursuite, passe d'abord dans l'île de Cypre, puis fait voile vers l'Égypte, espérant y régner, s'y maintenir contre les Macédoniens, et, au besoin, contre les Perses. Arrivé avec sa petite flotte devant Péluse, il se rend maître de la place sans combat, se donnant comme envoyé par Darius pour remplacer le satrape tué à Issus, et prendre le gouvernement du pays. De là il s'avance jusqu'à Memphis; et, les habitants ayant essayé de lui tenir tête, il les bat aux portes de la ville. Vainqueur, il se met, avec ses bandes mal disciplinées, à piller la contrée environnante. Alors le nouveau satrape, Mazacès, ranime le courage des Memphites, surprend les pillards, et les massacre en grand nombre, ainsi que leur chef[4].

D'Issus, Alexandre était descendu en Syrie[5]. Toutes les villes de la côte phénicienne s'étaient rendues, Tyr seule refusa d'ouvrir ses portes. Après un siège mémorable, elle devait tomber enfin, malgré son héroïque résistance. Pendant que durait le siège, Darius, effrayé des progrès si rapides accomplis par son adversaire, lui avait fait proposer un partage de l'Empire[6]; mais l'ambition d'Alexandre ne pouvait se contenter à ce prix : il renvoya les négociateurs, et

[1] C'est le nom que lui donne Arrien, *Anabase*, II, xi, 9. Diodore (XVII, 34) l'appelle Tasiacès.

[2] Arrien, *Anabase*, I, xvii, 10; xxv, 3.

[3] Idem, *Anabase*, II, vi, 5; Plutarque, *Alexandre*, 20.

[4] Diodore, XVII, 48; Arrien, *Anabase*, II, xiii, 2, 3; Quinte-Curce, IV, chap. i, § 27-33.

[5] Voir dans Sainte-Croix, *Examen critique des histor. d'Alexandre*, p. 292-293, les raisons de cette marche le long de la côte et de l'expédition d'Égypte.

[6] Arrien, *Anabase*, II, xxv, 1-3; Quinte-Curce, IV, chap. v, § 1-6; cf. Justin, XI, 15. Il offrait de payer 10.000 talents pour racheter sa mère, sa femme et ses enfants, d'abandonner à Alexandre toute l'Asie antérieure jusqu'à l'Euphrate, de lui donner sa fille en mariage, et de conclure avec lui un traité d'alliance.

continua de bloquer la ville. Gaza aussi s'était bravement défendue et l'avait arrêté deux mois[1]. La place forcée, Alexandre se dirigea vers l'Égypte, et, en sept jours de marche, il arrivait devant Péluse, où il trouvait ses vaisseaux, venus de Phénicie, déjà ancrés dans le port. Les Égyptiens, de tout temps ennemis des Perses, étaient prêts à le recevoir comme un libérateur, et Mazacès lui-même, le satrape successeur de Sabacès, sentant bien qu'il ne pouvait plus espérer aucun secours, se disposait à accueillir magnifiquement son nouveau souverain. Après avoir mis une garnison dans Péluse, et ordonné à ses vaisseaux de remonter le Nil jusqu'à Memphis, Alexandre s'avança par terre, vers Héliopolis[2], recevant la soumission des villes et des nomes qu'il rencontrait sur son passage. Enfin, lorsqu'il s'approchait de la capitale, Mazacès, ayant passé le Nil à Cercasore, lui livra 800 talents d'argent, avec tout le mobilier royal[3]. Son entrée à Memphis fut triomphale. Les Égyptiens, qui avaient tant souffert des cruautés insensées d'Okhos, n'eurent qu'à se féliciter de sa générosité éclairée, de la déférence qu'il affecta de montrer pour la religion nationale. A tous les dieux il offrit des sacrifices, et en particulier au dieu Apis[4], qui était en train de devenir une des divinités les plus populaires de l'Égypte[5].

Pour frapper les imaginations et pour faire goûter aux indigènes les charmes de la civilisation grecque, il voulut leur donner le spectacle de jeux gymniques, de concours littéraires et musicaux, et Memphis, en ces jours solennels, devint comme une autre Olympie. La Grèce, qui déjà lui avait envoyé à Gaza une couronne d'or[6], dépêcha vers lui ses plus forts athlètes et ses poètes les plus habiles, et l'éclat de la fête en fut brillamment rehaussé[7].

Soigneux de conserver les vieux rites de la royauté nationale jusqu'à se couronner du *pschent* comme un Nectanébo ou un Ramsès[8], il avait su se concilier

[1] Arrien, *Anabase*, II, xxv-xxvii; Diodore, XVII, 48; Plutarque, *Alexandre*, 25.

[2] C'est la version d'Arrien, *Anabase*, III, i. Quinte-Curce (IV, chap. vii, § 3) assure qu'il remonta le fleuve avec une troupe d'élite. Diodore (XVII, 49) dit seulement qu'il entra en Égypte et s'empara, sans coup férir, de toutes les villes du pays.

[3] Quinte-Curce, *loc. laud.*, § 4.

[4] Arrien, *Anabase*, III, i, 4.

[5] Par sa fusion avec Osiris, et sous le nom de Sérapis (Osiris-Apis).

[6] Diodore, XVI, 48.

[7] Arrien, *Anabase*, III, i, 5. — Quinte-Curce (IV, chap. vii, § 5) prétend qu'il se serait ensuite embarqué sur le Nil, et aurait pénétré dans l'intérieur du pays. Mais ni Arrien, ni Diodore, ni Plutarque ne parlent de ce voyage, que la soumission volontaire de la contrée rendait certainement inutile.

[8] Pseudo-Callisthène, § 34 (éd. Didot, p. 38). Le fait, remarque M. Maspero (*Hist. anc.*, III, p. 812, n. 2), «est si conforme à la réalité, qu'on peut l'admettre pour aussi réel que si on le

la bienveillance des prêtres et l'affection du peuple, qui ne demandait pas mieux que de reconnaître en lui son maître. Ce n'était pas assez encore. Pour garantir sa légitimité, pour devenir un Pharaon authentique, il lui fallait maintenant s'élever au-dessus de l'humanité, obtenir que le ciel même attestât son origine divine[1]. Malgré les humiliations et les défaites, le nom du grand dieu Amon, le patron préféré des glorieuses dynasties thébaines, avait conservé son prestige. De tout temps, Thèbes avait été le centre privilégié de son culte; mais aujourd'hui elle était bien déchue. Son dieu, dont le vaste domaine comprenait les oasis du désert libyque, avait été, de bonne heure, identifié par les Grecs avec le Zeus, maître de l'Olympe[2]. Dans l'oasis de Siouah, il possédait un temple célèbre[3], où il rendait des oracles, et que les Grecs connaissaient de longue date par les colons de Cyrène. Dès le IVe siècle, on lui avait élevé un temple à Thèbes de Béotie[4]; il en avait un aussi à Sparte[5] et à Gythion[6]. Pindare l'avait célébré[7]; il avait même composé en son honneur un hymne entier, dont il nous reste un vers[8], et on lui avait dressé une statue, œuvre du sculpteur Calamis[9]. Les Spartiates surtout, que des liens de parenté rattachaient aux fondateurs de Cyrène, respectaient ses oracles à l'égal de ceux de Delphes ou de Dodone. Au siège d'Aphytis, Lysandre l'avait vu en songe[10], et plus tard il avait essayé — vainement d'ailleurs — de corrompre ses prêtres[11]. En Élide, les Iamides avaient formé une triade, comprenant, avec Ammon, une Ammonia (Hêra) et un dieu fils Parammon (Hermès)[12], et ils enregistraient soigneusement ses prédictions. Un Cyrénéen, vainqueur à la course, avait érigé une

rencontrait chez un historien sérieux : l'auteur du roman l'avait puisé à bonne source». (MAHAFFY, *Hist. of Eg.*, p. 4, n. 2).

(1) On a reproché à Alexandre comme une faute son voyage à l'Oasis, il y aurait perdu un temps précieux. «C'était, au contraire, comme le dit Letronne (*Œuvres choisies*, 3e série, II, p. 86), un acte de haute politique, qui, en ne lui portant aucun préjudice, devait servir ses projets ultérieurs et préparer l'avenir, que son génie devinait.» Cf. SAINTE-CROIX, *Examen critique des histor. d'Alexandre*, p. 293, 294.

(2) Voir HÉRODOTE, II, 42.

(3) IDEM, IV, 181.

(4) PAUSANIAS, IX, 16, 1.

(5) IDEM, III, 18, 3.

(6) IDEM, III, 21, 8.

(7) PINDARE, *Pythiques*, IV, 15-16.

(8) Ἄμμων Ὀλύμπου δεσπότα (éd. Christ, p. 210, fragm. 7).

(9) PAUSANIAS, IX, 16, 1.

(10) PLUTARQUE, *Lysandre*, 20.

(11) IDEM, *ibid.*, 25.

(12) PAUSANIAS, V, 15, 11.

statue à Olympie, pour remercier Ammon, qui lui avait promis la victoire[1]. Les Athéniens aussi lui envoyaient des théories, et lui avaient consacré une fête spéciale[2]; une des galères sacrées portait même le nom d'Ammonis, et Aristophane n'hésitait pas à mettre, lui aussi, les oracles de ce dieu sur le même rang que ceux de l'Apollon Delphien[3]. Lors de sa dernière expédition en Cypre, Cimon l'avait fait consulter sur certaines choses secrètes[4], et sa mort, survenue pendant le voyage de ses messagers, avait montré clairement pourquoi le dieu avait refusé de leur répondre.

C'est à cet oracle égypto-libyen[5] qu'Alexandre résolut de demander la consécration solennelle, qui devait lui assurer à jamais le loyalisme de ses nouveaux sujets. Escorté par une troupe d'élite, il s'embarqua à Memphis, et descendit la branche occidentale du Nil jusqu'à Canope; puis, contournant le lac Maréotis, il atteignit le bourg égyptien de Rakotis[6]. Les anciens rois d'Égypte avaient placé là une garde, chargée de repousser toute tentative de débarquement, et le bourg était entouré de terres, que l'on cédait à des pâtres ou bouviers, capables d'empêcher, à l'occasion, que des étrangers ne missent le pied sur leur domaine[7]. La côte d'Égypte est dépourvue de ports, et, par suite, n'est guère abordable que par les bouches du Nil. Près de Rakotis s'ouvrait une baie, abritée en avant par l'île de Pharos, dont les deux pointes laissaient de chaque côté comme des ouvertures naturelles pour l'entrée de deux ports, accessibles aux plus grands vaisseaux du temps; et on sait le parti qu'en ont tiré dans la suite les ingénieurs des Ptolémées. Le site offrait un double avantage. D'abord, il était baigné, au nord par la Méditerranée, au sud par le lac Maréotis, lequel, alimenté par de nombreux canaux, pouvait amener là tous les produits naturels et manufacturés que la vallée du Nil exportait vers les pays étrangers. En outre, le climat devait être d'une rare salubrité : car les crues du fleuve, s'y produi-

(1) PAUSANIAS, VIII, 3.

(2) Voir BÖCKH, *Die Staatshaushaltung der Athener*, II², p. 132-134.

(3) ARISTOPHANE, *Les Oiseaux*, 617-618; 715.

(4) PLUTARQUE, *Cimon*, 18 : ἔπεμψεν εἰς Ἄμμωνος ἄνδρας ἀπόῤῥητόν τινα μαντείαν ποιησομένους παρὰ τῷ θεῷ.

(5) Plusieurs savants, Wilkinson, Parthey, Overbeck, etc., ont voulu voir dans l'Ammon libyen, à cornes de bélier, une divinité d'origine grecque. Mais Lepsius (*Über die widderköpfigen Götter Amon und Chnum*, *Zeitschr. für ägypt. Sprache*, 1877, p. 8-33) a montré, par des arguments décisifs, qu'il s'agissait là d'un dieu purement égyptien. Voir cependant Sourdille (*Hérodote et la religion de l'Égypte*, p. 152-153), qui croit ce dieu absolument libyen.

(6) ARRIEN, *Anabase*, III, 1; QUINTE-CURCE, IV, chap. VII, § 30.

(7) STRABON, XVII, 6.

sant au commencement de l'été, remplissaient le lac et en entraînaient les dépôts vaseux, tandis que les vents, soufflant de la mer au même moment, répandaient sur la côte une fraîcheur délicieuse[1]. Avec cette intuition de génie, dont il a donné tant de preuves, Alexandre avait saisi d'un coup d'œil tous les mérites de cette position incomparable, et c'est là qu'il résolut immédiatement de fonder une ville, à laquelle l'avenir réservait, en effet, les plus brillantes destinées[2]. Sans perdre un instant, il se mit en devoir d'en déterminer l'enceinte et d'en arrêter le plan, désignant lui-même la place de l'agora, des principaux édifices, et notamment des temples, dédiés à des divinités grecques, et aussi à l'Isis égyptienne, qui présidait, croyait-on, à la navigation[3]. Les architectes avaient commencé à marquer avec de la craie le tracé de l'enceinte; mais la craie venant à manquer, le roi fit apporter toute la farine qu'on put trouver, et c'est avec cette farine que fut dessinée la ligne des murs, qui devaient avoir 80 stades de circuit[4], ainsi que l'emplacement des rues et des monuments, ce qui, au dire des devins, était d'un heureux présage pour la richesse de la cité[5].

L'ensemble du plan affectait la forme d'une chlamyde, dont les deux côtés longs, mesurant environ 30 stades, étaient délimités par le rivage de la mer et par le bord du lac, tandis que les autres étaient représentés par deux isthmes, de 7 à 8 stades chacun, allant du lac à la mer. La ville entière était dessinée en damier, toutes les rues se coupant à angle droit[6]. La plus importante, large de un plèthre, la traversait dans toute sa longueur[7]; et elle devait être plus tard bordée d'édifices magnifiques, dont le roi lui-même avait fixé les propor-

(1) Strabon, XVII, 7.

(2) La légende contait qu'un vieillard vénérable lui était apparu en songe, et avait récité devant lui deux vers de l'*Odyssée* (IV, 354-355), qui désignaient l'île de Pharos; et c'est à cette suggestion divine qu'aurait obéi le roi. Voir Plutarque, *Alexandre*, 26; cf. *Scriptores rerum Alexandri M.*, Jason, fragm. 2 (éd. Didot, p. 160); et *Fragm. Histor. Græc.*, II, p. 199, Heraclides Ponticus, auquel Plutarque paraît avoir emprunté ce qu'il rapporte au chapitre 26.

(3) Les Grecs la prirent pour une divinité marine, à cause de la barque symbolique, qui est le véhicule traditionnel de tous les dieux nés sur les bords du Nil (Bouché-Leclercq, *Hist. de la Divination*, III, p. 388).

(4) Quinte-Curce, IV, chap. viii, § 3, qui place la fondation d'Alexandrie au retour de l'oasis; de même Diodore, XVII, 52; Justin, XI, 11; contrairement à Arrien, *Anabase*, III, i-ii.

(5) Strabon, XVII, 6; Arrien, III, ii. D'autres rapportaient (Plutarque, *Alexandre*, 27) que, la farine une fois répandue, les oiseaux s'étaient abattus de toutes parts et l'avaient dévorée. L'augure parut inquiétant à Alexandre; mais ses devins le rassurèrent : selon eux, cela prouvait qu'un jour cette ville nourrirait le monde (πάντων γὰρ τὴν πόλιν τροφὸν γενήσεσθαι).

(6) Strabon, XVII, 8.

(7) Diodore (XVII, 52) lui attribue 40 stades de longueur, ce qui s'accorde mal avec les données de Strabon.

tions. En cas de guerre, la défense était assurée : du côté de la mer, l'accès était fermé à l'ennemi par l'île, qui barrait la baie dans presque toute sa longueur; du côté de la terre, elle aurait plus tard sa ligne continue de solides remparts, et là aussi, d'ailleurs, elle n'était abordable que par deux passages étroits et très faciles à défendre[1].

Ainsi, cette ville, qui n'était encore qu'à l'état de projet, semblait réunir d'avance toutes les conditions de prospérité et de grandeur. Ses ports, si heureusement situés, seraient bientôt un des rendez-vous les plus fréquentés du commerce méditerranéen. Placée comme un trait d'union naturel entre l'Égypte et la Grèce du continent et des îles, à peu de distance de la côte syrienne et de l'Asie Mineure, par où la Haute-Asie communiquait avec le monde extérieur, elle ne pouvait manquer de devenir un des centres les plus actifs de cet esprit nouveau, que les courses victorieuses d'Alexandre commençaient déjà à répandre à travers le monde. A la faveur de cette position vraiment unique, elle était prédestinée à mettre les peuples en relations plus intimes, à préparer une sorte de fusion entre les idées venues de la Grèce d'une part, et de l'autre, des vieilles contrées, pénétrées de tout temps, comme l'Égypte et la Chaldée, du dogmatisme de l'esprit oriental. Savants, philosophes, artistes, allaient bientôt y affluer de toutes parts, pour y travailler à l'envi, pour y chercher d'utiles enseignements, tout en jouissant des avantages d'une culture singulièrement raffinée. Et la civilisation générale profiterait nécessairement de tant d'idées nouvelles, de tant de recherches en tous les ordres de sciences, de tant d'inventions, de créations ingénieuses, dans la poésie et dans les arts.

Le fondateur d'Alexandrie eut-il une pleine divination de ce glorieux avenir? L'ardeur enthousiaste qu'il mit à en préparer l'avènement semble prouver que, son imagination hardie anticipant la réalisation de son rêve, il en avait dès lors entrevu la future grandeur. En tout cas, il avait su apprécier, au premier regard, l'importance d'une position si intelligemment choisie, et l'on peut dire que son nom devait lui porter bonheur[2].

(1) Strabon, XVII, 8; Diodore, XVII, 52.

(2) Pour remplir le vaste espace, que devaient circonscrire les murailles, il fallait des habitants, et Alexandre n'était pas d'humeur à laisser au temps le soin d'accomplir son œuvre. On fit donc, dans les villes voisines, la presse des citoyens, pour les amener par ordre dans la cité nouvelle, qui se trouva ainsi dotée promptement d'une population considérable (Quinte-Curce, IV, chap. viii, § 5). S'il fallait en croire Jason (Athénée, XIV, 620 D, fragm. 3 des *Scriptores rerum Alexandri M.*, éd. Didot, p. 160), Alexandre aurait fait lire au grand théâtre des histoires d'Hérodote et des poésies d'Homère. Mais le théâtre en question ne pouvait être construit. Cette lecture aurait pu, tout au plus, avoir lieu sur l'emplacement qu'il devait occuper plus tard; et le fait paraît fort douteux.

Pendant qu'il présidait à ces grands travaux, Alexandre avait reçu des envoyés, arrivant des îles voisines de la côte asiatique, qui venaient de chasser les gouverneurs perses[1]. Il reçut également des députés de Cyrène, qui lui apportaient une couronne et de riches présents, parmi lesquels figuraient 300 chevaux de guerre et cinq magnifiques quadriges; ils lui demandaient en même temps de visiter leurs villes[2]. Ayant accepté les présents, il conclut avec les Cyrénéens un traité d'alliance[3]; mais il refusa leur invitation : car il avait hâte d'accomplir au plus vite son pèlerinage à l'oasis d'Ammon. Des vues politiques, comme celles que nous avons indiquées plus haut, auraient suffi assurément à le lui faire entreprendre. Toutefois, quand on se rappelle son culte pour Homère, sa fidélité respectueuse aux traditions des temps préhistoriques, on peut fort bien admettre, avec Callisthène[4], qu'il cédait aussi au désir d'imiter les anciens héros, de suivre les traces de Persée et d'Héraklès, considérés comme ses ancêtres.

De Parsetonium, il longea le bord de la mer, et tout alla bien pendant 1600 stades, l'eau ne faisant pas absolument défaut[5]. Après cela, il s'enfonça hardiment dans l'intérieur des terres, par une route sablonneuse et tout à fait desséchée. Heureusement le ciel vint à son aide, et une grande pluie survenant rafraîchit sa troupe, qui commençait à souffrir terriblement de la soif. Mais bientôt le vent du sud, apportant avec lui des nuages de sable, couvrit si complètement les sentiers de caravanes, qui menaient à l'Oasis, que l'on s'égara au milieu du désert, sans pouvoir reconnaître la direction à suivre; et la petite armée faillit être engloutie sous des tourbillons de poussière[6].

Ici, pour les anciens, intervenaient les prodiges. Ptolémée assurait que deux serpents, émettant un cri (φωνὴν ἱέντας), prirent la tête de la colonne et dirigèrent la marche[7]; selon Aristobule, ce furent deux corbeaux qui eurent l'hon-

(1) Arrien, *Anabase*, III, II, 4-9.

(2) Quinte-Curce, IV, chap. VII, § 9.

(3) Diodore, XVII, 49; Quinte-Curce, *loc. laud.*

(4) Voir Strabon, XVII, 43; Arrien, *Anabase*, III, III, 1-4.

(5) Aristobule, dans Arrien, *Anabase*, III, III, 5. Diodore (XVII, 49) dit que, dans quatre jours de marche, la provision d'eau fut épuisée. Cf. Quinte-Curce, IV, chap. VII, § 11 et suiv.

(6) Plutarque (*Alexandre*, 26, 5) rappelle, à ce propos, la malheureuse aventure des soldats de Cambyse.

(7) Cette conduite par des serpents semble se rapporter à de vieilles idées de la religion égyptienne. De même, en effet, dans sa course à travers les 12 heures de la nuit, le Soleil (Râ) était reçu, à chaque porte, par deux serpents, qui, dressés debout sur leur queue, l'accompagnaient, le guidaient à travers chacun des cercles (*krer*), qu'il parcourait jusqu'à son retour sur la terre des vivants.

neur de servir de guides. Naturellement, on attribua ce secours inespéré à l'intervention directe de la divinité. Arrien y croit encore fermement, quoique Strabon eût déjà émis des doutes[1]. M. Maspero a montré que les récits anciens étaient, au fond, véridiques, et qu'il n'y avait de faux que l'interprétation qu'on avait prétendu en donner[2]. Les faits qu'ils rapportent n'ont, en effet, rien de miraculeux, puisque pareille aventure est arrivée, précisément sur la même route, à un voyageur moderne[3]. Et il ajoute : « Une troupe de cavaliers battant le désert fait nécessairement lever des animaux de tout genre qui, fuyant devant elle, semblent lui montrer sa voie. Il suffit que des corbeaux ou des serpents, ou peut-être les deux à la fois, aient pu ramener l'escorte sur la piste qu'elle avait perdue pour que les Grecs, sans cesse à l'affût des menus signes qui trahissaient l'intervention de la divinité dans les affaires humaines, les aient considérés comme étant les émissaires dépêchés par Amon à son fils Alexandre[4]. »

Après quatre journées de cette rude traversée du désert, on arriva enfin à l'Oasis, que les historiens de l'expédition se plaisent à décrire longuement, ainsi que la fontaine du Soleil, dont les variations de température intriguaient si fort les curieux. Le temple, dont il ne reste guère que des arasements de murs, devait rappeler celui qui existe encore dans l'Oasis de Khargeh[5], consacré également à Amon-Râ, le dieu thébain, de qui dépendaient, nous l'avons vu, toutes les oasis semées dans les déserts, à l'occident de l'Égypte.

(1) Arrien, *Anabase*, III, III, 10-11; Quinte-Curce, IV, chap. VII, § 15; Strabon, XVII, 43. — Après avoir cité les deux versions, celle de Ptolémée et celle d'Aristobule, Arrien ajoute : τὸ δὲ ἀτρεκὲς τοῦ λόγου ἀφείλοντο οἱ ἄλλῃ καὶ ἄλλῃ ὑπὲρ αὐτοῦ ἐξηγησάμενοι; il est, du reste, persuadé qu'il y a eu là quelque prodige.

(2) Voir Maspero, *Comment Alexandre devint dieu en Égypte*, dans l'*Annuaire de l'École des Hautes Études*, 1897, p. 6 et suiv.

(3) Bayle Saint-John, *Adventures in the Libyan desert and the Oasis of Jupiter Ammon*, p. 69 (cité par Maspero, *loc. laud.*). « Une nuit que ses guides ne trouvaient plus leur route et l'avaient quitté un instant, il aperçut deux corneilles qui firent des ronds dans l'air pendant quelque temps, et qui s'envolèrent dans la direction du sud-ouest. Si nous avions, dit-il, vécu dans un âge de superstition, nous aurions vu là une indication suffisante et suivi ces guides bienveillants, descendants possibles des oiseaux, qui, en pareille occasion et très près du lieu où nous étions arrivés, tirèrent Alexandre d'une solitude sans chemins. Nous ne nous serions pas trompés si nous avions suivi l'augure..... »

(4) « Les Égyptiens et les Libyens qui les guidaient étaient d'ailleurs si familiers avec ces légendes de bêtes secourables aux humains, qu'ils les transportaient au delà de la vie, et qu'ils attribuaient à une demi-douzaine au moins d'insectes ou d'oiseaux (guêpe, sauterelle, mante religieuse, oie, sirène, épervier) la charge de mener les âmes à travers les sables de la Libye jusqu'aux régions habitées par les morts osiriens. » Maspero, *loc. laud.*, p. 7-8.

(5) Voir Brugsch, *Reise nach der Grossen Oase el Khargeh*, 1878.

Arrivé à la porte du temple, Alexandre s'avança, suivi des principaux personnages qui composaient son escorte. Callisthène avait raconté en détail l'entrevue du roi et du dieu[1]. Strabon, qui résume brièvement ce récit, accuse l'auteur d'avoir laissé partout percer le désir de flatter son héros. En effet, dit-il, qu'ajoute Callisthène? Que le prêtre ne permit qu'au roi seul de franchir le seuil du temple dans son costume ordinaire, mais que toute sa suite dut changer d'habit au préalable, qu'elle dut également demeurer au dehors du sanctuaire pour entendre la réponse de l'oracle, Alexandre seul ayant été admis à l'entendre du dedans; que l'oracle d'Ammon, différant en cela de celui de Delphes et de celui des Branchides, ne s'exprimait pas au moyen de sons articulés, mais généralement au moyen de gestes et de signes analogues à ceux qu'Homère attribue à Zeus..., le prophète, bien entendu, se substituant au dieu et jouant, pour ainsi dire, son rôle; que, cette fois-ci pourtant le prophète répondit au roi de vive voix et très distinctement qu'il était le fils de Zeus[2].

De fait, Callisthène avait relaté avec exactitude les différentes scènes qui se succédèrent dans un ordre hiératiquement régulier, au cours de cette visite mémorable. Et le reproche de flatterie, que lui adresse Strabon, prouve seulement que lui-même connaissait mal les rites observés par le sacerdoce égyptien, lorsqu'un roi entrait dans un temple, soit pour offrir des sacrifices, soit pour consulter le dieu. Alexandre, reconnu pour le nouveau souverain de l'Égypte, était, par cela même, devenu un véritable Pharaon; et le caractère religieux attaché

[1] La description de l'idole par Quinte-Curce (IV, chap. VII, § 23) a donné lieu à de nombreuses discussions : «id quod pro deo colitur, dit-il, non eamdem effigiem habet, quam vulgo diis artifices accommodaverunt : umbilico maxime similis est habitus, smaragdo et gemmis coagmontatus». Maspero y voit une statue composite, dont le corps consistait en pièces de substances diverses, ajustées sur une armature en bois ou en bronze (*op. cit.*, p. 12-13). — Naville, au contraire, y reconnaît un simple fétiche, composé de matières précieuses, en forme de bosse ou de bouclier, et la description de Quinte-Curce expliquerait, selon lui, la disposition singulière des plaques égyptiennes en schiste, de l'Ancien Empire, découvertes depuis quelques années, et qui ont, vers le centre, un trou rond, en forme de godet. Cette dépression devait contenir quelque grosse pierre précieuse, personnifiant la divinité, et autour de laquelle s'enlacent les cous démesurés de grands félins, ses gardiens (voir *Comptes rendus de l'Acad. des Inscr. et Belles-Lettres*, 1908, p. 25). — Quant à la barque, dont parlent les écrivains anciens, elle était semblable de tout point à celles que renfermaient tous les sanctuaires égyptiens, et qu'on portait en procession aux principales fêtes de l'année (Maspero, *loc. laud.*, p. 12). «Navigio aurato gestant sacerdotes» (Quinte-Curce, *loc. laud.*).

[2] Strabon, XVII, 43; trad. Tardieu, III, p. 446-447. — Cf. le récit de Plutarque, *Alexandre*, 27, 3. Introduit en présence du dieu, Alexandre demanda si quelqu'un des assassins de son père avait échappé au châtiment. La question ainsi posée ne pouvait obtenir de réponse, nul mortel ne pouvant rien contre un dieu. Alors le roi l'exprima en d'autres termes, et il apprit que tous les meurtriers de Philippe avaient été réellement punis.

à ce titre lui donnait droit à toutes les prérogatives dont avaient joui les Pharaons, ses prédécesseurs[1]. Dans l'étude que nous avons plusieurs fois citée, M. Maspero a repris une à une les diverses phases des cérémonies décrites par Callisthène. En comparant les détails des relations grecques avec certains tableaux conservés dans les temples, en commentant de nombreux textes égyptiens, il a démontré clairement qu'il ne s'était passé là rien de nouveau ni d'exceptionnel; que les prêtres avaient simplement exécuté les gestes, prononcé les formules, que leur imposait le rituel. Tous les rois étaient proclamés fils d'Amon-Râ, même lorsque, à la suite d'une révolution, une dynastie nouvelle s'emparait du trône[2]. Les Perses, généralement détestés, avaient été, dans leurs protocoles, gratifiés néanmoins des titres traditionnels. Les Macédoniens, ignorants des coutumes égyptiennes, pouvaient s'étonner, se scandaliser même de voir un des leurs élevé ainsi tout à coup au rang des dieux[3]. Aux yeux des indigènes, il n'en était pas de même, la divinité étant un apanage naturel de la royauté pharaonique.

De son côté, Alexandre paraît avoir justement apprécié la signification réelle de cette adoption divine. Par politique du moins, il s'efforça d'en préciser, d'en agrandir la portée; et ses propos, son attitude favorisèrent probablement l'éclosion des légendes, qui allèrent se développant peu à peu, et dont le Pseudo-Callisthène a consacré le complet épanouissement. C'était un point d'honneur pour les Égyptiens de n'obéir qu'à des maîtres issus de leur propre race. Vaincus et subjugués par des princes étrangers, ils trouvaient moyen, grâce à des filiations extraordinaires, de les rattacher, bon gré mal gré, à la lignée de leurs rois, descendants du dieu Râ; par ces procédés ingénieux la succession des Pharaons demeurait toujours ininterrompue. C'est ainsi que Cambyse était devenu l'héritier d'Apriès, les droits au trône se transmettant par les femmes aussi régulièrement que par les hommes. Pour Alexandre, le travail d'assimilation semblait un peu plus compliqué; mais l'imagination inventive des généalogistes et des conteurs n'était jamais prise en défaut, et la magie, s'il le fallait, venait au secours de l'histoire.

Le dernier Pharaon indigène, Nectanébo II, avait disparu après sa défaite; il s'était enfui, non pas en Grèce, mais en Éthiopie. On ne le savait que trop,

[1] Voir, à ce sujet, A. Moret, *Du caractère religieux de la royauté pharaonique*.

[2] Voir Maspero, *op. cit.*, p. 14-24.

[3] Quinte-Curce, IV, chap. VII, § 31 : «Macedones assueti quidem regio imperio, sed in majore libertatis umbra, quam ceteræ gentes, immortalitatem affectantem contumacius, quam aut ipsis expediebat aut regi, aversati sunt».

et il était difficile, semble-t-il, de réussir à donner le change. N'importe; le mystère de ses dernières années pouvait prêter à toutes les hypothèses. Alors on fit de lui un puissant magicien qui, par le prestige de ses enchantements, s'était transporté en Macédoine, et là, prenant la forme du dieu Amon, s'était uni secrètement à la reine Olympias[1]. Ainsi cet Alexandre, que l'on croyait fils de Philippe, était, au vrai, le fils de Nectanébo; il devenait donc, lui aussi, un Horus, un rejeton authentique de la race solaire. Ce fut là une conséquence imprévue et quelque peu forcée de la visite au temple d'Ammon; mais comme ces conceptions fabuleuses flattaient les prétentions du nationalisme égyptien, personne ne dut y trouver à redire, et le peuple tout entier y souscrivit de grand cœur.

Quant au roi, il y trouvait trop d'avantages pour n'en pas adopter avec empressement les conclusions. Plutarque assure qu'après sa visite à l'Oasis, il écrivit immédiatement à sa mère, lui disant qu'il avait reçu là des révélations mystérieuses, et qu'il ne pourrait communiquer qu'à elle seule[2]. En tout cas, il affecta dès lors une dévotion particulière pour ce Zeus Ammon, auquel il attribuait ou feignait d'attribuer son origine[3], lui prodiguant les sacrifices[4], le consultant à tout propos et s'autorisant des réponses qu'il en prétendait recevoir[5]. Des députés milésiens lui avaient d'ailleurs apporté force oracles, qui proclamaient sa naissance divine et prédisaient ses futures victoires. Enfin Callisthène, confirmé, selon Strabon, par d'autres historiens, rapportait qu'Athénaïs, héritière de l'inspiration de l'ancienne sibylle érythréenne, s'était hautement prononcée dans le même sens[6]. Fort de tous ces témoignages et enivré de ses précédents succès, faut-il s'étonner que le jeune héros ait pu se faire, jusqu'à un certain point, illusion à lui-même, et que, plus ou moins consciemment il ait fini par se croire d'une nature supérieure à celle de l'humanité commune?

(1) Voir Pseudo-Callisthène, IV et suiv. Cf. Maspero, *Comment Alexandre devint dieu en Égypte*, p. 24-30.

(2) Plutarque, *Alexandre*, 27, 4.

(3) Arrien, *Anabase*, IV, ix, 9-14.

(4) Idem, *ibid.*, III, v, 2; VI, iii, 3.

(5) Idem, *ibid.*, VI, xix, 8; VII, xiv, 13; VII, xxiii, 8.

(6) Callisthène, fragm. 36 (*Scriptores rerum Alexandri M.*), cité par Strabon, XVII, 43. — D'autres, il est vrai, y mettaient plus de délicatesse. Plutarque, par exemple, nous parle (*Alexandre*, 27, 5) d'un certain philosophe Psammon, dont l'enseignement avait intéressé Alexandre; celui-ci en aurait retenu surtout que c'est Dieu qui règne sur tous les hommes; que partout où se trouve le commandement, la puissance, il y a quelque chose de divin; que Dieu est le père commun de tous les hommes, mais qu'il reconnaît les meilleurs pour ses fils.

Après avoir visité la célèbre fontaine, dont la température changeante (glacée à midi et chaude la nuit) étonnait tous les naturalistes anciens, Alexandre rentra en Égypte, selon Aristobule, par le chemin qu'il avait suivi pour se rendre à l'Oasis, mais plus probablement, comme le disait Ptolémée, fils de Lagos, par une route plus facile à suivre[1].

Arrivé à Memphis, il y trouva de nombreux ambassadeurs, venus de la Grèce et des îles, pour présenter diverses requêtes, et à tous il accorda généreusement tout ce qu'ils demandaient[2]. Il y reçut en même temps des renforts envoyés de Thrace par Antipater[3]. Avant de quitter l'Égypte il voulut offrir de nouveaux sacrifices au dieu considéré désormais comme son père[4]. Ayant fait défiler son armée en grande pompe, il donna une fois de plus aux Égyptiens le spectacle de jeux gymniques et de concours musicaux.

Les rois perses, à l'exception de Darius Ier, s'étaient montrés généralement peu capables d'organiser le gouvernement de leurs provinces. Lorsqu'ils les avaient soumises par la force, ils croyaient avoir assez fait, et l'administration qu'ils leur imposaient, par son oppression ou par ses intrigues, souvent les poussait à la révolte, au lieu de les maintenir dans l'obéissance. Alexandre, au contraire, entendait assurer sa domination par des mesures justes et fermes, propres à la fois à faire respecter son autorité et à lui mériter la reconnaissance des peuples. Il s'occupa donc de régler sérieusement pour l'avenir le sort et la défense du pays. Selon Arrien, il avait résolu d'abord de le diviser en deux régions, auxquelles il avait préposé les nomarques égyptiens, Doloaspis et Petisis[5]; mais ce dernier ayant décliné ses offres, toute la charge revint au seul Doloaspis[6]. Les deux principales places de guerre, Memphis et Péluse, furent confiées à deux Macédoniens, la première à Pantaléon, la seconde à Polémon, qui, avec trente trières, avait aussi pour mission de surveiller et d'entretenir les fortifications élevées aux embouchures du Nil[7]. Deux généraux, Peucestès et Balacros[8],

(1) Arrien, *Anabase*, III, iv, 9.

(2) Arrien, *Anabase*, III, v, 1. Quinte-Curce (IV, chap. viii, § 12-14) cite les Athéniens, les Rhodiens, les Chiotes, les Mytiléniens et les rois de Cypre.

(3) Arrien, *loc. laud.* : 400 mercenaires grecs et 500 cavaliers thraces.

(4) Θύει τῷ Διί τῷ βασιλεῖ, dit Arrien.

(5) Δύο μὲν νομάρχας Αἰγύπτου κατέστησεν Αἰγυπτίους.

(6) Il s'agit ici de la χώρα, c'est-à-dire des nomes en général avec leurs métropoles ordinaires, — les grandes villes, comme Memphis, et les places fortes, ainsi que les cités grecques, comme Alexandrie et Naucratis, étant mises à part. Voir Th. Mommsen, *Römische Gesch.*, V, trad. franç., p. 555 et suiv.

(7) Quinte-Curce, IV, chap. viii, § 4.

(8) Au lieu de Balacros, que donne Arrien (III, v, 6), Quinte-Curce (*loc. laud.*) nomme le Rhodien Æschylos, probablement le même personnage, qu'Arrien désigne comme ἐπίσκοπος τῶν ξένων.

se partagèrent le commandement des 4000 hommes, qui devaient garder la province après le départ de l'armée. Eugnostos, du corps des *ἑταῖροι*, fut nommé *γραμματεὺς τῶν ξένων*, et on lui adjoignit deux *ἐπίσκοποι*, Æschylos et Éphippos de Chalcis. Les deux annexes de l'Égypte, la Libye à l'ouest et l'Arabie à l'est[1], eurent chacune un gouverneur particulier, Apollonios et le Naucratite Cléomène. Ce dernier paraît, de plus, avoir été appelé à prendre une sorte de direction générale des finances. La fonction qui lui était dévolue était certainement d'une importance considérable, puisque, après la mort d'Alexandre, on le voit cité comme lieutenant (*ὕπαρχος*) de l'armée en Égypte, et qu'Arrien le désigne, en la circonstance, comme ayant été appelé auparavant depuis Alexandre à gouverner cette satrapie (*ὁ ἐξ Ἀλεξάνδρου τῆς σατραπείας ταύτης ἄρχειν τεταγμένος*)[2].

Quant à l'administration intérieure des nomes, elle resta, comme par le passé, sous les ordres des nomarques indigènes, lesquels demeuraient chargés de percevoir les impôts dans leur district, mais étaient tenus d'en remettre le montant au surintendant des finances, Cléomène[3].

Afin de prévenir les dangers que pouvaient faire naître l'ambition, les rivalités des chefs grecs, Alexandre avait eu le soin, on le voit, d'établir, entre ces autorités diverses, une sorte d'équilibre, garanti par la séparation des pouvoirs. Autrement prévoyant que les rois de Perse, il estimait avec grande raison qu'il eût été imprudent de laisser un pays si riche, si heureusement pourvu et fortifié par la nature, aux mains d'un maître unique, qui pouvait être tenté de fonder, en son absence, une royauté indépendante[4]. Cette organisation nouvelle, dont

[1] L'Arabie près d'Héroopolis, *πρὸς Ἡρώων πόλει*, c'est-à-dire, sans doute, l'isthme et toute la région voisine de la mer Rouge.

[2] Arrien, *De rebus successorum Alexandri*, 5 (dans *Scriptores rerum Alexandri M.*, éd. Didot, p. 241). — Il avait, à ce qu'il paraît, commis de nombreux abus dans l'exercice de cette charge, et avait gravement mécontenté ses administrés. Arrien (*Anabase*, VII, xxiii, 9 et suiv.) citant la lettre que lui écrivit Alexandre, pour faire rendre, à Alexandrie, des honneurs exceptionnels à son ami Héphestion, le qualifie ainsi : *Κλεομένει, ἀνδρὶ κακῷ καὶ πολλὰ ἀδικήματα ἀδικήσαντι ἐν Αἰγύπτῳ*, et le roi, dans sa lettre, promet, si ses ordres sont fidèlement exécutés, de lui pardonner ses fautes passées, et même celles qu'il pourrait commettre à l'avenir (*εἴ τε τι πρότερον ἡμάρτηκας ἀφήσω σε τούτων, καὶ τὸ λοιπὸν, ὁπηλίκον ἂν ἁμάρτῃς, οὐδὲν πείσῃ ἐξ ἐμοῦ ἄχαρι*).

[3] Arrien, *Anabase*, III, v, 5.

[4] Arrien (*loc. laud.*, l. 7) remarque que, pour des motifs analogues, les Romains ne voulurent jamais confier à un sénateur le gouvernement de l'Égypte, réservant exclusivement cette charge à un membre de l'ordre des chevaliers. — En fait, l'Égypte romaine était une province impériale, gouvernée par un préfet, que nommait l'Empereur. Voir Th. Mommsen, *Römische Gesch.*, trad. franç., V, p. 566 et suiv.

il avait lui-même étudié et réglé les détails, subsista tant que vécut le jeune conquérant. Après lui seulement elle dut subir de sérieuses atteintes, pendant que durèrent les conflits, auxquels donna lieu l'ouverture de sa succession, jusqu'au jour où Ptolémée Soter, instaurant aux bords du Nil une dynastie nouvelle, donna à l'Égypte une constitution définitive, modifiée plus tard par les Romains.

Quinte-Curce assure qu'Alexandre (qui de l'Égypte n'avait guère vu que le Delta) était tourmenté du désir de pousser jusqu'en Éthiopie[1]. Cette vallée du Nil, ce pays de merveilles, au dire des voyageurs grecs, devait attirer, en effet, un esprit curieux et enthousiaste comme le sien, et ce ne fut pas sans regret assurément qu'il renonça à exécuter des projets si séduisants. Mais les nécessités de la politique ne lui permettaient pas de s'arrêter plus longtemps. La guerre n'était pas terminée. Darius, on le savait, rassemblait des forces immenses et préparait la revanche d'Issus. Ayant donc achevé l'œuvre de réorganisation, qu'il avait si habilement menée à bien, il reprit le chemin de la Syrie (331), pour s'avancer ensuite à grandes journées vers les plaines de l'Euphrate, où il comptait de nouveau rencontrer son adversaire.

Son séjour en Égypte, bien qu'il eût été de courte durée, y laissa néanmoins de grands souvenirs. Cette ville d'Alexandrie, qu'il y avait fondée, eût suffi à elle seule pour y rendre son nom impérissable. Avant de mourir, à Babylone en 323[2], il avait souhaité que son corps fût enseveli dans le temple de ce Zeus Ammon, dont il avait été proclamé le fils. Mais Ptolémée, comprenant toute l'importance d'un dépôt si précieux, prétendait, en le conservant près de lui, consacrer sa récente souveraineté. Lorsque, après deux années, il fut rapporté avec le plus pompeux cérémonial, de Babylone à Memphis, puis de Memphis à Alexandrie[3], les populations du Delta se pressèrent en foule pour suivre cet extraordinaire convoi, et pour assister aux fêtes splendides qui se déroulèrent autour du temple, où fut érigé le tombeau[4].

[1] Quinte-Curce, IV, chap. viii, § 3 : « Memnonis Tithonique celebrata regia cognoscendæ vetustatis avidum trahebat pæne extra terminos solis ».

[2] Par une longue série de calculs, Champollion-Figeac (*Annales des Lagides*, I, p. 60 et suiv.) fixe la mort d'Alexandre au 30 mai 323 (voir p. 156).

[3] Voir dans Diodore, XVIII, 26-28, la description du char monumental, construit par Hiéronyme, d'après les ordres d'Arrhidée, et du magnifique cortège qui l'accompagnait. Ptolémée, pour lui rendre les honneurs, alla, avec son armée, au-devant du convoi jusqu'en Syrie.

[4] A l'époque romaine, César, Auguste, Hadrien, vinrent contempler la dépouille mortelle du héros à travers le cercueil de verre, qui avait remplacé le premier cercueil d'or. Le tombeau existait encore sous Alexandre-Sévère; mais, au cours des siècles suivants, il disparut, sans doute dans les émeutes sanglantes qui troublèrent maintes fois Alexandrie, si bien qu'au ive siècle après J.-C., saint Jean Chrysostome (*Homélies*, 26, chap. xii) en parlait comme d'un monument perdu de son temps.

APPENDICE.

I

SUR LA DATE DE LA CONQUÊTE DE L'ÉGYPTE PAR CAMBYSE.

La date de la conquête de l'Égypte a donné lieu à de nombreuses discussions. Diodore (I, 68) et la version arménienne d'Eusèbe donnent l'année 525. Cette date fut adoptée par Lepsius[1], qui admit également, avec Manéthon (dans l'Africain) et Eusèbe (Syncelle), qu'elle avait eu lieu la 5e année du règne de Cambyse.

Brugsch[2], s'appuyant sur des inscriptions de Hammamât (Atiuhi et Aliurta)[3] et sur l'épitaphe de l'Apis[4] né sous Cambyse (an V), mort sous Darius (an IV), voulait la faire remonter à la 3e année de Cambyse, c'est-à-dire à 527; et Emm. de Rougé s'était rattaché à cette opinion[5].

M. Wiedemann a montré[6] que les données de l'épitaphe en question s'accordaient bien avec la date 525. Elle prouve que Cambyse datait ses années de

(1) Lepsius, *Chronol. der alt. Ægypt.*

(2) Brugsch, *Gesch. Ægyptens.*

(3). Lepsius, *Denkmäler*, III, 238, *l-m; p-q;* Burton, *Excerpta hieroglyphica*, pl. 8.

(4) Louvre, inscriptions du Sérapéum, n° 357. Cf. nos 355, 319, 320.

(5) E. de Rougé, *Rapport sur les études égypt.*, p. 42. — Lauth (*Aus Ægypten's Vorzeit*, p. 459-460), en s'appuyant d'une part sur les nombres d'années attribués aux successeurs de Psammétique Ier, qui donnent 84 ans depuis la mort de ce roi jusqu'à la conquête, de l'autre sur les données fournies par les abréviateurs de Manéthon et sur des contrats babyloniens, arrive au même résultat. — De son côté, Gutschmid (*Kleine Schriften*, I, p. 170-171), examinant le récit de Polyen (*Stratagèmes*, VII, 4), dit : «Polyænus... Amasidis mortem Cyri mortem antecessisse tradidit. Itaque cum Cyrus secundem Canonem astronomicum diem obierit supremum anno 529 a. Chr., is qui Polyæno auctor fuit, Amasidis mortem et semestre Psammetichi III regnum huic ipsi anno 529 assignare videtur, prorsus ut Africanus Manethos, cujus calculos quod immutavit Lepsius non bene fecit; videtur enim non tam librarios quam auctorem ipsum correxisse.»

(6) Wiedemann, *Gesch. Ægyptens von Psamm. I*, p. 218 et suiv. Une autre stèle d'Apis (Sérapéum, n° 354) semble contredire celle-ci, puisqu'elle parle d'un Apis mort la 6e année de Cambyse. Différentes corrections ont été proposées par Brugsch et par Unger pour les mettre d'accord; mais ces corrections sont inadmissibles. D'après Wiedemann, cette dernière stèle serait celle de l'Apis tué par Cambyse; elle aurait été gravée secrètement par les prêtres, et confirmerait le récit d'Hérodote (III, 28-29). Quant à l'autre, elle fut érigée solennellement sous Darius. Ce dernier, évitant de

règne en Égypte du jour de son avènement en Perse, et, en permettant de calculer exactement la durée de son règne, elle confirme le témoignage d'Hérodote, ainsi que le Canon de Ptolémée. De plus, elle établit qu'au 28 Tybi an V, il était déjà reconnu roi d'Égypte; donc, la conquête avait eu lieu auparavant, soit au printemps de 525 [1]. Cette date semble, d'autre part, confirmée par un contrat babylonien, dont M. Bruno Meissner a fait ressortir les conséquences historiques [2]. Il s'agit de l'achat d'une esclave égyptienne, qui avait fait partie du butin d'un soldat babylonien. La date du 9e mois de l'an VI de Cambyse correspondrait à peu près à la fin de novembre 524. Si, comme il est très probable, l'enfant de cette femme, âgé de 3 mois, avait pour père le vendeur babylonien, la distribution du butin aurait eu lieu vers l'automne de 525, et la conquête remonterait à l'été ou au printemps de cette même année [3].

II

SUR LE CANAL DU NIL À LA MER

ET L'EXPÉDITION MARITIME VERS LE GOLFE PERSIQUE.

Hérodote a certainement vu en activité le canal terminé par Darius, puisqu'il en décrit le parcours et en indique la largeur [4]. On a prétendu que Darius, comme Néchao, avait dû le laisser inachevé, parce que le niveau trop élevé des eaux de la mer Rouge menaçait de couvrir la plaine d'Égypte et de refluer dans le Nil [5]. De plus, disait-on encore, pour qu'on pût se servir du canal, des écluses étaient nécessaires; or, on n'a su construire des écluses qu'au temps des Lagides. La première de ces objections repose, on le sait, sur une erreur de fait. Quant aux

parti pris toute allusion au meurtre commis par son prédécesseur, n'aurait tenu aucun compte du taureau massacré par lui, et aurait pris comme point de départ la mort de celui qui l'avait immédiatement précédé.

(1) Quant aux textes de Hammamât, ils n'ont aucune valeur en ce qui concerne les dates de Cambyse. Atiuhi dit simplement qu'il a vécu six ans en Égypte sous Cambyse; mais il ne dit pas en quelle année de son règne il y est venu.

(2) Br. Meissner, *Zeitschr. für ägypt. Sprache*, XXIX, 1891, p. 123.

(3) Weissbach (*Zeitschr. der deutschen morgenl. Gesellsch.*, LI, p. 661-665) reconnaît l'exactitude de la date 525, établie par les recherches de Wiedemann.

(4) Hérodote, II, 158.

(5) Diodore, I, 33. Déjà Strabon (XVII, 25) combattait cette erreur.

écluses, rien n'empêche que les ingénieurs aient trouvé des moyens plus grossiers, ou plus simples, d'égaliser les niveaux pour le passage des navires [1].

Oppert avait cru trouver, sur une des stèles contemporaines du canal, l'ordre donné par le roi lui-même de détruire la moitié de son œuvre [2]. Mais il a été démontré depuis que sa traduction, s'appuyant sur des restitutions inacceptables, était tout à fait erronée [3]. La meilleure preuve que le travail ne fut pas abandonné, et qu'il servit réellement à la circulation sous Darius, c'est l'existence des stèles érigées par lui tout le long de son parcours [4].

Elles contenaient, en quatre langues, perse, médique [5], assyrien et égyptien, un discours, où, après avoir célébré les bienfaits de son dieu Abouramazda, le Roi rappelait à tout venant que le canal avait été creusé par son ordre depuis le Nil, qui est le fleuve d'Égypte. Or, l'une de ces stèles a été rencontrée non loin de Suez, vers l'endroit même où il devait déboucher dans la mer. L'œuvre, quoi qu'on en dise, n'était donc pas restée en souffrance : car il est clair que le Grand Roi n'aurait pas dressé ainsi des monuments pour en signaler l'insuccès aux contemporains et à la postérité, encore moins sans doute pour constater qu'il avait commandé de la détruire [6].

Elle avait dû être commencée pendant le séjour que fit Darius dans la vallée

(1) Olivier Ritt (*Hist. de l'isthme de Suez*, p. 29), examinant cette seconde objection, d'après laquelle, faute de connaître l'usage des écluses, on dut laisser le canal dérivé du Nil sans communication avec le Golfe Héroopolite, conclut : « Il est certain que, du moment où il continuait à y avoir nécessité de transbordement, cette voie de transit était incomplète. Mais telle quelle, les services qu'elle rendait devaient être très grands, et Darius méritait la reconnaissance de l'Égypte pour l'avoir rendue praticable. »

(2) Oppert, *Le peuple et la langue des Mèdes*, p. 215-216; *Mém. sur les rapports de l'Égypte et de l'Assyrie*, p. 123-127.

(3) Voir Ménant, dans le *Rec. de trav.*, IX, p. 131-157.

(4) Voir, pour ces stèles : Mariette, *Revue archéol.*, 1866, puis les pièces relatives à la découverte du monument de Chalouf, publiées par Maspero (*Rec. de trav.*, VII, p. 1-8); — Ménant, *loc. laud.*, p. 136; Daressy, *Rec. de trav.*, XI, p. 160-171; — Lettres de Jaillon et Lemasson (*ibid.*, XIII, p. 97-99); Golénischeff, *Stèle de Tell-el-Maskhouta* (*ibid.*, XIII, p. 99-109). — Plusieurs de ces stèles, signalées soit dans la *Description de l'Égypte*, par Rozière et Devilliers, soit par F. de Lesseps, dans des rapports, ont disparu ou ont été détruites.

(5) Médique, selon Oppert (*Le peuple et la langue des Mèdes*), susien, selon Weissbach (*Die Achæmeniden Inschriften*).

(6) Cf. Daressy (*Rec. de trav.*, XI, p. 170-171). La face égyptienne constatait qu'on avait suivi toutes les prescriptions royales, et que le canal avait été achevé, puisqu'à la 6e ligne de l'inscription (fragmentée), on fait observer que jamais pareil travail n'avait été fait [hiéroglyphes], formule banale sans doute, et qu'il ne faut pas prendre à la lettre, mais qui implique du moins l'achèvement de l'entreprise.

du Nil; mais les travaux se prolongèrent pendant un certain nombre d'années, comme on le voit par l'énumération des provinces, conservée en partie sur la stèle de Chalouf. Sur la face égyptienne, le nom de l'Inde figure sous sa forme hiéroglyphique, [1]. Or, l'Inde ne fut soumise, dit-on, que vers 508. Cette mention fournirait donc une donnée approximative, indiquant à peu de chose près la date de l'achèvement du canal, les stèles commémoratives ayant dû être gravées lorsque le passage fut en état d'être livré à la circulation.

Le texte hiéroglyphique apporte encore un renseignement important et qui mérite un sérieux examen. Malheureusement l'état fragmentaire de ce texte ne permet pas d'en établir le sens avec une certitude absolue. Cependant ce qui en reste suffit pour donner à l'hypothèse émise par M. Daressy une très grande probabilité. Voici le passage, tel qu'il l'a reproduit dans le *Recueil de travaux*, après avoir fait une minutieuse revision du monument tout entier[2] :



et voici sa traduction :

a. On fit suivant l'ordre de.........
b. Ils arrivèrent en Perse en prenant (?) (?) l'eau.........
c. Ne fut pas contournée la côte (?) (?)[3].

Il en induit, non sans vraisemblance, que Darius, voulant se rendre compte sur-le-champ des avantages de la nouvelle voie, fit partir une flotte pour la Perse.

Les lignes qui précèdent sont extraites de la stèle de Chalouf[4]. Une autre stèle fut découverte en 1890 par M. Golénischeff, à peu de distance de Tell-el-Maskhoutah, toujours sur le parcours de l'ancien canal. Elle n'est pas mieux

[1] M. Daressy (*Rec. de trav.*, XI, p. 167) a montré que le côté égyptien avait dû contenir l'énumération, non pas de 20 provinces, comme le pensait Ménant, mais bien de 24.
[2] Daressy, *Rec. de trav.*, loc. laud.
[3] Cette dernière partie de la traduction paraît douteuse.
[4] Sur les circonstances de la découverte, voir la lettre de Ch. de Lesseps à Mariette (*Rec. de trav.*, VII, p. 1-4).

conservée que celle de Chalouf, et l'égyptologue russe en a recueilli seulement six fragments, qu'il a publiés et commentés dans le *Recueil de travaux*[1]. Elle mettait Darius en rapport avec une des plus grandes divinités de l'Égypte, la Nit de Saïs, dont il se proclame le fils et le protégé[2]. Le document semble fournir, malgré ses lacunes, quelques indications intéressantes sur les travaux accomplis par le roi de Perse. En effet, on y lit, à la ligne 18, après une mention de l'Égypte () : « *8 atour*[3] en....., il n'y avait pas d'eau là »; et M. Golénischeff pense que ces *8 atour* (environ 50 kilomètres) se rapportent à une partie du terrain, sur laquelle Darius a fait pénétrer l'eau, soit en creusant une tranchée nouvelle, soit en déblayant sur cet espace un ancien canal, où l'eau ne pénétrait plus. Or, la distance depuis l'entrée occidentale de l'Ouady Toumilât, où branchait le canal, jusqu'au lac Timsah, est précisément d'une cinquantaine de kilomètres.

De plus, le nouveau texte vient confirmer l'hypothèse émise par M. Daressy, car il a gardé, à la ligne 17, cette suite de mots : , que Golénischeff traduit : « Sa Majesté fit aller..... une flotte pour reconnaître la mer (littéral. : le flot) »[4].

Ainsi, dès que les passages furent ouverts, Darius se serait hâté de faire partir une escadre, dont la direction paraît déterminée par la stèle de Chalouf, lorsqu'elle dit : « ils arrivèrent en Perse par eau ». Elle aurait ainsi parcouru la mer Rouge, les côtes érythréennes de l'Arabie et celles du golfe Persique. Une telle expédition, accomplie par ordre royal, serait, nous l'avons dit, comme le complément du voyage exécuté par le Grec Scylax, et elle expliquerait, pour cette partie du moins, l'existence du périple, dont l'authenticité a été niée[5].

L'amiral grec, après avoir descendu l'Indus jusqu'à son embouchure, s'était

[1] Golénischeff (*Rec. de trav.*, XIII, p. 99-109). Le monument, en granit rouge, n'est gravé que d'un côté, et ne porte qu'un texte hiéroglyphique. Mais M. Golénischeff a trouvé, tout auprès, un fragment avec caractères cunéiformes, provenant apparemment d'une autre stèle, érigée dans le voisinage.
[2] Cf. la stèle naophore du Vatican (*Revue égyptol.*, I, p. 77).
[3] Brugsch (*Dictionn. hiérogl.*, *Supplément*, p. 164) assimile l'*atour* au σχοῖνος des textes grecs, et, selon Hultsch, un σχοῖνος = 6300 mètres.
[4] En deux passages de la stèle (l. 10 et l. 17), il est question d'un pays de Shabat , situé en dehors de l'Égypte, comme l'indique le déterminatif, et qui pourrait être le pays des Sabéens, dont le commerce avec l'Égypte devait être facilité par le nouveau canal.
[5] Voir, sur le périple de Scylax, Hugo Berger, *Geschichte der wissenschaftlichen Erdkunde der Griechen*, I, p. 47-49.

aventuré dans l'océan Indien, et il avait exploré, dans sa navigation de trente mois[1], les rivages inconnus de la Gédrosie et les côtes septentrionales du golfe Persique. La flotte partie de l'isthme de Suez aurait, à son tour, reconnu les contrées maritimes qui s'étendent du fond du golfe Élanitique jusqu'aux bouches de l'Euphrate et du Tigre.

De telles entreprises témoignaient d'une vraie intelligence des besoins du commerce; elles dénotaient, chez le souverain qui les avait décrétées, la volonté de resserrer davantage les liens entre les peuples divers qui composaient son vaste empire, de les rapprocher par la communauté des intérêts et par la fréquence des relations. Darius songeait aussi sans doute à développer sa puissance maritime dans le golfe Persique, et ainsi des flottes armées sur l'Euphrate pourraient, s'il le fallait, pénétrer jusqu'au cœur de l'Égypte par la route qui venait de s'ouvrir. En tout cas, des rapports plus suivis allaient s'établir désormais entre les deux pays les plus riches du monde contemporain, l'Égypte et la Babylonie, qui jusqu'alors ne communiquaient guère entre elles que par la voie de terre et par l'entremise des caravanes.

Le succès d'une pareille tentative paraîtra peut-être peu admissible à cette date, aussi bien que celui du périple de Scylax. Les difficultés étaient grandes, assurément; il s'agit de savoir s'il était vraiment impossible de les surmonter.

Les Égyptiens fondèrent de bonne heure des ports sur la mer Rouge, où les produits naturels de l'Arabie étaient apportés d'abord par les marins de la côte asiatique. De bonne heure aussi ils se risquèrent à passer l'eau pour aller les chercher eux-mêmes et augmenter ainsi leurs profits[2]. Dès la XIe dynastie, Honnou, parti de Coptos avec 3000 hommes, soldats et artisans, ayant construit un navire sur le golfe Arabique, avait pu aborder en Arabie et en rapporter une cargaison d'aromates. Plus tard, sous la XVIIIe dynastie, les cinq navires de la reine Hatshopsitou étaient allés jusqu'à la côte des Somalis, aux *Échelles de l'encens*. Depuis lors, le Pouanit, le Tonoutri (terre divine) ne cessèrent d'être visités de temps en temps par des navigateurs égyptiens, de plus en plus nombreux[3], sous la XVIIIe, la XIXe, la XXe dynastie.

De leur côté, les Phéniciens, dès le Xe siècle, avaient parcouru la mer Rouge pour aller chercher des trésors au delà, jusque dans la région lointaine d'Ophir.

(1) Hérodote, IV, 44.

(2) Voir, pour cette partie, Maspero, *De quelques navigations des Égyptiens sur les côtes de la mer Érythrée* (*Revue historique*, 1878, et *Études de Mythol. et d'Archéol. égypt.*, IV, p. 75-118).

(3) Là où Hatshopsitou n'avait expédié qu'une faible escadre, Ramsès III (XXe dynastie) envoie une quantité de vaisseaux (Maspero, *Études de Mythol. et d'Archéol. égypt.*, IV, p. 107).

Sous Néchao, ils étaient partis du fond du golfe Arabique, pour entreprendre la circumnavigation de la Libye.

Aux temps d'Apriès et d'Amasis, le commerce s'était dirigé plutôt vers la Méditerranée. Cependant, s'il était vrai, comme le dit Polyen, qu'Amasis eût fait une incursion en Arabie[1], c'est qu'il appréciait à sa valeur la richesse de cette contrée, et il ne pouvait perdre entièrement de vue un commerce dont les bénéfices contribuaient pour une part à la prospérité de son royaume. Ainsi, depuis 60 à 80 ans, les vaisseaux égyptiens et phéniciens n'avaient pu cesser absolument de visiter les ports de la mer Rouge et peut-être même ceux de l'océan Indien. Les notions acquises n'avaient pas été complètement oubliées, ni les relations totalement interrompues. On avait dû conserver les habitudes anciennes du cabotage sur les deux côtes opposées, asiatique et africaine.

Donc, lorsqu'on voit Darius, dans les dernières années du VIe siècle, lancer une expédition maritime dans la direction du golfe Persique, il serait plutôt téméraire d'en nier à priori l'authenticité ou même la possibilité.

Ce qui est vrai, c'est que, pendant les 200 ans qui séparent la conquête perse de celle d'Alexandre, Égyptiens et Phéniciens, détournés par les événements des voies du commerce maritime oriental, les ont, sinon tout à fait délaissées, du moins quelque peu négligées.

Toutefois, les résultats de l'expérience acquise de très longue date par les Égyptiens et les Phéniciens n'étaient pas entièrement perdus au temps de Darius. Il était possible, alors, de recruter, parmi les matelots indigènes, parmi les Tyriens de Memphis, des hommes qui avaient pratiqué les ports de la mer Rouge et les stations arabiques ou africaines, situées même au delà du détroit de Bab-el-Mandeb. Les Phéniciens en particulier avaient conservé le souvenir de ces îles du golfe Persique, dont ils prétendaient tirer leur origine[2]; et ces caboteurs prudents, habitués aux longues navigations, étaient capables, ainsi que les Égyptiens, de trouver des havres, suffisants pour abriter temporairement leurs bateaux d'un faible tonnage. C'est à ceux-là que dut s'adresser Darius pour composer les équipages de son escadre : car il ne fallait pas songer aux Grecs, dont l'inexpérience n'aurait pu, de ce côté, rendre aucun réel service.

Le golfe Arabique était resté trop longtemps en dehors de leur horizon géographique. Homère en a-t-il eu connaissance? Strabon l'affirme[3], en s'appuyant

(1) Polyen, VII, 4. Cette tradition est, d'ailleurs, fort douteuse.

(2) Hérodote, I, 1.

(3) Voir Strabon, I, II, § 23 et suiv. — Cf. H. Berger, *Geschichte der wissenschaftlichen Erdkunde der Griechen*, 1re partie, p. 33 et suiv.

sur deux vers de l'*Odyssée*[1], et il entend le démontrer[2] à grand renfort de raisonnements et d'inductions ingénieuses. Homère, selon lui, connaissait l'isthme, donc le golfe Arabique, l'Arabie, et ses habitants, les Érembes[3]. De fait, les poèmes homériques sont comme une encyclopédie des notions réunies par les Ioniens, et indirectement aussi par les Phéniciens[4]. Ils connaissent Sidon, les objets précieux qu'on y trouve[5]. L'Égypte est presque familière aux poètes ioniens, qui y font séjourner leurs héros[6], qui célèbrent le Nil (Αἴγυπτος)[7], la Thèbes aux cent portes[8].

Depuis que, sous la XXVIe dynastie, des négociants hellènes se sont installés au bord du Nil, ils ont, sur la mer orientale, des données qui se précisent à la longue. La mer Rouge, ἐρυθρὰ· θάλασσα, est nommée dans Hécatée[9], dans Eschyle[10], dans Pindare[11]. Hellanikos de Lesbos cite, lui aussi, des Érembes[12], qui, selon l'*Etymologicum magnum*, seraient, d'après lui, les Arabes (?)[13]. Hérodote est mieux informé. Il sait les mesures du golfe Arabique, en longueur et en largeur. Il décrit abondamment les produits de l'Arabie, les moyens employés pour les recueillir, les mœurs, les croyances des habitants[14]. Du reste, tous ces renseignements ne sont que de seconde main, fournis par les interprètes, qui les avaient reçus par tradition des navigateurs indigènes ou des étrangers établis dans le pays. Mais ceux qui les leur ont procurés, Égyptiens ou Phéniciens, ne les devaient qu'à leur propre expérience; et, s'il s'agit d'en tirer parti, eux seuls en seront à même.

(1) *Odyssée*, I, 23-24.
(2) Contre Aristarque et Ératosthène.
(3) Strabon, I, II, 34.
(4) Voir Bérard, *Les Phéniciens et l'Odyssée*.
(5) *Iliade*, VI, 289 et suiv.; XXIII, 743; *Odyssée*, XV, 415 et suiv.
(6) Ménélas, Ulysse, Hélène.
(7) *Odyssée*, III, 300, et *passim*.
(8) *Iliade*, IX, 381 et suiv.
(9) Elle y est nommée incidemment, à propos de Φάκουσσα, κώμη μεταξὺ Αἰγύπτου καὶ τῆς ἐρυθρᾶς θαλάσσης.
(10) Fragm. du *Prometheus solutus* (éd. Didot, fragm. 67, p. 191).
(11) *Pythiques*, IV, 251 (voir, à ce sujet, H. Berger, *Geschichte der wissenschaftlichen Erdkunde*, 1re partie, p. 34).
(12) Fragm. 153 (*Fragm. Histor. Græc.*, I, p. 66).
(13) *Etymologicum magnum* : ... Ἐρεμβοὺς οἱ μὲν τοὺς Ἄραβας φασίν, ὡς Ἑλλάνικος· ἔνιοι δὲ τοὺς Τρωγλοδύτας ἤκουσαν. Toutefois, cette identification est douteuse, puisque, selon Tzetzès, il les représentait comme habitant dans le voisinage du Nil (Tzetzès, *ad Lycophr.*, 827 : Ἑλλάνικός φησι τοὺς Ἐρεμβοὺς περὶ τὰς Νείλου ῥόας οἰκεῖν).
(14) Hérodote, III, 8; I, 198; VII, 86; II, 12; III, 107 à 113; IV, 39.

De ces considérations diverses, il nous semble ressortir que l'expédition dont parlent les stèles de Chalouf et de Tell-el-Maskhoutah a pu être ordonnée par Darius, et peut-être menée à bien par des marins expérimentés, auxquels il en aurait confié l'exécution. Toutes les qualités d'un grand souverain, Darius les a réunies en lui. Administrateur hors ligne, il a su organiser, après l'avoir soumis, son immense empire; par son attitude conciliante, par des mesures d'une utilité incontestable, il a fait reconnaître en Égypte et accepter sa suzeraineté. Des entreprises comme l'exploration de Scylax, comme la réfection du canal du Nil et l'expédition maritime, qui en aurait été la conséquence, montrent assez quel fut son esprit d'initiative, avec quelle intelligence il comprit les vrais intérêts de ses peuples, la nécessité de les rapprocher, pour en faire un tout organique, pour faciliter, multiplier entre eux les relations, et favoriser ainsi les progrès de la civilisation générale.

III

LA STÈLE DE NAPLES.

La stèle de Naples a été publiée par Brugsch (*Geogr. Inschriften*, I, pl. 68, et *Thesaurus*, p. 632), puis par Vassalli (*Di alcuni monumenti del Museo egizio di Napoli*)[1]. Reinisch en a donné une copie à la planche 16 de son *Ægyptische Chrestomathie*. Erman l'a traduite en partie et commentée dans la *Zeitschrift für ägyptische Sprache*, XXXI, p. 91-94.

Brugsch l'attribuait à l'époque d'Alexandre le Grand; Krall (*Zeitschr.*, 1873) à celle d'Inaros, Erman la place à celle de Darius Ier et plus spécialement au temps de la bataille de Marathon.

Elle contient une sorte d'hymne d'action de grâces, adressée par un certain Sam-taoui Tafnakhti, personnage de haut rang (comme l'indiquent ses nombreux titres civils et sacerdotaux), au dieu d'Héracléopolis (Hninsou)[2], — à tête de bélier, — que Brugsch avait identifié avec le Khnoumou de la cataracte, mais que M. Maspero a démontré être réellement Haršafiou, [3].

(1) Un travail que M. Maspero (*Proceedings* de la Soc. d'Archéol. bibl., XIII, p. 407, n. 1) déclare aujourd'hui introuvable; il signale l'existence de deux brochures, l'une contenant le texte, l'autre, celle dont nous reproduisons le titre, contenant la traduction. — Cf. Brugsch, *Ægyptische Geschichte*, p. 762.
(2) .
(3) Maspero, *Proceedings* de la Soc. d'Archéol. bibl., XIII, p. 407-410, reproduit dans les *Études de Mythol. et d'Archéol. égypt.*, V, p. 300-304.

L'auteur remercie son dieu de l'avoir fait échapper, pendant la guerre des Grecs, à de terribles dangers, et raconte qu'averti par un songe, il est ensuite revenu à Héracléopolis, sa patrie.

Les neuf premières lignes de l'inscription renferment les titres du personnage, sa filiation, les louanges du dieu, son protecteur. Le dieu, dit-il, avait tourné le dos à l'Égypte (c'est-à-dire l'avait abandonnée, l'avait laissé vaincre); mais pour lui, Tafnakhti, il le mit très haut dans la faveur du roi des Asiatiques ()[1], le fit honorer par les grands de sa cour, et l'institua grand prêtre de Sokhit, à la place du frère de sa mère, qui avait rempli les mêmes fonctions.

A la ligne 10 commence la partie historique du texte, ayant trait à la guerre des Grecs (à laquelle Tafnakhti avait pris part), et aux circonstances qui ont marqué son retour en Égypte :



10 Tu m'as protégé dans la guerre des Grecs, lorsque tu repoussas les Asiatiques (l'Asie). 11 [Tandis qu']ils (les Grecs) massacraient des multitudes à mes côtés, pas un [d'eux] ne leva sa main contre moi. [Tandis que] mes deux yeux 12 dormaient, après cela (plus tard), Ta Majesté me dit : Rends-toi à Hninsou, voici que je suis avec toi! Je traversai les pays étrangers 13 tout seul, je naviguai sur mer, sans craindre le naufrage, sans transgresser ce que tu avais dit, je suis parvenu à Hninsou, 14 sans qu'un cheveu fût enlevé de ma tête[2]..... Donne-moi une vie longue en joie.

Voici maintenant les raisons pour lesquelles M. Erman, contrairement à l'opinion de Brugsch et à celle de Krall, pense que les faits relatés dans l'inscription se rapportent à la bataille de Marathon et aux événements qui l'ont suivie :

[1] Ce mot, qui signifie proprement l'Asie, désigne ici les Perses; cf. MARIETTE, *Monuments divers*, pl. 14, 8.

[2] La suite de la ligne 14 est difficile. Je hasarderais, avec doute, la traduction que voici : «Mon commencement, voici qu'en un seul lieu tu en as achevé la fin, c'est-à-dire là où j'avais commencé de vivre, tu m'as ramené pour finir ma vie (?)».

1° Sam-taoui Tafnakhti fut en faveur d'abord auprès d'un roi national;

2° Le dieu fut irrité et le roi des Asiatiques devint maître de l'Égypte;

3° Tafnakhti fut encore en faveur auprès de celui-ci et de ses grands;

4° Il fit la guerre des Grecs (où le dieu abattit les Asiatiques), étant avec les Asiatiques; mais il échappa heureusement au carnage;

5° Le dieu Haršafiou lui apparut en songe et lui dit d'aller à Hninsou (qu'Erman lit Ehnas);

6° Le voyage, dans lequel il dut passer seul par des pays étrangers et traverser la mer, lui réussit, grâce à la protection du dieu.

Le roi des Asiatiques, qui, avec la permission du dieu irrité, met fin à la royauté nationale, doit être Cambyse.

L'inscription paraît, déjà pour des raisons extérieures, appartenir à cette époque : les Perses sont désignés aussi ailleurs (cf. MARIETTE, *Monuments divers*, pl. 14, 8) par le mot . S'il en est ainsi, le grand événement de la vie de Sam-taoui Tafnakhti «la guerre des Grecs», dans laquelle les Perses sont si terriblement défaits, est un épisode des guerres médiques (Perserkriege). Tafnakhti a dû appartenir au contingent égyptien, qui joua dans ces guerres un rôle important, quoique assez peu glorieux. — Dans la suite (ainsi non pas immédiatement après la guerre), il a quitté les Perses et s'est sauvé dans son pays, fuite secrète et difficile, à ce qu'il paraît.

On peut encore fixer avec plus de précision la bataille à laquelle il prit part. Les considérations chronologiques ne permettent pas de songer à Salamine et à Platées. Quoique notre Égyptien ne dise rien de ses actions sous les rois nationaux, il a cependant vécu à leur cour; il peut avoir fait partie des jeunes gens qui y étaient élevés (en fait, il ne cite aucune fonction, qu'il y ait remplie); d'après cela, il doit être né au moins vers 540. Ainsi, à Salamine, il aurait eu au moins 60 ans.....

Une autre circonstance est plus importante encore. Lorsqu'il érigea son monument, l'Égypte ne peut avoir été encore sous la domination perse; autrement, il nommerait le Grand Roi avec sa titulature égyptienne, et ne mentionnerait pas de cette façon la défaite des Perses. La manière dont il parle (et ne parle

pas) du roi des Perses, si bienveillant pour lui, et de son séjour en Asie montre que la domination perse en Égypte était finie alors.

Et cette suite de faits s'accorde avec l'époque qui a suivi la bataille de Marathon. Dans la 4e année après cette bataille, l'Égypte fut perdue pour les Perses, et elle resta indépendante jusqu'à la 2e année après la mort de Darius (de 486 à 483).

Ainsi s'explique encore, sans rien forcer, la fuite de Sam-taoui Tafnakhti. En revenant de la guerre des Grecs, il a retourné à la cour de Darius; puis il apprend qu'il y a une fermentation dans le Delta (es in Ægypten gährt); et, encouragé par un songe, il part, afin de ne pas perdre sa position en Égypte dans les conditions nouvelles où va se trouver le pays.

IV

LA STÈLE DE NAUCRATIS.

Les décrets égyptiens sont ordinairement précédés de louanges protocolaires, adressées au Pharaon qui les a édictés, presque toujours au nom des dieux, reconnus comme ses ancêtres et ses patrons.

De la stèle de Naucratis, nous croyons inutile de reproduire l'éloge de Nectanébo développé longuement dans les neuf premières lignes. Après la date de l'an I, 3e mois de She-mu, jour 13, et la série accoutumée des titres solaires, suivie des cartouches, le roi est présenté comme le favori de Nit, la grande divinité de Saïs, comme le protecteur de l'Égypte, toujours occupé d'honorer les dieux, de favoriser leurs prêtres, d'embellir leurs sanctuaires; sa richesse est vantée sur le mode dithyrambique. Puis le document rappelle son couronnement à Saïs, dans le temple de Nit; et, au milieu de la ligne 8, commence enfin la partie importante, le décret, qui a motivé l'exécution du monument dans la ville de Naucratis. C'est cette partie surtout qui nous intéresse ici, et dont nous croyons devoir insérer le texte, en la faisant suivre de la traduction donnée dans *Le Musée égyptien*[1] :

[1] Tome I, pl. XLV, et p. 40 et suiv.

Dit Sa Majesté : «Soit donné un dixième de l'or, de l'argent, du bois brut, du bois ouvré, de toutes les choses qui sortent de la Très-Verte des Grecs, de toute taxe de douane et qu'on le verse en compte au temple *Risnîti* de Néîth de la ville nommée Hounît, ainsi qu'un dixième de l'or, de l'argent, de toutes les choses qui sont dans Pa-maraîti, qu'on surnomme Karati, sur le bord du canal Ânou, et qu'on le verse en compte au temple *Risnîti* de Néîth, pour la mainmorte de ma mère Néîth, à tout jamais, en plus de ce qu'il y avait là auparavant, et que l'on fasse avec ces deux dixièmes millier de bœufs 1, lot d'oies 1, minots de vin 5, en offrandes journalières, au cours de chaque jour, et que le bénéfice de tout cela soit pour le trésor de ma mère Néîth, parce que le maître de cette Très-Verte, c'est elle Néîth qui lui donne de s'approvisionner (de ces biens). S'il est ordonné que je délivre, protège, défende, son double temple de Saïs..........».

Dit Sa Majesté : «Que ceci soit établi sur cette stèle et qu'on la mette dans Naucratis, sur la rive du canal Ânou, si bien que mes splendeurs soient commémorées à tout jamais, moi Nectanèbo II, toujours vivant».

V

LES LISTES DES PHARAONS INDÉPENDANTS

DES XXVIIIe, XXIXe ET XXXe DYNASTIES.

Les listes des rois qui composent les trois dernières dynasties nationales, lesquelles ont précédé la soumission de l'Égypte par Artaxerxès III Okhos, sont notablement différentes, suivant les auteurs qui ont traité de cette époque. Il nous paraît utile de donner ici l'ensemble des résultats auxquels chacun d'eux est arrivé, avec les dates, souvent assez divergentes, qu'ils ont adoptées pour le commencement et pour la fin des règnes de tous les Pharaons appartenant à ces trois dynasties.

Voici d'abord, d'après le manuscrit, traduit et commenté par Révillout sous le titre de *Chronique démotique*[1], la série des souverains qui se seraient succédé pendant cette période de plus d'un demi-siècle :

XXVIIIe DYNASTIE.

Amyrtée.

XXIXe DYNASTIE (MENDÉSIENNE).

1. Néphéritès Ier (dont Nectanébo Ier serait le fils, mais n'aurait régné que 16 ans plus tard)[2].
2. Hakoris.
3. Psimuth (Psammuthis).
4. Har-neb-cha (Muthis).
5. Néphéritès II.

XXXe DYNASTIE.

1. Nectanébo Ier (qui aurait régné 9 ans)[3].
2. Téos (Tachos) (qui aurait régné 1 an)[4].
3. Nectanébo II.

[1] Voir *Revue égyptol.*, I, p. 49 et suiv.; II, p. 1-10; 52-62.

[2] Cette donnée est en contradiction avec les listes manéthoniennes, qui toutes font de Nectanébo Ier le premier roi d'une dynastie sébennytique. A la page 55, Révillout émet diverses hypothèses pour expliquer cette contradiction.

[3] Voir Révillout, *Revue égyptol.*, II, p. 58-59.

[4] Voir *ibid.*, p. 60.

De Manéthon, nous ne possédons que des extraits, rédigés à diverses époques par Eusèbe, Jules l'Africain et Georges le Syncelle. Ils diffèrent plusieurs fois entre eux, et pour les noms des souverains et pour les dates. Après avoir comparé ces divers extraits, Böckh a établi un Canon chronologique, dont les conclusions ont été adoptées par beaucoup d'auteurs[1]. Nous le reproduisons ci-dessous pour la période des dynasties nationales et de la XXXIe dynastie (perse) :

XXVIIIe DYNASTIE (6 ANS).

Amyrtée, du 2 décembre 405 au 1er décembre 400.

XXIXe DYNASTIE (MENDÉSIENNE, 20 ANS ET 4 MOIS = 21 ANS).

1. Néphéritès Ier, 6 ans	1er décembre 399
2. Hakoris, 13 ans	29 novembre 393
3. Psammuthis, 1 an	26 novembre 380
4. Néphéritès (II), 5 mois comptés pour 1 an	26 novembre 379

XXXe DYNASTIE (SÉBENNYTE), 28 ANS.

1. Nectanébo, 18 ans	26 novembre 378
2. Téos, 2 ans	21 novembre 360
Téos, 2e année	21 novembre 359
3. Nectanébo, 18 ans	21 novembre 358
Sa dernière année	16 novembre 341

Fin de la domination égyptienne.

XXXIe DYNASTIE (PERSE), 8 ANS (6 SELON L'AFRICAIN).

1. Artaxerxès Okhos, 2 ans	16 novembre 340
2. Arses, 2 ans (3 selon l'Africain)	16 novembre 338
3. Darius Codoman, 4 ans	15 novembre 336
Sa dernière année	14 novembre 333
Alexandre le Grand, sa 1re année	14 novembre 332

M. Wiedemann, qui a publié[2] un tableau comparatif où figurent, dans une série de colonnes parallèles, les noms des rois avec le chiffre de leurs années respectives, d'après la *Chronique démotique* d'une part, et de l'autre, d'après les

[1] *Fragm. Histor. Græc.*, II, p. 605-606.

[2] *Gesch. Ægyptens von Psamm. I*, p. 262.

versions diverses des abréviateurs de Manéthon, le termine par une liste qu'il intitule «richtige Liste», et qui est ainsi constituée [1] :

XXVIIIe DYNASTIE.

Amyrtée, 6 ans	415/14 à 408

XXIXe DYNASTIE.

1. Néphéritès Ier, 6 ans	408 à 402
2. Muthis, 1 an	402
3. Psamut, 1 an	401
4. Hakoris, 13 ans	400 à 387
5. Néphéritès II, 4 mois	387

XXXe DYNASTIE.

1. Nectanébo Ier, 18 ans	387 à 369
2. Téos, 2 ans	369 à 367
3. Nectanébo II, 18 ans	367 à 350
Soumission de l'Égypte par Okhos	350/49

M. W. Judeich, prenant comme point fixe l'année 381, date de l'avènement de Nectanébo Ier et calculant d'après cette donnée, fixe ainsi les dates des rois appartenant aux trois dynasties nationales [2] :

XXVIIIe DYNASTIE.

Amyrtée, 6 ans	408-402

XXIXe DYNASTIE.

1. Néphéritès Ier, 6 ans	402-396
2. Hakoris, 13 ans	396-383
3. Psamut, 1 an	383-382
4. Muthis, 1 an	382-381
5. Néphéritès II, 4 mois	381

XXXe DYNASTIE.

1. Nectanébo Ier, 18 ans	381-363
2. Tachos, 2 ans	363-361
3. Nectanébo II, 18 ans	361-343

[1] Nous y ajoutons les dates indiquées pour chaque règne dans le cours de son ouvrage.
[2] Judeich, *Kleinasiatische Studien*, p. 146.

XXXIe DYNASTIE.

Artaxerxès Okhos, 6 ans	343-337

M. Kahrstedt, qui a repris l'examen de la question [1], admettant que l'*angelpunkt* de la politique perse est la soumission de l'Égypte par Okhos, entre 346 et 339, reconstruit ainsi, d'après les données manéthoniennes, la série des rois d'Égypte au IVe siècle. Eusèbe et l'Africain placent l'avènement d'Amyrtée à la 19e année de Darius Nothos. Or, Darius Nothos a régné de 424 à 404 (= année égyptienne 405/4). Ainsi :

Amyrtée, 6 ans	405/4 à 400-399
Néphéritès Ier, 6 ans	399/8 à 394/3
Hakoris, 13 ans	393/2 à 381/0
Psammuthis, 1 an	380/79
Nectanébo Ier, 18 ans	379/8 à 364/3
Tachos, 2 ans	363/2 à 362/1
Nectanébo II, 18 ans	361/0 à 344/3

Nectanébo II devient roi dans l'été de 360. Sa première année doit être comptée de novembre 361 à novembre 360.

L'Égypte est soumise par Okhos en 343/2.

Enfin, voici les dates auxquelles s'était arrêté Ed. Meyer, dans ses *Forschungen zur alten Geschichte* [2].

Amyrtée, 6 ans	404-399
Néphéritès Ier, 6 ans	398-393
Hakoris, 13 ans	392-380
Psammuthis, 1 an	379
Muthis, 1 an	—
Néphéritès II, 4 mois	—
Nectanébo Ier, 18 ans	378-361
Téos, 2 ans	360-359
Nectanébo II, 18 ans	358-341
Okhos, 2 ans.	
Arses, 3 ans.	
Darius IV, 4 ans.	

[1] Kahrstedt, *Forschungen zur Geschichte des ausgehenden fünften und des vierten Jahrhunderts*, I, *Asien und Ægypten*.
[2] Page 490.

VI

CHABBASH.

Au chapitre II de la 1re partie, nous avons fait remarquer que le chef de la révolte des Égyptiens sous Darius Ier ne pouvait être, comme on l'avait cru longtemps, le Chabbash (Chabbisha) nommé dans la stèle des Diadoques. Au chapitre Ier de la 3e partie, nous avons indiqué brièvement les raisons qui engagent à placer le règne du Pharaon Chabbash entre la conquête d'Okhos et celle d'Alexandre.

Le document qui l'a fait connaître est, comme on sait, une stèle[1], découverte en 1870 dans les fondations d'une mosquée du Caire. Elle date de l'an VII d'Alexandre II, fils d'Alexandre le Grand, et a été dédiée par Ptolémée, fils de Lagos, qui ne porte encore, à ce moment, que le titre de satrape[2]. Au-dessous du tableau, qui en occupe tout le haut, après les formules protocolaires et les cartouches royaux, une partie du texte qui la couvre est consacrée à célébrer les vertus guerrières de Ptolémée, qui est déjà, en fait, le véritable souverain du pays. Le monument raconte comment il a rapporté les images des dieux, trouvées chez les *Sati* (les Asiatiques), soumis le pays des Ilim[3], établi sa résidence à Alexandrie (autrefois Rakoti), y établissant beaucoup de Grecs avec leurs chevaux, et beaucoup de galères avec leurs soldats. Revenu de ses expéditions lointaines pour faire un jour heureux (c'est-à-dire célébrer une fête), il rend hommage aux dieux du Sud et du Nord. Et ici, l. 7, commence le récit qui mentionne la visite et la donation faite autrefois aux dieux de Bouto par Chabbash.

Un personnage qui est près de Ptolémée, avec les principaux chefs du Nord, lui fait connaître que le *pehuu*[4] de Pa-to-n-Uaz ( ) a été donné précédemment aux dieux de Bouto par le Pharaon Chabbash, lorsque celui-ci était venu pour inspecter les districts du Nord et toutes les branches du fleuve qui débouchent dans la mer, afin de repousser de l'Égypte les vaisseaux des Asia-

(1) Le texte dans Mariette, *Monuments divers*, pl. 14.

(2) A la suite du nom , le titre est orthographié ainsi (l. 13 de la stèle) : , *p chša-trapan*.

(3) Sur les Ilim, voir Maspero, *Hist. anc.*, II, p. 247, 250-251, 267, et *Rec. de trav.*, VIII, p. 84-86; Tomkins (*Rec. de trav.*, X, p. 97-98).

(4) Les *pehuu* sont les parties les plus éloignées d'un territoire (Brugsch, *Dictionn. hiérogl.*, p. 495), ici les districts voisins de la mer.

tiques. Interrogé par lui, ses interlocuteurs lui avaient répondu que le *pehuu* de Pa-to-n-Uaz appartenait jadis aux dieux de Bouto ( ), mais que le scélérat Xerxès ( ) le leur avait enlevé. Chabbash fait venir les prêtres de Bouto, il apprend d'eux que Xerxès a été durement puni, ainsi que son fils[1]; et il s'empresse de rendre aux dieux la possession du domaine, avec toutes ses dépendances et ses revenus. — Toute cette histoire est racontée à Ptolémée, qui renouvelle, en son propre nom, la donation faite par Chabbash, ordonne qu'elle soit consignée par écrit; et c'est ainsi que l'on possède la stèle que nous venons de résumer.

En examinant avec soin le texte et le comparant avec la traduction de Brugsch[2], M. Wilcken remarqua que l'expression « Sa Majesté » avait été appliquée par le traducteur, tantôt à Chabbash, tantôt à Ptolémée. Or, les Égyptiens ne s'en servent jamais qu'en parlant des rois ou des dieux. Elle ne pouvait donc avoir été appliquée par eux à Ptolémée, qui n'était pas alors un roi reconnu, mais un simple satrape, gouvernant l'Égypte au nom du souverain légitime, Alexandre II[3]. Il en résultait que les rôles avaient été plusieurs fois intervertis, et qu'on avait prêté à Ptolémée des paroles ou des actes qui, dans la pensée du rédacteur de la stèle, appartenaient en réalité à Chabbash.

Ainsi, selon Brugsch, le territoire en question ( ) aurait été donné aux dieux par Chabbash, ensuite confisqué par Xerxès, puis rendu aux prêtres de Bouto par Ptolémée. D'après cela, Wiedemann plaçait, avec toute vraisemblance, le règne temporaire de Chabbash vers le temps de l'avènement de Xerxès[4].

Wilcken, au contraire, soutenait que le *pehuu* de Pa-to-n-Uaz[5] avait été

(1) Spiegelberg (*Der Papyrus Libbey*) croit que, dans la stèle qui nous occupe, le nom de Xerxès a été mis par erreur, au lieu de celui d'Artaxerxès (III), qu'ainsi tout ce qui est dit de Xerxès doit être entendu d'Okhos; et il rappelle que les Grecs aussi ont plus d'une fois confondu les deux noms. Toutefois, cette confusion est difficile à admettre ici, lorsque le souvenir d'Artaxerxès Okhos devait être encore terriblement présent à la mémoire des Égyptiens, qui avaient été, si récemment, les victimes de ses cruautés.

(2) Cette traduction avait été acceptée jusque-là par les égyptologues et par les historiens, et l'on en concluait que Chabbash avait dirigé la révolte contemporaine des dernières années de Darius Ier, et réprimée ensuite par Xerxès. — Voir Brugsch, *Zeitschr. für ägypt. Sprache*, 1871, p. 1-13, et les *Records of the Past*, X, p. 67 et suiv.

(3) Voir U. Wilcken, *Zeitschr. für ägypt. Sprache*, XXXV (1897), p. 81-87.

(4) Wiedemann, *Gesch. Ægyptens von Psamm. I*, p. 246-247; 258; *Ægyptische Geschichte*, p. 685, 687.

(5) Wilcken (*loc. laud.*) lit le nom : Ptenuto.

très anciennement en la possession des dieux de Bouto[1], et que, ayant été confisqué par Xerxès, il leur avait été rendu par Chabbash[2], et que, pour la deuxième fois, Ptolémée le leur avait restitué par décret. Une étude minutieuse du texte mettait hors de doute cette manière nouvelle d'apprécier la succession des événements. Ainsi l'acte accompli par Chabbash avait suivi et non précédé la confiscation opérée par Xerxès : donc Chabbash était venu après Xerxès.

Restait à savoir à quel moment de l'histoire devait être placé son règne. Car il avait été un Pharaon bien et dûment reconnu; la stèle même lui donnait les titres royaux et les deux cartouches; il était roi du Sud et du Nord, fils de Râ . D'ailleurs, nous savons qu'il avait occupé le trône au moins deux ans : car une inscription sur un sarcophage d'Apis mentionne l'an 2 de Chabbash[3] : .

Enfin, la découverte d'un papyrus démotique allait permettre de fixer, au moins approximativement, l'époque de ce souverain, qui n'est cité nulle part ni par Manéthon ni par aucun des historiens grecs. En 1907, M. Spiegelberg publiait, dans les *Schriften der wissenschaftlichen Gesellschaft* de Strasbourg[4], un contrat de mariage, rédigé la première année de Chabbash par un notaire, nommé Peteharpres, fils de Pekaas. Or, d'après un autre contrat, ce même notaire exerçait encore sa fonction dans l'avant-dernière année d'Alexandre le Grand (324)[5].

Le nom du roi Chabbash ne se trouve pas parmi les souverains des XXIXe et XXXe dynasties, qui embrassent la période 398-342, en sorte qu'il doit avoir régné ou avant 398 ou après 342. Si on admet la première donnée, le notariat de Peteharpres aurait duré au moins de 398 à 324, et vraisemblablement davantage, ce qui n'est guère possible. Ainsi, étant donné une durée normale pour la fonction du notaire, le règne de Chabbash doit être placé entre 342[6] et 332/31[7].

(1) Fin de la ligne 8.
(2) A une époque encore indéterminée, en tout cas plus ou moins longtemps après Xerxès.
(3) Brugsch, *Thesaurus*, p. 968.
(4) N° 1, *Der Papyrus Libbey*, 4°, reproduit d'après un manuscrit démotique, de la collection américaine de Toledo (Ohio), avec des commentaires.
(5) L'identité des noms du père et du fils dans les deux contrats, et la rareté de celui du père, font qu'il n'est guère possible de concevoir de doute.
(6) Ou 341, fin de la XXXe dynastie.
(7) Date de la conquête d'Alexandre.

Cette dernière phase de la domination perse en Égypte est encore fort obscure. Ce qui est certain, c'est que l'Empire perse était alors en pleine décomposition; et les compétitions qui suivirent la mort d'Okhos permettent de supposer que l'Égypte fut alors en état de se soustraire pour un temps au joug étranger.

On voit, par la stèle des Diadoques, que Chabbash inspectait les bouches du Nil pour les mettre en défense contre une attaque possible des flottes asiatiques. Son prénom (image de Tanen, approuvé de Phtah) le met en rapport avec Memphis, où il résidait sans doute.

Maintenant d'où venait-il? La question est controversée. Spiegelberg voit en lui un souverain éthiopien, qui, descendant le Nil, comme autrefois Piônkhi, aurait conquis peu à peu toute la vallée[1]. Mais l'état de l'Éthiopie elle-même, à cette époque, ne paraît guère fait pour favoriser cette conjecture; et W. M. Müller observe avec raison qu'un prince éthiopien de Napata aurait apporté avec lui ses titres tout faits et n'y aurait pas ajouté de nouveaux noms à Memphis[2]. Sur l'origine de ce Pharaon mystérieux, d'autres hypothèses, fort nombreuses, ont été d'ailleurs proposées.

Birch faisait de lui un satrape révolté[3]; Stern le croyait libyen[4]; Révillout, arabe[5]. Suivant Max Müller[6], ce serait un officier de mercenaires, qui, en ces temps troublés où les condottieri tenaient une si grande place, eut assez d'audace et d'habileté pour s'emparer de la couronne[7].

Wiedemann[8] voit dans l'apparition soudaine de Chabbash un fait analogue à l'arrivée dans le Delta du Grec Amyntas, qui, après Issus, fut un moment maître de la Basse-Égypte; en effet, quoique les sources favorables à Alexandre cherchent à faire de cet Amyntas un chef de pirates, elles laisseraient quand même entrevoir que son importance doit avoir été relativement grande. — C'est

(1) Spiegelberg, *loc. laud.* Il rapproche le nom, qu'il lit Chababascha, de ceux des rois éthiopiens Schabaka, Schabataka, Taharqa. — Il rejette par avance l'identification, qu'on pourrait être tenté de proposer, avec Σαβάκης, le satrape d'Égypte, qui fut tué à la bataille d'Issus.
(2) W. M. Müller, *Orientalische Literaturzeitung*, 1907, col. 424.
(3) *Transactions* de la Soc. d'Archéol. bibl., I, p. 24.
(4) Stern, *Zeitschr. für ägypt. Sprache*, 1883, p. 25.
(5) *Revue égyptol.*, V.
(6) *Orientalische Literaturzeitung*, loc. laud.
(7) Maspero (*Revue critique*, 1907, II, p. 121-123) montre, par des raisons historiques et philologiques, que Chabbash ne saurait être un souverain éthiopien; il incline à penser que ce Pharaon éphémère fut probablement un prince venu de Libye comme Inaros, et qui, comme lui, aurait réussi à établir provisoirement sa domination sur l'Égypte entière.
(8) *Orientalische Literaturzeitung*, 1907.

là singulièrement rapetisser, selon nous, le rôle véritable de Chabbash. Amyntas s'empara du Delta par surprise, son succès fut, comme on sait, de très courte durée; et rien ne prouve que les actes de brigandage qui lui sont reprochés par les écrivains classiques soient une invention des historiens d'Alexandre. Chabbash, au contraire, a régné certainement pendant plusieurs années, et son autorité s'est exercée au profit de la défense nationale, puisqu'on lui voit prendre les mesures nécessaires pour rendre la côte méditerranéenne inabordable aux flottes ennemies. Maître de Memphis, la capitale, il s'était mis volontairement sous la protection de ses dieux, comme le prouve son cartouche-prénom, et tout porte à croire que le pays entier l'avait reconnu, accepté pour son maître [1]. Si l'on n'a pas rencontré jusqu'ici, dans les autres parties de l'Égypte, de traces de son activité, c'est que, d'une part, son règne fut, malgré tout, assez court, et que, de plus, dans les circonstances présentes, tout son effort devait se porter évidemment du côté du Nord, comme celui des derniers souverains nationaux, afin de rendre impossible aux Perses l'accès de l'isthme et de la mer. Les cruautés d'Artaxerxès Okhos avaient dû faciliter son avènement au trône, en rendant l'étranger plus haïssable que jamais, et tous les patriotes égyptiens étaient prêts sans doute à se grouper d'eux-mêmes autour d'un chef énergique, capable de défendre le pays contre une agression toujours probable, et d'assurer son indépendance.

[1] Il faut rappeler, cependant, que son nom ne semble pas avoir été admis dans les listes pharaoniques officielles, puisqu'il ne figure nulle part, dans aucune de celles que nous ont conservées les abréviateurs de Manéthon.

CORRECTIONS.

Page 5, ligne 18, *au lieu de :* Malgré tant de motifs de s'abstenir, lire plutôt : *avec,* ou : *ayant* tant de motifs.

Page 53, ligne 10. Supprimer la virgule après Naucratis.

Page 59, lignes 22-23, *lire :* une nouvelle période, qui devait durer jusqu'à la révolte *du second* Amyrtée et au rétablissement des Pharaons.

Page 123, ligne 9, *au lieu de :* attribuées, *lire :* attribuée.

TABLE DES MATIÈRES.

PREMIÈRE PARTIE.

L'ÉGYPTE VASSALE.

CHAPITRE PREMIER.

LA CONQUÊTE.

CHAPITRE II.

LE RÉGIME NOUVEAU.

CHAPITRE III.

LES RÉVOLTES.

CHAPITRE IV.

NAUCRATIS PENDANT L'ÉPOQUE PERSE.

DEUXIÈME PARTIE.

L'ÉGYPTE INDÉPENDANTE.

CHAPITRE PREMIER.

RAPPORTS DES GRECS AVEC L'ÉGYPTE, D'AMYRTÉE À NECTANÉBO Ier.

CHAPITRE II.

CHABRIAS ET AGÉSILAS EN ÉGYPTE.

CHAPITRE III.

LES GRECS EN ÉGYPTE SOUS LES PHARAONS INDIGÈNES.

TROISIÈME PARTIE.

L'ÉGYPTE SOUMISE.

CHAPITRE PREMIER.

L'ÉGYPTE RECONQUISE PAR LES PERSES. — LE RÔLE DES MERCENAIRES GRECS.

CHAPITRE II.

ALEXANDRE EN ÉGYPTE.

APPENDICE.

